

Philip K.
Dick

Substance Mort



**A SCANNER
DARKLY**

N'ESPEREZ PAS DE HAPPY END

folio
SF

PHILIP K. DICK

SUBSTANCE MORT

*Traduit de l'américain
par Robert Louit*



Denoël

Les citations en allemand sont extraites d'un poème sans titre de Heinrich Heine, du *Faust* de Goethe et de l'opéra *Fidelio* de Beethoven.

Titre original :
A SCANNER DARKLY

© *Philip K. Dick* 1973, 1977.

Pour la traduction française :
© *Éditions Denoël*, 1978.

Publié pour la première fois en 1952, Philip K. Dick (1928-1982) s'oriente rapidement, après des débuts assez classiques, vers une science-fiction plus personnelle, où se déploient un questionnement permanent de la réalité et une réflexion radicale sur la folie. Explorateur inlassable de mondes schizophrènes, désorganisés et équivoques, Philip K. Dick clame tout au long de ses œuvres que la réalité n'est qu'une illusion, figée par une perception humaine imparfaite.

L'important investissement personnel qu'il plaça dans ses textes fut à la mesure d'une existence pour le moins instable, faite de divorces multiples, de drogues, de tentatives de suicide ou de recherches mystiques.

1.

C'était un type qui passait ses journées à se secouer les poux des cheveux. Le toubib lui dit qu'il n'avait pas de poux dans les cheveux. Après être resté huit heures sous la douche, debout sous l'eau chaude à souffrir le martyre, heure après heure, à cause de ses poux, il sortait et se séchait, et il trouvait encore des poux dans ses cheveux ; en fait, il en trouvait partout. Un mois plus tard, il en avait dans les poumons.

Comme il n'avait rien d'autre à faire, rien pour s'occuper l'esprit, il se lança dans une estimation théorique du cycle de vie de ses parasites et, armé de *l'Encyclopaedia Britannica*, il chercha à déterminer précisément à quelle race ils appartenaient. La maison en était pleine, à présent. Il se documenta sur de nombreuses espèces et, après avoir repéré quelques-unes des bestioles au-dehors, il parvint à la conclusion qu'il s'agissait d'aphides : les pucerons vrais. Quand il se fut mis cette idée en tête, il ne voulut jamais en démordre, quoi qu'on pût lui dire... par exemple : « Les aphides ne s'en prennent pas à l'homme. »

Les gens lui disaient cela parce que les morsures incessantes le faisaient abominablement souffrir. À l'épicerie 7-11, succursale d'une chaîne qui couvrait presque toute la Californie, il acheta des bombes de Raid et de Black Flag et de Yard Guard. Il vaporisa d'abord toute la maison, puis son propre corps. Yard Guard semblait le produit le plus efficace.

Quant à l'aspect théorique, le type parvint à discerner trois stades dans l'évolution des pucerons. Dans un premier temps, les bestioles lui étaient transmises par ce qu'il nommait des Porteurs, c'est-à-dire des gens ignorants du rôle qu'ils jouaient dans la diffusion du mal. À ce stade, les aphides ne possédaient encore ni mâchoires ni mandibules (il apprit ce mot pendant ses semaines de recherches savantes, un travail d'érudit plutôt inhabituel pour un gars qui gagnait sa croûte à la Handy Brake

and Tire en regarnissant des tambours de frein). Donc, les Porteurs ne sentaient rien. Souvent, il se calait dans un coin de son salon et observait les différents Porteurs qui pénétraient chez lui – pour la plupart, des gens qu’il connaissait depuis un certain temps, mais il y avait aussi quelques nouveaux –, tous recouverts d’aphides dans leur période inoffensive. Un vague sourire lui venait aux lèvres, car il savait que la personne en question était manipulée par les pucerons et ne s’en rendait pas compte.

« Qu’est-ce que t’as à te marrer en douce ? » ils demandaient. Il se contentait de sourire.

Au cours de la phase suivante, il leur poussait des ailes ou quelque chose d’approchant, enfin non, pas précisément des ailes ; en tout cas, il s’agissait d’appendices qui permettaient aux bestioles d’essaimer – leur manière à elles de se répandre et de gagner de nouveaux territoires, en l’occurrence le sien. À ce stade, l’air en était plein ; des nuages d’aphides obscurcissaient son salon, la maison tout entière. Il devait s’efforcer de ne pas en avaler en respirant.

Il avait surtout de la peine pour son chien, car il voyait les insectes se poser sur son pelage et s’y incruster. Ils devaient aussi envahir les poumons de l’animal, comme ils avaient envahi les siens. Probable – du moins, il croyait le deviner – que le chien souffrait autant que lui. Fallait-il le donner à quelqu’un, pour son propre soulagement ? Il décida que non : le chien était malencontreusement contaminé et irait répandre ses aphides partout ailleurs.

Parfois, il se tenait sous la douche avec le chien et tentait de le nettoyer. Sans plus de succès. Ça faisait mal de sentir le chien souffrir ; il s’efforçait sans cesse de l’apaiser. Par certains côtés c’était ça le pire : la souffrance de cet animal, qui ne pouvait pas se plaindre.

« Qu’est-ce que tu branles toute la journée sous la douche avec le foutu chien ? » lui demanda un jour son pote Charles Freck, qui débarqua en pleine séance.

« Faut que je le débarrasse des aphides. » Jerry tira Max, le chien, de sous la douche et entreprit de le sécher. Médusé, Charles Freck regarda Jerry saupoudrer de talc le pelage de

l'animal et le frictionner à l'huile douce. Des bombes d'insecticide, des boîtes, vides pour la plupart, de talc, d'huile et de crèmes de protection s'entassaient au hasard dans toute la maison ; Jerry en faisait à présent une grosse consommation quotidienne.

« Je ne vois pas d'aphides, dit Charles. Qu'est-ce que c'est qu'un aphide ? »

— Ça te tue à la longue. Voilà ce que c'est, un aphide. J'en ai plein les cheveux, la peau, les poumons, et ça me fait mal à en crever – va falloir que j'aïlle à l'hosto.

— Et comment ça se fait que je les voie pas, moi ? »

Jerry reposa le chien, encore enveloppé d'une serviette, et s'agenouilla sur le tapis pelucheux. « Je vais t'en montrer un », dit-il. Les aphides grouillaient sur le tapis ; ils sautillaient en tous sens ; certains bondissaient plus haut que d'autres. Jerry en cherchait un vraiment gros, vu la difficulté que les gens avaient à les apercevoir. « Va me chercher une bouteille ou un bocal sous l'évier, dit-il. On va en boucler un, lui visser le couvercle par-dessus, et comme ça je pourrai le prendre avec moi quand j'irai voir le docteur, et il pourra l'analyser. »

Charles Freck lui apporta un pot à mayonnaise, vide. Jerry poursuivit ses recherches, et tomba enfin sur un aphide qui bondissait bien jusqu'à un mètre de hauteur et mesurait au moins deux centimètres. Il s'en empara, le laissa tomber avec précaution dans le bocal et vissa aussitôt le couvercle. Puis il brandit triomphalement sa prise. « Vu ? demanda-t-il.

— Ouais... » Charles Freck écarquilla les yeux en examinant le contenu du bocal. « Ça, il est balèze ! Dis donc !

— Aide-moi à en trouver d'autres, pour le toubib. » Jerry s'était remis à croupetons, le bocal posé à côté de lui.

« Sûr. » Charles Freck s'exécuta.

Au bout d'une demi-heure, ils avaient rempli trois bocaux. Quoique novice, Charles réussit quelques-unes des plus grosses prises.

C'était un jour de juin 1994, pas loin de midi. En Californie, dans un lotissement de maisons en plastique, bon marché mais résistantes, que les bourgeois avaient évacuées depuis longtemps. Quelque temps auparavant, Jerry avait passé de la

peinture métallisée sur toutes les fenêtres, afin de masquer le jour ; la seule lumière provenait d'une rampe d'éclairage à laquelle il avait adapté uniquement des spots qui brûlaient jour et nuit de manière à abolir toute notion du temps pour lui-même et ses amis. Ainsi, il pouvait se concentrer sur les choses importantes sans être interrompu. Par exemple : deux hommes à genoux sur le tapis pelucheux, capturant un insecte après l'autre et en remplissant une série de bocaux.

« Qu'est-ce que ça nous rapporte ? demanda Charles Freck, plus tard dans la journée. Le toubib nous paie une prime, ou quoi ? Ça vaut du blé ?

— Ça nous rapporte que j'aide à mettre au point un traitement contre eux. » La douleur, constante, devenait en outre insupportable ; Jerry ne s'y était jamais accoutumé, et il savait qu'il ne s'y accoutumerait jamais. Le besoin de prendre une autre douche se fit sentir, irrésistible. « Hé, mec, souffla-t-il en se redressant, continue de remplir les bocaux pendant que je vais pisser un coup. » Il se dirigea vers la salle de bains.

« D'ac. » Les mains réunies en coupe, Charles se tourna et lança ses grandes guiboles flageolantes en direction d'un bocal. Sa coordination musculaire était encore bonne, pour un ancien combattant ; il parvint jusqu'au bocal. Mais là, il déclara brusquement : « Hé, Jerry – ces bestioles me collent la trouille. J'ai pas envie de rester là tout seul. » Il se releva.

« Espèce de dégonflé. » Jerry s'arrêta un instant sur le seuil de la salle de bains, le souffle coupé par la douleur.

« Tu ne pourrais pas...

— Faut que j'aille pisser ! » Jerry claqua la porte et ouvrit les robinets de la douche. L'eau gicla.

« J'ai la trouille, là-dedans. » La voix de Charles Freck lui parvenait faiblement, mais il devait être en train de gueuler.

« Va te faire foutre, alors ! » Jerry répondit sur le même ton et passa sous la douche. À quoi ça sert, les copains ? se demanda-t-il amèrement. À rien de rien ! Que dalle !

« Est-ce qu'ils piquent, ces cons-là ? hurla Charles à travers la porte.

— Ouais, ils piquent », répondit Jerry en se frictionnant le cuir chevelu avec un shampooing.

« C'est bien ce que je pensais. » Un silence. « Est-ce que je peux me laver les mains pour m'en débarrasser et puis l'attendre ? »

Dégonflard, songea Jerry, fou de rage. Il demeura silencieux et poursuivit sa toilette. Ce con ne méritait pas de réponse... Il n'allait pas s'occuper de Charles Freck, seulement de lui-même. De ses propres besoins, tellement vitaux, épuisants, atroces, urgents. Tout le reste devait attendre. Il n'y avait pas le temps, pas le temps ; ces choses ne pouvaient pas être remises à plus tard. Tout le reste était secondaire. Sauf le chien ; il s'inquiéta de Max, le chien.

Charles Freck appela quelqu'un qui, espérait-il, avait de quoi vendre. « Peux-tu m'allonger dix Morts ?

— Bon Dieu, je suis à sec moi-même, je cherche un fix. Si tu trouves quelque chose, préviens-moi, je suis en manque.

— Et le stock ?

— Coups de filet, je suppose. »

Charles Freck raccrocha et projeta une séquence-fiction dans sa tête tout en se coulant lamentablement hors de la cabine – on n'appelait jamais de chez soi pour un contact. Il regagna sa Chevy garée à côté. Dans sa séquence-fiction, il roulait devant le Thrifty Drugstore. Les types avaient composé une vitrine énorme : des flacons de mort lente, des boîtes de mort lente, des bocalux et des baignoires et des cuves de mort lente, des millions de capsules et de plaques et de fixes à la mort lente, de la mort lente mélangée aux speeds, à l'héro, aux barbituriques, aux psychédéliques, tout le catalogue – avec un panneau géant : ICI, ON VOUS FAIT CRÉDIT. Sans parler de celui-ci : ON ÉCRASE LES PRIX. LES PRIX LES PLUS BAS DE LA VILLE.

En réalité, le Thrifty faisait des vitrines de rien : des peignes, des bouteilles d'huiles minérales, des bombes de déodorant, rien que des merdes comme ça. Mais je parie qu'au rayon pharmacie, dans le fond, ils gardent de la mort lente bouclée quelque part, de la pure, pas trafiquée, pas coupée, songea-t-il en quittant le parking pour rejoindre les files de l'après-midi sur Harbor Boulevard. Un sac de cinquante livres.

Il se demanda quand et comment ils délivraient leurs cinquante livres de Substance M en sacs tous les matins au Thrifty – d'où qu'ils les eussent obtenues – sait-on jamais, peut-être de Suisse, ou bien d'une autre planète où vivait quelque race de sages. La livraison avait sans doute lieu de bonne heure, avec des gardes armés – l'Homme était là avec ses fusils laser, l'air menaçant, à la manière habituelle de l'Homme. Celui qui vient piquer ma mort lente, pensa-t-il à la place de l'Homme, je lui fais la peau.

Probable que la Substance M entre dans la composition de tous les médicaments un peu à la hauteur, songea-t-il. Une pincée par-ci par-là, selon la formule secrète du labo suisse ou allemand qui a inventé le truc. À vrai dire, il savait qu'il n'en était rien. Qu'il s'agisse de transport, de vente ou de consommation, les autorités vous collaient au trou ou vous éliminaient. Dans ce cas, le Thrifty – les millions de Thrifty Drugstores dans le pays – serait mitraillé ou démoli à la bombe ou en tout cas il aurait une amende. Plutôt la simple amende. Le Thrifty avait du piston. D'ailleurs, comment s'y prend-on pour mitrailler une grosse chaîne de magasins ? Pour l'ôter de la circulation ?

Non, ils ne stockaient que des trucs ordinaires, se dit-il en roulant doucement. Il n'avait pas la pêche, avec seulement trois cents tablettes de mort lente dans sa planque. Enfouies dans sa cour sous le camélia, l'hybride aux grandes fleurs fraîches qui ne viraient pas au brun sous la brûlure du printemps. Juste une semaine de réserve, songea-t-il. Et après, quand je serai à sec ? Merde.

Si tout le monde en Californie et dans plusieurs coins de l'Oregon tombait en panne, le même jour... Wow.

Ça, c'était l'oscar du film d'épouvante qu'il projetait dans sa tête, le film d'épouvante de chaque camé. Tout l'ouest des États-Unis à sec en même temps : tout le monde en manque le même jour, sans doute un dimanche vers six heures du mat, tandis que les bourgeois s'astiquaient pour aller à leur putain d'office.

Séquence : la première église épiscopale de Pasadena, 8 h 30 le Dimanche du Manque.

« Mes bien chers frères, invoquons en ce jour le Seigneur et demandons-Lui de soulager ceux qui se tordent aujourd'hui sur leurs lits de douleur, en proie aux tortures du sevrage. »

« Oui, oh ! oui. » Le troupeau approuvait son pasteur.

« Mais avant qu'il intervienne avec une cargaison toute fraîche de... »

Une voiture pie avait dû remarquer dans la conduite de Charles Freck quelque faute involontaire ; elle venait de quitter son aire de stationnement pour se couler derrière lui dans les files de circulation, sans sirène ni projecteur pour l'instant, mais...

Peut-être que je fais du slalom, ou un truc comme ça. Foutue flicmobile qui m'a vu merder. Je me demande à quel propos.

FLIC : « O.K., mon gars, ton nom ? »

« Mon *nom* ? » (PAS POSSIBLE DE ME RAPPELER.)

« Tu connais pas ton nom ? » Flic fait signe à autre flic, dans la voiture de patrouille. « Çui-là est vraiment défoncé ».

« Me descendez pas ici. » Charles Freck en pleine séquence d'épouvante, suscitée par la vision de la voiture de patrouille qui le filait. « Emmenez-moi au moins au bloc et butez-moi là-bas, à l'abri des regards. »

Pour survivre dans cet État policier fasciste, réfléchit-il, faut toujours être en mesure de sortir un nom, son propre nom. À tout instant. C'est le premier signe qu'ils guettent pour savoir qu'on est accro : pas être foutu de se rappeler qui on est.

Ce que je vais faire, décida-t-il, je vais me ranger dès que j'apercevrai un emplacement libre, me ranger volontairement avant qu'il me balance un coup de phare ou autre chose, et puis quand il se coulera à côté de moi, je dirai que j'ai une roue qui a du jeu ou un ennui mécanique.

Ils apprécient toujours vachement, réfléchit-il. Quand on jette l'éponge comme ça, qu'on a pas la force de s'entêter. Comme si on se plaquait au sol à la manière d'un animal, en exposant son ventre mou, sans défense. Voilà ce que je vais faire, résolut-il.

Il s'exécuta, glissant vers la droite et heurtant la bordure du trottoir de ses roues avant. La voiture des flics le dépassa.

Garé pour rien, songea-t-il. À présent, ce sera pas facile de se remettre en piste, avec toute cette circulation. Il coupa le moteur. Peut-être que je vais me contenter de rester garé ici un moment, et alpha-méditer, ou explorer diverses altérations de la conscience. Peut-être en regardant défiler les nanas. Je me demande si on fabrique un bioscope pour l'envie de baiser. Plutôt que pour les ondes alpha. Des ondes bandeuses, très courtes d'abord, puis plus grandes, plus grandes, plus grandes, et au bout du compte faisant sauter la gradation.

Tout ça ne m'amène à rien, songea-t-il. Je devrais plutôt me démenner pour trouver un deal. Il me faut ma dose, sinon je vais flipper et je serai capable de rien faire. Même pas de rester au bord du trottoir comme maintenant. Non seulement je saurai pas qui je suis, je saurai même pas où je suis ni ce qui se passe.

Qu'est-ce qui se passe ? Quel jour on est ? Si je savais ça, je saurais tout le reste ; ça filtrerait petit à petit.

Mercredi, dans le bas de L.A., dans le coin de Westwood. Devant moi, un de ces gros centres commerciaux entouré d'un mur sur lequel on rebondit comme une balle de caoutchouc – à moins d'avoir une carte de crédit pour franchir les tourniquets électroniques. Ne possédant de carte valable dans aucun des centres, il devait se fier à ce qu'on lui racontait sur l'intérieur des boutiques. Il y en avait une flopée, naturellement, pour vendre de bons produits aux straights, surtout aux épouses des straights. Il observa les gardes armés en uniforme qui contrôlaient l'identité de chaque visiteur à l'entrée du centre. Ils s'assuraient que l'homme ou la femme qui se présentait possédait bien sa véritable carte, qu'il (ou elle) ne l'avait pas piquée, vendue, achetée, utilisée en fraude. Beaucoup de gens entraient, mais il se dit qu'il devait y en avoir pas mal qui étaient juste venus faire du lèche-vitrines. Les gens qui avaient le fric ou l'envie suffisants pour faire des achats à cette heure de la journée n'étaient sans doute pas si nombreux, songea-t-il. Le soir, oui ; là, ça se déchaînait. Avec les boutiques tout illuminées. De l'extérieur, il pouvait – comme les autres frères et les autres sœurs – voir les lumières, telles des pluies d'étincelles, un vrai parc d'attractions pour gamins prolongés.

Des boutiques où aucune carte de crédit n'était nécessaire, il n'y en avait pas lourd de ce côté du centre. De quoi assurer quelques services : un cordonnier, un marchand de télé, une boulangerie, un réparateur d'électroménager, une laverie automatique. Il suivit du regard une fille vêtue d'un petit blouson de plastique et d'un pantalon moulant, qui passait d'un magasin à l'autre. Beaux cheveux, mais il ne pouvait pas voir son visage, voir si elle était bandante. Pas mal fichue, se dit-il. La fille s'arrêta un moment devant la vitrine d'une maroquinerie. Elle s'intéressait à un sac à main orné de glands ; il la voyait s'attarder, supputer, faire des plans. Je parie qu'elle entre et demande à jeter un coup d'œil, pensa-t-il.

La fille trottina à l'intérieur de la boutique, comme il l'avait prévu.

Une autre fille surgit au milieu de la foule du trottoir. Celle-ci portait un chemisier à fronces ; elle avait des cheveux argentés et elle était trop maquillée. Elle essaie de se vieillir, conclut-il. Encore au collège, probablement. Après elle, plus rien à signaler ; aussi dénoua-t-il la ficelle qui maintenait fermée la boîte à gants pour en tirer un paquet de cigarettes. Il en alluma une, tourna le bouton de son autoradio et capta une station de rock. Jadis, il possédait un lecteur de cassettes stéréo, mais un jour de défonce, il avait négligé de le prendre avec lui en fermant la voiture : naturellement, à son retour il n'avait rien retrouvé. Voilà ce qui arrive quand on ne fait pas attention, s'était-il dit, et depuis, il se contentait de cette radio minable. Un de ces jours, on la lui piquerait. Mais il savait où s'en procurer une autre, d'occasion, pour presque rien. Du reste, sa voiture ne tarderait pas à être bonne pour la casse, elle aussi ; les segments racleurs étaient bousillés et le taux de compression en chute libre. Il avait sûrement claqué une soupape sur l'autoroute, un soir qu'il rentrait avec un chargement de bonne camelote ; parfois, quand il avait vraiment touché un gros stock, la parano le tenait – moins au sujet des flics que des autres freaks qui pourraient lui piquer sa réserve. Un type acculé au désespoir par le manque, un fils de pute qui aurait perdu les pédales.

Une fille qui s'approchait attira son attention. Cheveux noirs, mignonne, vitesse de croisière : elle portait un corsage échancré et des denims blancs délavés. Hey, je la connais, songea-t-il. C'est la nana de Bob Arctor. C'est Donna.

Il ouvrit sa portière et descendit de la voilure. La fille le dévisagea, passa son chemin. Il la suivit.

Elle croit que je veux me la faire, pensa-t-il en se faufilant parmi la foule. Marrant, ce qu'elle peut accélérer ; il la distinguait à peine lorsqu'elle jeta un coup d'œil en arrière. Un visage calme et résolu... il aperçut deux grands yeux qui semblaient le jauger. Il fallait calculer sa vitesse. La rattraperait-il ? Pas à cette allure, réfléchit-il. Elle sait vraiment foncer.

Au coin de la rue, les piétons attendaient que le feu passe au rouge ; les voitures viraient à gauche sur les chapeaux de roues. La fille poursuivit son chemin d'un pas vif mais digne, et se fraya un passage parmi les véhicules. Les automobilistes lui jetaient des regards furieux, mais elle ne parut pas s'en apercevoir.

« Donna ! » Quand le feu passa au rouge, il se précipita et parvint à la rejoindre. Elle refusa de courir, se contenta d'accélérer le pas. « C'est pas toi la fille à Bob ? » demanda-t-il. Il réussit à la dépasser et se retourna pour examiner son visage.

« Non, fit-elle. Non. » Elle marcha droit sur lui et il battit en retraite car elle pointait un petit couteau en direction de son estomac. « Dégage, fit-elle en poursuivant sa route sans hésitation.

— Mais oui, c'est toi, dit-il. Je t'ai vue chez lui. » Le couteau n'était pas vraiment visible, juste un petit bout de lame, mais il savait qu'elle le tenait bien. Elle le poinçonnerait et passerait son chemin. Il recula encore en se récriant. Le couteau était si bien caché que les autres passants, probablement, ne pouvaient pas le voir. Lui ne voyait que ça ; la lame filait vers lui tandis qu'elle avançait. Il fit un pas de côté et la fille le dépassa sans un mot.

« Seigneur ! » s'exclama-t-il dans son dos. Je sais que c'est Donna, pensa-t-il. Elle ne me remet pas, elle oublie qu'elle me connaît. La peur, je suppose ; elle a peur que je la drague. Faut

faire gaffe, quand on aborde une nana dans la rue ; elles sont parées, ces temps-ci. On leur en a trop fait voir.

Drôle de petit couteau, songea-t-il. Elles devraient pas se balader avec ces trucs ; n'importe quel type pourrait lui tordre le poignet et retourner la lame en un clin d'œil. J'aurais pu. Si je voulais vraiment me la faire. Il s'arrêta, furieux. Je sais que c'était Donna, répéta-t-il.

Comme il s'apprêtait à rebrousser chemin en direction de sa voiture, il se rendit compte que la fille se tenait maintenant immobile en retrait de la foule et l'observait en silence.

Il s'approcha d'elle avec précaution. « Un soir, dit-il, moi et Bob et une autre nana, on avait quelques vieilles bandes de Simon et Garfunkel et tu étais assise là... » Elle avait rempli des capsules de mort premier choix, l'une après l'autre, avec soin. Pendant plus d'une heure. El Primo. Numéro Uno : de la Mort. Après, elle leur avait refile une capsule à chacun et ils les avaient descendues, tous ensemble. Sauf elle. Moi, je me contente de vendre, avait-elle dit. Si je commence à triper, je vais bouffer tous mes bénéfices.

« J'ai cru que tu allais m'attaquer et me baiser, dit la fille.

— Non, je me demandais juste si tu... » Il hésita. « Ben, si je pouvais te déposer. Sur le trottoir ? » Il prit un air stupéfait. « En plein jour ?

— Peut-être dans un coin de porte. Ou tu aurais pu me coincer sur un siège de voiture.

— Mais *je te connais*. Et Arctor me ferait la peau si j'essayais un truc pareil.

— Eh bien, je ne t'ai pas reconnu. » Elle fit trois pas vers lui. « Je suis un peu myope.

— Tu devrais porter des contacts. » Il se dit qu'elle avait de beaux yeux, grands, sombres et pleins de vie. Ce qui signifiait qu'elle n'était pas accro.

« J'en portais. J'en ai perdu un dans un bol de punch. Du punch à l'acide, dans une soirée. Il est tombé au fond. Quelqu'un a dû le cueillir et l'a bu. J'espère que c'était bon ; il m'avait coûté trente-cinq dollars, au départ.

— Tu veux que je te dépose ?

— Tu vas me baiser dans la voiture.

— Non. J'arrive pas à triquer, ces jours-ci. Depuis une quinzaine. Ça doit être ce qu'ils utilisent pour couper la came. Un truc chimique.

— Pas mal, mais celle-là, on me l'a déjà faite. Tout le monde me baise. » Elle se reprit. « Essaie de me baiser, en tout cas. C'est comme ça, quand on est une fille. En ce moment, je poursuis un mec en justice. Pour outrage et voies de fait. On réclame quarante mille dollars de dommages.

— Jusqu'où a-t-il été ?

— Il m'a palpé un sein.

— Ça vaut pas quarante mille. »

Ensemble, ils regagnèrent sa voiture.

« Tu as quelque chose à vendre ? demanda-t-il. J'en bave vraiment. Je suis presque à court ; d'ailleurs, merde, je *suis* à court, en réalité. Même une poignée, si tu as ça.

— Je peux t'avoir quelque chose.

— Des cachets, fit-il. Je ne me shoote pas.

— Oui. » Elle acquiesça, tête basse. « Seulement, tu vois, c'est dur de s'en procurer, en ce moment. Le stock est épuisé pour quelque temps. Tu t'en es sans doute rendu compte. Je peux pas t'obtenir grand-chose, mais...

— Quand ? » Ils se trouvaient devant sa voiture. Il ouvrit la portière, s'installa au volant. Donna monta de l'autre côté. Ils restèrent un moment assis côte à côte.

« Après-demain, dit-elle. Si je peux retrouver ce type. Je crois que je peux. »

Merde, se dit-il. Après-demain. « Pas avant ? Ce soir, par exemple ?

— Demain au plus tôt.

— Combien ?

— Soixante dollars les cent.

— Oh ! merde. C'est de l'arnaque.

— Ils sont super-bons. J'ai déjà acheté chez lui. C'est pas la qualité ordinaire. Crois-moi sur parole — ça vaut le prix. Je préfère acheter à ce type plutôt qu'à n'importe qui d'autre — quand je peux. Il n'en a pas toujours. Il vient de faire un voyage dans le Sud, je crois. Il vient de rentrer. Il se les est procurés lui-même, alors je suis sûre de la qualité ; et tu n'as pas besoin de

me payer d'avance. Quand je les aurai. D'accord ? Je te fais confiance.

— Je ne paie jamais d'avance.

— Parfois, on est obligé.

— O.K. Alors, peux-tu m'en avoir une centaine au moins ? »

Il essaya de calculer rapidement combien il pourrait en obtenir ; en deux jours, il pourrait sans doute dégoter cent vingt dollars et lui prendre deux cents tablettes. Et si une offre plus avantageuse se présentait entre-temps, il pouvait la saisir, oublier celle de Donna. Voilà ce qu'on gagnait à ne jamais payer d'avance ; ça, plus le fait qu'on ne risquait pas de se faire arnaquer.

« Tu as eu de la chance de me rencontrer », fit Donna tandis qu'il démarrait, puis manœuvrait pour se glisser parmi les files de véhicules. « Je suis censée voir un mec dans une heure, celui-là m'aurait sans doute pris tout le stock... et alors là, tu l'avais dans l'os. Mais c'est ton jour, c'était écrit. » Elle sourit, et lui aussi.

« Si seulement tu pouvais les avoir plus tôt, dit-il.

— Si c'est le cas... » Elle ouvrit son sac, en tira un petit bloc-notes et un stylo publicitaire portant l'inscription SPARKS BATTERY TUNE-UP. « Comment je te joins, et j'ai oublié ton nom.

— Charles B. Freck. » Il ne lui donna pas son vrai numéro, mais celui du téléphone d'un copain straight, qu'il utilisait pour ce genre de message. Elle le nota laborieusement. Il observa la difficulté qu'elle éprouvait à écrire – elle écarquillait les yeux en traçant un gribouillis poussif... On leur apprend plus que dalle à l'école, songea-t-il. Illettrées, les nanas. Mais futées. C'est à peine si elle peut lire ou écrire ; et après ? Ce qui compte, c'est les nibards.

« Je crois que je me souviens de toi, fit Donna. Plus ou moins. Toute cette nuit-là, c'est assez vague ; j'étais vraiment partie. Tout ce que je me rappelle sûr, c'est quand j'ai mis la poudre dans les capsules – des capsules de Librium, on les avait vidées avant. J'ai dû en faire tomber la moitié – par terre, je veux dire. » Elle le dévisagea d'un air songeur pendant qu'il conduisait. « Tu as l'air plutôt doux, comme mec. Et le marché

t'intéressera encore, par la suite ? Plus tard, tu en voudras d'autres ?

— Bien sûr. » Il se demanda s'il pourrait trouver à meilleur prix d'ici leur prochaine rencontre. Probable que oui. Il gagnait sur les deux tableaux. Traduire, il tripait sur les deux tableaux.

Le bonheur, se dit-il, c'est de savoir qu'on a des cachets.

Le jour, hors de la voiture ; la foule affairée ; le soleil ; la bousculade – tout ça glissait sur lui ; il se sentait heureux.

Voyez ce que le hasard lui avait apporté – juste parce qu'une voiture de flics l'avait filé accidentellement. Une provision inespérée de Substance M. Que demander de plus à l'existence ? Il pouvait, c'était probable, compter sur deux semaines pleines, presque un demi-mois, avant de claquer ou de se retrouver subclaquant – le manque de Substance M supprimait la nuance entre les deux. Deux semaines ! Son cœur planait, et il sentit un instant la pulsation du printemps qui entraît par les fenêtres ouvertes de sa voiture.

« Tu veux venir avec moi voir Jerry Fabin ? demanda-t-il. Je lui apporte ses affaires à la clinique fédérale n°73, où ils l'ont emmené hier soir. Je prends un petit paquet à chaque fois, parce qu'il y a une chance pour qu'il sorte et je n'ai pas envie de me taper tout le déménagement dans l'autre sens.

— Vaudrait mieux que je ne le voie pas, dit Donna.

— Tu le connais ? Jerry Fabin ?

— Il croit que c'est moi qui lui ai refile ses parasites, au départ.

— Des aphides.

— À l'époque, il ne savait pas ce que c'était. Il vaut mieux que je me tienne à l'écart. La dernière fois que je l'ai vu, il s'est montré vraiment hostile. Les zones réceptrices de son cerveau sont atteintes, enfin je crois que c'est ça. Et ça y ressemble, d'après ce que les brochures gouvernementales racontent à présent.

— Ça ne se soigne pas, je crois ?

— Non, c'est irréversible.

— Les gens de la clinique ont dit que je pourrais le voir, et ils pensent qu'il arrivera à faire quelques, tu sais... » Il fit un geste.

« Ne pas être... » Autre geste ; c'était dur de trouver les mots pour ça, pour ce qu'il voulait exprimer à propos de son ami.

Donna lui jeta un coup d'œil. « Tu ne souffres pas de troubles aphasiques, au fait ? Dans ton – comment appellent-ils ça ? – le lobe occipital ?

— Non. » Son ton était catégorique.

« Tu as des pépins, d'un genre ou d'un autre ? » Elle se tapota le front.

« Non, c'est juste que... tu sais ce que je veux dire. J'ai du mal à sortir les mots, quand il s'agit de ces foutues cliniques. Les cliniques neurologiques pour aphasiques, je les déteste. Une fois, j'ai rendu visite à un mec, il essayait de cirer un parquet – les types de la clinique ont dit qu'il y arrivait pas, je veux dire qu'il savait pas comment s'y prendre... ce qui m'a soufflé, c'est qu'il s'acharnait. Mais pas pendant une heure, non ; il y était encore le mois suivant quand je suis retourné là-bas. Exactement pareil, et ça y allait, et ça y allait, comme quand je l'avais vu la première fois. Il parvenait pas à comprendre pourquoi ça marchait pas. Je me souviens de son regard. Il était sûr qu'il y arriverait s'il essayait de trouver ce qu'il faisait pas comme il fallait : “Qu'est-ce que je fais pas comme il faut ?”, il leur demandait. Pas moyen de lui expliquer. Ils le lui ont dit – merde, même moi, je le lui ai dit – mais il y voyait toujours rien.

— Les zones réceptrices du cerveau, c'est d'abord ça qui craque, d'après ce que j'ai lu. » Donna parlait d'une voix tranquille. « À la suite d'un mauvais fix, quelque chose du genre. Une dose trop forte. » Elle contemplait les véhicules qui les précédaient. « Regarde, une de ces nouvelles Porsche à deux moteurs ! » Elle pointa un doigt excité. « Wow !

— J'ai connu un mec qui avait piqué une de ces nouvelles Porsche, dit-il. Il l'a trimbalée sur Riverside Freeway et l'a poussée jusqu'à deux cent quatre-vingts à l'heure – et hop, nettoyé. » Il accompagna du geste. « Il s'est payé un gros cul, un semi-remorque. Il a pas eu le temps de le voir, j'imagine. » Il projeta une séquence-fiction dans sa tête : lui au volant de la Porsche, mais il évitait le semi-remorque, tous les semi-remorques. Et sur l'autoroute – Hollywood Freeway à l'heure de pointe – tout le monde pouvait le voir. Tout le monde

remarquait ce grand beau mec baraqué dans la nouvelle Porsche, qui tapait le trois cents à l'heure pendant que les flics impuissants regardaient, la mâchoire pendante.

« Tu trembles », fit Donna. Elle posa une main sur son bras. Une main calme, qui éveilla en lui une réaction immédiate. « Ralentis, dit-elle.

— Je suis crevé, expliqua-t-il. J'ai passé deux jours et deux nuits à compter des pucerons. À les compter et à les mettre dans des bocaux. Finalement, on s'est écroulés, rétamés, et le matin suivant, quand on s'est levés et qu'on a voulu mettre les bocaux dans la voiture pour les porter chez le toubib, lui montrer, y avait plus rien dans les bocaux. Vides. » Il éprouvait le tremblement, à présent, l'observait sur ses mains ; des mains qui tremblaient sur le volant à quarante à l'heure. « Chacun de ces foutus bocaux. Vides. Pas un puceron. C'est là que j'ai compris. J'ai tout compris. Ça m'est venu, qu'il avait quelque chose au cerveau, Jerry. »

L'air n'embaumait plus le printemps, et il songea brusquement qu'il lui fallait au plus vite un fix de Substance M ; la journée était plus avancée qu'il ne le croyait, ou alors il avait pris une dose inférieure à ce qu'il supposait. Heureusement qu'il trimbalait une réserve dans la boîte à gants. Il commença à chercher une place de stationnement libre.

« Ton esprit te joue des tours. » Donna semblait s'être retirée en elle-même, loin, très loin. Il se demanda si sa conduite incertaine la tracassait. Probable que oui.

Une autre séquence-fiction se déclencha dans sa tête, et sans son consentement : il vit d'abord une grosse Pontiac à l'arrêt, avec un cric à l'arrière, qui glissait, et un gosse de treize ans à longue tignasse qui appelait à l'aide tout en essayant d'empêcher la voiture de partir en arrière. Il vit Jerry Fabin et lui-même qui accouraient de la maison, c'était la maison de Jerry, et qui sprintaient sur l'allée jonchée de boîtes de bière. Pour sa part, il saisissait la poignée de portière, côté conducteur, dans l'intention de l'ouvrir et d'écraser la pédale de frein. Mais Jerry Fabin, en caleçon et nu-pieds, les cheveux en bataille et flottant au vent – il faisait la sieste –, Jerry fila vers l'arrière et, de son épaule nue et pâle qui ne s'exposait jamais à la lumière

du jour, il projeta le gosse hors de danger. Le cric plia et tomba, l'arrière de la voilure s'abattit, le pneu et la jante se débinèrent, et le gamin était sauvé.

« Trop tard pour le frein », fit Jerry entre deux halètements. Il s'efforça d'écarter ses cheveux gras de son visage et cligna des yeux. « Pas le temps.

— Il va bien ? hurla Charles Freck, dont le cœur cognait à tout rompre.

— Ouais. » Jerry, essoufflé, se tenait à côté du garçon. « Merde ! hurla-t-il à l'adresse de ce dernier. Est-ce que je ne t'ai pas dit d'attendre qu'on vienne faire ça avec toi ? Quand un cric fout le camp – mec, c'est pas toi qui vas retenir deux tonnes ! » Son visage se tordit. Le gamin, le petit Ratass, n'en menait pas large et grimaça d'un air coupable. « Je te l'ai dit et répété !

— J'allais pour le frein », expliqua Charles Freck, conscient de son idiotie, de son propre cafouillage, aussi grave que celui du gamin et tout aussi mortel. Il avait montré son incapacité d'adulte à réagir de manière adéquate. Pourtant, comme le gamin, il tenait à se justifier en paroles. « Mais maintenant, je me rends compte... » Il continua à bredouiller et puis la séquence-fiction s'interrompit brutalement ; d'ailleurs, il s'agissait plutôt d'un documentaire, car il se souvenait encore du jour où c'était arrivé, à l'époque où ils habitaient tous ensemble. Les bons réflexes de Jerry – sans lui. Ratass aurait fini sous la Pontiac, la colonne vertébrale broyée.

Le trio regagna la maison d'un air abattu, sans même se donner la peine d'aller récupérer la roue qui continuait à filer.

« J'étais endormi, marmotta Jerry tandis qu'ils entraient dans une pièce obscure. C'est la première fois en deux semaines que les bestioles me foutent assez la paix pour ça. Je n'ai pas fermé l'œil de cinq jours – pas cessé de courir dans tous les coins. Je me suis dit qu'ils étaient peut-être partis ; il y a eu un moment où ils étaient partis. J'ai pensé, ils ont fini par laisser tomber et sont allés ailleurs, chez le voisin par exemple, et ils sont plus du tout dans la maison. À présent, je les sens de nouveau. Ce dixième ruban de No Pest que j'ai acheté, ou je sais plus si c'est le onzième – ils m'ont baisé encore une fois, comme

avec tous les autres. » Sa voix grave n'exprimait plus la colère, mais plutôt la perplexité et la déprime. Il posa une main sur la nuque de Ratass et lui donna une petite tape sèche. « Sacré ballot – quand un cric fout le camp, fais-en autant, et vite. Oublie la voiture. Va pas te mettre derrière pour essayer de repousser toute cette masse, de la retenir avec ton corps.

— Mais, Jerry, j'avais peur que l'essieu...

— Merde pour l'essieu. Merde pour la bagnole. Il s'agit de ta peau. » Ils traversèrent le salon plongé dans l'obscurité, et le film clignota, et la projection de ce moment du passé mourut.

2.

« Chers membres de l'Anaheim Lions Club, entonna l'homme au micro, c'est une rare occasion qui nous est offerte cet après-midi ; en effet, le comté d'Orange nous fournit la possibilité d'entendre – ainsi que de questionner – un agent secret de la brigade des stupéfiants, rattaché au bureau du shérif d'Orange County. » Il rayonnait, ce personnage au complet gaufré rose et à la large cravate en plastique jaune, à la chemise bleue et aux chaussures de similicuir ; c'était un gros lard ; bardé d'âge mûr, aussi ; et bardé de satisfaction même quand il n'y avait vraiment pas de quoi.

À l'observer, l'agent secret sentit monter une nausée.

« Vous remarquerez, s'il vous plaît, poursuivit l'hôte du Lions Club, que cet individu assis à ma droite est tout juste visible ; il est en effet vêtu de ce qu'on nomme un complet brouillé, et qui est le même costume exactement qu'il porte – en fait, qu'il doit porter – durant l'exercice de certaines parties – en fait, de la plupart – de ses activités quotidiennes en tant que représentant de la loi. Il vous en expliquera lui-même le pourquoi. »

L'assistance, qui reflétait au-delà de toute espérance les qualités de l'hôte, observa l'individu au complet brouillé.

« Cet homme, déclara l'hôte, que nous appellerons Fred car tel est le nom sous lequel il communique ses rapports, une fois revêtu du complet brouillé, ne peut être identifié ni par la voix – même par quelque technique d'empreinte vocale – ni par l'apparence. Il offre l'aspect, vous en conviendrez, d'un vague gribouillis et rien de plus. N'ai-je pas raison ? » Il lâcha un gros sourire. L'assistance, à qui la drôlerie de la chose n'échappait pas, en grimaça aussi quelques-uns.

Le complet brouillé était une invention des laboratoires Bell, due à un employé nommé S.A. Powers, qui tomba dessus par hasard. Quelques années auparavant, Powers avait expérimenté

quelques substances désinhibitrices affectant les tissus nerveux. Un soir, après s'être administré une intraveineuse, jugée sans danger et légèrement euphorisante, il avait subi une baisse catastrophique de liquide GABA à l'intérieur du cerveau. Subjectivement, il avait alors assisté à une projection de phosphènes bariolés sur le mur de sa chambre, un montage toujours plus frénétique de ce que, sur le moment, il considéra comme des toiles abstraites contemporaines. Au cours d'une transe de six heures environ, S.A. Powers avait vu des Picasso se chasser l'un l'autre selon un rythme ultra-rapide ; puis ç'avait été le tour de Paul Klee, plus de toiles que l'artiste n'en avait peintes durant sa vie. Alors que des Modigliani se succédaient sous ses yeux à la vitesse grand V, Powers avait présumé (on a besoin de théories pour tout) que les Rose + Croix lui projetaient télépathiquement des tableaux, aidés sans doute par un système avancé de micro-relais ; plus tard Kandinsky se mit à le harceler, il se rappela que le principal musée de Leningrad se spécialisait dans ce genre d'art moderne, et décida que les Soviets essayaient d'entrer télépathiquement en contact avec lui.

Au matin, il se rappela qu'une diminution radicale du liquide GABA provoquait normalement une telle apparition de phosphènes. Personne n'essayait d'entrer en contact télépathique avec lui, avec ou sans micro-relais. Mais l'incident lui donna l'idée du complet brouillé. À la base, il s'agissait de relier un quartz à un mini-ordinateur dont les mémoires contenaient jusqu'à un million et demi d'images fragmentaires de la physionomie d'individus divers : hommes, femmes, enfants ; chaque variante encodée était ensuite projetée omnidirectionnellement sur une membrane ultrafine, sorte de linceul assez grand pour envelopper un humain de taille moyenne.

À mesure que l'ordinateur parcourait ses mémoires, il programmait chaque couleur d'œil, de cheveu, imaginable, chaque forme de nez, chaque type de dentition, toutes les morphologies osseuses du visage – la membrane affichait à chaque microseconde les caractères physiques projetés, puis passait à la configuration suivante. Afin d'augmenter l'efficacité

de son invention, S.A. Powers avait programmé l'ordinateur de manière à randomiser la séquence des traits sélectionnés à l'intérieur de chaque ensemble. Afin de baisser le prix de revient (ça plaisait toujours aux fédéraux), il trouva pour sa membrane un produit dérivé que fabriquait une grosse firme déjà liée à Washington.

En toutes circonstances, le porteur du complet brouillé était Monsieur-Tout-le-Monde et chaque combinaison (il entraînait jusqu'à un million et demi de bits dans la programmation de certaines d'entre elles) était affichée en l'espace d'une heure. Toute tentative de description de l'individu – homme ou femme – devenait absurde. Il va sans dire que S.A. Powers avait programmé sa propre morphologie dans l'ordinateur, de manière que ses traits, dissimulés parmi cette permutation frénétique, fissent surface... environ tous les cinquante ans, d'après ses calculs, et que son portrait put ainsi être recomposé, selon la durée de chaque costume. Ce fut ce qu'il trouva de mieux pour prétendre à l'immortalité.

« Et on applaudit le gribouillis ! » tonna l'hôte. Une ovation suivit.

À l'abri dans son complet brouillé, Fred, qui était aussi Robert Arctor, gémit et pensa : c'est épouvantable.

Tous les mois, un agent secret des stupéfiants était désigné au hasard pour parler devant une assemblée d'ahuris telle que celle-ci. Aujourd'hui, c'était son tour. Il comprit en examinant son public à quel point il haïssait les straights. Ils pensaient tous que c'était du tonnerre, cette réunion. Ils souriaient. On leur donnait du spectacle.

Peut-être, à cet instant même, les innombrables éléments de son costume venaient-ils d'afficher S.A. Powers.

« Mais redevenons sérieux un moment, poursuivit l'hôte. Cet homme... » Il avait un trou.

« Fred », fit Bob Arctor. S.A. Fred.

« Fred, c'est ça. » Revigoré, l'hôte entonna la suite en direction de l'assistance. « Voyez-vous, la voix de Fred rappelle celles qu'on entend dans les banques drive-in de San Diego : entièrement programmée et dépourvue de timbre, une voix de robot. Elle ne laisse pas la moindre marque sur nos esprits, et il

en va de même lorsqu'il rend compte à ses supérieurs du, ah, du programme antidrogue d'Orange County. » Silence lourd de sens. « Ces agents risquent gros, voyez-vous, car les forces de la drogue, nous le savons bien, ont réussi à s'infiltrer avec une habileté surprenante dans les divers appareils légaux, et ce à travers tout le pays ; en tout cas, il est bien possible qu'ils y soient parvenus, selon l'avis de nos meilleurs experts. D'où, pour ces hommes dévoués à leur tâche, la nécessité du complet brouillé. »

Légers applaudissements à l'adresse du complet brouillé. Et la foule des regards pleins d'espoir qui s'accrochent à Fred, tapi sous sa membrane.

« Toutefois, pour remplir sa mission particulière, ajouta l'hôte en conclusion, tandis qu'il s'écartait du micro pour céder la place au gribouillis, Fred ne porte pas cette tenue. Il s'habille comme vous et moi, enfin il emprunte la panoplie hippie de ces diverses sous-cultures qu'il sonde infatigablement. »

L'hôte fit signe à Fred d'approcher du micro. Fred. Robert Arctor, avait déjà donné six fois ; il savait ce qu'il fallait dire, et ce qui l'attendait – l'assortiment de questions débiles et les divers degrés d'imbécillité opaque. La perte de temps pour lui, la colère qui lui venait, et, comme toujours, le sens du dérisoire de la chose, qui augmentait à chaque prestation.

« Si vous m'aperceviez dans la rue, commença-t-il après que les applaudissements furent retombés, vous vous diriez, encore un de ces camés, de ces bons à rien. Vous éprouveriez de l'aversion et passeriez votre chemin. »

Silence.

« Je n'ai pas la même allure que vous. Je ne peux pas me le permettre. Ma vie en dépend. » En réalité, son aspect ne différait pas tellement du leur. Et puis, il se serait habillé de la même façon, boulot ou pas, danger de mort ou pas. Il aimait ce qu'il portait. Ses propos avaient été dans une large mesure rédigés par d'autres et appris par cœur. Il avait le droit de broder un peu, mais chaque agent utilisait le discours modèle. Mis au point deux ans auparavant par un divisionnaire plein de zèle, le laïus était devenu parole d'évangile.

Il attendit, le temps que ça pénètre bien.

« Je ne commencerai pas en vous expliquant ce que je m'efforce d'accomplir en tant qu'agent secret voué à la poursuite des trafiquants et plus encore à la découverte de la source des drogues – de ces drogues illégales dont ils inondent les rues de nos villes et les préaux de nos écoles d'Orange County. Je commencerai par vous dire... » il marqua une pause, comme on le lui avait appris durant les cours de relations publiques, à l'école « ... ce qui me fait peur ».

Ils mordaient à l'hameçon ; tous les yeux étaient écarquillés.

« La peur qui m'obsède jour et nuit, c'est que nos enfants, les vôtres, les miens... » Nouvelle pause. « J'en ai deux. » Puis, du ton le plus calme : « Des tout-petits, en vérité. » Là, le ton remonta, avec quelque emphase. « Mais pas si jeunes qu'ils ne puissent être accrochés, accrochés délibérément, dans un but de profit, par ces individus qui aspirent à détruire la société. » Repause. « Nous ne savons pas encore... » plus calme, à présent, « qui sont exactement ces hommes – ces animaux, devrais-je dire – qui ravagent notre jeunesse, comme si nous nous trouvions au cœur de quelque jungle sauvage, d'une terre étrangère, et non de notre patrie. L'identité des fournisseurs de ces poisons, de ces saletés qui brûlent le cerveau de millions d'hommes et de femmes – ou plutôt, de ceux qui étaient encore naguère des hommes et des femmes, et qui, jour après jour, fument, avalent, se piquent – cette identité nous est peu à peu dévoilée. Mais, Dieu m'en soit témoin, au bout du compte, nous saurons pour de bon ».

Une voix, dans l'assistance : « Rentrez-leur dans le lard ! »

Une autre, non moins enthousiaste : « Emparez-vous des cocos ! »

Applaudissements et reprise en chœur.

Robert Arctor s'interrompit. Les contempla, les straights dans leurs costumes de poussahs, leurs chaussures de poussahs, leurs cravates de poussahs. Il songea, la Substance M ne risque pas de leur détruire le cerveau ; ils n'en ont pas.

« Balance-nous la vérité ! » Cette voix-là, une voix féminine, était un peu moins emphatique. Arctor promena son regard sur l'assistance et finit par distinguer une femme entre deux âges,

un peu moins grasse que la moyenne de l'assistance, les mains serrées nerveusement.

« Chaque jour », commença Fred, Robert Arctor, enfin ce type, « cette maladie lève un lourd tribut. À la fin de chaque jour écoulé, le flot des bénéfices – et quant à la destination de ceux-ci, nous... » Il s'interrompt. Pas moyen de sortir le reste de la phrase, bien qu'il l'eût répété un million de fois, pendant son instruction ou lors d'autres conférences.

Le silence tomba sur l'auditoire.

« Du reste, la question n'est pas là. Ce ne sont pas les bénéfices. C'est autre chose. Ce à quoi on assiste. »

Ils n'avaient rien remarqué, se dit-il, bien qu'il se fût écarté du discours prévu pour se lancer dans l'improvisation, sans l'aide des gars des relations publiques, qui restaient planqués au centre civique d'Orange County. Et puis, qu'est-ce que ça peut faire ? songea-t-il. Et alors ? Qu'est-ce qu'ils y connaissent, vraiment, qu'est-ce qu'ils en ont à foutre ? Les straights vivent dans leurs forteresses bétonnées, protégés par leurs gardiens prêts à ouvrir le feu sur le premier camé qui saute leur mur avec une taie d'oreiller vide, pour piquer leur pendule électrique, ou leur piano, ou leur rasoir, ou leur chaîne, qu'ils ont pas payée, de toute façon, parce que le gars doit se procurer sa dose, doit avoir sa merde, sans ça peut-être qu'il va crever, crever tout de bon, à cause de la souffrance, de la claque qu'il va prendre s'il est en manque. Mais quand tu vois ça peinard depuis chez toi et que ton mur est électrifié et ton gardien armé, pourquoi t'irais t'en faire ?

« Mettons que vous soyez un diabétique, dit-il, et que vous n'ayez pas l'argent pour un fix d'insuline. Iriez-vous voler pour vous le procurer ? Ou vous laisseriez-vous mourir ? »

Silence. Une voix de fer-blanc résonna dans l'écouteur de son complet brouillé. « Je crois que vous feriez bien de revenir au texte préparé, Fred. Je vous le conseille fortement. »

Fred. Robert Arctor, le type parla dans sa pastille microphonique. « Je l'ai oublié. » Seul son supérieur au Q.G. d'Orange County – donc, pas Mr. F., c'est-à-dire Hank – pouvait l'entendre. Il s'agissait d'un gradé anonyme qu'on lui avait affecté pour cette seule occasion.

« Mmmouais, crissa le souffleur officiel. Je vais vous le lire. Répétez après moi, mais débrouillez-vous pour que ça ait l'air naturel. » Légère hésitation, froissement de pages. « Voyons voir... le flot des bénéfices – et quant à la destination de ceux-ci..., c'est à peu près là que vous vous êtes arrêté.

— Je n'arrive pas à encaisser ce truc, fit Arctor.

— ... nous serons bientôt fixés. » La voix, poursuivit comme si de rien n'était. « Et le châtiment suivra de près. Le moment venu, je ne voudrais pas être dans les souliers de ces gens-là.

— Savez-vous pourquoi je n'arrive pas à encaisser ça ? Parce que c'est précisément ces trucs-là qui poussent les gens vers la drogue. » C'est à cause de ça qu'on dérive et qu'on devient camé, songea-t-il. À cause de conneries de ce genre. C'est pour ça qu'on plaque tout et qu'on se tire. Complètement écoeuré.

Puis il contempla encore son auditoire, et comprit que celui-ci ne pensait pas de même. On ne pouvait les toucher qu'avec ce genre de discours. Arctor s'adressait à des débiles. À des arriérés mentaux. Il fallait leur parler comme aux petites classes : P représente la Pomme, et la Pomme est Ronde.

« M, prononça-t-il à haute voix, représente la Substance M. M pour Misère, M pour Malchance et pour Mensonges, les mensonges de vos amis, les vôtres, les mensonges que chacun fait à chacun, l'abandon et la solitude, la haine et le soupçon. Enfin, M pour Mort. La Mort Lente, c'est ainsi que nous... » Il marqua une pause. « C'est ainsi que nous autres drogués l'appelons. » Sa voix se troubla, s'enroua. « Vous ne l'ignorez sans doute pas. La Mort Lente. Qui part de la tête, et qui descend.

Voilà, c'est tout. » Il regagna sa chaise et s'assit. Dans le silence.

« Vous avez foiré, dit le supérieur-souffleur. Je veux vous voir dans mon bureau à votre retour. Pièce 430.

— Oui, dit Arctor. J'ai foiré. »

Ils le contemplaient comme s'il venait de pisser sur l'estrade, juste sous leur nez. Mais Arctor ne savait pas au juste ce que cachaient leurs regards.

L'hôte du Lions Club gagna le micro à grandes enjambées. « Avant de s'adresser à vous, Fred a émis le souhait que cette

réunion revête la forme d'un débat ouvert et soit simplement précédée d'une courte déclaration liminaire. Je m'aperçois que j'avais omis de vous le mentionner. Eh bien... », il leva la main droite « qui va ouvrir le feu ? »

Arctor se releva d'un bond maladroit.

« Il semble que Fred ait quelque chose à ajouter. » L'hôte lui fit signe d'approcher.

Arctor, tête baissée, vint lentement vers le micro et parla d'une voix nette. « Simplement ceci. Ne leur tombez pas dessus une fois qu'ils sont accros. Les toxicos, les junkies. La moitié, la plupart d'entre eux, surtout les filles, ne savaient pas dans quoi ils s'embarquaient, ni même qu'ils s'embarquaient. Contentez-vous d'essayer de les empêcher, eux, les gens, n'importe lequel d'entre nous – empêchez-les de s'accrocher. » Il releva la tête un instant. « Voyez-vous, ils font dissoudre quelques barbitos dans un verre de vin – les pushers, je veux dire – et ils filent le truc à une nana, une mineure, avec huit ou dix doses dedans, alors elle tombe dans les vapes, et là, ils lui injectent un hit mexicain, moitié héroïne, moitié Substance M... » Sa voix se brisa. « Merci de votre attention. »

Un homme l'interpella. « Que faire pour les arrêter. Monsieur ?

— Tuez les pushers. » Arctor regagna son siège.

Comme il ne se sentait pas d'attaque pour retourner directement au centre civique et affronter la pièce 430, il alla flâner un peu le long d'une des rues commerçantes d'Anaheim, passant la revue des comptoirs de McDonald, des stations de lavage, des postes à essence, des pizzerias et autres merveilles.

À errer ainsi sur la voie publique, parmi toutes sortes de gens, il éprouvait un sentiment étrange concernant son identité. Ainsi qu'il l'avait expliqué aux spécimens du Lions Club, sans son complet brouillé il ressemblait à un toxico ; il causait comme un toxico ; ceux qui le croisaient le prenaient certainement pour un toxico et réagissaient en conséquence. Les autres junkies – tiens, se dit-il, je parle même des « autres » junkies – lui coulaient un regard en forme de « paix, mon frère ». Pas les straights.

Il ruminait son idée. Tu te mets un habit d'évêque et une mitre, tu vas te balader comme ça, et les gens commencent à se prosterner et à fléchir le genou, tout le cinéma : ils essaient de baiser ton anneau et pourquoi pas ton cul, et hop, te voilà évêque. Pour ainsi dire. Qu'est-ce que l'identité ? Où finit la comédie ? Personne sait.

Là où il perdait vraiment ses billes, sur cette question de l'identité, c'était quand l'Homme le harcelait. Quand les flics de la circulation, ou ceux des patrouilles, enfin les flics de tout poil, venaient rouler doucement près de la bordure du trottoir pour l'intimider ; quand ils prenaient tout leur temps pour le scruter de leur regard impassible, métallique, insistant, acéré. En général, selon leur humeur, ils se garaient et lui faisaient signe d'approcher.

« Allez, fais voir tes papiers », disait le flic, la main tendue ; puis tandis qu'Arctor-Fred-Dieu-sait-qui fouillait maladroitement dans sa poche, le flic lui gueulait au visage, « t'as jamais été ARRÊTÉ ? » Parfois, histoire de varier, il ajoutait « AUPARAVANT ? ». Comme s'il allait le coller au trou séance tenante.

« Ben quoi, qu'est-ce qu'il y a ? » répondait-il d'habitude, quand il répondait. Un attroupement ne manquait pas de se former. La plupart des gens supposaient qu'il s'était fait pincer en train de vendre au coin de la rue. Ils souriaient, mal à l'aise, et attendaient la suite ; cependant, quelques-uns, généralement des Noirs, des Chicanos, ou d'autres qui étaient manifestement des toxicos, semblaient en colère. Mais régulièrement, ceux-là ne tardaient pas à se rendre compte que leur colère se voyait, et ils s'empressaient de baisser le rideau. Parce que tout le monde sait bien que celui qui a l'air mal à l'aise ou hostile – peu importe – près d'un flic a quelque chose à cacher. Les flics surtout le savent, selon la légende, et ils s'acharnent automatiquement sur ces gens-là.

Mais cette fois, personne ne vint l'embêter. Les toxicos grouillaient aux alentours ; il était perdu dans la foule.

Que suis-je en réalité ? s'interrogea-t-il. Il regretta un instant de ne pas disposer de son complet brouillé. Puis il se dit, je pourrais continuer d'être un gribouillis, et les passants, les gens

de la rue dans leur ensemble, applaudiraient. Et on applaudit le gribouillis ! songea-t-il en repassant la séquence. Quelle façon d'atteindre le succès ! Ainsi, comment pourraient-ils être sûrs qu'il ne s'agissait pas d'un *autre* gribouillis, au lieu du bon ? Peut-être n'était-ce pas Fred à l'intérieur, ou bien alors un autre Fred ; ils n'en sauraient jamais rien, pas même quand Fred ouvrirait la bouche pour s'adresser à eux. Ils ne seraient jamais fixés. Et si c'était Al qui se faisait passer pour Fred ? Le complet pouvait abriter n'importe qui, il pouvait même être vide. Ou bien téléguidé depuis le bureau du shérif, au Q.G. d'Orange County, et doté d'une voix enregistrée. Dans ce cas, le porteur du complet serait n'importe quel type qui se trouvait au bureau de Fred ce jour-là et aurait ramassé le script et le micro, ou encore un mélange de toutes sortes de mecs assis derrière leurs bureaux.

Mais après ce que j'ai dit à la fin, conclut-il, il n'y a plus à se poser de questions. Il ne s'agissait pas d'un type du bureau. À vrai dire, ce sont les types du bureau qui veulent me parler de cette histoire.

Cette perspective ne l'enchantait pas, aussi continua-t-il à retarder l'affrontement, à errer partout et nulle part. D'ailleurs, en Californie, l'endroit où tu vas, ça ne compte pas : tu retrouves éternellement le même McDonald, comme sur une bande qui tourne autour de toi pendant que tu crois te déplacer. Au bout du compte, quand tu as faim et que tu t'arrêtes au McDonald pour manger un morceau, ils te vendent le même hamburger que la dernière fois, et que la fois d'avant, et ainsi de suite en remontant jusqu'à l'époque où tu n'étais pas né, et en plus des mauvaises langues – des menteurs, évidemment – disent que leurs hamburgers sont faits de gésiers de dinde.

Selon leur enseigne, ils avaient vendu le même hamburger initial cinquante milliards de fois. Il se demanda si c'était au même client.

La vie à Anaheim, Californie, n'était qu'une pub pour la vie à Anaheim qui repassait éternellement. Rien ne changeait jamais ; ça ne faisait que s'élargir toujours davantage, comme une tache de néon. Et ce qui suintait de la sorte avait été fixé une bonne fois pour toutes longtemps auparavant, comme si

l'usine automatique qui sortait ces objets en série était restée bloquée sur la position MARCHE. Comment la Terre devint Plastique, songea-t-il en évoquant le conte de fées *Comment la Mer devint Sel*. Un de ces jours, il sera obligatoire de vendre des hamburgers McDonald aussi bien que de les payer ; on se les revendra les uns aux autres depuis nos salles à manger. Comme ça, on n'aura même plus besoin de sortir.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Deux heures et demie : temps d'appeler son contact. Par l'intermédiaire de Donna, s'il fallait la croire, il pouvait se procurer un millier de cachets de Substance M coupés de méthédrine.

Naturellement, il enverrait aussitôt le paquet au laboratoire du programme antidrogue pour analyse, puis destruction – ou tout autre usage qu'en faisaient les types de là-bas. Ils en prenaient peut-être eux-mêmes, d'après certaines rumeurs. Ou ils revendaient. Toutefois, en achetant à Donna, son but n'était pas de la faire coffrer ; il avait fréquemment traité avec elle sans rien tenter de semblable. Épingler le petit dealer local, la nana qui trouvait ça super de fourguer de la came, non, ça ne présentait aucun intérêt. La moitié de la brigade des stupés d'Orange County savait que Donna revendait ; ils la reconnaissaient dans la rue. Donna faisait parfois ses deals dans le parking du 7-11, sous le nez de l'holocaméra plantée là pour les flics, et on la laissait s'en tirer. En un sens. Donna pouvait faire n'importe quoi et devant n'importe qui, elle ne plongerait pas.

Le but de l'opération, comme dans tous les deals précédents avec Donna, était de remonter jusqu'au dealer situé au-dessus d'elle dans la filière. Pour ça, les achats d'Arctor devenaient toujours plus importants. Au départ, il lui avait fait du plat – si l'expression convenait – pour qu'elle lui refile dix tablettes, comme un service : refuse pas ça à un copain, etc. Plus tard, en guise de récompense, il lui avait soutiré un sac de cent tablettes, puis un de trois cents. Maintenant, avec un peu de pot, il obtiendrait dix sacs, soit mille tablettes. Il finirait par acheter en quantités trop importantes pour les moyens financiers de Donna ; elle n'arriverait plus à aligner assez de fric à son fournisseur pour acheminer la marchandise jusqu'à son point

de la filière. Ils pinailleraient ; elle insisterait pour qu'il allonge au moins une partie du fric ; il refuserait ; elle ne serait pas en mesure de réunir la somme ; on perdrait du temps – même pour un deal aussi négligeable, on s'énervait un peu ; tout le monde commencerait à s'impatisser ; son fournisseur – quel qu'il fût – se retrouverait avec la came sur les bras, et furieux de ne pas voir Donna se manifester. À la fin, si tout marchait bien, elle craquerait et leur dirait, à son fournisseur comme à lui : « Écoutez, il vaudrait mieux que vous traitiez ensemble. Je vous connais tous les deux, vous êtes réguliers. Je réponds de chacun. Je vais fixer une heure et un lieu pour votre rencontre. Dorénavant, Bob, si tu dois acheter de telles quantités, tu arrangeras tes deals directement. » Parce que de toute évidence, avec des commandes de cet ordre, il devait revendre, lui aussi. Il achetait presque au niveau d'un dealer. Donna supposerait qu'il revendait par sacs de cent, avec bénéfice, vu qu'il demandait au moins mille cachets à chaque coup. Ainsi, il pourrait remonter la filière jusqu'au prochain fournisseur, tout en devenant lui-même un dealer comme Donna, et ainsi de suite à mesure que l'importance de ses commandes augmenterait.

Finalement – et c'est à cela que le projet devait son nom –, il tomberait sur un type assez haut placé pour que ça vaille la peine de l'arrêter. Donc, un type qui savait des choses, donc un type en contact direct avec le labo, ou avec les passeurs, lesquels connaîtraient la source – eux ou leur fournisseur.

Et dans le cas de la Substance M – contrairement à d'autres drogues – cette source était unique. Il s'agissait d'une drogue synthétique, pas organique ; donc, elle venait d'un labo. On pouvait en faire la synthèse, et du reste les fédéraux l'avaient déjà réalisée. Mais les constituants eux-mêmes dérivait de composés dont la formule était presque aussi complexe. Théoriquement, n'importe qui pouvait se lancer dans la fabrication à condition de posséder, un, la formule, et deux, les moyens techniques de monter un labo. En pratique, personne ne disposait des finances nécessaires. De plus, les bas prix pratiqués par les inventeurs et les fabricants rendaient toute concurrence impossible. La large diffusion du produit laissait supposer que même à partir d'une source unique, les relais

devaient être extrêmement diversifiés – sans doute une chaîne de laboratoires implantés dans certains secteurs clés ; peut-être un à proximité de chaque zone de consommation intensive en Amérique du Nord et en Europe. Pourquoi aucune de ces officines n'avait été découverte, cela demeurerait un mystère ; mais l'opinion qui circulait dans le public comme, à mots couverts, dans les milieux officiels, était que l'Agence S.M. – pour reprendre la désignation adoptée par les autorités – avait noyauté les organismes légaux (qu'ils soient régionaux ou fédéraux) à un échelon tel que celui qui découvrait quelque chose d'important cessait bientôt de s'en soucier, ou cessait d'exister.

Bien sûr. Donna n'était pas sa seule piste du moment. Il harcelait d'autres dealers pour obtenir des quantités toujours plus importantes. Mais parce qu'elle était sa nana – enfin, il nourrissait quelques espoirs dans cette direction –, elle lui facilitait le travail. Il prenait aussi un plaisir personnel à lui rendre visite, à lui parler au téléphone, à sortir avec elle ou à la recevoir chez lui. En un sens, c'était la ligne de moindre résistance. Tant qu'à espionner quelqu'un, autant choisir un sujet qu'on fréquenterait de toute façon ; ça paraissait moins suspect et on se faisait moins chier. D'ailleurs, même si on ne voyait pas beaucoup la personne auparavant, le boulot vous y conduisait ; au bout du compte, tout ça revenait au même.

Il pénétra dans une cabine téléphonique et joua de l'index.

Ring-ring-ring.

« Allô ? » répondit Donna.

Toutes les cabines du monde étaient sur table. Celles qui ne l'étaient pas, c'est qu'une équipe, quelque part, n'avait pas encore bougé. Un central recueillait électroniquement les conversations sur bobine, et tous les deux jours en moyenne, une bande parvenait à un officier qui pouvait surveiller de nombreux téléphones sans quitter son bureau. Il lui suffisait de consulter les mémoires à tambour et la bande demandée se déroulait automatiquement en éliminant les temps morts. Il s'agissait la plupart du temps de bavardages sans importance. L'officier savait repérer les appels un peu louches. C'était son

truc ; on le payait pour ça. Certains s'en tiraient mieux que d'autres.

Avec ce système, personne n'écoutait la conversation de Bob et Donna. La bande ne serait jouée que le lendemain au plus tôt. S'ils évoquaient des sujets manifestement illégaux, le préposé aux écoutes les repérerait immédiatement et leurs empreintes vocales seraient prises. Mais il suffisait d'enrober un peu la chose. Ça ne trompait généralement personne, seulement le gouvernement devait tenir compte des considérations budgétaires – il n'était pas rentable de se lancer dans tout un travail de prise d'empreintes et de repérage pour une simple transaction de routine. Donna et Arctor le savaient.

« Comment ça marche pour toi ? demanda-t-il.

— Pas mal. » La voix chaude et un peu rauque marqua une pause.

« Comment va la tête aujourd'hui ?

— Pas fort. C'est plutôt la déprime. » Pause. « Le patron m'a fait chier, cet après-midi, à la boutique. » Donna travaillait au comptoir d'une petite parfumerie de Gateside Mail, à Costa Mesa. Tous les matins, elle prenait sa MG et parlait au boulot. « Tu sais ce qu'il a dit ? Un client, un vieux mec genre grisonnant, nous a refaits de dix sacs, et ce salaud a dit que c'était ma faute et que je devais payer. Il les retient sur mon salaire. C'est moi qui l'ai dans le cul – excuse-moi – sans avoir rien fait.

— Dis donc, enchaîna Arctor, tu peux pas m'avoir quelque chose ? »

Elle semblait faire la gueule, à présent. Comme si elle ne voulait pas. C'était bidon. « Combien – combien tu veux ? Ça dépend.

— Dix. » Selon leurs conventions, un signifiait cent cachets. Il en voulait donc mille.

Entre revendeurs, quand on devait négocier en utilisant les moyens de communication publics, un bon moyen de se tirer d'affaire consistait il masquer une grosse transaction sous une petite. De cette façon, on pouvait conclure des marchés à l'infini sans éveiller l'intérêt des autorités : si la brigade des stupéfiants avait décidé de suivre toutes les pistes, elle aurait passé chaque

heure de la journée à opérer des descentes dans tous les appartements de la ville, et pour de piètres résultats.

« Dix, murmura Donna avec une pointe d'irritation.

— Je presse salement », dit-il. Il s'exprimait comme un type accroché, plutôt que comme un fourgue. « Je te paierai ça plus tard, quand j'aurai touché.

— Ça va, fit-elle d'un ton neutre. Je te les file. Dix. » Elle se demandait sans doute s'il revendait. Oui, ça devait être le cas. « Dix. Pourquoi pas ? Disons dans trois jours ?

— Pas plus tôt ?

— Ils sont assez...

— D'accord, coupa-t-il.

— Je passerai.

— À quelle heure ? »

Elle se livra à un petit calcul. « Vers les huit heures du soir. Dis, faut que je te montre un bouquin, quelqu'un l'a oublié à la boutique. Super. C'est sur les loups. Tu sais ce qu'ils font, les loups ? Les mâles ? Quand un mâle a vaincu son adversaire, il le tue pas – il lui pisse dessus. Je blague pas ! Il pisse sur le vaincu et puis il se tire. Terminé. Le territoire, c'est surtout pour ça qu'ils se battent Et pour le droit de baiser. Tu saisis ?

— J'ai pissé sur des gens il y a pas longtemps.

— Vrai ? Explique.

— C'est une image.

— Alors, t'as pas fait ça pour de bon ?

— En fait, je leur ai dit... » Il s'interrompit. Tu causes trop ; va falloir ramer. Merde. « Cette bande de mecs, reprit-il, un peu comme des Anges, tu vois ? Qui traînent du côté de Foster's Freeze ? Je passe par là et ils sortent une vanne. Alors je me retourne et je leur balance quelque chose du genre... » La suite ne venait pas.

« Tu peux me dire, fit Donna, même si c'est dégueu. Faut leur causer comme ça, aux motards, sinon ils comprennent pas.

— Je leur ai sorti que j'aimais mieux chevaucher chaude fille que chaud père.

— Je saisis pas.

— Eh bien, un chaud père, un *chopper*, c'est leur machine.

— Ah ! d'accord, j'y suis. Ouaf, ouaf.

— Bon, je t'attends chez moi comme convenu. Salut. » Il s'apprêta à raccrocher.

« Je peux t'apporter le bouquin, pour te faire voir. C'est de Konrad Lorenz. Sur le topo de couvrante, ils disent que c'était la plus grosse autorité mondiale sur les loups. Encore un truc. Les copains avec qui t'habites sont passés à la boutique aujourd'hui. Ernie je sais plus quoi et l'autre mec, Barris. Ils te cherchaient, au cas où tu serais...

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Ton céphalochromosome, celui qui t'a coûté neuf cents tickets et que tu joues tout le temps chez toi. Ernie et Barris causaient de ça. Ils ont essayé de s'en servir aujourd'hui et ça voulait pas marcher. Pas de couleur, et pas de céphatrases, rien du tout. Alors ils ont pris les outils de Barris et démonté la plaque de base.

— Ils s'emmerdent pas ! fulmina-t-il.

— Et ils disent que quelqu'un l'a trafiqué. C'est du sabotage. Fils coupés et ainsi de suite, tu sais, des machins louches. Des circuits bousillés, des pièces cassées. Barris a dit qu'il essaierait de...

— Je file tout droit à la maison. » Arctor raccrocha. Mon seul truc de valeur, songea-t-il amèrement. Et ce con de Barris qui va le bricoler. Mais je ne peux pas rentrer de suite. Il faut que j'aille à New Path voir ce qui se prépare.

C'était sa mission : il ne pouvait pas y couper.

3.

Charles Freck songeait lui aussi à visiter New Path, tellement ça lui avait fait mal de voir flipper Jerry Fabin.

Assis en compagnie de Jim Barris à la cafétéria *Fiddler's Three*, à Santa Ana, il tripotait d'un air morose son beignet enrobé de sucre. « Sacrée décision à prendre, dit-il. Là-bas, c'est le manque intégral. Ils restent avec toi jour et nuit pour t'empêcher de te buter ou de te bouffer le bras, mais ils te filent absolument rien. Pas comme un docteur, qui pourrait te prescrire quelques trucs. Du Valium, par exemple. »

Barris rit doucement, tout en examinant son friand. C'était une sorte de pâté, mélange d'un hachis d'ersatz de bœuf et de pseudo-fromage fondant sur pain biologique spécial. « Qu'est-ce que c'est que ce pain ? demanda-t-il.

— Regarde sur le menu, dit Charles Freck. C'est expliqué.

— Si tu vas là-bas, enchaîna Barris, tu connaîtras des symptômes dus aux sécrétions corporelles, surtout à celles localisées dans le cerveau. Je pense aux dérivés du catéchol, tels que la noradrénaline et la sérotonine. Ça fonctionne de la manière suivante, vois-tu : la Substance M – en fait, toutes les drogues addictives, mais celle-là en premier – agit sur les dérivés de telle manière que les complications interviennent au niveau subcellulaire. Il se produit une contre-adaptation biologique et en un sens, elle est irréversible. » Il mordit un bon coup dans le côté droit de son friand et se mit à mastiquer une énorme bouchée. « Avant, on croyait que ça n'arrivait qu'avec les alcaloïdes du type héroïne.

— Je n'ai jamais tâté de l'héro. C'est le flip. »

Une mignonne serveuse en uniforme jaune, une blonde aux seins hardis, approcha de leur table. « Bonjour, dit-elle. Vous avez tout ce qu'il vous faut ? »

Charles Freck releva la tête d'un air affolé.

« Vous vous appelez Patty ? demanda Barris, tout en faisant signe à Freck qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter.

— Non. » Elle désigna le badge piqué sur son sein droit.
« Moi, c'est Beth. »

Je me demande si le gauche a un nom, songea Charles Freck.

« La serveuse de la dernière fois s'appelait Patty », reprit Barris, qui reluquait la fille sans se gêner. « Comme dans Patty en croûte.

— Ça ne devait pas être la même. Elle n'a pas de maladie de peau, répliqua la fille sans se démonter.

— Tout va très bien, merci », dit Barris. Au-dessus de la tête de son copain, Charles Freck voyait une bulle, et dans la bulle, Beth se déshabillait en implorant qu'on la baise.

« Non, tout ne va pas bien, pas pour moi, fit Charles Freck. J'ai un tas de problèmes que personne d'autre n'a.

— Il y a plus de gens que tu ne penses dans ton cas, répliqua sombrement Barris. Leur nombre augmente chaque jour. Le monde est malade, et ça ne fait qu'empirer. » À l'intérieur de la bulle, ça empirait également.

« Aimerez-vous commander un dessert ? demanda Beth avec un sourire.

— Qu'est-ce que vous proposez ? dit Freck, méfiant.

— Nous avons de la tarte aux fraises, ou aux pêches. Elles sont faites maison, avec des fruits frais. » Beth leur adressa un nouveau sourire.

« Non, on ne prend pas de dessert », dit Charles Freck. La serveuse s'éloigna. « C'est pour les grand-mères, toutes ces tartes, ajouta Freck après son départ.

— L'idée de te présenter volontairement pour la cure a l'air de te coller des sueurs froides, dit Barris. Cette peur montre que tu souffres de symptômes négatifs délibérés. C'est la drogue qui parle, pour t'empêcher d'aller à New Path et de décrocher. Figure-toi que tous les symptômes sont délibérés, qu'ils soient positifs ou négatifs.

— Ben, merde alors, laissa échapper Charles Freck.

— Ceux qui sont négatifs manifestent les envies, les désirs créés par le corps tout entier pour forcer son possesseur – dans ce cas, il s'agit de toi – à rechercher frénétiquement...

— Quand tu arrives à New Path, l'interrompt Charles Freck, ils commencent par te couper la bite, rien que pour t'apprendre, et puis ils progressent dans toutes les directions à partir de là.

— Après, c'est au tour de ta rate, enchaîna Barris.

— Ils te coupent – à quoi ça sert, la rate ?

— Ça t'aide à digérer.

— Comment ça ?

— En ôtant la cellulose de ta bouffe.

— Mais alors, après ça...

— Plus que de la bouffe sans cellulose. Pas de feuilles ni de luzerne.

— Et combien de temps on peut vivre comme ça ?

— Ça dépend comment tu prends les choses, fit Barris.

— Combien de rates a le mec moyen ? » Charles Freck savait qu'en général, on possède deux reins.

« Question d'âge et de poids.

— Comment ça ? » Charles Freck commençait à se méfier.

« À mesure que le type vieillit, il lui pousse d'autres rates. Quand il a quatre-vingts ans...

— Tu te fous de moi. »

Barris se mit à rire. Il avait toujours eu un rire étrange, songea Charles Freck. Irréel. Comme un truc qui se casse. « Pourquoi cette décision, lui demanda Barris, d'aller te porter pâle à un centre de désintox ?

— Jerry Fabin. »

Barris eut un geste désinvolte. « Jerry, c'était un cas à part. Un coup, j'ai vu Jerry Fabin rentrer dans tous les meubles et se ramasser ; il se chiait dessus, savait pas où il était ; il voulait que j'aille voir quel poison il avait bien pu se procurer – du sulfate de thallium, probable... on s'en sert dans les insecticides, et pour tuer les rats. C'était une arnaque, quelqu'un qui lui rendait la monnaie. Je pourrais te nommer dix toxines ou poisons capables de...

— Il y a une autre raison, fit Charles Freck. Ma provision s'épuise encore et je tiens pas le coup, toujours en manque et sans savoir si je vais toucher un nouveau stock oui ou merde.

— Ben, on peut pas être sûrs qu'on reverra le jour se lever.

— Enfin merde, j'en suis au point où c'est plus qu'une question de jours. Et aussi... Je crois que je suis en train de me faire avoir. Pas possible que je consomme à ce rythme ; quelqu'un doit piller mon stock.

— Combien de cachets tu descends dans la journée ?

— Très dur à dire. Pas tant que ça.

— Il y a l'accoutumance, tu sais.

— Ouais, d'accord, mais pas comme ça. J'encaisse pas de me retrouver à sec, et ce qui s'ensuit. D'un autre côté... » Il réfléchit. « Je crois que j'ai une nouvelle source. Cette fille, Donna. Donna quelque chose.

— Oh ! celle de Bob !

— Oui, sa nana. » Charles Freck hocha la tête.

« Non, il se l'est jamais tapée. Il essaie.

— Elle est réglo ?

— À quel point de vue ? Au pieu, ou... » Barris porta la main à sa bouche et fit mine d'avaler quelque chose.

« C'est quoi, comme spécialité ? » Puis il comprit. « Oh ! ouais ! Sur ce plan, ouais.

— Assez réglo. Un peu débile. La nana, quoi. Surtout quand c'est une brune. Elle a la cervelle entre les jambes, comme la plupart. Probable qu'elle y planque aussi sa provision. » Il gloussa. « Tout son stock de dealer. »

Charles Freck se pencha vers lui. « Arctor n'a jamais sauté Donna ? Il parle comme si.

— Bob Arctor est comme ça. Dans des tas de domaines, il parle comme si. Attention, pas pareil. Pas pareil du tout.

— Comment ça se fait, qu'il l'ait jamais tringlée ? Il peut pas triquer ? »

Barris prit l'air du penseur profond, sans cesser de tripoter son friand, qu'il avait fini par réduire en petits morceaux. « Donna a des problèmes. Peut-être qu'elle est à la dope. Regarde comme elle a horreur qu'on la touche – les junkies ne s'intéressent plus au sexe, tu comprends, du fait de la vasoconstriction qui provoque un gonflement des organes. Et j'ai remarqué que rien ne peut exciter Donna, mais alors à un point que c'en est pas naturel. Pas simplement avec Arctor, mais

avec... » il marqua une pause, la mine renfrognée. « Avec d'autres mâles aussi.

— Merde, tu veux simplement dire qu'elle se laisse pas aller.

— Elle le ferait si on la prenait bien. Par exemple... » Il lança un regard de conspirateur. « Je peux te montrer comment la baiser pour quatre-vingt-dix-huit cents.

— Je ne veux pas la baiser. Je veux juste lui acheter de la marchandise. » Charles Freck se sentait mal à l'aise. Quelque chose chez Barris lui retournait toujours l'estomac. « Pourquoi quatre-vingt-dix-huit cents ? Elle ne prendrait pas de fric ; elle fait pas de passes. De toute façon, c'est la nana de Bob.

— Mais le fric ne lui serait pas verse directement. » Ton docte et précis de Barris, penché vers Freck, avec ses naseaux poilus tout frémissants du plaisir de se savoir si malin. Mieux : ses lunettes teintées de vert s'étaient embuées. « Donna prend de la coke. N'importe quel type qui lui en refile un gramme, elle lui ouvrira ses jambes, surtout si l'on a pris la précaution d'y rajouter, selon un dosage rigoureusement scientifique, certains produits fort rares – c'est un problème sur lequel j'ai mené des recherches minutieuses autant qu'originales.

— Je voudrais bien ne pas t'entendre parler d'elle comme ça. De toute façon, le gramme de coke se vend à plus de cent dollars. Qui possède assez de fric ? »

Barris en éternua presque. « Sans compter mon travail, en prenant simplement les ingrédients de base nécessaires, je suis capable de produire un gramme de cocaïne pure pour moins d'un dollar.

— Baratin.

— Je te le prouve.

— Et ces ingrédients, ils viennent d'où ?

— Du 7-11. » Barris se releva, légèrement chancelant. Dans son excitation, il fit tomber des bouts de sandwich. « Demande l'addition, fit-il, et je vais te montrer. J'ai installé un labo provisoire à la baraque, en attendant mieux. Tu vas pouvoir me regarder tirer un gramme de cocaïne de produits de consommation courante qui sont en vente libre au 7-11, pour une somme totale qui n'atteint pas un dollar. » Il filait déjà entre les tables. « Amène-toi », dit-il. Le ton était pressant.

« Sûr. » Charles Freck ramassa la note et suivit. Dingue, le mec, songea-t-il. Ou peut-être pas. Avec toutes ses expériences de chimie, et toutes ses lectures en bibliothèque... il pourrait y avoir quelque chose là-dessous. Quand on pense aux bénéfices. Qu'est-ce qu'on pourrait empocher !

Il pressa le pas pour rejoindre Barris, lequel tirait déjà d'une poche de sa combinaison de pilote achetée au surplus les clés de son Hermann Ghia, tout en passant devant le caissier.

Ils se garèrent au parking du 7-11, puis gagnèrent l'entrée du magasin. Un gros flic ahuri se tenait comme d'habitude près de l'éventaire et faisait semblant de feuilleter une revue de cul ; Charles Freck savait bien qu'en réalité il lorgnait les nouveaux arrivants afin de repérer ceux qui risquaient de préparer un mauvais coup.

« Qu'est-ce qu'on doit prendre ici ? » demanda-t-il à Barris, qui déambulait, la mine désinvolte, parmi les allées du rayon alimentation.

« Une bombe de Solarcaine.

— Un truc contre les coups de soleil ? » Charles Freck n'en croyait pas ses oreilles, mais d'un autre côté, comment savoir ? Tout était possible. Il suivit Barris jusqu'à la caisse ; et cette fois. Barris paya.

Munis de leur aérosol, ils sortirent du magasin, passèrent devant le flic et regagnèrent leur voiture. Barris quitta rapidement le parking, puis fila à vive allure sans tenir compte des panneaux de limitation de vitesse. Il ne ralentit pas jusqu'à la maison de Bob Arctor.

De vieux journaux que personne n'avait ouverts traînaient parmi les hautes herbes, devant la porte. Barris mis pied à terre et prit sur le siège arrière quelques objets d'où pendaient divers fils. Freck reconnut un voltmètre, ainsi que d'autres appareils électriques de mesure et une lampe à souder. « C'est pour quoi faire, ça ? demanda-t-il.

— J'ai un boulot long et pénible devant moi », fit Barris, les bras chargés de tout son équipement et de la bombe de Solarcaine. Ils remontèrent l'allée jusqu'à la porte. Barris tendit

la clé à Charles Freck. « Et je serai sans doute pas payé. Comme d'habitude. »

Dès qu'ils furent entrés, deux chats et un chien vinrent leur tourner autour des talons avec de petits cris pleins d'espoir. Les deux hommes les écartèrent prudemment de leur chemin.

Au fil des semaines, Barris s'était constitué, à l'arrière du coin-cuisine, une sorte de labo-dépotoir ; bouteilles et camelote en tout genre, objets sans valeur apparente qu'il avait piqués à droite et à gauche. Charles Freck savait, pour avoir dû subir l'exposé de la théorie, que Barris croyait moins au stockage proprement dit qu'à son utilisation ingénieuse. Il faut savoir utiliser le premier truc qui vous tombe sous la main, tel était son credo. Une punaise, un trombone, la pièce d'un assemblage dont les autres parties ont été brisées ou égarées... Charles Freck se dit qu'un rat devait avoir ouvert boutique ici, et se livrait à des expériences sur le type de matériau prisé de son espèce.

Pour Barris, la première opération consista à détacher un sac en plastique du rouleau près de l'évier et à y plonger la bombe de Solarcaine pour faire gicler, par vaporisations répétées, tout le contenu, au moins jusqu'à épuisement du gaz.

« C'est pas réel, fit Charles Freck. C'est super pas réel.

— Je vais te dire ce qu'ils ont fait, annonça joyeusement Barris sans interrompre sa tâche, ils ont délibérément mélangé huile et cocaïne de manière qu'on ne puisse pas extraire la coke. Mais ma connaissance de la chimie est telle que je sais précisément comment procéder. » Il s'était mis à agiter vigoureusement une salière au-dessus de la sauce visqueuse qui emplissait le fond du sac. Ensuite, il vida le tout dans un bocal de verre. « Je vais le congeler, expliqua-t-il avec un sourire. Ça va faire monter les cristaux de cocaïne à la surface, vu qu'ils sont plus légers que l'air. Que l'huile, je veux dire. Pour l'opération finale, naturellement, je garde le secret, mais sache que ça implique un procédé de filtrage extrêmement complexe. » Il ouvrit le congélateur, au-dessus du frigo et plaça le bocal à l'intérieur.

« Tu l'y laisses combien de temps ? demanda Charles Freck.

— Une demi-heure. » Barris sortit une de ses cigarettes roulées à la main, l'alluma, puis se dirigea vers son tas d'instruments de mesure, qu'il considéra un moment en se frottant la barbe.

« Bon, dit Charles Freck, mais écoute, même si tu tires un gramme pur de ce truc, je vois pas comment je peux m'en servir avec Donna... pour, tu sais, pour la sauter en échange. C'est comme si je l'achetais ; c'est à ça que ça revient.

— Un échange. » Barris reprit le terme utilisé par Freck. « Tu lui fais un cadeau, elle t'en fait un autre. Le cadeau le plus précieux que possède une femme.

— Elle saurait qu'on l'achète. » Il connaissait suffisamment Donna pour prévoir sa réaction ; elle verrait tout de suite clair dans la combine.

« La cocaïne est un aphrodisiaque », murmura Barris, à moitié pour lui-même. Il était en train de disposer ses appareils à côté du bien le plus coûteux de Bob Arctor, son céphalocromoscope. « Qu'elle en renifle une bonne dose, et elle sera ravie de déboucher son goulot pour toi.

— Merde, protesta Charles Freck, c'est de la nana de Bob Arctor que tu parles. Bob est mon ami, et c'est le type qui habite avec Luckman et toi. »

Barris releva un moment sa tête hirsute et dévisagea Charles Freck. « Il y a pas mal de choses que tu ignores, au sujet de Bob Arctor. Des choses que nous ignorons tous. Tu le vois de façon naïve et simpliste. Tu crois ce qu'il veut bien te laisser croire.

— C'est un type régulier.

— Mais bien sûr. » Barris hocha la tête en souriant. « Aucun doute là-dessus. On n'en trouve pas de meilleur. Seulement, j'en suis arrivé – comme ceux d'entre nous qui ont observé Arctor de près, et avec application – à déceler chez lui certaines contradictions. À la fois sur le plan de la personnalité et sur celui du comportement. Dans toute son approche de l'existence. Ou, si tu veux, du point de vue de son style inné.

— Tu penses à quelque chose de précis ? »

Les yeux de Barris se mirent à danser derrière ses lunettes vertes.

« Tu peux faire danser tes mirettes, ça ne m'apprend rien, dit Charles Freck. Qu'est-ce qu'il a, le céphascope, pour que tu ailles le bricoler ? » Et il se rapprocha afin de mieux se rendre compte.

Barris fit basculer le châssis central et répliqua : « Dis-moi ce que tu remarques dans le câblage, là-dessous.

— Je vois des fils coupés. Comme qui dirait, des courts-circuits volontairement provoqués. Qui a fait ça ? »

Nouveau ballet oculaire et jubilant de Barris, de l'air de celui qui sait des choses.

« Arrête cette merde, c'est pas ça qui marche avec moi, dit Charles Freck. Qui a bousillé ce céphascope ? Quand ? Tu viens de t'en apercevoir ? Arctor n'en a pas parlé la dernière fois que je l'ai vu, et ça ne remonte pas plus loin qu'avant-hier.

— Peut-être qu'il n'était pas encore prêt à en parler.

— Oui, eh bien, pour moi, tes devinettes, c'est des trucs de mec flippé. Je crois que je vais aller me présenter à un des foyers de New Path : je vais avoir la guenon et me faire soigner, me démolir à leur jeu ; je serai avec ces mecs jour et nuit, j'aurai pas à subir des tarés dans ton genre, qui se donnent de grands airs mystérieux auxquels je comprends que dalle. Je vois bien que ce céphascope a été trafiqué, mais tu ne m'apprends rien. Tu veux insinuer que Bob Arctor a fait ça lui-même, à son propre appareil, qui lui a coûté un maxi ? C'est ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Je t'assure que je voudrais être à New Path, où je serais pas forcé, jour après jour, de subir cette merde, et si c'est pas avec toi c'est avec un autre freak aussi flippé que toi. » Il bouillait de colère.

« Je n'ai pas bousillé cet appareil. » Barris tripota ses favoris d'un air méditatif. « Et je doute fort qu'Ernie Luckman y soit pour quelque chose.

— Je doute fort qu'Ernie Luckman ait bousillé quoi que ce soit au cours de son existence, sauf le jour où il avait flippé à cause d'une dose de mauvais acide et où il a balancé la table basse du living, ainsi que tout ce qui traînait autour, par la fenêtre. Il a tout envoyé sur le parking. C'était dans l'appartement où il vivait avec cette nana, Joan. Rien à voir. Normalement, Ernie a la tête sur les épaules, plus que nous tous

réunis. Non, Ernie n'irait pas saboter le céphascope d'un autre mec. Et Bob Arctor – c'est bien le sien, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Il s'est levé au milieu de la nuit sans s'en rendre compte et il s'est baisé lui-même de cette façon ? Non, le type qui a fait ça voulait le foutre dans la merde. Voilà tout. » Et c'est probablement toi, fils de pute, ajouta-t-il pour lui-même. Tu as les connaissances techniques et l'esprit assez tordu. « Le type qui a fait ça, reprit-il, devrait être dans une clinique neurologique fédérale pour aphasiques, ou bien entre quatre planches. De préférence entre quatre planches, si tu veux mon avis. Bob prenait toujours son pied avec ce céphascope Altec ; j'ai bien dû le voir remettre ça, oh ! je sais pas, tous les soirs quand il rentrait du boulot, dès qu'il avait franchi la porte. Chaque type a un truc auquel il tient. Lui, c'était ça. Alors moi je dis, c'était la pire saloperie à lui faire, mec, la pire.

— C'est ce que je veux dire.

— Quoi, c'est ce que tu veux dire ?

— “Tous les soirs quand il rentrait du boulot”. Ça fait quelque temps que je me demande quel est le véritable employeur de Bob Arctor, quelle est au juste cette organisation dont il ne peut rien nous dire.

— C'est ce putain de Blue Chip Rédemption Stamp Center, à Placentia. Il m'en a parlé un jour.

— Je me demande ce qu'il y fabrique. »

Charles Freck soupira. « Il peint les timbres en bleu. » Vraiment. Barris ne lui plaisait pas. Freck aurait voulu être ailleurs, peut-être en train de toucher de la dope grâce à la première personne rencontrée, ou à la suite du premier coup de fil qu'il aurait donné en sortant de la maison. Je devrais peut-être me tirer, se dit-il, puis il songea au bocal d'huile et de cocaïne dans le congélateur. Cent dollars de marchandise pour quatre-vingt-dix-huit cents. « Écoute, quand ton machin sera-t-il prêt ? J'ai l'impression que tu me racontes des craques. Comment les types de Solarcaine pourraient-ils vendre à si bas prix, s'il y a vraiment un gramme pur dans la préparation ? Comment pourraient-ils réaliser des bénéfices ?

— Ils achètent en grosses quantités. »

Charles Freck se projeta une séquence-fiction instantanée : des camions à benne manœuvraient pour pénétrer à reculons dans l'usine Solarcaine, où qu'elle se trouve, à Cleveland peut-être, et là, ils déversaient des tonnes et des tonnes de cocaïne pure de première qualité, non coupée, non traficotée. On mélangeait la coke avec de l'huile, un gaz inerte et d'autres saloperies, puis elle ressortait à l'autre bout dans des bombes aux couleurs gaies qui iraient s'empiler par milliers sur les étagères de tous les drugstores et supermarchés 7-11. Ce qu'on devrait se payer, ruminait Charles Freck, c'est un de ces camions à benne ; récupérer toute la cargaison, sept ou huit cents livres peut-être – merde, non, beaucoup plus. Combien ça contient, un camion à benne ?

Barris attirait à présent son attention sur la bombe de Solarcaine vide, où figurait la liste des ingrédients. « Ici, tu vois ? Benzocaïne. Seuls les gens un peu doués savent que c'est un nom de code commercial pour la cocaïne. S'ils mettaient cocaïne sur la boîte, les gens flasheraient là-dessus et finiraient par faire comme moi. Mais les gens n'ont pas l'instruction nécessaire. Ils ne possèdent pas la formation scientifique que j'ai acquise.

— Et que vas-tu faire de ta science, à part mettre un réchaud dans le slip de Donna Hawthorne ?

— J'ai l'intention d'écrire un best-seller, un jour ou l'autre. Un guide à l'usage du citoyen. Comment fabriquer de la dope dans la paix de sa cuisine sans enfreindre la loi. Car vois-tu, ceci n'a rien d'illégal. La benzocaïne est autorisée. J'ai téléphoné à une pharmacie pour demander. On s'en sert pour un tas de choses.

— Ça alors. » Charles Freck n'en revenait pas. Il consulta sa montre pour savoir combien de temps ils devaient encore attendre.

Hank, qui était Mr. F., avait chargé Bob Arctor de faire la tournée des foyers New Path de la région afin de retrouver un important dealer placé sous sa surveillance, et qui venait de disparaître de la circulation.

De temps à autre un dealer, se sachant sur le point d'être arrêté, allait chercher refuge dans l'un des centres de désintox – Synanon, Center Point, X-Kalay ou New Path – en se faisant passer pour un drogué en quête d'aide. Une fois à l'intérieur, il était dépouillé de son portefeuille, de son nom, de toute marque d'identification, en vue de la construction d'une personnalité nouvelle et non orientée vers la drogue. Ce processus de mise à nu privait les représentants de la loi de nombreux éléments nécessaires au repérage des suspects en cavale. Plus tard, l'alerte passée, le dealer refaisait surface et pouvait reprendre son petit commerce.

Personne ne connaissait la fréquence de ces cas. Le personnel des centres s'efforçait de les identifier mais n'y parvenait pas toujours. Un dealer menacé de quarante ans de prison n'avait pas besoin de se forcer pour sortir une bonne histoire aux responsables des foyers. À ce stade, son angoisse était bien réelle.

Tout en roulant doucement le long de Katella Boulevard, Bob Arctor guettait l'enseigne de New Path – l'équipe énergique du centre en question avait récupéré une bâtisse de bois, jadis louée, à des particuliers. Ça ne l'amusait pas de devoir bluffer pour s'introduire dans le foyer, mais il n'avait pas le choix. S'il se faisait connaître comme agent des stup, les employés du centre – du moins la plupart d'entre eux – lui feraient des réponses évasives. Question de principe. Ils ne tenaient pas à ce que l'Homme vînt semer le trouble au sein de leur famille, et Bob Arctor comprenait leur point de vue. Ces ex-toxics venaient ici pour trouver enfin la paix ; on leur donnait même des assurances officielles à ce sujet lorsqu'ils se présentaient. D'un autre côté, le dealer qu'il poursuivait était une crapule de la plus belle espèce, et sa présence dans un foyer ne favorisait les intérêts de personne. Il se voyait donc forcé de procéder ainsi, tout comme Mr. F., qui l'avait mis sur la piste de Spade Weeks. Weeks constituait son objectif principal depuis une éternité. Aucun résultat jusqu'ici, et le type demeurait introuvable depuis dix jours.

Arctor distingua enfin les grosses lettres de l'enseigne, gara sa voiture dans le petit parking que le centre partageait avec une

boulangerie voisine, puis se dirigea d'un pas incertain vers l'entrée principale. Les mains fourrées dans les poches, il se mettait déjà dans la peau de son rôle de loque humaine.

Du moins le service ne lui tenait-il pas rigueur d'avoir laissé filer Spade Weeks. Officiellement, ses supérieurs considéraient que cela prouvait simplement la dangereuse habileté de l'individu. D'un point de vue technique, Weeks n'était pas à proprement parler un dealer, mais plutôt un passeur. Il acheminait régulièrement jusqu'aux environs de L.A. des chargements de drogues dures en provenance du Mexique. Ensuite, les revendeurs se réunissaient afin de se partager la marchandise. Weeks avait une chouette méthode pour passer la frontière : il collait la came sous le châssis de la voiture du bourgeois qui le précédait, puis filait le gus du côté américain et le descendait à la première occasion. Si les douaniers découvraient la dope, le bourgeois trinquait, pas Weeks. La possession tenait lieu de preuve, en Californie. Dommage pour le bourgeois, sa femme et ses gosses.

Arctor pouvait, mieux qu'aucun autre agent secret d'Orange County, reconnaître Weeks au premier coup d'œil : un Noir épais, la trentaine, avec une élocution lente et distinguée, tout à fait singulière – comme un souvenir bidon de quelque collègue anglais. Probable qu'il avait travaillé sa diction il l'aide d'éducassettes empruntées à une bibliothèque universitaire.

Weeks aimait s'habiller sobrement mais avec classe, comme un médecin ou un avocat. Il trimbalait souvent un coûteux attaché-case en croco et portait des lunettes à monture d'écaille. Autre détail, il était généralement armé d'un fusil à canon scié auquel il avait adapté une poignée de pistolet commandée et fabriquée sur mesure en Italie – le tout vraiment très chic. Mais à New Path, pas question de garder sa panoplie ; ils l'avaient sans doute habillé comme les autres, de vêtements offerts au centre, et son attaché-case dormait au fond d'un placard.

Arctor poussa le panneau de bois massif et entra.

Vestibule sinistre. À gauche, une salle commune avec des types en train de lire. Au fond, une table de ping-pong et au-delà, une cuisine. Des slogans sur les murs ; certains tracés à la main, d'autres sous forme d'affiches : LE SEUL

MANQUEMENT EST DE MANQUER À AUTRUI, et ainsi de suite. Guère de bruit, peu de mouvement. New Path faisait vivre quelques petites entreprises ; à cette heure, la plupart des pensionnaires devaient être au travail dans leurs salons de coiffure, leurs stations-service, leurs fabriques de stylobilles. Bob Arctor resta immobile, l'air crevé.

« Oui ? » Une fille surgit. Mignonne, vêtue d'une minijupe de coton bleu et d'un T-shirt sur lequel, d'une pointe de sein à l'autre, on lisait NEW PATH.

Du fond de sa déchéance. Bob Arctor émit d'épais croassements : « Je – ma tête est mélangée. – J'y arrive plus. Je peux m'asseoir ? »

— Bien sûr. » La fille fit un geste et deux types d'allure quelconque se montrèrent. Deux visages impassibles. « Allez l'asseoir quelque part et apportez-lui un café. »

Quelle merde, songeait Arctor en se laissant emmener vers un canapé obèse et plutôt élimé. Il remarqua les murs dégueulasses. La peinture dégueulasse de la camelote, sans doute un don. Mais ces types vivaient de dons : ils ne parvenaient pas à se faire subventionner. Arctor s'arracha un « merci » râpeux et flageolant, comme si c'était un soulagement indicible d'être là et de pouvoir s'asseoir. « Hoâ », dit-il en essayant de lisser ses cheveux. Il fit celui qui n'y arrivait pas, puis laissa tomber.

La fille se tenait juste devant lui. Elle déclara d'un ton ferme : « Tu n'as pas l'air brillant, mec. »

— Ouais. » Les deux types exprimèrent leur accord avec une vivacité surprenante. « Une vraie loque. Qu'est-ce que t'as fait, tu t'es roulé dans ta merde ? »

Arctor battit des paupières.

« Qui t'es ? demanda un des types. »

— Tu vois bien ce qu'il est, fit l'autre. Le fond de la foutue poubelle. Regarde. » Il montra du doigt les cheveux d'Arctor. « Des poux. Voilà pourquoi ça le gratte, Toto. »

La fille restait calme, au-dessus de la mêlée, mais ne se montrait pas aimable pour autant. « Pourquoi es-tu venu ici ? »

Parce que vous planquez un gros passeur dans le coin. Et moi, je suis la Loi. Je suis l'Homme. Vous tous, vous n'êtes

qu'une bande de cons. Mais il se contenta de leur murmurer servilement ce qu'ils attendaient de lui. « Vous avez dit que je pouvais...

— Oui, tu peux avoir un café. » La fille fit un signe de tête et l'un des types se trotta d'un air soumis en direction de la cuisine.

Une pause. Puis la fille se pencha et lui toucha le genou. « Tu te sens pas fier, hein ? » demanda-t-elle doucement.

Il parvint tout juste à hocher la tête.

« Tu as honte, tu te dégoûtes toi-même.

— Oui.

— Tu as honte d'avoir pollué ton corps ainsi que tu l'as fait. Un vrai chiotte, t'es devenu. À force de planter cette shooteuse dans ton cul, jour après jour, de te bourrer le corps de cette...

— J'en pouvais plus. Ici, c'est le seul truc auquel j'ai pu me raccrocher. J'ai un pote qu'est venu ici, je crois, il a dit qu'il allait le faire. Un Noir, un mec dans la trentaine, poli, de l'instruction, il...

— Tu rencontreras la famille plus tard. Si on te juge digne. Il faut que tu remplisses nos conditions, tu saisis ? Et la première, c'est un besoin sincère.

— J'ai ça, oui. Un besoin sincère.

— Il faut que tu sois salement amoché pour être admis ici.

— Je le suis. Salement.

— À quel point es-tu accroché ? À combien se monte ton régime ?

— Une once par jour.

— Pure ?

— Pure. J'ai ça dans un sucrier sur ma table.

— Ça sera salement dur. Tu rongeras ton oreiller toute la nuit : il y aura des plumes partout à ton réveil. Tu auras des attaques et la bave aux lèvres. Et tu te saliras – comme une bête malade. Tu es prêt à affronter ça ? Tu te rends compte qu'on te donnera rien, ici ?

— Y a rien, de toute façon. » Ça merdait ; il se sentait nerveux, irritable. « Mon copain. Le Noir. Il a pu arriver ici ? J'espère qu'il s'est pas fait ramasser en route par les flics.

Putain, il était tellement parti, le mec, à peine s'il pouvait naviguer. Il croyait...

— Il n'y a pas de relations d'individu à individu, à New Path. C'est une chose que tu apprendras.

— Ouais, mais est-ce qu'il a pu arriver ici ? » Il voyait bien qu'il perdait son temps. Seigneur, c'est pire que ce qu'on leur fait subir au bloc. Et elle en lâchera pas une. C'est leur politique. Le rideau de fer. Tu mets le pied dans un de ces trucs et tu es mort pour le reste du monde. Spade Weeks pourrait être de l'autre côté de la cloison en train de nous écouter en pissant de rire dans son froc, et il pourrait aussi bien n'avoir jamais mis les pieds ici, ou encore n'importe quelle hypothèse entre les deux. Même avec un mandat — ça n'a jamais marché. Les équipes des centres de désintox possèdent l'art de traîner les pieds jusqu'à ce que n'importe quel type recherché ait eu le temps de filer par la porte de derrière ou de se balancer dans la chaudière du sous-sol. Après tout, le personnel est composé d'anciens toxicos, et aucune police ne tient à faire une descente dans un centre — l'opinion publique n'en finit plus de piauler.

Il est temps de tourner la page sur Spade Weeks et de me sortir d'ici. Pas étonnant qu'ils ne m'y aient jamais envoyé auparavant ; ces types n'ont rien de très charmant. Une autre pensée lui vint. En ce qui me concerne, la mission n°1 est à l'eau. Indéfiniment. Et Spade Weeks a cessé d'exister.

Je vais faire mon rapport à Mr. F. et attendre une nouvelle affectation. Au diable le reste. Il se leva avec raideur. « Je me tire. » Les deux types étaient de retour : l'un apportait une tasse de café ; l'autre brandissait toute une littérature, à n'en pas douter de caractère éducatif.

« Tu te dégonfles ? » laissa tomber la fille, méprisante. Tu n'as pas assez de cran pour t'en tenir à une décision ? Pour t'arracher à toute cette merde ? Tu vas sortir d'ici en rampant ? » Le trio fusillait Arctor du regard.

« Plus tard », fit celui-ci. Il se dirigea vers la grande porte, vers le monde extérieur.

« Putain de came, lança encore la fille. Rien dans le ventre, le cerveau pété, reste plus rien. Tire-toi, minable ; c'est toi qui l'auras voulu.

— Je reviendrai. » Arctor se sentait piqué au vif. L'atmosphère de cet endroit lui pesait, et l'annonce de son départ n'avait fait qu'aggraver les choses.

« Peut-être qu'on voudra plus de toi, dégonflé, fit un des types.

— Faudra que tu plaides ta cause. Une sacrée plaidoirie, tu devras faire. Et même comme ça, on voudra peut-être pas de toi.

— En fait, on veut pas de toi maintenant », dit la fille.

Arctor s'arrêta sur le seuil et fit face à ses accusateurs. Il voulait dire quelque chose, mais impossible, rien ne venait. Ils lui avaient vidé l'esprit.

Son cerveau refusait de fonctionner. Ni pensées ni réactions ; pas la moindre réponse, si faible soit-elle.

Bizarre, songea-t-il. Ça le plongeait dans la plus complète perplexité.

Il sortit du bâtiment et regagna sa voiture.

En ce qui me concerne, Spade Weeks a définitivement disparu. Pas question que je remette les pieds dans un de ces endroits.

Il est temps qu'on me confie une nouvelle mission, décida-t-il. Il se sentait pris de nausée. Qu'on me mette sur quelqu'un d'autre.

Ces types-là sont plus durs que nous.

4.

Bien à l'abri sous son complet brouillé, le gribouillis connu dans les services sous le nom de Fred fit face à un autre gribouillis qui se présentait comme un nommé Hank.

« Autant pour Donna, autant pour Charles Freck, et – voyons voir... » Le débit métallique s'interrompit un instant. « Bon, Jim Barris a été couvert également. » Hank nota quelque chose sur le bloc posé devant lui. « Selon vous, Doug Weeks est sans doute mort ou hors de la région.

— Ou bien il se planque et reste tranquille.

— Avez-vous entendu quelqu'un mentionner ce nom : Earl ou Art De Winter ?

— Non.

— Ou encore une femme nommée Molly ? Plutôt corpulente.

— Non.

— Alors, une paire de nègres, des frères, dans les vingt ans ? Ils s'appellent quelque chose comme Hatfield, et font peut-être dans le trafic d'héroïne par sacs d'une livre.

— Des sacs *d'une livre* !

— Exact.

— Non. Ça m'aurait frappé.

— Un Suédois, grand type, avec un nom de là-bas. A fait de la taule ; possède un sens de l'humour assez tordu. Baraqué, mais mince. Trimbale pas mal de liquide, résultat probable du partage du dernier chargement passé à la frontière, au début du mois.

— J'ouvrirai l'œil, dit Fred. Par *livres* ? » Fred hocha la tête – ou plutôt, le gribouillis ondula.

Hank fouilla parmi ses holonotes. « Celui-ci, il est à l'ombre. » Il brandit un instant la photo, puis lut ce qui était écrit au verso. « Non, il est mort. On a le corps en bas. » Il continua de trier. Les minutes s'écoulaient. « D'après vous, la fille Kajas fait-elle des passes ?

— J'en doute. » Jora Kajas n'avait que quinze ans. Déjà accro à la Substance M. sous forme d'injections. Elle habitait une minable chambre de bonne à Brea, avec un chauffe-eau pour unique source de chaleur, et une bourse de l'État de Californie pour unique source de revenus. À sa connaissance, elle ne s'était pas montrée à ses cours depuis six mois.

« Prévenez-moi lorsqu'elle reparaitra. Nous pourrons nous mettre en quête des parents.

— Bien. » Fred hocha la tête.

« Bon sang, ce que les minettes font vite la descente. On en a eu une ici l'autre jour – elle paraissait cinquante ans. Les cheveux gris et raides, des dents qui manquaient, les yeux enfoncés dans leurs orbites, des bras comme des rince-bouteilles... On lui a demandé son âge : "dix-neuf ans". On a vérifié. Une auxiliaire lui a demandé : "Tu sais combien tu parais ? Regarde-toi dans la glace." Elle s'est regardée et s'est mise à pleurer. Je lui ai demandé depuis combien de temps elle se shootait.

— Un an, avança Fred.

— Quatre mois.

— La came de la rue est mauvaise en ce moment. » Fred essaya de ne pas penser à la fille, dix-neuf ans, perdant ses cheveux. « Ils la coupent avec des trucs encore plus dégueulasses que d'habitude.

— Savez-vous comment elle a été accrochée ? Ses deux frères étaient dans le deal ; une nuit, ils se sont amenés dans sa chambre et l'ont maintenue pendant qu'ils la shootaient, après quoi ils l'ont baisée. Tous les deux. Histoire de la préparer à sa nouvelle existence, je suppose. Elle faisait le turf depuis plusieurs mois quand on l'a ramassée et traînée jusqu'ici.

— Où sont les frères à présent ? » Fred pensait qu'il risquait de les rencontrer.

« Ils tirent six mois pour possession. De plus, la fille avait la chtouille et ne s'en rendait pas compte. Total, elle en est aux complications. Ses frangins ont trouvé ça marrant.

— Les braves mecs.

— Je vais vous en raconter une autre, et celle-là vous fera craquer. Vous savez qu'au Fairfield Hospital, ils ont trois bébés

à qui il faut donner leur fix quotidien, vu qu'ils sont encore trop jeunes pour supporter le sevrage ? Une infirmière a essayé de...

— Ça va, je craque, articula la voix mécanique de Fred. J'en ai assez entendu, merci.

— Quand on songe que des nouveau-nés peuvent se retrouver héroïnomanes parce que...

— Ça va comme ça, répéta le gribouillis nommé Fred.

— À votre avis, quelle devrait être la peine pour une mère qui donne à son bébé une petite dose d'héro afin de le calmer ? Une nuit à l'hospice pour indigents ?

— Quelque chose du genre. Un week-end, peut-être, comme pour les ivrognes. Il y a des fois où je voudrais devenir fou. Mais je ne sais plus comment on s'y prend.

— C'est un art qui s'est perdu. Il existe peut-être un manuel là-dessus.

— Il y a eu ce film, vers 70 : *French Connection*. Ça parlait de deux agents des stup travaillant en équipe. Au moment du coup de filet, l'un des types perdait complètement les pédales et se mettait à dégommer tout ce qui passait devant lui, supérieurs compris. C'était tout pareil, pour lui.

— Il vaut peut-être mieux que vous ne sachiez pas qui je suis, dans ce cas. Vous ne pourriez me descendre qu'accidentellement.

— De toute façon, quelqu'un nous aura tous, tôt ou tard.

— Ce sera un soulagement. Un sacré soulagement. » Hank se remit à fouiller parmi ses holonotes. « Jerry Fabin. Celui-là, on peut le rayer. D'après les types d'en bas, Fabin a déclaré aux agents qui l'emmenaient à la clinique qu'un petit exécuteur haut comme trois pommes, un cul-de-jatte juché sur une carriole, roulait dans son sillage jour et nuit. Mais il n'en parlait jamais, car il pensait que les gens flipperaient et déguerpiraient à toute allure, et qu'il n'aurait plus d'amis, personne à qui parler.

— Ouais. » Fred se fit stoïque. « Fabin est foutu. J'ai consulté l'électro-encéphalogramme fait à la clinique. Plus la peine de penser à Fabin. »

Chaque fois qu'il devait s'asseoir en face de Hank pour faire son rapport, Fred constatait en lui-même un changement profond. Il ne s'en rendait habituellement compte qu'après,

mais sentait néanmoins sur le moment que quelque chose le poussait à adopter une attitude détachée, à tenir des propos mesurés. Quels que fussent les sujets abordés et les personnes évoquées au cours de ces séances, ils ne semblaient pas éveiller chez lui la moindre émotion.

Il crut tout d'abord que cela était dû aux complets brouillés : impossible de ressentir physiquement la présence de l'interlocuteur. Puis il parvint à la conclusion que les complets ne changeaient rien à l'affaire : la situation elle-même était en cause. Pour des raisons professionnelles, Hank réduisait la part de chaleur et d'excitation désordonnée habituellement présente dans de tels entretiens : ni colère ni amour ; nulle émotion un peu dense ne pouvait leur être d'une aide quelconque. Que leur aurait-il servi de laisser s'exprimer une passion bien compréhensible, alors qu'ils discutaient de crimes, et de crimes graves, commis par des personnes proches de Fred – voire, dans le cas de Luckman ou de Donna, par des êtres qu'il chérissait ? Il fallait rester neutre, et ils s'y employaient tous deux, quoique Fred s'y efforçât davantage. Ils s'étaient donc faits neutres, parlant neutre et présentant une surface neutre. Peu à peu, cela leur vint naturellement, sans qu'ils eussent à s'y préparer.

C'est après que tout remontait à la surface.

L'indignation devant nombre d'événements dont il avait été le témoin, et même l'horreur rétrospective : le choc traumatique. Des projections accablantes auxquelles il n'avait pas été préparé, avec, dans sa tête, une sono toujours trop forte.

Mais assis en face de Hank, il ne ressentait rien de tout cela. Il pouvait, en principe, décrire sans s'émouvoir tout ce qu'il avait vu. Ou écouter les descriptions de Hank.

Il pouvait, par exemple, laisser tomber froidement ceci : « Donna est en train de mourir d'une hépatite, et elle utilise sa shooteuse pour entraîner à sa suite le plus grand nombre de ses amis. La meilleure chose à faire serait de l'amener ici et de la matraquer jusqu'à ce qu'elle jette l'éponge. » Sa propre compagne... – *au cas où* il aurait été témoin de la chose, ou en aurait acquis la certitude. Il pouvait encore dire : « L'autre jour, Donna a été victime d'une vasoconstriction généralisée après avoir absorbé une dose de pseudo-L.S.D. La moitié des

vaisseaux qui irriguent son cerveau sont bloqués. » Ou bien : « Donna est morte. » Hank se contenterait de prendre note. Peut-être demanderait-il : « Qui lui a vendu l'acide et où est-il fabriqué ? »... « Où ont lieu les obsèques ? On devrait aller relever quelques noms et quelques numéros d'immatriculation. » Fred soutiendrait la conversation sans se troubler.

Fred était comme ça. Mais plus tard, sur le trottoir, quelque part entre la pizzeria et la station-service Arco (un dollar deux cents le gallon d'ordinaire), Fred se changerait en Bob Arctor, et les terribles couleurs de l'événement filtreraient à nouveau en lui, qu'il le veuille ou non.

Cette transformation du personnage-Fred relevait d'une économie des passions. Pompiers, médecins et croque-morts agissaient de même dans le cadre de leurs activités professionnelles. Aucun d'entre eux ne pouvait se permettre de sauter au plafond et de s'exclamer toutes les cinq minutes ; leur système nerveux ne le supporterait pas ; ils s'utiliseraient d'abord puis utiliseraient les autres ; ils deviendraient inutiles en tant que professionnels et en tant qu'êtres humains. La réserve d'énergie de l'individu n'est pas inépuisable.

Hank ne l'obligeait pas à la froideur. Il lui *permettait* cette attitude. Pour son propre bien. Fred était en mesure d'apprécier cette attitude.

« Et Arctor ? » demanda Hank.

Naturellement, Fred, l'homme au complet brouillé, faisait aussi un rapport sur lui-même. Sinon, son supérieur – et, à travers celui-ci, tout l'appareil policier – connaîtrait son identité, complet brouillé ou pas. L'information filtrerait par l'intermédiaire des espions dissimulés au sein du service, et il ne s'écoulerait pas longtemps avant que Bob Arctor, tranquillement installé dans son salon à fumer son herbe ou à gober sa dope avec les autres enragés, ne découvre à son tour qu'un petit exécuteur haut comme trois pommes et juché sur une carriole lui collait aux talons. Et contrairement à Jerry Fabin, dans son cas il ne s'agirait pas d'une hallucination.

« Arctor n'en fait pas lourd. » Fred s'en tenait au rapport habituel. « Il se rend à son petit boulot de la Blue Chip Stamp,

descend quelques tablettes de Mort, coupées de méthédrine, au cours de la journée...

— Je n'en suis pas si sûr. » Hank brandit une feuille de papier. « D'après ceci, qui vient d'un informateur dont les tuyaux sont généralement bons, Arctor dispose de revenus nettement supérieurs à ce que lui rapporte son salaire du Blue Chip Rédemption Center. On s'est renseignés auprès d'eux : sa paie n'est vraiment pas bien grosse. Ça nous a intrigués ; on a demandé des précisions et appris qu'il n'était pas employé à plein temps.

— Sans blague ? » dit Fred, lugubre. Ses revenus « nettement supérieurs » provenaient de ses activités pour le compte des stups, bien entendu. Chaque semaine, dans un bar-restaurant de Piacenta, un distributeur automatique déguisé en fontaine à Dr Pepper¹ lui lâchait une série de petites coupures.

Il s'agissait essentiellement de primes récompensant tout renseignement ayant pu amener une inculpation, et cela pouvait atteindre des sommes exceptionnellement élevées, par exemple lors de l'interception d'un gros chargement d'héroïne.

Hank poursuivit sa lecture d'un air songeur. « D'après notre indic, les allées et venues d'Arctor sont entourées de mystère, surtout après la tombée de la nuit. À son retour, il avale un morceau puis ressort, parfois précipitamment, sous des prétextes divers. Mais il ne reste jamais parti très longtemps. » Hank – le complet brouillé – releva la tête. « Avez-vous observé quelque chose de semblable ? Êtes-vous en mesure de vérifier ? Y a-t-il quelque chose dans cette histoire ?

— C'est sans doute sa nénette, Donna.

— Sans doute ? Vous êtes censé le savoir.

— C'est Donna. Il passe son temps chez elle. Il la saute jour et nuit. » Fred se sentait extrêmement mal à l'aise. « Mais je vérifierai de plus près et vous tiendrai au courant. Qui est cet indic ? Il s'agit peut-être d'un coup monté contre Arctor.

— Bon sang, on n'en sait rien. Ça s'est fait par téléphone. Aucune empreinte vocale. Il s'est servi d'un appareil trafiqué. » Hank eut un petit rire ; ça sonnait drôlement, de façon

¹ Boisson gazeuse répandue aux U.S.A. (N.d.T.)

métallique, compte tenu de la déformation. « Mais ça a marché. Assez bien pour ce qu'on voulait.

— C'est ce flippé de Jim Barris qui fait son numéro de jalousie schizo sur le dos d'Arctor ! Il s'est pété la tête à l'acide. Il suivait des cours de réparateur en électronique à l'armée. Et aussi d'entretien des équipements lourds. Comme informateur, je ne lui accorderais pas deux sous de confiance.

— Nous ne savons pas s'il s'agit bien de Barris, et d'ailleurs, le cas de Barris est peut-être plus compliqué que celui d'un type "qui s'est pété la tête à l'acide". Nous avons chargé plusieurs agents d'approfondir la question. Jusqu'ici on n'a rien qui puisse vous intéresser, à mon avis.

— En tout cas, c'est un copain d'Arctor.

— Oui, il s'agit sans aucun doute d'une histoire de vengeance. Ces camés – toujours à se dénoncer les uns les autres dès que ça va plus entre eux. Effectivement, le gars semblait connaître assez intimement Arctor.

— Sympa, le mec, jeta amèrement Fred.

— Après tout, c'est comme ça qu'on obtient nos renseignements. Vous-même, que faites-vous d'autre ?

— Je ne le fais pas par esprit de vengeance.

— Alors, pour quelle raison ? »

Fred mit quelque temps à répondre. « Du diable si je le sais.

— Ne vous occupez plus de Weeks. Pour l'instant, je vous affecte en priorité à la surveillance de Bob Arctor. Est-ce qu'il a un deuxième nom ? Il utilise l'initiale... »

D'une voix étranglée, Fred émit un son bizarre, comme un caquètement de robot. « Pourquoi Arctor ?

— Rémunérations secrètes. Emploi secret. Se fait des ennemis par ses activités. Quel est le deuxième nom d'Arctor ? »
Le stylo en l'air, Hank tendait une oreille patiente.

« Postlethwaite.

— Comment épelez-vous ça ?

— Je n'en sais foutre rien.

— Postlethwaite. » Hank fit une transcription approximative.
« Ça vient de quel pays, ce nom-là ?

— Galles », répondit sèchement Fred. Il entendait à peine ce qu'on lui disait. L'un après l'autre, ses sens s'émuoussaient.

« Est-ce que ce ne sont pas les Gallois qui chantent ce truc au sujet des hommes de Harlech ? Qu'est-ce que c'est que Harlech ? Une ville quelque part ?

— C'est de Harlech qu'est partie la résistance héroïque aux partisans de York, en 1468... » Il s'interrompit brutalement. Merde. Quelle panade.

« Attendez. Faut que je note tous ces trucs. » Hank continuait à gribouiller.

« Est-ce que ça veut dire, enchaîna Fred, que vous allez placer un dispositif d'écoute chez lui, et à bord de sa voiture ?

— Oui. On va utiliser le nouveau système holographique. Il est meilleur que l'autre, et plusieurs de nos appareils sont disponibles en ce moment. Il vous faudra des enregistrements et des sorties sur imprimante à propos de tout, j'imagine. » Hank nota également cela.

« Je prendrai ce que je pourrai. » Fred planait littéralement à des kilomètres ; il avait hâte que la séance prenne fin et pensait : si seulement je pouvais m'envoyer une paire de cachets...

Le vague brouillard qui lui faisait face continuait de noircir du papier, dressant tout l'inventaire codé des gadgets techniques qui seraient mis à sa disposition, si le projet était approuvé – tout un système de surveillance dernier cri bientôt installé dans sa propre maison afin de l'espionner.

Depuis plus d'une heure. Barris s'acharnait à mettre au point un silencieux artisanal dont le coût ne devait pas dépasser onze cents. Il était presque parvenu à un résultat en utilisant des matériaux domestiques : une feuille de papier d'aluminium, un morceau de caoutchouc-mousse.

L'arrière-cour de Bob Arctor, pleine de détritiques et d'herbes folles, était plongée dans l'obscurité et Barris se préparait à essayer son pistolet, muni du silencieux.

« Les voisins vont entendre », fit Charles Freck, mal à l'aise. Il apercevait partout à la ronde des fenêtres éclairées ; beaucoup de gens devaient être en train de regarder la télé ou de rouler leurs joints.

Luckman aussi traînait dans le coin, invisible mais néanmoins bien placé pour suivre les événements. « Dans ce

quartier, les gens n'appellent les flics qu'en cas de meurtre, dit-il.

— Pourquoi as-tu besoin d'un silencieux ? demanda Charles Freck. Tout de même, c'est illégal. »

Barris prit un air revêche. « De nos jours, dans une société dégénérée telle que celle où nous vivons, et en raison de la corruption des individus, toute personne de qualité a besoin d'une arme en permanence. Pour se protéger. » Il ferma les yeux à demi et pressa la détente. La détonation assourdit momentanément les trois hommes. Quelques chiens hurlèrent au loin.

Le sourire aux lèvres, Barris commença à défaire l'emballage d'aluminium qui entourait le bloc de caoutchouc-mousse. La chose paraissait l'amuser.

« Ça, c'est un sacré silencieux », jeta Charles Freck, qui se demandait quand les flics allaient rappliquer. Il imaginait déjà tout un cortège de voitures.

Barris montra aux deux autres les traînées noirâtres dans le caoutchouc-mousse brûlé et se lança dans ses explications. « En réalité, ça n'a fait qu'amplifier le son au lieu de l'atténuer. Mais j'y suis presque. En tout cas, j'ai pigé le principe.

— Qu'est-ce qu'il vaut, ce flingue ? » demanda Charles Freck, qui n'avait jamais possédé d'arme. Un couteau, de temps à autre, mais il se le faisait toujours faucher. Un jour, une fille lui en avait piqué un pendant qu'il se trouvait aux toilettes.

« Pas grand-chose, fit Barris. Dans les trente dollars si tu l'achètes d'occase, comme moi. » Il tendit le pistolet à Freck, qui recula d'instinct. « Je te le revends. Il faudrait vraiment que tu en aies un, pour te défendre contre ceux qui te veulent du mal.

— Ça fait du monde, intervint Luckman, sarcastique comme à son habitude. L'autre jour, j'ai lu dans le *L.A. Times* qu'on distribuait gratuitement des transistors à ceux qui réussiraient à nuire à Charles Freck de la façon la plus efficace.

— Je te l'échange contre un compte-tours Borg-Warner, dit Freck.

— Que t'as fauché dans le garage du mec d'en face, compléta Luckman.

— De toute façon, le pistolet a sans doute été piqué aussi », répliqua Charles Freck. Tout objet qui possédait une quelconque valeur avait été piqué à l'origine : c'est même à ça qu'on reconnaissait sa valeur. « En fait, c'est le mec d'en face qui a piqué le compte-tours le premier. Ce truc a dû changer de mains une quinzaine de fois. On ne risque plus de s'y brûler les doigts.

— Comment sais-tu qu'il l'a piqué ? demanda Luckman.

— Écoute, mec, il a huit compte-tours dans son garage, qui pendent tous par leurs fils. Qu'est-ce qu'il en ferait autrement ? Tu vois quelqu'un aller s'acheter huit compte-tours ? »

Luckman se tourna vers Barris. « Je croyais que t'étais occupé à travailler sur le céphascope. T'as déjà fini ?

— Je ne peux pas m'y consacrer jour et nuit, vu que ça ne cesse de se compliquer. J'ai besoin de souffler. » Il brandit un canif sophistiqué et découpa un nouveau bloc de caoutchouc-mousse. « Celui-ci ne fera aucun bruit.

— Bob te croit au boulot sur son céphascope, reprit Luckman. Il est couché dans sa piaule en s'imaginant que tu travailles pour lui, pendant que tu es ici à jouer avec ton pistolet. Est-ce que tu ne t'es pas mis d'accord avec Bob pour compenser ce que tu dois sur le loyer en...

— Comme la dégustation d'une bière de qualité, le réassemblage minutieux d'un appareil électronique endommagé...

— Contente-toi de tirer un coup avec la merveille de notre temps, le silencieux à onze cents », coupa Luckman en appuyant ses propos d'un rot.

Je suis foutu, songea Bob Arctor.

Seul dans sa chambre, couché sur le dos et le regard perdu dans le vague, il broyait du noir. Son P.32 était dissimulé sous l'oreiller. En entendant la détonation du calibre 22 de Barris, il avait instinctivement plongé la main sous le lit afin de s'emparer de sa propre arme, habituellement rangée là, et de la placer plus à portée.

Mais le revolver ne lui serait pas d'un grand secours contre une manœuvre aussi indirecte que le sabotage de son bien le

plus précieux. Dès son retour de la séance avec Hank, il s'était empressé de vérifier l'état de ses autres accessoires – surtout ceux de sa voiture ; toujours vérifier la voiture en premier, dans ces cas-là. Tout paraissait normal. Le complot en cours – quel qu'en fût l'auteur – se révélerait sans doute tortueux et moche ; l'œuvre d'un salaud dépourvu de cran ou de probité qui se tenait tapi dans les marges de son existence et le canardait à distance sans se montrer ni prendre de risques. Moins un être réel qu'une sorte de symptôme ambulante et secret de leur mode de vie.

Il n'avait pas toujours vécu ainsi, avec un P.32 sous l'oreiller et un détraqué qui s'exerçait au pistolet dans l'arrière-cour. Dieu sait pourquoi, tandis qu'au dernier étage, un autre dingue, ou peut-être le même, imprimait de force, sur un céphascope incroyablement coûteux et apprécié de tous les locataires ainsi que de leurs copains, le tracé de l'activité de son propre cerveau court-circuité. En d'autres temps, Bob Arctor menait différemment ses affaires : il y avait eu une épouse, très semblable à toutes les autres épouses, deux fillettes, un foyer stable qu'on entretenait et nettoyait quotidiennement, des journaux périmés et pas même ouverts qu'on portait directement de l'entrée à la poubelle ou que, parfois, on lisait. Et puis un jour, en allant prendre sous l'évier un appareil électrique à griller le maïs, il s'était cogné la tête au coin d'un meuble à éléments situé juste au-dessus de lui. La coupure de son cuir chevelu, la douleur, inattendue et si peu méritée, avaient mystérieusement chassé les toiles d'araignée de son esprit. Il avait compris en un éclair qu'il n'en voulait pas au meuble : il en voulait à sa femme et aux deux gamines, à la maison dans son ensemble, à l'arrière-cour où était rangée la tondeuse électrique, au garage, au chauffage indirect par radiation, au jardin, à la grille, à toute la foutue baraque et à ceux qui l'habitaient. Il voulait divorcer ; il voulait se tirer. Ce qu'il fit, très vite. Pour se plonger par degrés dans une nouvelle vie, plus sombre et dépourvue de toutes ces choses.

Sans doute aurait-il dû regretter sa décision. Il n'en fut rien. Son ancienne existence avait été dénuée de toute passion, de toute aventure. Trop de sécurité. Tout ce qui la composait s'était

trouvé d'un coup exposé à son regard et il ne pouvait rien en attendre de plus. Il avait un jour comparé cette existence à une petite barque de plastique qui voguerait sempiternellement sans incident jusqu'au jour où elle coulerait enfin, au secret soulagement de tous.

Tandis que dans le sombre univers où il séjournait à présent, il ne cessait d'être submergé de choses laides, de choses surprenantes, avec parfois, ô combien rarement, une toute petite chose qui l'émerveillait. Il ne pouvait compter sur rien. Ce sabotage haineux de son céphalochromoscope Altec, par exemple, de cet appareil autour duquel il avait organisé la partie agréable de son emploi du temps – la seule portion de la journée qui leur permettait à tous de se détendre, une parenthèse moelleuse. D'un point de vue rationnel, ça n'avait pas de sens d'endommager délibérément cet objet. Mais chez ces longues ombres crépusculaires parmi lesquelles il évoluait, la notion de rationalité n'avait guère cours, du moins au sens ordinaire. N'importe qui pouvait avoir accompli cet acte mystérieux, et quasiment pour n'importe quel motif. Toute personne connue de lui ou simplement rencontrée. À choisir parmi huit douzaines de freaks de tout poil, de toxicos complètement cramés, de psychotiques parano interprétant dans la vie réelle, et non fantasmée, leurs délires quérulants. Peut-être même quelqu'un qu'il n'avait jamais rencontré, qui s'était contenté de choisir son nom au hasard dans l'annuaire.

Ou son meilleur ami.

Jerry Fabin, avant qu'on l'embarque ? Comme agité du bocal, il se posait là. Lui et ses milliards d'aphides. En train d'accuser Donna – d'accuser toutes les nanas – de l'avoir contaminé. Quel pédé. Mais si Jerry avait voulu faire des emmerdes à quelqu'un, il s'en serait pris à Donna, pas à moi. Et ça m'étonnerait que Jerry ait su comment enlever la plaque de base de l'appareil ; il aurait bien essayé, mais il serait encore là à serrer et desserrer la même vis. Ou bien il attaquerait la plaque à coups de marteau. De toute façon, si Jerry Fabin avait fait le coup, mon engin serait plein d'œufs de puceron ; il en sème partout. Bob Arctor sourit mentalement de sa plaisanterie.

Le pauvre connard, songea-t-il, et son rictus s'effaça. Le pauvre foutu connard. Une fois que les traces de métaux lourds auront atteint son cerveau, pour lui, ce sera la fin. Un de plus sur la longue liste, un morne fantôme parmi tant d'autres, dans le cortège presque infini des débiles mentaux. La vie biologique continue, mais tout le reste – esprit, sensibilité – est mort. Ne reste qu'une machine à réagir. Comme une sorte d'insecte. Toujours à répéter sans succès quelques schémas de comportement, un seul schéma peut-être, encore et encore, inlassablement. Que les gestes soient appropriés ou non à la situation.

Je me demande à quoi ressemblait Jerry, avant. Arctor le connaissait depuis trop peu. Charles Freck prétendait qu'à une certaine époque, Jerry carburait correctement. Il faudrait l'avoir vu pour le croire.

Peut-être devrais-je parler à Hank du sabotage de mon céphascope. Ils saisiraient aussitôt les implications. Oui, mais que pourraient-ils faire pour moi ? Ce sont les risques du métier.

Et ce métier ne vaut pas ça. Il n'y a pas assez de fric sur la foutue planète pour que ça vaille le coup. D'ailleurs, ce n'était pas une question d'argent. Pour quelle raison ? lui avait demandé Hank. Quel que soit le boulot, qu'est-ce qu'un type connaît de ses motivations profondes ? L'ennui, peut-être ; l'envie que ça bouge un peu. Une hostilité secrète dirigée contre son entourage, contre tous ses amis et même contre les filles. Ou alors un mobile positif, mais atroce : avoir vu un être profondément aimé, chéri intimement, un être qu'on a tenu dans ses bras après l'amour, embrassé, protégé, entouré de ses soins et surtout admiré – avoir vu cet être se consumer de l'intérieur, avoir vu l'incendie ravager son cœur puis se propager. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un insecte cliquetant qui répétait la même phrase à n'en plus finir. Un enregistrement. Une boucle sur une bande magnétique.

« ... je sais qu'avec un autre fix... »

Avec un autre fix, ça irait mieux. Se répéter encore cela, comme Jerry Fabin, alors qu'on avait les trois quarts de la cervelle en compote.

« ... Je sais qu'avec seulement un autre fix, mon cerveau serait réparé. »

Arctor eut un flash : le cerveau de Jerry Fabin prenant la forme de son céphascope bousillé – des fils coupés, des courts-circuits, des fils tordus, des éléments en surcharge, inutilisables, des surintensités de voltage, de la fumée et une mauvaise odeur. Et à côté, quelqu'un qui mesurait les différences de potentiel à l'aide d'un voltmètre, tout en murmurant : « Eh bien, il va falloir remplacer pas mal de résistances et de condensateurs. » Et ainsi de suite. Finalement, Jerry Fabin n'émettrait plus qu'un bourdonnement de soixante cycles et tout le monde laisserait tomber.

Dans le living de Bob Arctor, le céphascope hors série à mille dollars fabriqué par Altec – et prétendument réparé – projetterait sur le mur une petite tache gris terne :

JE SAIS QU'AVEC SEULEMENT UN AUTRE FIX...

Après quoi on jetterait le céphascope, hors d'usage, et Jerry Fabin, hors d'usage, dans la même poubelle.

Et puis quoi, se dit-il, qui a besoin de Jerry Fabin ? Sinon, peut-être, Jerry Fabin lui-même : l'homme qui avait un jour manifesté le désir de fabriquer une console mixte quadriphonie-télé de trois mètres de haut pour l'offrir à un ami – et qui avait répliqué, alors qu'on lui demandait comment il transporterait un objet aussi lourd et volumineux de son garage à la maison du copain : « Pas de problème, mec. Je la plierai – j'ai déjà acheté les charnières. Je plierai tout le bazar, tu vois, je le glisserai dans une enveloppe et je le lui enverrai par la poste. »

Enfin, maintenant, on n'aura plus besoin de chasser les aphides à coups de balai après les visites de Jerry Fabin. Cette pensée lui donna envie de rire ; naguère, ils avaient mis au point un numéro – dû principalement à Luckman, qui ne manquait pas d'esprit dans ce domaine – afin d'apporter une explication d'ordre psychiatrique au trip à l'aphide de Fabin. Comme de juste, il fallait remonter à la petite enfance de celui-ci. Le jeune Jerry est en sixième, et voilà qu'un jour, alors qu'il vient de rentrer de l'école en sifflant comme un pinson, avec tous ses petits cahiers sous le bras, il aperçoit sa mère installée dans la

salle à manger en compagnie d'un aphide vraiment énorme, plus d'un mètre de haut. Sa mère couve la bestiole du regard.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande le jeune Jerry.

— Voici ton frère aîné, répond maman. Tu ne l'as jamais rencontré auparavant, mais il va venir vivre avec nous. Je l'aime mieux que toi. Il peut faire des tas de choses dont tu es incapable. »

Après ça, le père et la mère de Jerry ne cessent de le comparer défavorablement à son frère, l'aphide. Comme de juste, le complexe d'infériorité de Jerry s'aggrave au fil des années. Ils achèvent leurs études secondaires, et le frère-aphide obtient une bourse pour entrer à l'université, tandis que Jerry doit prendre un emploi dans une station-service. L'aphide devient célèbre comme savant ou médecin, il gagne le prix Nobel ; Jerry, lui, est toujours en train de pousser des pneus dans un garage pour un dollar cinquante de l'heure. Ses parents ne manquent pas une occasion de le lui rappeler. Ils l'accablent de : « Si seulement tu avais pu tourner comme ton frère. »

Jerry finit par s'enfuir de chez lui. Pourtant, à un niveau subconscient, il est toujours persuadé de la supériorité de l'aphide. Il se croit d'abord sauvé, mais il ne tarde pas à voir partout des aphides – dans ses cheveux, dans la maison : son complexe d'infériorité s'est mué en une sorte de culpabilité sexuelle ; les aphides sont une punition qu'il s'inflige à lui-même, etc.

L'histoire ne lui paraissait plus drôle, à présent. Il avait fallu embarquer Jerry au beau milieu de la nuit, à la demande de ses amis. Tous ceux qui étaient présents ce soir-là avaient pris ensemble la décision : on ne pouvait plus l'éviter, ni en retarder le moment. Jerry s'était mis en tête d'empiler contre la porte d'entrée tout ce qui traînait dans la maison : dans les cinq cents kilos d'objets divers, y compris les chaises et les canapés, le frigo et la télé. Il prétendait devant tout le monde qu'un aphide géant et doté d'une intelligence supérieure venait de débarquer d'une autre planète : le monstre s'appêtait à enfoncer la porte afin de s'emparer de lui. Et ses petits copains suivraient, si jamais Jerry parvenait à éliminer celui-ci. Ces aphides extra-terrestres étaient beaucoup plus malins que les humains ; ils

n'hésiteraient pas à passer à travers les murs si nécessaire, révélant ainsi leurs pouvoirs secrets. Son seul recours, pour gagner du temps, consistait à inonder la maison de cyanure, et il le ferait si nécessaire. Par quel moyen ? Il avait déjà scellé hermétiquement portes et fenêtres. Il se proposait ensuite d'ouvrir tous les robinets de la cuisine et de la salle de bains : d'après lui, la citerne du garage contenait du cyanure et non de l'eau. Il le savait depuis longtemps, mais gardait ce dernier atout dans sa manche. Évidemment, tout le monde mourrait, mais l'assaut des aphides supérieurs échouerait.

Ses amis avaient appelé la police. Celle-ci dut enfoncer la porte avant d'embarquer Jerry pour la clinique neurologique pour aphasiques. Les dernières paroles de Jerry furent : « Apportez-moi mes affaires plus tard – ma nouvelle veste avec des perles dans le dos. » Il venait d'acheter cette veste et l'adorait – c'était d'ailleurs la seule chose qu'il aimait encore ; les autres objets en sa possession, estimait-il, étaient contaminés.

Non, songea Bob Arctor, tout ça n'est plus drôle. Il se demanda comment ça avait pu l'être un jour. Peut-être à cause de la peur, cette peur terrible que tout l'entourage de Jerry avait ressentie au cours des dernières semaines. Jerry leur disait qu'il se levait parfois la nuit et rôdait dans la maison, armé d'un fusil de chasse, car il sentait la présence d'un ennemi. Il était prêt à tirer le premier, et son adversaire de même.

Maintenant, se dit Arctor, c'est moi qui ai un ennemi. En tout cas, je viens de croiser sa piste : il a laissé des traces. Un autre défoncé au dernier degré, comme Jerry. Et la phase terminale, avec cette merde, ça rigole pas. Quand ça cogne, ça cogne. Mieux que n'importe laquelle des Ford ou des GM modèle spécial qu'on voit dans les pubs de la télé aux heures de grande écoute.

On frappa à la porte.

Arctor glissa sa main sous l'oreiller et la referma autour de son arme. « Ouais ? »

Mubble-mubble. La voix de Barris.

« Entre. » Il tendit le bras et alluma sa lampe de chevet.

Barris s'avança en clignant des yeux. « Tu dors pas ? »

— J’ai fait un rêve qui m’a réveillé. Un rêve religieux. Y avait un énorme coup de tonnerre et les cieux s’entrouvraient. Dieu apparaissait pour m’engueuler. Sa voix était furibarde. Qu’est-ce qu’y racontait, déjà ? — ah, oui : “Tu m’as causé grand déplaisir, mon fils.” Il fronçait les sourcils. Dans le rêve, je tremblais ; je levais les yeux vers Lui et je disais : “Qu’est-ce que j’ai encore fait, Seigneur ?” Et Il me répondait : “Tu as oublié de reboucher le tube de dentifrice.” Alors, là, j’ai compris qu’il s’agissait de mon ex-femme. »

Barris s’assit et posa les mains sur ses genoux, astiquant au passage le cuir de son pantalon. Il hocha la tête, puis se décida à affronter Arctor. Il paraissait de fort bonne humeur et prit la parole avec vivacité : « Eh bien, j’ai déjà une théorie concernant l’auteur — qui pourrait frapper encore — du sabotage systématique de ton céphascope.

— Si tu t’apprêtes à dire que c’est Luckman...

— Écoute-moi. » Barris se balançait d’avant en arrière, l’air agité. « Et — et si je te disais que j’ai prévu voici plusieurs semaines qu’un de nos appareils allait subir des dégâts sérieux — et je pensais particulièrement à un appareil coûteux, difficile à réparer ? Ma théorie exigeait que ça se produise, et ce qui est arrivé ne fait qu’en confirmer les grandes lignes ! »

Arctor le dévisagea.

Barris s’affaissa lentement et sembla retrouver son calme en même temps que son sourire éclatant. Il pointa un doigt en direction d’Arctor. « Tu...

— Tu crois que c’est moi. Tu crois que j’ai bousillé mon propre céphascope, qui n’est même pas assuré. » Arctor sentit la rage et le dégoût l’envahir. Et il se faisait tard ; il avait besoin de son sommeil.

« Non, non, s’empressa de répondre Barris, l’air peiné. Tu as le responsable devant toi. Celui qui a bousillé ton céphascope. Voilà ce que je m’apprêtais à dire, si tu m’en avais laissé la possibilité.

— Toi ? » Arctor écarquilla des yeux stupéfaits. Une lueur trouble de triomphe dansait vaguement dans le regard de Barris. « Pourquoi ?

— Enfin, c'est la conclusion de ma théorie. J'ai agi sous suggestion post-hypnotique, naturellement – et avec un barrage amnésique afin que je ne puisse pas me rappeler. » Il se mit à rire.

« Plus tard. » Arctor éteignit sa lampe de chevet. « Tu m'en parleras beaucoup plus tard. »

Barris se leva, mal assuré. « Mais tu ne vois donc pas ? Je possède la formation avancée en électronique, et j'ai accès à l'appareil – je vis ici. Ce que je n'arrive pas à saisir, c'est le mobile.

— Tu as fait ça parce que tu es cinglé.

— Peut-être ai-je été engagé par des puissances secrètes, murmura Barris d'un ton perplexe. Mais quels seraient leurs motifs ? Semer le soupçon et la confusion parmi nous, provoquer une dissension ? Possible. Nous dresser les uns contre les autres, de manière qu'on ne sache plus à qui faire confiance, qu'on ne distingue plus nos ennemis, et ainsi de suite.

— Dans ce cas, ils ont réussi.

— Mais dans quel but feraient-ils ça ? » Barris se dirigea vers la porte en battant l'air fiévreusement. « Ça présente tellement de difficultés. Il faut se procurer un passe pour entrer, ôter la plaque de base... »

Je serai bien content quand on aura installé les holocaméras partout dans la maison, songea Arctor. Il toucha son revolver afin de se rassurer, puis se demanda s'il ne devrait pas vérifier que l'arme était chargée. Après ça, je vais me demander si on n'a pas enlevé le percuteur ou la poudre des balles, et ainsi de suite jusqu'à l'obsession, comme un petit garçon qui compte les raies du trottoir pour se rassurer. Le petit Bobby Arctor qui rentre de ses cours de sixième avec ses livres sous le bras et tremble devant le territoire inconnu qu'il doit franchir.

Il baissa une main et palpa le cadre du lit jusqu'à ce qu'il sente le contact d'un morceau de ruban adhésif, qu'il arracha sans même attendre le départ de Barris. Il porta à sa bouche les deux cachets de Substance M coupée de quaak et les avala d'un coup, sans eau, puis il se rallongea avec un soupir.

« Tire-toi », dit-il à Barris.

Et il s'endormit.

5.

L'installation convenable (c'est-à-dire sans la moindre erreur) d'un dispositif de surveillance électronique chez Bob Arctor – téléphone compris, bien que la ligne fût déjà sur table d'écoute – nécessitait une absence prolongée de ce dernier. Généralement, les services concernés se bornaient à observer les allées et venues des occupants jusqu'à ce que chacun eût vidé les lieux d'une manière qui ne suggérerait pas un retour immédiat. Cela prenait des jours et parfois des semaines. En désespoir de cause, on avait recours à un stratagème : il suffisait de notifier aux habitants la visite du service de dératisation, ou quelque autre prétexte bidon, en leur précisant qu'ils devraient laisser la place libre pendant tout un après-midi, jusqu'aux environs de dix-huit heures.

Le suspect Robert Arctor facilita grandement le déroulement des opérations en quittant son domicile de lui-même, accompagné de ses deux colocataires, afin d'aller se renseigner sur les possibilités de location d'un céphalochromoscope, en attendant que Barris eût réparé le sien. Le trio fut aperçu alors qu'il s'éloignait, la mine farouche et déterminée, à bord de la voiture d'Arctor. Plus tard, Fred profita d'un endroit commode – la cabine téléphonique d'une station-service – pour appeler le bureau grâce au microémetteur de son complet brouillé et confirmer que la maison serait vide jusqu'au soir. Il affirma avoir entendu les trois hommes décider qu'ils feraient toute la route jusqu'à San Diego, où on leur avait signalé un céphascope piqué, en vente pour une somme ridicule, dans les cinquante dollars. Un prix de junkie. À ce tarif, ça valait la perte de temps et la fatigue du voyage.

Et puis, ça laissait le champ libre aux autorités pour accomplir une petite perquisition sans mandat, qui serait un rien plus efficace que le furetage auquel se livraient les agents secrets dès que les gens avaient le dos tourné. Ils pourraient

sortir entièrement les tiroirs des meubles afin de voir si rien n'était scotché dessous, démonter les pieds de lampe au cas où il en tomberait une averse de pills, fourrer le nez dans les w.-c. en quête de petits paquets enveloppés de papier hygiénique et planqués hors de vue, là où il suffirait d'actionner la chasse pour les faire disparaître définitivement. Ils pourraient aussi inspecter le congélateur, des fois qu'entre les boîtes de haricots et les petits pois, ils découvriraient de la dope surgelée munie d'une fausse étiquette. Pendant ce temps, une autre équipe mettait en place le circuit complexe des holocaméras. Des policiers s'installaient dans tous les coins afin de tester la correction des angles de prises de vues. Même chose pour le dispositif audio. Mais la partie vidéo était la plus délicate, et réclamait plus de temps. Les caméras devaient naturellement demeurer invisibles, et leur installation demandait beaucoup d'adresse. Il fallait essayer pas mal d'emplacements. Les techniciens responsables étaient bien payés : en cas de bavure menant à la découverte d'un appareil, les occupants seraient aussitôt alertés et, se sachant sous surveillance, interrompraient leurs activités. Certains allaient jusqu'à arracher tout l'équipement vidéo pour le revendre.

Et devant les tribunaux, songea Arctor tandis que la voiture filait sur l'autoroute sud en direction de San Diego, ça n'avait jamais été du gâteau d'obtenir une condamnation pour vol et revente d'équipements électroniques de détection – toutes choses dont l'installation chez un particulier était, au départ, illégale. Les flics ne pouvaient se rattraper qu'en faisant plonger les types pour une autre infraction. Dans une situation analogue, les pushers avaient recours à l'action directe. Arctor se souvint du cas d'un revendeur d'héroïne qui voulait brûler une nana : il avait planté deux sachets de poudre dans la poignée du fer à repasser de la fille, puis passé un coup de fil anonyme à ICI L'ON DONNE. Entre-temps, la fille avait découvert les sachets et revendu la poudre au lieu de la balancer dans les w.-c. À leur arrivée, les flics ne trouvèrent rien, mais comme, grâce à son coup de fil, ils possédaient l'empreinte vocale du pusher, ils l'arrêtèrent pour avoir livré de faux renseignements aux autorités. Libéré sous caution, le pusher se

pointa un soir, tard, chez la fille et la battit presque à mort. Quand les flics le prirent et lui demandèrent pourquoi il avait ôté un œil à la fille après lui avoir brisé les deux bras et plusieurs côtes, il expliqua que la fille s'était emparée de deux sachets d'H pure qui lui appartenaient et les avait revendus sans l'intéresser aux bénéfices. La voilà, la mentalité des pushers, se dit Arctor.

Il déposa Luckman et Barris avant d'aller faire son numéro de tapeur pour obtenir le céphascope ; du coup, ses deux copains ne pourraient pas rentrer chez eux pendant l'installation. De son côté, il allait prendre des nouvelles d'un personnage qu'il n'avait pas vu depuis plus d'un mois. Il venait rarement dans ce coin, et la fille qu'il voulait voir semblait partager son temps entre deux ou trois shoots de méthédrine et quelques passes afin de payer son régime. Le dealer était aussi son mec et vivait avec elle. Dan Mancher passait le plus clair de ses journées à l'extérieur, ce qui était une bonne chose. Il se défonçait également, mais Arctor n'avait jamais pu savoir avec quoi. Un mélange, pas de doute. En tout cas, ça le rendait bizarre, vicieux, imprévisible et violent. Étonnant que la police ne l'ait pas embarqué depuis longtemps pour ces histoires de trouble-de-l'ordre-public. Les flics palpaient peut-être. Plus vraisemblablement, ils s'en foutaient ; dans cette zone de taudis ne vivaient que des pauvres ou des vieillards. Il fallait un délit majeur pour décider les flics à se propulser vers l'amas d'immeubles, de décharges, de parkings et de caillasse connu sous le nom de Cromwell Village.

Rien de tel pour ajouter à la misère qu'un tas de constructions basaltiques censées y remédier. Il se gara, fit son choix parmi les escaliers pisseux et grimpa dans l'obscurité jusqu'à la porte marquée G de l'immeuble 4. Une boîte de Draño, pleine, traînait sur le seuil : il la ramassa d'instinct tout en se demandant combien de gosses venaient jouer ici et en se rappelant fugitivement ses propres réflexes protecteurs à l'égard de ses enfants, au fil des années. Il venait d'agir de la même manière. Il utilisa la boîte pour frapper à la porte.

Il entendit jouer la serrure et la porte s'ouvrit, retenue par une chaîne de sécurité ; la fille, Kimberly Hawkins, risqua un œil. « Oui ?

— Salut. C'est moi, Bob.

— Qu'est-ce que tu tiens ?

— Draño.

— Sans blague. »

Elle défit la chaînette. Cette fille semblait totalement apathique, et sa voix à l'avenant. La déprime totale chez Kimberly ; il s'en rendait compte. De plus, elle avait un œil au beurre noir et la lèvre fendue. En pénétrant dans le petit appartement crasseux, il constata que toutes les fenêtres étaient brisées. Des éclats de verre partout sur le sol, des cendriers renversés, des bouteilles de Coca.

« Seule ? demanda-t-il.

— Ouais. On s'est disputés, Dan et moi, et il a filé. » Moitié chicano, petite et pas trop jolie, Kimberly avait le teint plombé de ceux qui se défoncent à la poudre ; elle baissa ses yeux vides, et il fut frappé au même instant par le côté râpeux de sa voix, dès qu'elle ouvrait la bouche. Certaines drogues font ça. Oui, et une infection de la gorge aussi. Ça devait pas être possible de chauffer l'appartement, pas avec les vitres brisées.

« Il t'a battue. » Arctor posa la boîte de Draño au-dessus de quelques bouquins pornos en édition de poche, anciens pour la plupart, qui s'empilaient sur une haute étagère.

« Il avait pas sa lame, Dieu merci. Son couteau Case, il le trimbale dans un étui fixé à sa ceinture, maintenant. » Kimberly s'assit dans un fauteuil pansu d'où giclaient des ressorts. « Qu'est-ce que tu veux, Bob ? Je suis dans la déprime, vrai.

— Tu veux qu'il revienne ?

— Ben... » Elle eut un petit haussement d'épaules. « Qui sait ? »

Arctor alla jeter un coup d'œil par la fenêtre. Dan Mancher se pointerait tôt ou tard : la fille était une source de revenus, et Dan savait qu'elle aurait besoin de ses doses, une fois que son stock serait épuisé. « Tu peux tenir combien ? demanda-t-il.

— Encore un jour.

— Pas d'autres sources ?

— Si, mais plus cher.
— Qu'est-ce qui va pas avec ta gorge ?
— Coup de froid. C'est à cause du vent qui s'engouffre.
— Tu devrais...
— Si je vais voir un toubib, il saura que je marche à la poudre. Impossible.

— Un toubib s'en foutrait.
— Tu parles, qu'il s'en foutrait. » Elle dressa l'oreille : un bruit d'échappement, fort mais irrégulier. « C'est la voiture de Dan ? Une Ford Torino 79, rouge ? »

De sa fenêtre, Arctor aperçut une Torino rouge cabossée qui s'arrêtait dans le terrain vague en crachant une fumée noirâtre par ses conduits jumeaux. La portière s'ouvrit, côté conducteur. « Oui », fit-il.

Kimberly alla jusqu'à la porte et boucla les deux verrous de sécurité. « Il a sans doute sa lame.

— Tu as le téléphone ? demanda Arctor.

— Non.

— Tu devrais. »

Elle haussa les épaules.

« Il va te tuer, reprit Arctor.

— Plus maintenant, avec toi ici.

— Mais plus tard, quand je serai parti. »

Kimberly se rassit avec un nouveau haussement d'épaules.

Au bout d'un moment, ils entendirent des pas à l'extérieur, des coups frappés à la porte. Puis Dan qui gueulait pour qu'on lui ouvre. Kimberly hurla que non, et que quelqu'un était avec elle. « D'ac, beugla Dan de sa voix haut perchée. Je vais taillader tes pneus. » Il redescendit quatre à quatre. Arctor et la fille purent l'observer par la fenêtre brisée : Dan Mancher, un maigrichon aux cheveux courts et à l'allure un peu homo ; il approchait de la Dodge de Kimberly en gesticulant avec sa lame et en donnant la sérénade aux voisins. « Je vais taillader tes pneus, tes putains de pneus ! Et après, je vais te buter ! » Il se baissa et exécuta la première de ses menaces.

Kimberly s'anima tout d'un coup ; elle bondit vers la porte et se mit fiévreusement à ouvrir les verrous. « Faut que je l'arrête ! Il me démolit tous les pneus, et je n'ai même pas d'assurance ! »

Arctor l'arrêta. « Ma voiture est aussi dehors. » Naturellement, il ne portait pas son revolver sur lui, et Dan se trouvait là dehors, complètement déchaîné et armé d'un poignard Case. « Les pneus, ce n'est pas...

— Mes *pneus* ! » La fille hurlait et s'acharnait à ouvrir la porte.

« Tu es juste en train de faire ce qu'il voulait.

— En bas. » Kimberly haletait. « On pourra appeler les flics. Y a un téléphone. Lâche-moi ! » Elle se débattait avec une vigueur incroyable, et parvint à ouvrir la porte. « Je vais appeler les flics. Mes pneus ! Et il y en a un de neuf !

— Je t'accompagne. » Il la saisit par l'épaule ; elle le précéda dans l'escalier et il eut toutes les peines du monde à la suivre. Elle frappait déjà à la porte d'un autre appartement. « Ouvrez-moi, je vous en supplie ! S'il vous plaît ! Je veux appeler la police ! S'il vous plaît, laissez-moi appeler la police. »

Arctor parvint à sa hauteur et frappa à son tour. « Nous avons besoin d'utiliser votre téléphone. C'est une urgence. »

Un vieux vêtu d'un chandail gris, d'un pantalon à pli, et portant cravate, vint leur ouvrir.

« Merci », fit Arctor.

Kimberly fonça jusqu'au téléphone et demanda l'opératrice. Arctor demeura face à la porte, prêt à affronter Dan. Le silence n'était plus coupé que par le jacassement de Kimberly au téléphone – un récit aussi bidon qu'embrouillé où il était question d'une dispute au sujet d'une paire de bottes à sept dollars. « Il a dit qu'elles étaient à lui parce que je les lui ai apportées à Noël, mais elles sont à moi parce que c'est moi qui les ai payées, et alors il a commencé à les prendre, et alors j'ai déchiré l'arrière avec un ouvre-boîtes, et lui... » Elle s'interrompit, écouta ; puis, avec un hochement de tête : « D'accord, merci. Oui, je reste en ligne. »

Le vieux observait Arctor et Arctor observait le vieux. Dans la pièce voisine, une vieille en robe imprimée les observait tous les deux sans un mot, le visage raide de peur.

« Ça doit être moche pour vous, lança Arctor à l'adresse du couple.

— Ça n'arrête pas, répondit le vieux. On les entend toute la nuit, nuit après nuit, à se disputer, et lui qui dit toujours qu'il va la tuer.

— On aurait dû retourner à Denver, coupa la vieille. Je te l'ai dit, qu'on aurait dû y retourner.

— Toutes ces abominables disputes, reprit son compagnon. Et tout ce qu'ils peuvent casser, et tout ce bruit. » Il lança un regard douloureux vers Arctor, comme pour quémander de l'aide, ou simplement de la compréhension. « Et ça continue, et ça continue, sans jamais s'arrêter, et encore il y a pire, savez-vous que chaque fois...

— Oui, dis-lui donc ça, encouragea la petite vieille.

— Le pire, déclara le vieux d'un air digne, c'est que chaque fois que nous sortons, chaque fois que nous allons faire les courses ou poster une lettre, nous marchons dans... vous savez bien, ce que les chiens laissent sur les trottoirs.

— Leurs *besoins* », précisa la vieille, soulevée d'indignation.

La voiture de patrouille locale fit son apparition. Arctor donna sa déposition, mais sans se faire connaître comme représentant de la loi. Le flic qui recueillit son témoignage essaya d'obtenir une déclaration de Kimberly, la plaignante, mais celle-ci tenait des propos décousus où revenaient sans cesse la paire de bottes et les raisons de l'achat, et combien elle y tenait. Le flic au bloc-notes jeta un brusque coup d'œil en direction d'Arctor et le considéra froidement, avec une expression indéchiffrable, mais qui ne présageait rien de bon. Il se contenta finalement de conseiller à Kimberly de faire installer le téléphone chez elle et d'appeler si le suspect revenait lui chercher des histoires.

« Avez-vous pris note des pneus tailladés ? lança Arctor comme le policier allait s'éloigner. Avez-vous examiné son véhicule, qui se trouve là sur le parking, et avez-vous relevé personnellement le nombre de pneus tailladés, le nombre d'entailles récemment pratiquées dans les carcasses à l'aide d'un instrument coupant – tellement récentes qu'un peu d'air s'échappe encore ? »

Le flic le dévisagea une nouvelle fois avec la même expression, puis s'éloigna sans ajouter un mot.

Arctor se tourna vers Kimberly. « Tu ferais bien de ne pas rester ici. Il aurait dû te conseiller de ficher le camp, te demander s'il y avait un autre endroit où tu puisses aller. »

Kimberly était à nouveau installée sur le divan minable de son salon-poubelle, et son regard, maintenant qu'elle ne s'efforçait plus vainement d'expliquer sa situation au policier, avait perdu toute étincelle de vie. Elle haussa les épaules.

« Je vais te conduire quelque part, dit Arctor. N'as-tu pas un ami qui pourrait...

— Fous le camp ! » jeta Kimberly d'une voix pleine de venin et qui n'était pas sans rappeler celle de Dan Mancher, mais en plus râpeux. « Fous le camp d'ici. Bob Arctor – tire-toi, mais tire-toi, bon Dieu ! Vas-tu te décider ? » Sa voix monta jusqu'à la limite du supportable puis se brisa pour retomber dans le désespoir.

Il sortit et redescendit l'escalier, lentement, marche après marche. Comme il atteignait le rez-de-chaussée, il entendit quelque chose dégringoler à sa suite dans un grand tintamarre : la boîte de Draño. Il entendit aussi le bruit des verrous énergiquement refermés. Dérisoires verrous. Dérisoires comme le reste. Comme le flic qui lui conseille d'appeler si le suspect se montre à nouveau. Comment pourrait-elle faire ça sans quitter son appartement. Et dès qu'elle aurait mis le pied dehors, Dan Mancher la poinçonnerait comme il avait poinçonné ses pneus. Et pour couronner le tout – il se rappela les récriminations du couple de vieux – elle tomberait morte dans de la crotte de chien, après y avoir déjà marché en sortant. Il se sentit au bord du fou rire en songeant à l'ordre de priorité des deux vieux : non seulement il y avait là-haut un freak complètement défoncé qui rossait tous les soirs – et menaçait de tuer, et tuerait sans doute bientôt – une jeune droguée qui faisait des passes et souffrait au moins de la gorge (sans parler de tout ce qu'on pouvait imaginer), mais encore, par-dessus tout ça...

Tout en roulant vers le nord avec Luckman et Barris, il riait tout haut. « De la merde de chien, répétait-il. De la merde de

chien. » Sujet humoristique, la merde de chien, quand on sait y voir. La merde de chien, quel gag.

« Tu ferais bien de changer de couloir pour doubler ce camion Safeway, conseilla Luckman. Tout juste s'il arrive à se traîner, ce gros-cul. »

Arctor passa sur la voie de gauche et accéléra. Mais au moment où il levait le pied, la pédale tomba d'un coup, le moteur se mit à gronder furieusement et la voilure partit comme une flèche.

« Ralentis ! » hurlèrent en chœur les deux autres. La voiture filait presque à cent soixante ; l'arrière d'une fourgonnette Volkswagen se dessinait devant eux. L'accélérateur était mort : il ne revenait pas à sa position initiale, ne réagissait pas. Instinctivement. Luckman, à côté d'Arctor, et Barris, sur le siège arrière, levèrent en même temps les bras. Arctor braqua et dépassa la fourgonnette, puis se déporta vers la gauche, où il disposait encore d'un espace limité pour manœuvrer, jusqu'à ce qu'une Corvette qui filait à vive allure emplît toute la voie. La Corvette klaxonna et ils entendirent hurler ses freins. Luckman et Barris hurlaient eux aussi ; Luckman allongea brusquement le bras et coupa le contact tandis qu'Arctor rétrogradait et passait au point mort. La voiture perdit de la vitesse et Arctor parvint à l'amener sur la voie de droite en freinant par à-coups. Il put finalement gagner une aire de sécurité où la voiture, moteur coupé et vitesse au point mort, s'immobilisa progressivement.

La Corvette était déjà loin, mais ils entendaient encore ses coups de klaxon indignés. Lorsqu'il passa à leur hauteur, le chauffeur du camion Safeway les assourdit à son tour en actionnant son avertisseur.

« Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? » demanda Barris.

Arctor, qui tremblait de la tête aux pieds, annonça d'une voix chevrotante : « C'est le ressort de retour du papillon des gaz – il a dû se coincer ou se casser. » Il leur montra du doigt la pédale, toujours aplatie contre le tapis de sol. Le moteur avait tourné au régime maximum – qui, pour ce modèle, était considérable. Arctor n'avait pas songé à relever la vitesse de pointe – probablement bien supérieure à cent soixante kilomètres-heure.

Il se rendit compte que, malgré tous ses coups de frein, il était seulement parvenu à ralentir un peu l'allure.

Ils descendirent en silence sur l'accotement et allèrent soulever le capot. Une fumée blanche montait des chapeaux graisseurs et aussi d'éléments situés plus bas ; de l'eau presque bouillante s'écoulait en grésillant du tuyau de trop-plein du radiateur.

Luckman se pencha au-dessus du moteur brûlant et désigna quelque chose à ses compagnons. « Ce n'est pas le ressort. C'est la timonerie. Vous voyez ? La pièce qui relie la pédale au carburateur est tombée. » Une longue tige pendait inutilement contre le bloc, avec sa bague d'arrêt toujours en place. « Voilà pourquoi l'accélérateur n'est pas remonté quand tu as levé le pied. Mais... » Il demeura un moment, les traits plissés, à examiner le carburateur.

« Ce carburateur possède une sûreté », fit Barris, en découvrant ses dents, qu'on eût dites synthétiques, dans un sourire. « Au cas où la timonerie céderait.

— Pourquoi céderait-elle ? intervint Arctor. Cette bague d'arrêt n'est-elle pas censée maintenir l'écrou en place ? » Il passa la main sur la tige qui pendait. « Comment a-t-elle pu tomber ainsi ? »

Barris ne semblait pas l'avoir entendu. « Si, pour une raison ou une autre, la timonerie cède, ton moteur tourne automatiquement au ralenti. C'est une sécurité. Mais au lieu de ça, il s'est emballé. »

Barris se baissa pour avoir une meilleure vue du carburateur. « Cette vis a été complètement desserrée. La vis butée du ralenti. Du coup, lorsque la timonerie a cédé, la sûreté a joué dans le mauvais sens, a augmenté au lieu de baisser.

— Comment ça a-t-il pu se produire ? Luckman s'interrogeait à haute voix. Ce truc a-t-il pu se dévisser accidentellement ? »

Sans répondre, Barris tira son canif de sa poche, sortit la petite lame, et entreprit de resserrer lentement la vis tout en comptant à haute voix. Vingt tours pour revenir à la position initiale. « Pour donner du jeu à la bague d'arrêt et à l'assemblage qui relie l'accélérateur à la timonerie de commande du carburateur, il faudrait un outil spécial, et même

une paire. D'après mes calculs, il faudra environ une demi-heure pour tout remettre en place. Mais j'ai les outils dans ma boîte.

— Et ta boîte est à la maison, fit remarquer Luckman.

— Exact. » Barris hocha la tête. « Va falloir trouver une station-service et emprunter des outils, ou bien faire venir une dépanneuse. Je suggère qu'on fasse venir quelqu'un ici, pour que tout soit examiné avant qu'on reprenne la route.

— Dis donc, mec, fit Luckman, c'était un accident ou est-ce qu'on l'a fait exprès ? Comme pour le céphascope ? »

Barris réfléchit à la question sans se départir de son sourire triste et rusé à la fois. « Je ne saurais dire au juste. Normalement, un sabotage de bagnole, un dommage causé dans un but criminel, afin de provoquer un accident... » Il tourna la tête vers Arctor, mais ses yeux demeuraient invisibles derrière les lunettes vertes. « On a bien failli se planter. Si la Corvette avait roulé plus vite... On avait pratiquement pas un bout de fossé pour esquiver. Tu aurais dû couper le contact à la minute où tu as compris ce qui se passait.

— J'ai rétrogradé, fit Arctor. Aussitôt. Mais pendant un instant, j'ai rien compris. S'il s'était agi des freins, si la pédale de frein s'était écrasée au plancher, j'aurais saisi plus tôt, j'aurais su quoi faire. Mais ça, c'était tellement – bizarre.

— C'est un coup monté », tonna Luckman. Il tourna sur lui-même en agitant furieusement les poings. « FILS DE PUTE ! On a failli mordre. Ils ont failli nous avoir ! »

Barris, dont la silhouette se découpait nettement au bord de la route sur fond de voitures filant à toute allure, tira de sa poche une petite tabatière de corne pleine de Substance Mort. Il prit plusieurs cachets et présenta la tabatière à Luckman, lequel se servit modérément, puis à Arctor.

« C'est peut-être ça qui nous baise, fit celui-ci en refusant. C'est ça qui nous mélange la tête.

— La dope n'est pas capable de bousiller une timonerie ou un ralenti », répliqua Barris. Il tendait toujours la tabatière à Arctor. « Tu ferais mieux d'en descendre quelques-uns, au moins trois. C'est du Primo, mais doux. Avec un petit coupage de méthédrine.

— Range-moi ce truc », dit Arctor. Des voix chantaient trop fort dans sa tête : une musique affreuse, comme si la réalité qui l'entourait avait soudain tourné à l'aigre – les voitures qui filaient, ses deux compagnons, son propre véhicule avec le capot relevé, l'odeur du smog, la lumière chaude et éclatante de midi, tout empestait le rance, comme si de part en part son univers était en voie de putréfaction. Ça ne le rendait pas brusquement dangereux, pas effrayant, non, il semblait plutôt pourrir inexorablement, dégager une puanteur qui agressait aussi bien l'œil et l'oreille que le nez. L'écoeurement gagnait Arctor, qui ferma les yeux en frissonnant.

« Qu'est-ce que tu sens ? demanda Luckman. Un truc dans le moteur ? Un indice qui...

— De la merde de chien. » Arctor la sentait, elle semblait monter du moteur. Il se pencha, renifla : c'était net, et de plus en plus fort. Bizarre. Foutrement bizarre. « Vous sentez ça ? demanda-t-il aux deux autres.

— Non », fit Luckman, qui se tourna vers Barris. « Cette dope était psychédélique ? »

Barris secoua la tête en souriant.

Penché au-dessus du moteur brûlant, Arctor savait, au moment même où il reniflait la crotte de chien, que c'était une illusion. Il n'y avait pas d'odeur, et pourtant il la sentait. Et il apercevait à présent – maculant tout le bloc moteur, surtout les divers bouchons situés vers le bas – de sombres taches brunes d'une substance peu ragoûtante. De l'huile, songea-t-il. Des éclaboussures d'huile : j'ai peut-être des plans de joint qui fuient. Mais il lui fallait toucher pour s'en convaincre vraiment. Au contact des taches gluantes, ses doigts se rétractèrent. Il venait de plonger la main dans une merde de chien. La merde recouvrait le bloc, les fils et même la cloison ignifugée. En levant la tête, il en décela sur la matière insonorisante qui doublait le capot. La puanteur lui montait au cerveau ; il ferma les yeux et s'ébroua.

Luckman se rendit compte de son état et le saisit par l'épaule. « Hé mec, on dirait que tu as un flash, hein ?

— Il a eu des billets gratuits, gloussa Barris.

— Tu ferais mieux de t'asseoir », dit Luckman. Il guida Arctor jusqu'au siège du chauffeur et l'installa derrière le volant. « T'as vraiment flippé, mec. Reste assis là et décontracte. Personne a été tué, et maintenant on est prévenus. » Il referma la portière. « Tout va bien, à présent. O.K. ? »

Barris se montra à la fenêtre. « Tu veux un bout de merde, Bob ? De quoi mastiquer un coup ? »

Complètement glacé, Arctor ouvrit les yeux et contempla le visage dans l'encadrement de la portière. Mais les disques verts de Barris ne laissaient rien filtrer. A-t-il vraiment dit ça, ou est-ce que je l'imagine. « Quoi donc, Jim ? » demanda-t-il.

Barris se mit à rire. Et à rire, et à rire.

« Fous-lui la paix, mec. » Luckman frappa Barris dans le dos. « Écrase.

— Qu'est-ce qu'il vient de me dire ? demanda Arctor. Qu'est-ce qu'il m'a dit exactement ?

— Je sais pas. Je pige rien à la moitié des trucs que Barris sort aux gens. »

Barris souriait encore, mais en silence.

« Salaud de Barris, lança Arctor. Je sais que c'est toi. T'as bousillé le céphascope et maintenant la voiture. C'est toi, bougre de taré de fils de pute. » Il pouvait à peine entendre sa propre voix, mais tandis qu'il s'époumonait à l'adresse d'un Barris toujours souriant, la terrible puanteur augmentait. Il renonça à parler et s'affaissa derrière le volant inutile en essayant de ne pas vomir. Dieu merci, Luckman était avec nous. Sinon, j'étais bon pour la journée. Livré à ce salaud complètement pété, à cette ordure qui vit sous le même toit que moi.

« Relaxe, Bob. » La voix de Luckman lui parvenait à travers les ondes de la nausée.

« Je sais que c'est lui, s'obstina Arctor.

— Merde, et pourquoi ? » Il lui semblait que Luckman était en train d'articuler ces mots. « Il se serait baisé en même temps. Pourquoi, mec ? »

Arctor se sentit envahi par l'odeur de Barris, le sourire de Barris, et s'effondra sur la planche de bord. Un millier de petites voix tintaient à ses oreilles, un millier de petites voix brillantes, et l'odeur finit par diminuer. Un millier de petites voix pleurant

étrangement : il ne les comprenait pas, mais au moins il y voyait, et l'odeur s'en allait. En tremblant, il sortit son mouchoir.

« Qu'est-ce qu'il y a dans ces cachets ? demanda Luckman à sourire-Barris.

— Holà, j'en ai descendu quelques-uns moi-même, et toi aussi, et ça ne nous a pas fait flipper. Ce n'était pas la dope. D'ailleurs, c'était trop tôt. Comment voudrais-tu que ça soit ça ? L'estomac ne peut pas absorber...

— Tu m'as empoisonné », lança sauvagement Arctor, sa vision presque éclaircie à présent, et son cerveau près de l'être s'il n'y avait pas eu la peur qui le tenait. Mais cette peur déclenchée en lui offrait une réponse rationnelle au lieu de la démence. Peur de ce qui avait failli se produire et de ce que cela signifiait, peur, peur, peur atroce de sourire-Barris à la tabatière et de ses explications, de ses affirmations qui faisaient froid dans le dos et de sa manière d'être, de ses habitudes et de ses attitudes, de ses allées et de ses venues. Et de son coup de fil anonyme à la police au sujet de Robert Arctor, et du système à la noix qu'il avait bricolé afin de déguiser sa voix — ça n'avait pas trop mal marché, sauf que l'auteur du coup de fil ne pouvait être que Barris.

Ce salaud m'a repéré.

« Je n'ai jamais vu personne flipper aussi vite, disait Barris à cet instant. Mais il faut dire que...

— Tu te sens bien à présent, Bob ? demanda Luckman. T'en fais pas, on nettoiera le dégueulis. Vaudrait mieux que tu montes derrière. » Barris et lui ouvrirent ensemble la portière. Arctor se coula hors de son siège en chancelant. Luckman s'adressa à Barris. « Tu es sûr que tu ne lui as rien refilé ? »

Barris leva les bras en signe de protestation.

6.

Autre chose : la plus grande crainte d'un agent secret des stupés n'est pas d'être abattu ou rossé, mais de recevoir en douce une dose massive d'un psychotrope qui déroulera à l'infini un film d'épouvante dans sa tête, un film qui durera pendant toute sa vie. Il craint aussi qu'on ne le shoote avec un fix mexicain, mi-héroïne, mi-Substance M, quand ce n'est pas les deux augmentés d'un poison tel que la strychnine, de quoi le tuer mais pas tout à fait, et aboutir au même résultat : l'accrochage à perpétuité, le film d'horreur perpétuel. Son existence sera vouée à la seringue et à la cuiller, ou bien il ira rebondir sur les murs d'un hôpital psychiatrique, ou, pis encore, d'une clinique fédérale. Jour et nuit, il essaiera de se débarrasser des aphides, il se demandera jusqu'à sa dernière heure pourquoi il n'est plus capable de cirer un parquet. Et tout ça aura été voulu. Quelqu'un aura vu clair dans son jeu et se sera débarrassé de lui de cette manière, la pire de toutes : en utilisant la marchandise dont lui, en tant qu'agent, cherche à interrompre le trafic.

D'où l'on pouvait conclure, songeait Bob Arctor en roulant prudemment vers la maison, que les dealers et les gens des stupés connaissaient exactement l'effet des drogues de la rue sur les gens. Là-dessus, ils étaient d'accord.

Un garage Union proche de l'endroit où ils s'étaient arrêtés leur avait envoyé une dépanneuse. Le montant des réparations s'élevait à trente dollars. Tout semblait en ordre, mais le mécano avait longuement examiné la suspension avant gauche.

« Quelque chose qui cloche de ce côté-là ? avait demandé Arctor.

— M'est avis que vous devriez avoir des ennuis quand vous braquez un peu brusquement. Est-ce qu'elle chasse ? »

Arctor n'avait rien remarqué de tel. Le mécano refusa d'en dire davantage ; il se contenta de palper le ressort hélicoïdal, la genouillère et l'amortisseur qui baignait dans l'huile. Arctor le

paya et la dépanneuse s'éloigna, puis tout le monde reprit place à bord de la voiture – Barris et Luckman à l'arrière – qui fila vers le nord, en direction d'Orange County.

Tout en conduisant. Arctor évoquait d'autres accords ironiques dans l'esprit des narcs et des dealers. Plusieurs agents de sa connaissance s'étaient fait passer pour des dealers dans le cadre de leurs activités secrètes, et avaient fini par vendre du hasch, voire de l'héro. Ça constituait une bonne couverture, mais ça rapportait aussi au narc des bénéfices toujours plus importants qui venaient s'ajouter à son salaire normal et aux primes en cas de gros coup de filet. En outre, les agents placés dans cette situation en venaient à utiliser leur propre came, ils s'enfonçaient progressivement, adoptaient tout naturellement le style de vie des toxicos ; ils devenaient des dealers prospères et des junkies en même temps que des narcs ; quelques-uns finissaient par abandonner leur activité légale au profit du deal à plein temps. En revanche, certains dealers, soit qu'ils eussent des comptes à régler, soit qu'ils sentissent venir le coup de filet, se mettaient à tuyauter la brigade et, s'ils continuaient dans cette voie, se retrouvaient agents des stup à titre plus ou moins officieux. On s'y paumait. De toute façon, tout le monde se paumait dans l'univers de la drogue. Bob Arctor s'y paumait cet après-midi-là : pendant que lui et ses deux copains passaient à deux doigts de l'accident sur l'autoroute de San Diego, les autorités, agissant pour son compte, installaient un dispositif d'espionnage en règle (du moins l'espérait-il) dans leur maison. Si la chose était faite proprement, peut-être Arctor serait-il désormais à l'abri du genre d'ennui auquel il venait d'échapper. Ce petit coup de pouce pouvait faire toute la différence, lui éviter de finir empoisonné ou abattu, mort ou accroché, et lui permettre de cueillir son ennemi, celui qui voulait sa peau, et l'avait presque eue aujourd'hui. Une fois les holocaméras installées, Arctor n'aurait plus guère à redouter de sabotages ou d'agressions. Guère de sabotages ou d'agressions réussis, en tout cas.

C'était à peu près la seule pensée qui le rassurait. Un coupable peut fuir quand nul n'est à sa poursuite, songeait-il en se faufilant parmi les files de l'intense circulation de fin d'après-

midi. Il avait entendu dire ça quelque part, et c'était peut-être vrai. Mais ce qui l'était à coup sûr, c'est qu'un coupable fuyait, sans demander son reste mais en ouvrant l'œil, dès qu'il avait un poursuivant – un poursuivant bien réel, à la fois expert et dissimulé. Et tout proche. Aussi proche, réfléchit-il, que le siège arrière de cette tire. Là, pour peu qu'il ait son foutu calibre 22 de fabrication allemande avec son silencieux à la noix, et pour peu que Luckman roupille comme ça lui arrive, il me colle une balle pointue dans la nuque et je me retrouve aussi mort que Bobby Kennedy, qui est mort de blessures du même petit calibre.

Et je ne risque pas seulement ça aujourd'hui, mais tous les jours et toutes les nuits.

Sauf que dans la maison il y a les holocaméras, et qu'en consultant les mémoires à tambour, je saurai rapidement à quoi m'en tenir sur les activités de chacun. Je saurai ce qu'ils font, quand et même probablement pourquoi. Y compris en ce qui me concerne. Je me verrai sortir du lit la nuit pour aller pisser. Je pourrai observer toutes les chambres vingt-quatre heures sur vingt-quatre... oui, mais avec un décalage. Ça m'aidera pas beaucoup que les caméras aient tourné pendant qu'on me refilait une dose de quelque drogue piquée par les Angels dans un arsenal militaire et glissée dans mon café ; c'est un autre type du service qui consultera les holos et me verra tourner en rond sans plus savoir où je suis ni qui je suis. Ce sera un coup d'œil que je ne pourrai même pas m'offrir. Quelqu'un d'autre devra le faire à ma place.

Luckman prit la parole. « Je me demande ce qui a pu se passer à la maison pendant qu'on était pas là. Tu sais, Bob, cette histoire montre que quelqu'un est vraiment décidé à t'avoir. J'espère que la baraque sera encore là à notre retour.

— Oui, répondit Arctor en prenant sa voix la plus résignée. J'avais pas pensé à ça. Et on a même pas pu emprunter de céphascope. » Ça ne parut pas démonter Barris, qui intervint d'un ton joyeux. « À ta place, je m'en ferais pas trop. »

Luckman se mit en pétard. « Ah non ? Merde, si ça se trouve ils sont venus tout casser, piquer toutes nos affaires. Celles de Bob, en tout cas. Ou ils auront massacré nos bêtes ? Ou...

— J'ai laissé une petite surprise, coupa Barris, à l'intention de ceux qui auraient voulu profiter de notre absence pour s'introduire chez nous. Une bricole que j'ai mise au point ce matin de bonne heure... j'y ai bossé jusqu'à ce que ça marche. Une surprise électronique. »

Arctor tenta de masquer son inquiétude en apostrophant sèchement Barris. « Quelle surprise électronique ? C'est chez moi, Jim, et tu ne peux pas te permettre de commencer à bricoler des...

— Du calme, du calme. Ou comme diraient nos amis allemands, *leise*, ce qui veut dire à peu près : doucement les basses.

— Alors, c'est quoi ?

— Si quelqu'un ouvre la porte d'entrée pendant notre absence, mon magnétophone à cassette, que j'ai caché sous le divan, se mettra en marche. Il y a une cassette de deux heures. J'ai planqué trois micros Sony omnidirectionnels...

— Tu aurais dû m'avertir, fit Arctor.

— Et s'ils passent par la fenêtre ? suggéra Luckman. Ou par la porte de derrière ?

— Afin de les orienter vers la porte de devant, de préférence à d'autres voies d'accès moins orthodoxes, j'ai, figurez-vous, providentiellement négligé de fermer ladite porte à clé. »

Ça provoqua un silence, puis Luckman se mit à ricaner.

« Suppose qu'ils se doutent pas que c'est pas fermé à clé ? dit Arctor.

— J'ai laissé un mot sur la porte.

— Tu te fous de moi !

— Exact, répliqua Barris sans hésiter.

— Alors, tu nous racontes des craques ou pas ? jeta Luckman. Je suis jamais sûr, avec toi. Il déconne, Bob ?

— On verra bien en arrivant. S'il y a un mot sur la porte et que la porte est pas fermée à clé, c'est qu'il déconnait pas.

— Oui, mais probable qu'ils auraient enlevé le mot et fermé la porte après avoir tout cassé à l'intérieur, ce qui fait qu'on saura pas. On sera jamais vraiment fixés. On est dans le gris.

— Naturellement, je déconne, affirma vigoureusement Barris. Seul un psychotique sortirait sans fermer à clé et en laissant un mot sur la porte. »

Arctor se tourna vers lui. « Et qu'est-ce qu'il disait ce mot, Jim ? »

— À qui tu l'avais adressé ? renchérit Luckman. Je me doutais même pas que tu savais écrire. »

Barris prit un air condescendant. « J'ai mis : "Entre, Donna : c'est ouvert. Nous sommes..." » Il s'interrompit, puis reprit plus sèchement : « C'est adressé à Donna. »

« Il l'a fait, lança Luckman. Il a vraiment fait ça. Tout ce qu'il a dit.

— Comme ça » — Barris avait repris son ton doux et tendre — « on saura vraiment qui était dans le coup, Bob. Et c'est de la première importance.

— À moins qu'ils piquent aussi ton magnéto en s'attaquant au divan, avec tout le reste. » Arctor essayait de calculer rapidement l'importance du problème posé par l'initiative de Barris — un exemple supplémentaire de son « génie » en électronique, qui relevait plutôt de la cour de récré. Et puis merde, il faudra pas dix minutes aux types du service pour repérer les micros et remonter jusqu'au magnétophone. Ils sauront précisément quoi faire. Ils effaceront la bande, la rembobineront et laisseront tout en l'état, avec la porte pas fermée à clé et le mot dessus. En fait, ça leur aura facilité le boulot. Foutu Barris, avec ses plans géniaux qui finissent par semer le bordel partout. D'ailleurs, pour commencer, il a sans doute oublié de brancher la prise du magnéto. Bien sûr, s'il trouve tout débranché... il se dira que ça prouve qu'on a eu de la visite. Il va flasher là-dessus et il tarira plus pendant des jours. Quelqu'un s'est amené, a repéré son piège et s'est cru malin de tout débrancher. S'ils ont trouvé la prise sortie, j'espère qu'ils l'auront rebranchée, et pas seulement ça, mais qu'ils auront vérifié le bon fonctionnement ; en fait, l'astuce aurait été de tester tout l'équipement de Barris avec le même soin que le leur, pour être sûr que ça collait, puis de tout remettre en position initiale : une bande vierge, mais prête à enregistrer au cas où quelqu'un — par exemple eux-mêmes tout à l'heure — entrerait

dans la maison. Sinon, Barris soupçonnerait toujours quelque chose.

Tout en conduisant, il poursuivit son analyse théorique de la situation. Il s'appuya sur un second exemple probant, quelque chose qu'on lui avait inculqué pendant sa formation à l'académie de police, à moins qu'il ne l'ait lu dans les journaux.

À savoir : l'une des formes les plus efficaces de sabotage industriel ou militaire consiste à se borner à provoquer des dégâts dont l'origine criminelle ne peut jamais être certifiée – ni même, si possible, décelée. Quand on relie une bombe à l'allumage d'une automobile, la présence d'un ennemi devient évidente ; lorsqu'il s'agit d'un bâtiment public ou du siège d'un parti qui part en fumée, on peut préciser que c'est un ennemi politique. Mais quand on a affaire à un accident ou à une série d'accidents, dus à un équipement défectueux, surtout si ce mauvais fonctionnement se révèle progressivement, étalé avec une apparence de naturel sur une certaine période de temps où se produisent des incidents mineurs, alors la victime – qu'il s'agisse d'un individu ou d'un parti – se trouve dans l'impossibilité d'organiser une défense pratique.

Bien au contraire, songea Arctor qui roulait maintenant à très petite vitesse, l'individu visé commence à croire qu'il verse dans la paranoïa et qu'en réalité il n'a pas d'ennemi ; il doute de lui-même. Sa voiture déconne ? Normal. Il traverse une période de déveine, voilà tout. Et ses copains sont de cet avis. Tout ça, c'est dans sa tête. Et ça le démolit plus sûrement que n'importe quelle entourloupe dont on peut retrouver l'origine. Seulement ça prend plus longtemps. « La » ou « les » personnes qui veulent sa peau en sont réduites à bricoler et à guetter les occasions sur une longue période. Pendant ce temps, si la victime parvient à identifier ses ennemis, elle a une bonne chance de les prendre de vitesse – en tout cas, meilleure que si ceux d'en face ont recours au fusil à lunette. Ça, c'est à son avantage.

Il savait que tous les pays du monde forment des agents afin de les envoyer desserrer quelques boulons ici, dénuder quelques câbles là, couper quelques fils ailleurs, allumer de petits incendies, égarer des dossiers – rien que des bricoles. Un bout

de chewing-gum placé dans la photocopieuse d'une administration peut causer la perte d'un document vital et irremplaçable : au lieu de recueillir une copie, on provoque la destruction de l'original. Les hippies des années soixante n'ignoraient pas qu'avec une bonne dose de savon et du papier hygiénique, on peut bousiller le tout-à-l'égout d'un bâtiment officiel et mettre le personnel à la rue pendant une semaine. Une boule de naphthaline dans le réservoir d'un véhicule claque le moteur en deux semaines, alors que l'engin se trouve dans une autre ville, et aucune impureté n'apparaît à l'analyse du carburant. Tout émetteur de radio ou de télé peut être réduit au silence : il suffit qu'une hie ou une sonnette sectionne accidentellement un câble d'alimentation. Et ainsi de suite.

Beaucoup parmi l'aristocratie et les hautes classes de l'ancien temps savaient à quoi s'en tenir au sujet des domestiques, des jardiniers et autre valetaille : un vase brisé par-ci, par-là un inestimable bijou de famille qui glisse d'une main gourde...

« Pourquoi diable as-tu fait ça, Rastus Brown ? »

— Ah ! ben ça alo', pat'on, j'ai-t-y pas oub'ié de... » Contre cela, nul recours ou si peu.

Il pouvait s'agir d'un riche propriétaire, d'un écrivain politique impopulaire aux yeux du régime, d'un petit pays à l'indépendance toute neuve qui montrait le poing aux États-Unis ou à l'Union soviétique...

Quelque temps auparavant, la femme d'un ambassadeur américain au Guatemala s'était vantée de posséder en la personne de son époux un véritable *pistolero* qui avait contribué à renverser le régime progressiste de cette petite nation. Sa tâche accomplie, l'ambassadeur avait été transféré dans un autre petit pays, en Asie. Un jour, tandis qu'il pilotait sa voilure de sport, il découvrit brusquement un lent et encombrant camion de foin qui débouchait d'un chemin de traverse, juste sous son nez. L'instant d'après, il ne restait plus du *pistolero* qu'une poignée de confetti. Ça ne lui avait pas servi à grand-chose de trimbaler son artillerie, ni de disposer d'une milice privée, levée pour lui par la C.I.A. Son épouse n'écrivit pas de poème épique cette fois-là.

« Pa'dong' m'sieu, avait dû répondre le conducteur du camion aux autorités locales, moi fait quoi ? Just' oublié de... »

Ou encore son ex-femme. À l'époque, Arctor travaillait comme enquêteur pour une compagnie d'assurances (« Est-ce que vos voisins d'en face boivent beaucoup ? ») et sa femme n'aimait pas le voir rédiger ses rapports tard le soir au lieu de tomber en admiration à sa seule vue. Dans les derniers temps de leur mariage, elle avait mis au point plusieurs stratagèmes afin de troubler ces séances tardives de travail : elle se brûlait la main en allumant une cigarette, recevait une poussière dans l'œil, nettoyait son bureau, tournait sans fin autour de sa machine à écrire, à la recherche de quelque objet introuvable. Au début, il consentait en rechignant à abandonner son travail pour « tomber en admiration à sa seule vue ». Et puis il s'était cogné la tête dans la cuisine en cherchant l'appareil à griller le maïs et avait trouvé une meilleure solution.

Luckman parlait. « S'ils nous tuent nos animaux, je les ferai tous sauter. Je ferai venir des pros de L.A. Peut-être un groupe de Panthères.

— Ils ne feront pas ça, dit Barris. Ils n'ont rien à y gagner. Les animaux ne leur ont rien fait.

— Et moi, alors ? jeta Arctor.

— Ils semblent le penser.

— *Si j'avais su que c'était sans danger, je l'aurais tué moi-même*, récita Luckman. Tu te rappelles ?

— Oui, mais elle était straight, fit Barris. Cette fille-là ne flashait jamais et elle était pleine aux as. Tu te rappelles son appartement ? Les riches ne comprennent jamais la valeur de l'existence. Voilà encore un truc à ne pas perdre de vue. Tu te souviens de Thelma Kornford, Bob ? La petite aux gros nichons – elle ne portait jamais de soutien-gorge et on passait notre temps à s'asseoir à côté d'elle pour reluquer ses nibards. Le jour où elle est venue nous chercher pour tuer cet agrion qui se trouvait chez elle ? Et quand on lui a expliqué... »

Rivé à son volant mais sans accélérer l'allure, Bob Arctor quitta un instant les considérations théoriques pour repasser le film de cet épisode qui les avait tous marqués : la jeune bourgeoise bien propre avec son col roulé, son balcon bien garni

et son pantalon à pattes d'éléphant, qui voulait qu'ils aillent tuer un bon gros insecte utile, de surcroît, car il supprimait les moustiques ; et cette année-là on annonçait une vague d'encéphalite dans le comté d'Orange. Après qu'ils eurent vu le monstre et expliqué de quoi il retournait, elle leur avait dit ces mots qui devinrent pour eux une sorte de devise parodique, slogan qu'il fallait craindre et mépriser :

SI J'AVAIS SU QUE C'ÉTAIT SANS DANGER
JE L'AURAIS TUÉ MOI-MÊME.

À leurs yeux, cette formule résumait encore tout ce dont il fallait se méfier chez les straights, leurs ennemis (à supposer qu'ils eussent des ennemis) ; il est certain qu'une personne telle que Thelma Kornford, avec une bonne éducation et l'argent de papa-maman, se rangeait d'un coup dans le camp ennemi en prononçant cette phrase suffisante pour les faire fuir – ce qu'ils firent d'ailleurs ce jour-là, plantant la jeune personne perplexe au milieu de son appartement pour regagner à la hâte leur piaule bordélique. Le gouffre qui séparait leur univers du sien était soudain devenu apparent, malgré les belles stratégies élaborées en secret afin de se faire la nana, et ce gouffre demeurait. Le cœur de cette fille était une cuisine vide, songea Bob Arctor : un sol carrelé et des canalisations, un égouttoir, masse pâle de surfaces récurées, avec au bord de l'évier un verre abandonné dont tout le monde se foutait.

Avant de jouer les agents infiltrés à plein temps, il avait un jour recueilli la déposition d'une paire de bourgeois aisés dont le mobilier avait été piqué en leur absence, de toute évidence par des junkies ; en ce temps-là, des straights vivaient encore dans les zones écumées par des bandes qui ne laissaient pas grand-chose après leur passage. Des professionnels, avec guetteurs munis de talkies-walkies qui faisaient le pet jusqu'à une borne plus haut ou plus bas dans l'avenue afin de signaler le retour des bourges. Arctor se rappelait les propos du couple : « Des gens capables de cambrioler chez vous et d'emporter votre télé couleur appartiennent à la même espèce de criminel qui torture les animaux et saccage des œuvres d'art inestimables. — Non, avait-il déclaré en interrompant la transcription de leur témoignage, qu'est-ce qui vous fait croire ça ? » Les toxicos

faisaient rarement du mal aux bêtes. En tout cas, il n'en avait jamais connu de cette espèce au cours de son expérience personnelle. Il avait vu des junkies soigner des animaux blessés et les nourrir pendant de longues périodes, là où les straights les auraient probablement fait « endormir » – voilà bien une expression straight, tiens, et comme par hasard, c'était aussi le terme employé jadis par le « Syndicat » pour les exécutions. Un jour, il avait assisté deux freaks complètement défoncés dans le pénible travail qui consistait à dévisser un chat qui s'était empalé sur un barreau de fenêtre brisé. Les freaks n'avaient plus les yeux bien en face des trous ni les idées bien claires, mais ils avaient travaillé, avec une patience et une délicatesse surprenantes, pendant près d'une heure afin de dégager complètement l'animal. Ils saignaient tous un peu, les freaks comme le chat, lequel se tenait d'ailleurs tranquille pendant que les deux gars le manipulaient, l'un de l'intérieur de la maison, côté musée, et l'autre dehors, côté queue. Le chat s'en tira sans trop de bobo et ils lui donnèrent à manger. Ils ignoraient qui pouvait être le propriétaire. Une odeur de nourriture avait dû attirer le minet sous la fenêtre brisée et comme il ne parvenait pas à éveiller l'attention des occupants, il avait tenté de sauter à l'intérieur. Seules ses plaintes étaient parvenues aux oreilles des deux toxicos, qui du coup avaient planté là leurs trips et leurs rêves afin de lui porter secours.

Quant aux « œuvres d'art inestimables », Arctor ne savait pas trop. À My Lay, pendant la guerre du Vietnam, quatre cent cinquante œuvres d'art inestimables avaient été saccagées sur ordre de la C.I.A. – sans parler des bœufs, poulets et autres animaux qui ne figuraient pas sur le catalogue. Ça le faisait toujours flipper un brin de penser à ça, et il ne fallait pas trop venir lui parler de musées et de tableaux dans ces moments-là.

« Croyez-vous, demanda-t-il sans cesser de s'appliquer à conduire, que le jour du Jugement, lorsque nous paraîtrons devant le Créateur, nos péchés seront énumérés par ordre chronologique ou par ordre, croissant ou décroissant, de gravité ? Parce que moi, quand je mourrai à quatre-vingt-six ans, je n'ai pas envie que Dieu vienne me tonner au visage, « ainsi donc, c'est toi le galopin qui a chipé les trois bouteilles de

Coca dans le camion garé devant le 7-11 en 1962 ? Va falloir que tu t'expliques en vitesse, fiston ».

— Moi, je crois que tout ça est traité par recoupements, affirma Luckman. On se contente de te refiler un listage où tout est déjà additionné sur une grande colonne. »

Barris se contenta de glousser. « Le péché est un mythe judéo-chrétien plutôt rétro. »

Arctor reprit la parole. « Peut-être qu'ils conservent tous tes péchés dans un grand bocal à cornichons » – il se tourna vers Barris, l'antisémite – « un grand bocal de conserves *casher*, et ils te le collent sur la tronche à ton arrivée. Bon, tu te retrouves tout dégoulinant de péchés. Les tiens, plus quelques autres qui se sont glissés là par erreur.

— Peut-être ceux d'un homonyme, avança Luckman. Un autre Robert Arctor. Il y a combien de Robert Arctor à ton avis, Barris ? » Il souligna sa question d'un coup de coude. « Est-ce que les ordinateurs de Cal Tech peuvent savoir ça ? Est-ce qu'ils peuvent répertorier tous les Jim Barris, pendant qu'ils y sont ? »

Bob Arctor se répéta la question. *Combien y a-t-il de Robert Arctor ?* Dingue. Au moins deux, à vue de nez. Le nommé Fred, qui se prépare à espionner le nommé Bob. Même type. Voire. Fred est-il vraiment le même que Bob ? Quelqu'un le sait-il ? Moi je le saurais, j'imagine, puisque je suis la seule personne au monde à savoir que Fred est Bob Arctor. *Mais qui suis-je ? Lequel des deux ?*

Ils se garèrent dans leur allée privée et remontèrent d'un air las vers la maison. Le mot de Barris était sur la porte et celle-ci n'était pas fermée à clé. Ils ouvrirent prudemment : à l'intérieur, rien ne semblait avoir été dérangé depuis leur départ.

Instantanément, les soupçons de Barris furent éveillés. Il s'empara prestement du calibre 22 caché au sommet d'une bibliothèque, près de la porte, et le tint fermement tandis que ses copains exploraient la pièce. Comme d'habitude, les bêtes vinrent réclamer leur pitance.

« Eh bien, Barris, déclara Luckman, je dois reconnaître que tu avais raison. Quelqu'un s'est pointé ici, pas de doute – tu le sens aussi, hein, Bob ? – il n'y a qu'à voir avec quelle minutie les

types ont effacé jusqu'à la moindre trace qu'ils auraient pu laisser : c'est bien la preuve de... » Il lâcha un pet dégoûté et alla se chercher une bière à la cuisine. « Barris, t'es complètement flippé. »

Tout occupé à déceler les signes révélateurs d'une présence étrangère, Barris ne l'écoutait pas. Arctor l'observait en songeant : peut-être qu'il va y arriver. Possible qu'ils aient oublié un truc, après tout. Étrange comme, de temps à autre, la paranoïa peut coïncider avec la réalité. Fugitivement. Dans des conditions très particulières. Aujourd'hui, par exemple. D'ici que Barris aille penser que j'ai délibérément attiré tout le monde hors de la maison afin que les types qui nous espionnent aient le champ libre... après, il aura vite fait de deviner qui sont ces types et pourquoi ils font ça. D'ailleurs, il le sait peut-être déjà, et depuis un petit bout de temps – assez longtemps pour avoir saboté mon céphascope, ma voiture, et Dieu sait quoi d'autre. Quand je vais allumer dans le garage, peut-être que toute la baraque va se mettre à flamber. Enfin, l'important est de savoir si l'équipe a pu installer tous ses moniteurs à temps. Il ne serait pas fixé avant d'avoir parlé à Hank et reçu de lui une preuve certaine sous la forme du plan d'installation des moniteurs, et de l'endroit où les mémoires à tambour pouvaient être alimentées. Plus tous les renseignements que le chef des « plombiers », et les divers experts concernés, jugeraient bon de lui donner, dans le cadre de l'opération de surveillance exercée à l'endroit du suspect, Bob Arctor.

« Regardez-moi ça ! s'exclama Barris, penché au-dessus d'un cendrier posé sur la table basse du salon. Venez par ici ! » Le ton n'admettait pas de réplique, et les deux autres s'approchèrent.

Arctor avança la main et sentit une légère chaleur qui montait du cendrier.

« Un mégot encore chaud, constata Luckman, un peu interloqué. Ouais, aucun doute là-dessus. »

Seigneur, songea Arctor. Ils ont vraiment merdé, en fin de compte. Un des types devait cloper, et il a écrasé son mégot ici. Donc, ils viennent de partir. Le cendrier débordait, comme d'habitude. Le mec a dû se dire que ça passerait inaperçu – encore un petit moment, et le clope aurait été froid.

« Attendez un instant. » Luckman se mit à examiner le cendrier de plus près et ramena un reste de joint enfoui parmi les mégots. « C'est ça qui chauffe encore. Ils se sont tapé un joint pendant qu'ils étaient ici. Mais qu'est-ce qu'ils ont bien pu fabriquer, bon Dieu ? » Partagé entre la colère et la frustration, Luckman regardait tout autour de lui. « Merde, Bob – Barris avait raison. *Quelqu'un est venu ici !* Ce joint est encore chaud, et tu peux le sentir en t'approchant » – il tint le mégot sous le nez d'Arctor. « Ouais, il brûle encore un peu, à l'intérieur. De la graine, probablement. Ils n'ont pas apporté beaucoup de soin à la fabrication, avant de le rouler.

— Ce joint, fit sombrement Barris, n'a peut-être pas été laissé ici par hasard. Il est possible qu'il ne s'agisse pas du tout de négligence.

— Qu'est-ce que tu vas chercher ? » Arctor se demandait quel policier en service aurait fumé un joint devant ses collègues au cours d'une opération de pose de micros.

« Peut-être ont-ils été envoyés spécialement pour planquer de la drogue chez nous. Une dénonciation anonyme, et le tour est joué... il y a peut-être de la dope dans le téléphone, ou dans les prises murales. Va falloir passer toute la maison au peigne fin avant qu'ils nous balancent. Et c'est sans doute une question d'heures.

— Occupe-toi des prises, fit Luckman, moi, je démonte le téléphone.

— Attends. » Barris leva la main. « S'ils nous prennent en train de farfouiller juste avant la descente...

— Quelle descente ? fit Arctor.

— Si on cavale dans tous les coins avec de la drogue pour la balancer aux chiottes, on pourra difficilement prétendre qu'on était pas au courant, même si c'est vrai. Ils nous prendront la main dans le sac. Possession caractérisée. Il se peut que ça fasse partie de leur plan.

— Eh, merde, lança Luckman, dégoûté, en se laissant tomber sur le canapé. Merde, merde, merde. On peut rien faire. Il y a sans doute de la dope dans un millier de planques qu'on pourra jamais trouver. On est baisés. » Il leva un regard furieux en direction d'Arctor. « *Baisés !* »

Arctor s'adressa à Barris. « Et ton magnéto relié à la porte ? » Il avait complètement oublié. Barris aussi, apparemment. Et Luckman.

« Oui, au point où on en est, ça devrait nous apprendre pas mal de choses. » Barris s'agenouilla et passa la main sous le canapé en grognant. Il ramena un petit magnétophone en plastique. « Oui, ça devrait nous en apprendre pas mal, commença-t-il, puis sa figure s'allongea. Bof, finalement, ça n'aurait sans doute pas compté tant que ça. » Il débrancha l'appareil et le posa sur la table basse. « On sait le principal : ils sont entrés dans la maison pendant notre absence. C'est surtout à ça que devait servir le truc. »

Un silence.

« Je parie que je devine ce qui s'est passé, dit Arctor.

— Dès leur arrivée, expliqua Barris, ils se sont empressés de mettre l'appareil en position arrêt. Je suis sûr de l'avoir laissé sur marche en partant, mais regardez – c'est sur arrêt. Alors, je...

— Ça n'a rien enregistré ? » consternation chez Luckman.

« Ils ont fait ça rondement, avant qu'un centimètre de bande ait eu le temps de défiler. Soit dit en passant, c'est un petit bijou, ce Sony. Tête séparée pour la lecture, l'effacement, l'enregistrement, plus un Dolby. Je l'ai eu pour pas cher. À une séance de troc. Il m'a jamais donné le moindre ennui.

— Stop. Il est temps de faire le point, dit Arctor.

— Absolument. Barris s'assit sur une chaise, se pencha en arrière et ôta ses lunettes. À ce stade, et compte tenu de leur tactique louvoyante, il n'y a pas d'autre solution. Tu sais, Bob, tu pourrais faire une chose, mais ça prendrait du temps.

— Vendre la maison et déménager », compléta Arctor.

Barris confirma de la tête.

« Enfin merde, protesta Luckman, c'est chez nous, ici.

— Que peut valoir aujourd'hui sur le marché une baraque comme celle-ci, et dans ce quartier ? » Barris croisa les bras derrière sa tête. « Je me demande à combien se monte le taux d'intérêt. Il se peut que tu fasses un bénéfice considérable, Bob. D'un autre côté, tu risques d'y laisser des plumes, en étant forcé

de vendre rapidement. Mais bon sang, on a affaire à des professionnels.

— Vous connaissez un bon agent immobilier ? » demanda Luckman.

Et Arctor : « Qu'est-ce qu'on va donner comme motif de vente ? Ils posent toujours la question.

— Ouais, on peut pas tellement lui donner la vraie raison. » Luckman réfléchit tout en buvant sa bière. « On pourrait dire... je trouve rien. Barris, qu'est-ce qu'on pourrait servir comme baratin ?

— On dira froidement qu'il y a de la drogue planquée dans tous les coins et que, comme on sait pas où, on a décidé de se tirer et de laisser le nouveau proprio trinquer à notre place. »

Barris n'était pas d'accord. « Non, on peut pas se permettre d'être aussi directs. Je suggère que Bob prétexte son boulot, qu'il dise qu'il a été muté.

— Où ça ? (Luckman)

— À Cleveland. » (Barris)

Et Arctor : « Je crois qu'on devrait dire la vérité. En fait, on devrait même placer une annonce dans le *L.A. Times* : "Maison moderne, trois chambres, deux salles de bains, chasse d'eau ultra-rapide, drogue premier choix planquée dans toutes les pièces, comprise dans prix global."

— Oui, seulement les gens commenceraient à demander de quelle drogue il s'agit, fit Luckman, et on n'en sait rien ; ça pourrait être n'importe quoi.

— On ne connaît pas davantage la quantité, murmura Barris. Les acheteurs voudront peut-être se renseigner sur la quantité.

— Exact, fit Luckman. Ça peut aller d'une once de douce, ou de la merde comme ça, à plusieurs livres d'héro. »

Barris eut une autre idée. « Moi, je propose qu'on téléphone aux stups pour les informer de la situation et leur demander de venir retirer la dope. Qu'ils fouillent partout, qu'ils la trouvent et nous en débarrassent. Parce que, voyons les choses en face, on aura pas le temps de vendre la maison. Je me suis renseigné sur les aspects légaux de ce genre d'entourloupe, et d'après la plupart des textes...

— Tu flippes complètement. » Luckman regarda son copain comme s'il s'était agi d'un des aphides de Jerry. « Téléphoner *aux stup*s ? On les aura sur le dos en moins de temps que... »

Barris poursuivit sans se troubler : « C'est notre meilleure chance. On peut tous passer au détecteur de mensonge pour prouver qu'on savait pas où c'était, ni ce que c'était, ni même qui l'avait mis là. Tout s'est passé à notre insu, sans notre accord. Si tu leur dis ça, Bob, tu seras mis hors de cause. » Une pause, puis il reconnut : « Enfin, tôt ou tard. Quand ça sera passé devant les tribunaux...

— Oui, mais à côté de ça, fit Luckman, on a nos propres stocks, et ceux-là, on sait où ils sont. Alors, il faudrait les virer aussi ? Suppose qu'on en oublie un ? Rien qu'un ? Tu vois le travail !

— C'est sans solution, conclut Arctor. Je crois bien qu'ils nous tiennent. »

Donna Hawthorne émergea d'une des chambres. Elle portait un drôle de bermuda, son visage était bouffi de sommeil et ses cheveux tout emmêlés.

« J'ai lu la note et je suis entrée, annonça-t-elle. Je suis restée à traîner un moment et puis je me suis écroulée. La note ne disait pas quand vous seriez de retour. Qu'est-ce que vous aviez à hurler ? Bon sang, mais vous êtes sous pression. Vous m'avez réveillée.

— Tu viens de fumer un joint ? lui demanda Arctor. Avant d'aller dormir ?

— Bien sûr. Sinon, je n'arrive même pas à m'endormir.

— C'est le bout de joint de Donna, fit Luckman. Rends-le-lui. »

Bon Dieu, songea Arctor, dire que j'avais marché à fond. On était en train de triper à mort, tous les trois. Il se secoua et cligna des paupières. Même avec ce que je savais, j'ai donné dans le trip parano avec eux, j'ai eu la tête au même endroit qu'eux — complètement mélangée. À nouveau le brouillard, le brouillard qui nous enveloppe tous ; le brouillard du rêve-déprime où nous flottons.

« Tu viens de nous en sortir, dit-il à Donna.

— Vous sortir de quoi ? » Donna était encore endormie, mais légèrement intriguée.

Pas de ce que je suis, ni de ce que je savais devoir se produire ici aujourd'hui. Mais cette nana – c'est elle qui m'a revissé la tête, qui nous a repêchés tous les trois. Une fille aux cheveux noirs fringuée bandant et sur qui je fais des rapports, avec qui je triche en espérant bien la troncher... une autre réalité triche-tronche avec cette fille au centre : un point de rationalité, et elle nous a débranchés d'un coup sec. Autrement, où seraient allées nos têtes, en fin de compte ? Nous trois, on était complètement à côté de nos pompes.

Mais pas pour la première fois. Pas même pour la première fois aujourd'hui.

« Vous ne devriez pas laisser la maison ouverte comme ça, fit Donna. Vous pourriez tout vous faire piquer et ce serait de votre faute. Même les grosses compagnies d'assurances capitalistes refusent de payer si vous laissez une porte ou une fenêtre ouverte. C'est surtout pour ça que je suis entrée après avoir lu la note. Il fallait bien que quelqu'un soit là, avec tout ouvert de cette manière.

— Depuis combien de temps es-tu là ? » demanda Arctor. Peut-être avait-elle compromis l'installation du matériel d'espionnage, ou peut-être que non. Probablement non.

Donna consulta sa Timex électrique à vingt dollars, cadeau de Bob. « Depuis environ trente-huit minutes. Dis donc, Bob » – son visage s'éclaira – « j'ai apporté ce bouquin sur les loups. Tu veux y jeter un coup d'œil ? C'est plein de trucs vachement durs, si ta tête va de ce côté-là.

— La vie, prononça Barris comme s'il se parlait à lui-même, n'est que ça et rien d'autre. Il n'existe qu'un seul trip, vachement dur. Dur jusqu'à la tombe. Pour tout et tous.

— Est-ce que je t'ai entendu déclarer que tu allais vendre la maison, ou bien l'ai-je rêvé ? Je n'arrivais pas à savoir ; ce que j'entendais paraissait tellement déconnant et, tu sais... bizarre.

— Nous sommes tous en train de rêver », dit Arctor. Si le drogué est le dernier à connaître sa condition, le dernier à savoir quand un type parle sérieusement est peut-être ce type lui-même. Il se demanda dans quelle proportion il prenait vraiment

au sérieux les foutaises que Donna avait entendues dans son demi-sommeil. Il se demanda quelle était la part de réalité, dans la folie de cette journée – folie qui était sienne – et quelle part n'avait été que démence marginale produite par la situation. Pour Donna, qui demeurerait à ses yeux le pivot de toute réalité, c'était là la question, naturelle, fondamentale. Il aurait aimé pouvoir y répondre.

7.

Le lendemain, Fred se présenta en complet brouillé afin de recevoir des nouvelles de l'opération plomberie.

« Les six holocaméras actuellement en batterie sur les lieux – nous estimons que six devraient suffire pour l'instant – retransmettent à un appartement sûr, situé plus bas dans la rue, mais dans le même îlot que la maison d'Arctor. » Hank poursuivit ses explications tout en déroulant sur la table métallique qui le séparait de Fred un plan de la maison de Bob Arctor. Cette vue glaça Fred, mais moins, finalement, qu'il ne l'aurait cru. Il saisit le document et étudia l'emplacement des diverses caméras, d'une pièce à l'autre : l'ensemble de la maison se trouvait en permanence sous surveillance vidéo, aussi bien que sur écoule.

« C'est donc à cet appartement que je consulterai les enregistrements, dit Fred.

— Nous l'utilisons comme point d'écoute permanente et de contrôle vidéo pour huit – ou peut-être est-ce neuf, à présent – maisons ou appartements placés en observation dans ce secteur particulier. Il vous arrivera de tomber sur d'autres agents secrets en train de consulter leurs enregistrements. *Portez toujours votre complet brouillé.*

— On me verra pénétrer dans l'immeuble. Il est situé trop près.

— Sans doute avez-vous raison, mais il s'agit d'un énorme complexe comprenant des centaines d'unités et sur le plan électronique, c'était le seul praticable. Il faudra s'en contenter, jusqu'à ce qu'on puisse obtenir un arrêté d'expulsion dans une autre unité. On y travaille... à deux blocs de là. Vous risquerez moins d'y être remarqué. C'est l'affaire d'une semaine ou peu s'en faut. Si les holocaméras pouvaient transmettre avec une résolution correcte, par micro-relais et lignes I.T.T. comme les plus anciens...

— Si Arctor, Luckman ou un autre freak me voient entrer dans l'immeuble, j'utiliserai le vieux gag : je saute une nana qui habite là. » Ça ne compliquait pas vraiment les choses ; en fait, ça réduirait le temps qu'il passait en déplacements non indemnisés, et ça, ça comptait. Il pourrait se trotter en douce jusqu'à l'appartement, passer ses enregistrements, relever les éléments significatifs qui devraient figurer dans ses rapports et éliminer les autres, puis retourner en vitesse à la...

... à ma propre maison. Celle d'Arctor. En haut de la rue, je suis Bob Arctor, le toxico placé sous surveillance à son insu, et tous les deux jours, je trouve un prétexte pour filer jusqu'à l'appartement du bas de la rue, où je deviens Fred, qui se passe des kilomètres et des kilomètres de pellicule holo afin de suivre mes actions, et tout ça me déprime. Sauf la protection – et les précieuses informations personnelles – que ça me procurera.

Il est probable que celui qui veut me coincer sera pris par les holocaméras en moins d'une semaine.

Cette constatation le mit à l'aise.

« Très bien, dit-il à Hank.

— Vous avez bien vu l'emplacement des caméras. Le cas échéant, vous pourrez assurer vous-même l'entretien lorsque vous vous trouverez chez Arctor sans personne à proximité. En temps normal, vous avez vos entrées là-bas, non ? »

Ah ! merde, se dit Fred. Si je fais ça, je figurerai sur les holobandes, et quand je les filerai à Hank, il faudra bien que je sois un des individus filmés. Ça réduit les possibilités.

Jusque-là, il n'avait jamais réellement expliqué à Hank comment il savait ce qu'il savait, au sujet des suspects ; en tant que Fred, il était lui-même l'appareil enregistreur, et transmettait l'information. Mais à présent, avec les holocaméras et les tables d'écoute, il ne pouvait pas couper automatiquement au montage tout ce qui permettait de l'identifier comme il le faisait en communiquant ses rapports de vive voix. Maintenant, on verrait Bob Arctor bricoler une caméra défectueuse ; son visage emplirait tout l'écran. D'un autre côté, il serait le premier à visionner les enregistrements en stock ; donc, il pourrait encore faire des coupures. Mais ça demanderait du temps, et beaucoup de soin.

Oui, mais que couperait-il ? Bob Arctor – tout Bob Arctor ? Arctor était le suspect. On l'éliminerait seulement quand il irait tripoter les caméras.

« Je me couperai au montage, déclara Fred. De manière à ne pas être vu. Simple précaution.

— Bien entendu. Vous n'avez jamais fait ça auparavant ? » Hank lui montra deux photos. « Vous vous servez d'une tête d'effacement qui élimine tous les endroits où vous-même, en tant qu'informateur, apparaissez. Ça, c'est pour les holos, évidemment. Pour l'écoute, il n'y a pas de politique fixe. Mais vous ne risquez aucun ennui sérieux. Nous parlons du principe que vous êtes un des membres de l'entourage d'Arctor et que vous fréquentez sa maison. Vous êtes Jim Barris ou Ernie Luckman, Charles Freck ou Donna Hawthorne...

— Donna ? » Il se mit à rire. Enfin, le complet se mit à rire. À sa manière.

« Ou Bob Arctor, poursuivit Hank en consultant sa liste de suspects.

— Je passe mon temps à balancer des informations sur moi-même.

— Par conséquent, vous avez intérêt à figurer de temps à autre sur les holobandes que vous nous remettrez, car si vous coupez systématiquement vos apparitions, nous saurons qui vous êtes par un simple processus d'élimination, que nous le voulions ou non. Au fond, la solution pour vous consiste à pratiquer un montage – comment dirais-je ? Inventif, artistique... créateur est le mot que je cherche... visant par exemple les brefs moments où vous serez seul dans la maison, occupé à faire de la recherche, à fouiller parmi les tiroirs et les papiers, ou à assurer l'entretien d'une caméra tandis que vous serez dans le champ d'une autre caméra, ou encore...

— Vous devriez tout simplement envoyer un type en uniforme chez lui une fois par mois. Il se présenterait comme suit : Bonjour monsieur, je viens assurer l'entretien de l'équipement de surveillance électronique installé clandestinement dans votre maison, votre téléphone et votre voiture. Peut-être qu'Arctor paierait la note.

— Je crois plutôt qu'il enverrait balader le type et s'évanouirait dans la nature. »

Fred le brouillé complet dit « Si Arctor a vraiment tant de choses à cacher. Ce n'est pas prouvé.

— Arctor en cache peut-être beaucoup. Nous avons reçu et analysé des informations plus récentes à son sujet. Aucun doute sérieux ne subsiste : c'est un faux jeton, un tricheur. Bref, il est bidon. Alors, ne le lâchez pas jusqu'à ce qu'on ait ramassé assez de choses pour le faire coffrer.

— Vous voulez qu'on planque de la came chez lui ?

— Nous en discuterons plus tard.

— Vous pensez qu'il occupe un échelon élevé de l'organisation S.M. ?

— Ce que nous *pensons* n'affecte aucunement votre travail. Nous sommes seuls juges ; *vous*, contentez-vous de nous faire part de vos conclusions, dans le cadre limité de vos activités. Je ne dis pas cela dans le but de vous diminuer, mais comprenez que nous disposons d'une grosse quantité d'informations à laquelle vous n'avez pas accès. L'ensemble du tableau – et un ensemble mis sur ordinateur.

— Arctor est foutu. Pour peu qu'il prépare quelque chose – et d'après ce que vous dites, j'ai l'impression que c'est le cas.

— On devrait avoir un dossier solide contre lui d'ici peu, et alors croyez-moi, on ne lui fera pas de cadeau – ce qui satisfera tout le monde. »

Stoïquement, Fred apprit par cœur l'adresse et le numéro de l'appartement – du coup, il se rappela avoir fréquemment aperçu dans les parages un jeune couple de marginaux disparu de la circulation depuis peu. Coffrés sans doute, et leur appartement récupéré pour l'espionnage. Il les aimait bien, ces deux-là. La fille aux longs cheveux de lin, et elle ne portait pas de soutien-gorge. Un jour, il l'avait vue croulant sous les provisions et avait offert de la reconduire en voiture. Elle était du genre macrobio, adepte des mégavitamines, des algues et du soleil. Douce, timide, mais elle avait refusé son offre. À présent, il comprenait pourquoi. De toute évidence, le couple détenait un stock, et, probablement revendait. De toute façon, si

l'appartement était requis, line simple inculpation pour possession suffisait, et ça, on l'obtenait sans peine.

À quoi servirait la maison désordonnée mais vaste de Bob Arctor, après l'arrestation de celui-ci ? À l'installation d'un centre d'espionnage électronique encore plus important, sans doute.

« La maison d'Arctor vous plairait, dit Fred. C'est sale et délabré, comme chez tout bon toxico, mais il y a de la place. Avec une belle cour et des tas d'arbustes.

— Ça recoupe le rapport des plombiers. De très bonnes possibilités.

— Ils ont dit ça, les plombiers ? De très bonnes possibilités ? » La voix brouillée cliquetait de façon exaspérante, sans timbre ni écho, ce qui ne fit qu'augmenter la colère de Fred. « Quoi, par exemple ?

— Au moins une chose évidente : le salon donne sur un carrefour, ce qui fait qu'on peut tracer le parcours des véhicules et relever les plaques minéralogiques... » Hank fouilla parmi ses papiers. « Mais Burt quelle-gueule-a-t-il-déjà ? qui dirigeait l'équipe des plombiers, est d'avis que vu l'état de délabrement où se trouve la maison, par manque d'entretien, ça ne vaut plus la peine de la récupérer. Mauvais placement.

— Délabrement ? Quel délabrement ?

— Le toit.

— Le toit est en parfait état.

— Les peintures, à l'extérieur comme à l'intérieur. L'état des sols. Les éléments de cuisine.

— Baratin, bourdonna Fred, ou du moins le complet. Possible qu'Arctor laisse s'empiler la vaisselle et les ordures, et oublie de passer un coup de balai, mais après tout, que peut-on espérer de trois mecs qui habitent ensemble sans fille ? Sa femme l'a quitté, et tout ça, c'est le rôle des femmes. Si Donna Hawthorne était venue s'installer chez eux comme Arctor le désirait – l'en suppliait – elle y aurait remédié. De toute façon, en ce qui concerne la propreté, n'importe quelle équipe de nettoyage briquerait la maison en une demi-journée. Quant au toit, ça me fout vraiment en rogne, parce que...

— Donc, vous nous conseillez de récupérer la maison après l'arrestation d'Arctor ? »

Fred braqua son regard brouillé sur Hank.

« Alors ? » interrogea Hank, impassible, le stylo à bille en position d'attente.

« Je n'ai pas d'opinion. Ni dans un sens ni dans l'autre. » Fred se leva, prêt à partir.

« Vous ne vous tirez pas encore », annonça Hank en lui faisant signe de se rasseoir. Il pécha un feuillet parmi l'amoncellement de paperasses qui recouvrait son bureau. « J'ai ici une note de service...

— Vous avez toujours des notes de service pour tout le monde.

— ... une note de service vous enjoignant de vous présenter à la pièce 203 aujourd'hui même, avant votre départ.

— Si c'est au sujet de mon discours antidrogue de l'autre jour au Lions Club, j'ai déjà eu droit à une remontée de bretelles.

— Non, il ne s'agit pas de ça. » Hank lança le feuillet dans sa direction. « C'est pour autre chose. J'en ai fini avec vous, alors pourquoi n'iriez-vous pas tout de suite régler cette question ? »

Il se retrouva dans une salle toute blanche garnie d'un bureau métallique, de sièges et de meubles métalliques, le tout vissé au sol. Une chambre d'hôpital, stérile et froide, avec un éclairage trop cru. Il y avait même à droite une bascule portant l'inscription LAISSER LE SOIN DU RÉGLAGE AUX TECHNICIENS EXCLUSIVEMENT. Deux agents revêtus de l'uniforme de la police du comté d'Orange l'attendaient. Ils arboraient aussi des insignes médicaux.

« Vous êtes l'agent Fred ? » fit l'un d'eux, un type aux moustaches en guidon de vélo.

« Oui, monsieur. » Fred avait la trouille.

« Bien. Fred, je ne vous apprendrai sans doute rien en disant que vos présentations de rapport et vos séances d'instruction sont enregistrées et soumises à l'étude, dans le but de relever tout élément qui aurait pu passer inaperçu lors des entretiens proprement dits. C'est la procédure normale, naturellement, et elle s'applique à tous les agents qui rendent compte verbalement de leur mission, pas uniquement à vous. »

L'autre médico intervint. « Il en va de même pour toutes les autres formes de contact que vous entretenez avec le service, tels que les appels téléphoniques et activités annexes du genre de votre récent discours devant les membres du Rotary Club d'Anaheim.

— Il s'agit du Lions Club.

— Fred, prenez-vous de la Substance Mort ? demanda le type de gauche.

— C'est une question de pure forme, précisa son collègue, car nous considérons que vous y êtes tenu dans le cadre de vos activités. Donc, inutile de répondre. Non que cela vous incriminerait, mais, je le répète, il s'agit d'une partie de la procédure. » L'homme indiqua une table recouverte d'un bric-à-brac où des cubes de plastique bariolés voisinaient avec d'autres objets que Fred ne put identifier. « Allez vous asseoir là-bas, agent Fred. Nous allons vous soumettre à une série de tests élémentaires. Ça ne prendra pas beaucoup de votre temps, et c'est absolument sans douleur.

— Au sujet de ce discours...

— Cette séance est motivée par une enquête menée récemment dans le service, et dont les conclusions indiquent qu'au cours du mois écoulé, un certain nombre d'agents secrets affectés à ce secteur ont été admis dans des cliniques neurologiques pour aphasiques. »

Guidon-de-vélo, qui venait de parler, se munit d'un stylo, de quelques formulaires, et s'installa en face de Fred.

« Vous êtes conscient que l'usage de la Substance M entraîne un risque élevé de dépendance ? demanda le collègue.

— Bien sûr, j'en suis conscient.

— Nous allons vous faire subir ces tests dans un ordre précis, reprit le moustachu, en commençant par celui que nous nommons B.G., ou...

— Vous pensez que je suis devenu toxico ?

— Que vous le soyez ou non importe peu, car d'ici cinq ans, l'armée aura mis au point un agent stabilisateur.

« Ces tests ne concernent pas les propriétés addictives de la Substance M, mais — écoutez, laissez-moi d'abord vous administrer ce test de détection des formes, destiné à mesurer

vosre aptitude à distinguer une forme de son contexte. Vous voyez ce diagramme ? » L'homme plaça un croquis sous les yeux de Fred. « Parmi toutes ces lignes apparemment dépourvues de sens se dissimule un objet connu de tous. À vous de me dire ce qu'est... » Pièce au dossier. En juillet 1969, Joseph Bogen publia son article révolutionnaire : « *L'autre côté du cerveau : un esprit en apposition.* » Dans ce texte, Bogen citait l'obscur Dr A. L. Wigan, qui écrivait en 1844 :

Semblable aux organes qui agissent sur lui, l'esprit est essentiellement double. Depuis que cette idée s'est présentée à moi, j'ai consacré plus d'un quart de siècle à son examen sans parvenir à trouver une réfutation valable, voire simplement plausible, à lui opposer. Je m'estime donc en mesure de prouver : 1. que chaque « cerveau », en tant qu'organe de pensée, forme un tout parfaitement distinct ; 2. qu'un processus mental distinct peut être mené simultanément dans chaque « cerveau ».

Dans son article, Bogen conclut ainsi : « Je pense (avec Wigan) que chacun d'entre nous possède deux esprits à l'intérieur d'un même individu. L'argumentation de cette thèse exige l'agencement d'un grand nombre de détails. Toutefois, nous devons finalement affronter la principale résistance aux vues de Wigan : je fais allusion à ce sentiment d'Unité ressenti subjectivement par chacun d'entre nous. Cette intime conviction d'être Un est particulièrement chère au cœur de l'homme occidental... »

« ... cet objet, et de me l'indiquer sur le croquis. »

On se fout de moi, pensa Fred. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-il en regardant l'agent et non le croquis. Je parie que c'est mon discours au Lions Club. » Il n'en doutait plus.

Le moustachu ne releva pas. « Chez de nombreux usagers de la Substance M, il se produit une rupture entre les hémisphères cérébraux. Il y a perte de l'intégration consciente, qui affecte aussi bien le dispositif perceptif que le dispositif cognitif, bien qu'en apparence, celui-ci continue de fonctionner normalement.

Mais comme ce qu'il reçoit de l'appareil perceptif se trouve maintenant contaminé par le dédoublement, il cesse peu à peu de fonctionner et se détériore à son tour. Avez-vous localisé l'objet familier dans ce croquis ? Pouvez-vous me l'indiquer ?

— Vous ne faites pas allusion à la présence de traces de métaux lourds dans les emplacements neurorécepteurs, n'est-ce pas ? À l'irréversibilité de...

— Non. » Cette fois, l'autre agent prit la parole. « Il ne s'agit pas de lésions, mais d'une forme de toxicité, de toxicité cérébrale. Une psychose toxique qui affecte le système perceptif en le scindant. Ce que vous avez devant vous, le test B.G., mesure le degré d'exactitude avec lequel votre système perceptif peut agir comme un tout unifié. La voyez-vous, cette forme ? Elle devrait vous sauter aux yeux.

— Je vois une bouteille de Coca.

— La réponse correcte est : une bouteille de soda », fit le médico assis. Il escamota prestement le premier croquis et le remplaça par un autre.

« Avez-vous remarqué quelque chose en étudiant mes présentations de rapport, mes séances d'instruction ? demanda Fred. Quelque chose qui cloche ? » C'est ce foutu discours. « Et ce discours que j'ai prononcé ? Ai-je manifesté un dysfonctionnement bilatéral à ce moment-là ? Est-ce la raison pour laquelle on m'a traîné ici afin de subir ces tests ? » Il connaissait la littérature concernant ces expériences de *split-brain* qui provoquent un dédoublement du cerveau par section des commissures réunissant les deux hémisphères : le service communiquait occasionnellement quelques documents à ses agents.

« Non, répondit Guidon-de-vélo, ceci n'est que de la routine. Agent Fred, nous sommes parfaitement conscients que ceux d'entre vous qui travaillent sous couverture doivent absorber des drogues dans le cadre de leur mission. Ceux qui ont dû être admis dans des clini...

— À titre permanent ?

— Non, ils ne sont pas nombreux dans ce cas-là. Je le répète, il s'agit d'une simple contamination du système perceptif, qui pourrait se corriger avec le temps, et...

— Du brouillard, rien que du brouillard. Ça brouillasse sur tout.

— Avez-vous des interférences ? demanda tout à coup l'un des agents.

— Comment ça ? dit Fred, incertain.

— Interhémisphériques. Lorsque l'hémisphère gauche, où sont normalement localisées les fonctions du langage, est endommagé, il arrive que l'hémisphère droit le supplante au mieux de ses capacités.

— Je ne sais pas, pour les interférences. Pas que j'aie remarqué.

— Des pensées qui ne vous appartiennent pas. Comme si une autre personne, un autre esprit pensait en vous. Mais d'une manière qui diffère de vos propres processus habituels. Jusqu'à des mots d'une langue étrangère que vous ignorez. Des mots acquis par perception marginale au cours de votre vie.

— Rien de tel. Je m'en serais rendu compte.

— Oui, c'est probable. Si l'on se fie au témoignage de gens qui ont souffert de lésions de l'hémisphère gauche, l'expérience est plutôt affreuse. On pensait jadis que la dominance cérébrale de l'hémisphère gauche dans le langage était totale, mais c'était avant que des tas et des tas de gens bousillent leur hémisphère gauche par les drogues, et donnent au droit une chance d'entrer en scène, de pallier le manque.

— Je guetterai le moindre signe, soyez tranquille », dit Fred, conscient du côté mécanique de sa diction, qui rappelait l'écolier appliqué. D'ac pour obéir aux mornes directives des représentants de l'ordre. Les plus gros que lui, ceux qui sont en position d'imposer leur volonté, qu'elle soit raisonnable ou pas.

Tu oublies, un point c'est marre. Fais ce qu'on te dit.

« Que voyez-vous sur ce second dessin ?

— Un mouton.

— Montrez-le-moi. » Guidon-de-vélo se pencha en avant et fit tourner le dessin. « Une altération de l'aptitude à distinguer une forme de son contexte, ça peut vous donner les pires ennuis. Au lieu de ne percevoir aucune forme, on perçoit des formes incorrectes. »

Par exemple la merde de chien, songea Fred. Comme forme incorrecte, ça se pose un peu là. Selon tous les critères. Il se...

Les données disponibles indiquent que l'hémisphère dominé, le « muet », possédant surtout des capacités de synthèse dans le traitement des informations reçues, se spécialise dans la perception gestalt. Par contraste, l'hémisphère dominant fonctionne de façon plus analytique, logique, à la façon d'un ordinateur. Les résultats suggèrent qu'une raison possible de la latéralisation hémisphérique chez l'homme tient à une incompatibilité fondamentale entre les fonctions linguistiques et la perception synthétique.

... sentait malade, déprimé, presque comme lors de son discours au Lions Club. « Il n'y a pas de mouton là-dedans, n'est-ce pas ? Étais-je loin du compte ? »

— Il ne s'agit pas d'un test de Rorschach, dit le moustachu, où une tache imprécise peut être interprétée de diverses manières par divers sujets. Ici, nous avons affaire à un objet spécifique, conçu et dessiné de manière à ne pouvoir être confondu. Dans le cas qui nous occupe, c'est un chien.

— Un quoi ?

— Un chien.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ? »

Il ne voyait pas le moindre chien. « Montrez-le-moi. » Le médico...

Cette conclusion provient d'expériences de *split-brain* menées chez les animaux, dont on peut entraîner chaque hémisphère à percevoir, à réfléchir et à agir de façon autonome. Chez l'homme, où la latéralisation de la logique propositionnelle est nette, l'autre hémisphère se spécialise dans un mode de pensée différent que nous pourrions nommer *appositionnel*. Les règles ou méthodes selon lesquelles s'élabore, de « ce côté-ci » du cerveau (le côté qui parle, lit et écrit), la logique propositionnelle ont longtemps été soumises à des analyses de syntaxe, de sémantique, de

logique mathématique, etc. Les règles d'élaboration de la pensée appositionnelle, de l'autre côté du cerveau, demanderont à être étudiées pendant encore de nombreuses années.

... retourna le bristol. Au verso se trouvait le dessin rudimentaire d'une silhouette de chien, et Fred reconnaissait à présent la forme enfouie dans le fouillis de lignes du recto. Il s'agissait même d'une race bien précise : un lévrier, dont on reconnaissait le ventre creux.

« Et ça veut dire quoi, que j'aie vu un mouton à la place ?

— Sans doute un simple blocage psychologique », fit le médico resté debout en reposant le poids de son corps d'une jambe sur l'autre. « Ce n'est qu'une fois toute la série de dessins examinée, et les autres tests... »

Le moustachu lui coupa la parole tout en présentant un nouveau dessin. « La supériorité de ce test sur le Rorschach tient à ce qu'il ne fait pas appel à l'imagination. Il y a autant de solutions fausses que vous pouvez en imaginer, *mais il n'y en a qu'une d'exacte*. Celle qui a été dissimulée dans chaque dessin par le service de psychographie des États-Unis et certifiée bonne par lui ; la vérité, elle est là, parce qu'elle nous vient de Washington. Vous saisissez ou vous ne saisissez pas, et si vous *manifestez une tendance* à ne pas saisir, ça veut dire qu'on tient chez vous une altération fonctionnelle de la perception, et on vous met au sec pendant quelque temps, jusqu'à ce que vous passiez les tests correctement.

— Dans une clinique fédérale ?

— Oui. Bon, à présent, que voyez-vous dans ce dessin, parmi les lignes noires et blanches ? »

Mortville, se dit Fred en étudiant le dessin. Voilà ce que je vois, la mort plurielle, et pas seulement dans sa forme convenue. La mort partout. Des petits exécuteurs de trois pieds de haut dans des voitures d'infirmités.

« Dites-moi tout de même : est-ce mon discours du Lions Club qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— Non, finit par dire le mec debout, c'est venu d'un échange qui, disons-le, n'était pas service-service. Hank et vous en train

de discuter le bout de gras il y a une quinzaine de jours... comprenez bien qu'il y a toujours un décalage d'ordre technologique dans le traitement de tout ce fatras, de la crue d'information qui nous submerge. On n'en est pas arrivé à votre discours. Ça prendra bien encore deux jours.

— Alors, qu'est-ce que c'était que cette discussion ?

— Une histoire de bicyclette volée, répondit le moustachu. Une prétendue bicyclette à sept vitesses. Vous vous demandiez où étaient passées les trois vitesses manquantes, vous y êtes ? » Une fois de plus, les médecins échangèrent un regard. « Vous supposiez qu'elles traînaient toujours sur le sol du garage où le vol avait eu lieu...

— Hé, minute, protesta Fred. C'était la faute à Freck, pas la mienne. Il en a fait une montagne, de cette histoire. Moi, je trouvais juste ça marrant. »

BARRIS (*planté au milieu du living, l'air très satisfait, avec un grand vélo flambant neuf*) : Regardez ce que j'ai eu pour vingt dollars.

FRECK : Qu'est-ce que c'est ?

BARRIS : Un vélo de course à dix vitesses, état presque neuf. Je l'ai repéré dans le jardin des voisins, je me suis renseigné : ils en avaient quatre, alors j'ai offert vingt dollars cash et ils me l'ont vendu. C'étaient des Noirs. Ils me l'ont même passé par-dessus la barrière.

LUCKMAN : Je ne savais pas qu'on pouvait se procurer un dix-vitesses presque neuf pour vingt dollars. Marrant, ce qu'on peut obtenir pour ce prix-là.

DONNA : Il ressemble à celui que la fille qui habite en face de chez moi s'est fait piquer le mois dernier. C'est sans doute ces Noirs qui ont fait le coup.

ARCTOR : C'est sûr, s'ils en ont quatre et qu'ils les revendent si bon marché.

DONNA : Tu devrais le rendre à ma voisine, si c'est bien le sien. Ou tu devrais au moins le lui montrer pour qu'elle voie si c'est celui-là.

BARRIS : C'est un vélo d'homme. Donc, impossible.

FRECK : Pourquoi dis-tu qu'il a dix vitesses alors que j'en vois que sept ?

BARRIS (*surpris*) : Quoi ?

FRECK (*allant jusqu'au vélo pour prouver ses dires*) : Regarde, cinq vitesses ici et deux à l'autre bout de la chaîne. Cinq et deux...

Quand le chiasma d'un singe ou d'un chat est divisé suivant un plan sagittal, les informations fournies à l'œil droit ne sont communiquées qu'à l'hémisphère droit, et il en va de même pour l'autre hémichamp. Un animal ayant subi cette opération peut être entraîné à choisir entre deux symboles au moyen d'un seul œil, et des tests ultérieurs montreront qu'il est capable d'accomplir le choix correct au moyen de l'autre œil. En revanche, si les commissures, et particulièrement le corps calleux, ont été sectionnées avant la phase d'entraînement, l'œil initialement masqué et son hémisphère ipsilatéral doivent être entièrement rééduqués. Autrement dit, l'éducation n'est pas transmise d'un hémisphère à l'autre s'il y a eu section préalable des commissures. C'est ce que montrent les travaux fondamentaux de Myers et Sperry (1953 ; Sperry, 1961 ; Myers, 1965 ; Sperry, 1967).

... égale sept. Ça ne donne qu'un vélo à sept vitesses.

LUCKMAN : Oui, mais même un vélo à sept vitesses, ça vaut le coup à vingt dollars. C'est quand même une bonne affaire.

BARRIS (*piqué au vif*) : Ces Noirs m'ont dit qu'elle possédait dix vitesses. C'est de l'arnaque.

(*Tout le monde s'assemble pour examiner la bicyclette. Ils comptent et recomptent les vitesses.*)

FRECK : À présent, j'en compte huit : six devant, deux derrière. Ça fait huit.

ARCTOR (*logique*) : Mais il devrait y en avoir dix. Les vélos à sept ou huit vitesses, ça n'existe pas. Pas à ma connaissance. Qu'est-ce qui a pu arriver aux vitesses qui manquent ?

BARRIS : Ces Noirs ont dû trafiquer le vélo, le démonter sans disposer des outils adéquats ni des connaissances

techniques nécessaires, et quand ils l'ont remonté, ils ont laissé trois vitesses par terre. Elles sont sans doute encore sur le sol de leur garage.

LUCKMAN : Dans ce cas, on devrait aller les leur réclamer.

BARRIS (*ruminant sa colère*) : Mais c'est sans doute là l'arnaque : ils proposeraient de me les revendre au lieu de me les donner comme ils le devraient. Je me demande ce qu'ils ont abîmé d'autre. (*Il quête l'approbation générale.*)

DONNA : Tu es bien sûr qu'il n'y a que sept vitesses ?

FRECK : Huit.

DONNA : Sept, huit, peu importe. Ce que je veux dire, c'est qu'avant d'aller là-bas, tu ferais bien de te renseigner. Ce vélo ne m'a pas l'air d'avoir été démonté. Avant d'aller les engueuler, sois sûr de ton affaire. Tu me suis ?

ARCTOR : Elle a raison.

LUCKMAN : Mais à qui demander ? Qui connaît-on comme autorité en matière de vélo de course ?

FRECK : On n'a qu'à demander au premier venu. Sortons le vélo, et le premier freak qui se présente, on lui demande. Comme ça, on aura un point de vue désintéressé.

(Tous ensemble, ils sortent le vélo devant la maison, et tombent aussitôt sur un jeune Noir en train de garer sa voiture. Ils lui montrent les sept – huit ? – vitesses et lui demandent de leur indiquer le nombre exact, quoique tous – à l'exception de Charles Freck – puissent voir qu'il n'y en a que sept : cinq à un bout de la chaîne et deux à l'autre. Cinq et deux égale sept. Ils le voient de leurs propres yeux. Alors quoi ?)

LE JEUNE NOIR (*calme*) : L'astuce, c'est qu'il faut multiplier le nombre de vitesses de l'avant par celui de l'arrière. Multiplier, pas additionner, parce que voyez-vous, la chaîne saute d'une vitesse à l'autre, ce qui vous donne proportionnellement cinq (*il indique les cinq vitesses*) fois l'une des deux vitesses avant (*il les désigne également*), soit cinq fois un, qui font cinq, puis, lorsque vous actionnez le levier sur le guidon (*Il fait la démonstration*) et que la chaîne saute à l'autre vitesse avant, encore cinq fois un. Cinq et cinq dix. Vous voyez comment ça marche ? On obtient toujours les vitesses en...

(Ils le remercient et ramènent en silence le vélo à l'intérieur de la maison. Le jeune Noir, qui n'a pas plus de dix-sept ans et leur est parfaitement inconnu, achève de ranger son vieux modèle commercial incroyablement déglingué. Ils referment la porte et restent plantés dans l'entrée.)

LUCKMAN : Quelqu'un a de la came ? La came isole de force.

(Personne...

Toutes les expériences prouvent que la séparation des hémisphères crée deux sphères indépendantes de conscience sous un seul crâne, c'est-à-dire à l'intérieur d'un seul organisme. Ce résultat dérange un certain nombre de gens qui voient dans la conscience une propriété indivisible du cerveau humain. À d'autres, selon lesquels les capacités de l'hémisphère droit ne dépassent pas le niveau de simples automatismes, ce même résultat semble prématuré. Assurément, l'inégalité hémisphérique existe chez les sujets examinés, mais il se peut qu'elle soit uniquement caractéristique desdits sujets. On peut parfaitement envisager que le dédoublement du cerveau chez un sujet très jeune favorise le développement séparé par chaque hémisphère de fonctions mentales élevées, de l'ordre de celles qui sont uniquement développées chez l'individu normal par l'hémisphère gauche

... ne rit.)

« Nous savons que vous faisiez partie de ce groupe, fit le moustachu. Peu importe votre rôle. Aucun d'entre vous n'a été capable, en examinant le vélo, de reconnaître la simple opération mathématique qui permet de déterminer le rapport de démultiplication élémentaire de l'engin. » Fred sentit presque de la compassion dans la voix du médico, juste une petite dose de gentillesse. « Une opération comme celle-là sert de test d'aptitude dans les collèges techniques. Étiez-vous tous défoncés ?

— Non.

— On fait passer des tests comme ça à des enfants, insista l'autre médico.

— Alors, qu'est-ce qui clochait. Fred ? reprit le moustachu.

— J'ai oublié. » Il se tut, puis : « À mon avis, ça ressemble plutôt à un cafouillage des facultés cognitives, et pas perceptives. La pensée abstraite n'intervient-elle pas dans une situation comme celle-là ? Pas...

— C'est ce qu'on pourrait croire. Mais les tests montrent que le système cognitif échoue parce qu'il ne reçoit pas des données correctes. En d'autres termes, les informations reçues sont déformées de manière que, lorsqu'on veut les traiter abstraitement, on raisonne mal parce qu'on ne... » Le médico essaya d'exprimer ce qu'il voulait dire d'un geste.

— Mais un vélo à dix vitesses en possède bien sept, dit Fred. Nous l'avons perçu correctement : deux devant, cinq derrière.

— Seulement ce qu'aucun de vous n'a perçu, c'est leur interaction : cinq derrière avec *chacune* des deux devant, comme le Noir vous l'a expliqué. Était-ce un homme très instruit ?

— Probablement que non.

— Ce qu'il a vu différait de ce que vous tous, vous avez vu. Il a vu deux lignes indépendantes reliant l'avant au dispositif des vitesses arrière, deux lignes qu'il a perçues simultanément, entre les vitesses placées à l'avant et chacune de celles situées à l'arrière... Vous n'en avez vu qu'une.

— Mais alors, ça ferait six vitesses : deux à l'avant, dont une reliée à l'arrière.

— Ce qui est une perception erronée. Personne n'avait expliqué la chose à ce garçon noir. Ce qu'on lui avait appris, si tant est qu'on le lui ait appris, consistait à reconnaître par le raisonnement le rôle de ces deux lignes. L'une d'elles vous a totalement échappé. Bien qu'ayant compté deux vitesses avant, vous les avez *perçues* comme un ensemble homogène.

— J'essaierai de faire mieux la prochaine fois.

— Quelle prochaine fois ? Quand vous achèterez à nouveau une bicyclette à dix vitesses déjà piquée quelque part ? Ou au moment de traiter abstraitement tout le perçu de la journée ? »

Fred resta silencieux.

« Continuons le test, enchaîna le moustachu. Que voyez-vous dans celui-ci, Fred ?

— De la merde de chien en plastique, comme il s'en vend par ici, du côté de Los Angeles. Je peux partir, à présent ? » Ça recommençait comme au Lions Club.

Mais sa réplique lui valut tout de même les rires des deux agents.

« Vous savez, Fred, fit Guidon-de-vélo, si vous continuez à garder le sens de l'humour, vous vous en tirerez peut-être.

— M'en tirer ? Me tirer de quoi ? Des flûtes ? Du pétrin ? Me tirer en douce ? À bon compte ? Avec vingt ans ? Tirer au flanc ? Sur la ficelle ? La couverture à moi ? Précisez vos termes. Moi, c'est plutôt ma crampe que j'aurais envie de tirer, parce que je n'ai pas...

Le cerveau des mammifères supérieurs, y compris celui de l'homme, est un organe double composé de deux hémisphères reliés par un isthme de fibres nerveuses appelé *corps calleux*. Il y a une quinzaine d'années, Ronald E. Myers et R. W. Sperry firent cette étonnante découverte : lorsqu'on sectionne ce lien entre les deux moitiés du cerveau, chaque hémisphère se met à fonctionner de façon autonome comme un cerveau complet.

... pris mon pied sur ce plan-là depuis assez longtemps. Puisque vous êtes des psychologues, vous autres, et que vous avez écouté mes parlotes interminables avec Hank, dites-moi donc un peu comment m'y prendre avec Donna. Sur quel bouton faut-il appuyer ? Que faire, avec ce genre de petite nana douce mais entêtée ?

— Chaque fille est différente, répliqua le moustachu.

— Mais je veux dire l'approcher honnêtement. Je ne parle pas de la bourrer d'alcool et de barbitos pour se l'embourber pendant qu'elle est écroulée sur la moquette du living.

— Achetez-lui des fleurs, suggéra l'autre agent.

— Quoi ? » Les yeux brouillés s'écarquillèrent.

« À cette époque de l'année, on trouve des petites fleurs printanières. Allez faire un tour à la pépinière de Penney's ou du K. Mart. Ou achetez-lui une azalée.

— Des fleurs, murmura Fred. Vous voulez dire en plastique, ou bien des vraies ? Des vraies, je suppose.

— Des fleurs en plastique ne vous serviront à rien, commenta le moustachu. Elles ont toujours l'air... bidon, quoi. Ça fait bidon d'une manière ou d'une autre.

— Est-ce que je peux partir à présent ? »

Les deux médecins se regardèrent puis hochèrent la tête. « On vous fera subir des tests une autre fois, Fred, fit celui qui était resté debout. Ça ne presse pas tellement. Hank vous notifiera un nouveau rendez-vous. »

Pour quelque obscure raison, Fred eut envie de leur serrer la main, mais il se garda de le faire ; il se contenta de sortir sans un mot, l'air un peu abattu, intrigué, aussi, probablement parce que cette histoire lui était tombée dessus sans crier gare. Ils ont repassé tout le matériau me concernant, dans le but de détecter des signes de mon déséquilibre – et ils en ont trouvé. Suffisamment pour juger bon de me faire passer ces tests.

Des fleurs printanières, songea-t-il en prenant l'ascenseur. Des toutes petites ; elles poussent sans doute si près du sol que des tas de gens marchent dessus. Poussent-elles à l'état sauvage ? Ou dans des bacs, dans de vastes pépinières ? Je me demande à quoi ressemble la campagne. Les champs, les odeurs étranges, ce genre de choses. D'ailleurs, où trouve-t-on tout ça ? Où doit-on aller, comment y parvient-on et comment fait-on pour y demeurer ? Quel genre de voyage est-ce là et quel genre de billet prend-on ? Et à qui l'achète-t-on, ce billet ?

J'aimerais emmener quelqu'un avec moi, le jour où je me paierai ce voyage. Peut-être Donna. Mais comment demande-t-on ça à une fille, quand on ne sait même pas faire le premier pas vers elle. Quand on tire des plans à son sujet sans aboutir à rien de concret. On devrait pourtant faire vite, parce que les fleurs dont ils m'ont parlé, plus tard elles seront mortes.

8.

Sur le chemin de la maison d'Arctor, où il était généralement sûr de trouver quelques freaks réunis pour une petite défonce relax, Charles Freck préparait un gag pour ce vieux Barris. Il n'avait pas oublié cette histoire de rate, l'autre jour au *Fiddler's Three*, et voulait rendre à Barris la monnaie de sa pièce. Tout en évitant habilement les radars que la police planquait partout (les voitures-radar utilisées par la police pour contrôler certains conducteurs prenaient d'ordinaire l'apparence de vieilles fourgonnettes Volkswagen complètement décaties, peintes marron terne et conduites par des freaks barbus ; quand Freck apercevait un de ces engins, il ralentissait), il se projeta la séquence-fiction de sa bonne blague en avant-première :

FRECK (*mine de rien*) : J'ai acheté un plant² de méthédrine aujourd'hui.

BARRIS (*avec son petit air méprisant*) : La méthédrine, c'est comme la benzédrine ; c'est du speed, c'est une amphétamine, c'est de la poudre, en tout cas c'est synthétique et fabriqué en labo. Ce n'est donc pas un produit naturel comme l'herbe. Un plant de méthédrine, ça n'existe pas.

FRECK (*lui assenant le coup de grâce*) : Je veux dire que j'ai hérité quarante mille dollars d'un vieil oncle et acheté un labo clandestin, à un mec qui avait planqué toute son installation dans son garage et fabriquait sa méthédrine. C'est dans ce sens que...

Freck s'emmêlait un peu dans sa formulation, car tant qu'il conduisait, il devait mobiliser une partie de son attention afin de surveiller les feux et les véhicules autour de lui, mais il savait qu'une fois chez Bob, il étendrait Barris pour le compte avec

2 La plaisanterie (intraduisible) de Freck porte sur deux sens du mot *plant* en américain : plant, mais aussi, en argot, laboratoire ou dépôt clandestin de stupéfiants (*N.d.T.*).

cette histoire. Surtout s'il y avait du monde : désireux d'épater la galerie, Barris mordrait à l'hameçon et passerait aux yeux de tous pour le trou-du-cul qu'il était. Ça serait un juste retour des choses, parce que si quelqu'un ne pouvait pas supporter de faire les frais d'une plaisanterie, c'était bien Barris.

Au moment de se garer, il aperçut Barris et Bob Arctor devant la maison. Munis d'une boîte à outils, ils s'affairaient autour de la voiture d'Arctor, dont le capot était relevé.

Freck claqua sa portière et s'approcha d'un air nonchalant. « Hé mec... hé, Barris », fit-il en posant la main sur l'épaule de ce dernier, afin d'attirer son attention.

« Plus tard », grogna Barris. Il portait son bleu de travail, déjà sale au départ, mais encore agrémenté de cambouis.

Freck plaça son : « J'ai acheté un plant de méthédrine aujourd'hui. »

Barris fonça les sourcils d'un air excédé. « Gros comment ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ton plant, il est gros comment ?

— Beuh. » Freck perdait les pédales.

« Combien l'as-tu payé ? » demanda Arctor, tout barbouillé lui aussi. Freck vit qu'ils avaient sorti le carburateur, la durite, le filtre à air et tout un bazar.

« Dans les dix dollars, fit-il.

— Jim aurait pu te l'avoir à plus bas prix », répondit Arctor en se remettant au boulot. « Pas vrai. Jim ?

— Les plants de méthédrine, c'est tout juste si on les distribue pas gratis.

— Mais c'est tout un garage, putain ! protesta Freck. Une véritable usine qui sort un million de cachets à la journée ! Avec tout l'équipement pour le conditionnement. Tout. Tout !

— Pour dix dollars ? demanda Barris, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Où il se trouve, ton truc ? ajouta Arctor.

— Pas par ici. » Freck ne se sentait pas à l'aise. « Hé, lâchez-moi un peu, les mecs. »

Barris fit une pause – il en faisait beaucoup dans son travail, et il n'avait pas besoin de public pour cela. « Tu sais, Freck, si tu

prends trop de meth, ou si tu te shootes, tu commences à parler comme Donald Duck.

— Et alors ?

— Alors, personne comprend ce que tu racontes. »

Arctor intervint. « Qu'est-ce que tu dis. Barris ? Je comprends rien à ce que tu racontes. »

Visiblement ravi, Barris fit son imitation de Donald Duck. Ça eut l'air de plaire à Freck et à Arctor. Barris continua, s'en prenant finalement au carburateur.

« Que va-t-on faire, au sujet de ce carburateur ? » demanda Arctor, qui ne souriait plus.

Barris reprit sa voix normale, mais sans se départir de son sourire narquois. « Ta buse est tordue. Faudrait refaire tout le carburateur. Sinon, la buse va se bloquer pendant que tu rouleras sur l'autoroute, tu te retrouveras avec un moteur noyé et un type te rentrera dans le cul. Et pour peu que ça dure, tout le carburant qui te lessivera les parois des cylindres chassera la graisse, et tes cylindres seront rayés, foutus. Faudra les réaléser.

— Pourquoi la buse est-elle tordue ? » demanda Arctor.

Barris haussa les épaules sans répondre et continua de démonter le carburateur. Il laissa la question en suspens, car ni Freck ni Arctor ne connaissaient rien à la mécanique, surtout lorsqu'il s'agissait de réparations délicates comme celle-ci.

Vêtu d'une chemise super-chic et d'un jean serré, Luckman surgit de la maison. Il portait des lunettes noires et tenait un livre à la main. « J'ai téléphoné au garage. Ils sont en train de calculer à combien te reviendrait la remise à neuf du carburateur. Ils rappelleront, alors j'ai laissé la porte ouverte.

— Tu pourrais demander qu'on t'installe un modèle à quatre chambres au lieu de tes deux, tant que tu y es, dit Barris. Mais ça veut dire qu'il faudra faire poser un nouveau collecteur. On pourrait s'en procurer un d'occasion pour pas très cher.

— Le ralenti serait trop fort, contra Luckman. Si tu prends par exemple un Rochester à quatre chambres – c'est un truc comme ça que tu avais en tête ? Et les vitesses passeraient mal. La montée des rapports ne se ferait pas.

— On pourrait mettre des gicleurs de ralenti plus petits, suggéra Barris, ça compenserait. Et avec un compte-tours, il

pourrait contrôler le régime, de manière que son moteur ne s'emballe pas. Le tachymètre lui indiquerait quand la montée des rapports ne se fait pas. Normalement, dans ces cas-là, il suffit de donner un coup d'accélérateur, si la transmission automatique ne suffit pas. Et je sais où on peut se procurer un compte-tours. En fait, j'en ai un.

— Oui, fit Luckman, mais s'il forçait un peu trop sur le démultiplicateur en cas d'urgence sur l'autoroute, la vitesse ne passerait pas et le moteur s'emballerait au point de faire péter le joint de culasse ou pire, bien pire. C'est tout le moteur qui y passerait. »

Barris fit preuve de patience : « Il serait alerté en voyant l'aiguille du compte-tours s'affoler et réagirait.

— En doublant ? insista Luckman. Pendant qu'il serait en train de doubler un foutu semi-remorque ? Merde, il n'aurait pas le choix : il devrait foncer, et non retomber en arrière, quitte à bousiller le moteur, parce que sinon, il n'arriverait jamais à contourner l'obstacle.

— La vitesse acquise, rétorqua Barris. Dans un véhicule de ce poids, la vitesse acquise lui permettrait de passer, même s'il ralentissait.

— Et dans les montées, dit encore Luckman. La vitesse acquise ne te mène pas très loin quand tu doubles dans une montée. »

Barris se tourna vers Arctor. « Combien est-ce que cette... » Il se pencha pour voir la marque. « Cette Oldsmobile... »

Arctor devança la question. « Environ une demi-tonne. » Charles Freck le vit cligner de l'œil en direction de Luckman.

« Dans ce cas, tu as raison. Un véhicule aussi léger ne lui donnerait pas la force d'inertie suffisante. Encore que... » Il chercha un stylo et un bout de papier. « Une demi-tonne à cent trente kilomètres-heure, ça développe une force égale à... »

Arctor l'arrêta. « Il faut compter une demi-tonne avec les passagers, un réservoir plein et un gros carton de briques dans le coffre.

— Combien de passagers ? » demanda Luckman, sérieux comme un pape.

« Douze.

— C'est-à-dire six à l'arrière et six...

— Non. onze à l'arrière et le chauffeur tout seul devant. Comme ça, vois-tu, il y a plus de poids sur les roues arrière et ça augmente l'effort moteur. Et pas de risque de queue de poisson. »

Barris releva vivement les yeux. « Elle chasse, cette voiture ?

— À moins qu'on ne case onze personnes à l'arrière, dit Arctor.

— Dans ce cas, il vaudrait mieux remplir le coffre de sacs de sable, répliqua Barris. Trois sacs de deux cents livres. Ça permettrait une meilleure répartition des passagers, qui se trouveraient plus à l'aise. »

Luckman surenchérit. « Et pourquoi pas une caisse de six cents kilos d'or ? À la place de trois sacs de...

— Vous allez arrêter un peu de déconner ? coupa Barris. J'essaie de calculer la force d'inertie de cette voiture à cent trente à l'heure.

— Elle ne roulera jamais à cette vitesse, dit Arctor. L'un des cylindres est foutu. Je n'ai pas eu le temps de te le dire. J'ai coulé une bielle hier soir, pendant que je revenais du 7-11.

— Alors qu'est-ce qu'on fout à démonter le carburateur ? s'exclama Barris. C'est toute la culasse qu'il faut enlever. Et peut-être beaucoup plus. En fait, il se peut que tout le bloc soit H.S. C'est pour ça qu'elle refuse de partir. »

Charles Freck s'adressa à Arctor : « Ta voiture refuse de partir ?

— Elle refuse de partir parce qu'on a ôté le carburateur ». fit Luckman.

Cette phrase plongea Barris dans la perplexité. « Pourquoi a-t-on fait ça ? J'ai complètement oublié.

— Pour remplacer les ressorts et autres bricoles, dit Arctor. Pour que ça ne se mette pas encore à déconner en risquant de nous tuer. C'est le mécano d'Union Station qui nous l'a conseillé.

— Si vous arrêtiez un peu de jacasser comme la bande de speedés que vous êtes, lança Barris, ça me permettrait de terminer mes calculs et de vous dire comment cette voiture, pesant tel poids particulier, se comporterait avec un carburateur

Rochester à quatre chambres, auquel on aurait adapté comme il se doit des gicleurs de ralenti plus petits. » Il râlait vraiment, à présent. « Alors, BOUCLEZ-LA ! »

Luckman ouvrit son livre et bomba le torse de façon spectaculaire, faisant aussi saillir ses biceps. « Barris, je vais te faire la lecture. » Et il commença, avec beaucoup d'aisance : « Celui à qui il est donné de voir le Christ plus réel que toute autre réalité...

— Hein ? s'exclama Barris.

— ... que toute autre réalité de ce monde, le Christ présent partout et toujours plus présent, le Christ, détermination ultime et Principe plasmatique de l'Univers...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Arctor.

— Teilhard de Chardin.

— Luckman, je rêve...

— Celui-là vit en un lieu où la détresse de la multiplicité ne peut l'atteindre, et qui constitue pourtant le plus actif atelier de l'accomplissement universel. » Luckman referma son livre.

Soudain terriblement inquiet, Charles Freck s'interposa entre Barris et Luckman. « Calmez-vous, les gars.

— Ôte-toi du passage, Freck », fit Luckman en ramenant son bras droit près du corps, très bas, comme s'il s'apprêtait à lancer un vaste uppercut en direction de Barris. « Allez, Barris amène-toi, je vais t'étendre pour le compte et jusqu'à demain, histoire de t'apprendre à parler comme ça à ceux qui valent mieux que toi. »

Barris laissa tomber papier et stylo avec un bêlement terrifié et battit une retraite désordonnée vers la maison tout en jetant par-dessus son épaule : « J'entends le téléphone, c'est les types qui appellent pour le carburateur. »

Ils le regardèrent disparaître par la porte ouverte.

« Je le faisais marcher, dit Luckman en frottant sa lèvre inférieure.

— Et s'il va chercher son flingue avec le silencieux ? » Freck ne se maîtrisait plus. Il se rapprochait par petits pas de sa propre voiture, de manière à se jeter dessous si Barris réapparaissait en ouvrant le feu.

Arctor se tourna vers Luckman. « Allons », dit-il, et les deux hommes se replongèrent dans l'examen de leur véhicule, tandis que Freck continuait à tourner craintivement autour du sien en se demandant ce qui lui avait pris de venir ici aujourd'hui. On était loin de la bonne ambiance habituelle, vraiment très loin. Dès le début, Freck avait senti, sous les plaisanteries, les mauvaises vibrations. Merde, qu'est-ce qui ne tourne pas rond ? se demanda-t-il en prenant place derrière le volant.

Est-ce que ça va devenir dur ici aussi, comme chez Jerry Fabin dans les dernières semaines ? C'était pourtant relaxe, avant, avec tout le monde qui prenait son pied et s'éclatait en écoutant de l'acid rock, les Stones surtout. Donna avec son cuir et ses boots, en train de préparer des capsules ; Luckman roulant des joints et racontant à tout le monde le séminaire qu'il comptait tenir à U.C.L.A., sur l'art de fumer et de rouler – il disait qu'un de ces jours il roulerait le joint parfait, et que ce joint-là serait placé sous verre, conservé dans l'hélium à Constitution Hall avec d'autres pièces aussi importantes qui faisaient partie de l'histoire américaine. Quand j'y repense... même l'autre jour au *Fiddler's* avec Barris, même alors, c'était pas comme ça. Tout a commencé avec Jerry, et maintenant ça vient par ici, le même truc qui a bousillé Jerry. Comment des journées, des moments aussi heureux peuvent-ils tourner aussi vite au désastre, et sans raison, sans raison véritable. Simplement – le changement. Causé par rien.

« Je me tire, lança-t-il finalement à Luckman et Arctor, qui le regardaient s'emballer tout seul.

— Non, reste. Hé, mec, fit Luckman, chaleureux, on a besoin de toi. Tu fais partie de la communauté.

— Non, je me casse. »

Barris émergea de la maison, un marteau à la main. « Faux numéro », claironna-t-il en s'avancant très, très prudemment, s'arrêtant de temps à autre pour lancer un coup de périscope. On aurait dit un crustacé géant dans une série B de drive-in.

« Pourquoi le marteau ? fit Luckman.

— Pour réparer le moteur, dit Arctor.

— Je me suis dit que tant qu'à faire je pourrais l'apporter, expliqua Barris en trottant vers l'Oldsmobile, vu que je suis tombé dessus pendant que j'étais dans la maison.

— L'individu le plus dangereux, prononça Arctor, est celui qui a peur de sa propre ombre. » Ce furent les derniers propos qu'entendit Charles Freck avant de s'éloigner, et ils lui donnèrent à réfléchir. Arctor avait-il voulu parler de lui ? Il eut honte. Mais enfin, merde, pourquoi traîner dans le coin quand le trip tourne aussi mal ? Qu'est-ce que ça a de dégonflé ? Pas participer aux mauvais trips, mec, voilà la règle, dut-il se rappeler : c'était sa devise. Qui veut de ça ? Mais ça lui faisait mal, vraiment mal, de laisser les autres après avoir vu leur ciel s'assombrir, et il se demanda encore pourquoi, qu'est-ce que ça voulait dire, et il lui vint à l'idée que peut-être les choses iraient mieux à nouveau, et ça le réconforta. Au point qu'il se projeta un court-métrage tout en manœuvrant pour éviter les voitures invisibles des flics :

ET ILS SE TROUVAIENT TOUS LÀ, RÉUNIS COMME AVANT

Tous, même ceux qui étaient morts ou complètement cramés, comme Jerry Fabin. Ils se trouvaient tous là, baignés par une belle lumière blanche qui n'était pas celle du jour, mais plus belle encore, comme une mer qui s'étendait sous eux mais qui les recouvrait aussi.

Donna et une paire de filles, tellement désirables – elles portaient des corsages à dos nu et des shorts, et pas de soutien-gorge. Il entendait de la musique, mais sans pouvoir reconnaître quelle plage de quel album. Hendrix, peut-être ! Oui, un vieux morceau de Hendrix, et puis soudain ce fut J.J. Tous : Jim Croce et J.J., mais surtout Hendrix. « Avant ma mort, murmurait Hendrix, laissez-moi mener ma vie comme je le veux », et la séquence-fiction creva comme un ballon, car il avait oublié que Hendrix était mort, et aussi comment lui et Joplin étaient morts, sans parler de Jim Croce. Surdose de poudre pour Hendrix et J.J., deux êtres comme ceux-là, deux humains scandaleux, et il se rappela que le manager de Janis ne lui

donnait jamais que deux cents tickets de temps à autre ; elle ne pouvait pas disposer du reste, de ce qu'elle avait gagné, à cause de son habitude. Et puis il entendit résonner dans sa tête la clameur de Janis « All is loneliness » et se mit à pleurer. Et rentra chez lui comme ça.

Assis dans son living avec ses copains, Robert Arctor se creusait la cervelle afin de savoir s'il lui fallait un carburateur neuf, un carburateur retapé ou un ensemble bricolé carburateur-collecteur. Il sentait tout autour de lui la présence électronique des holocaméras qui balayaient silencieusement la pièce, et ça lui faisait du bien.

« Tu me parais plutôt relaxe, remarqua Luckman. Moi, je ne serais pas tellement épanoui à l'idée de douiller cent mille balles.

— J'ai décidé de croiser dans les parages jusqu'à ce que je repère une Oldsmobile du même modèle. Je lui faucherai son carburateur sans déboursier un rond. Comme tout le monde.

— Et surtout comme Donna, approuva Barris. J'aurais préféré qu'elle ne se soit pas trouvée là pendant notre absence, l'autre jour. Donna pique tout ce qu'elle peut transporter, et si elle ne peut pas le transporter, elle fait appel aux petits copains de sa bande qui s'amènent et le portent pour elle.

— Je vais te raconter une histoire au sujet de Donna, dit Luckman. Un jour, Donna met cent balles dans un distributeur automatique de timbres. Mais la machine était pétée, et voilà qu'elle se met à lui dérouler des timbres à n'en plus finir. Donna se retrouve avec des timbres plein son filet à provisions. Et ça continue. D'un seul coup, elle possède – ses petits copains ont fait le compte après – plus de dix-huit cents timbres américains à quinze cents. O.K. très bien, mais qu'est-ce que Donna Hawthorne va faire de tout ça ? Elle n'a jamais écrit une lettre de sa vie, sauf à son avocat pour engager des poursuites contre un gars qui l'avait escroquée dans un deal.

— Donna ? s'exclama Arctor. Elle a un avocat pour s'occuper de défauts de paiement dans une transaction illégale ? Comment est-ce possible ?

— Elle doit se contenter de prétendre que le mec lui doit du blé.

— Mais tu imagines une lettre du type payez-ou-je-vous-traîne-devant-les-tribunaux à propos d'un deal ? » Arctor était complètement ébloui, mais Donna lui faisait souvent cet effet-là.

« Bref, enchaîna Luckman, la voilà avec son filet plein à ras bord, au moins mille huit cents timbres, et sans savoir qu'en foutre. Impossible de les revendre à l'administration des Postes. D'ailleurs, quand les mecs des Postes viendraient regarnir l'appareil, ils verraient tout de suite que ça déconnait, et la personne qui se présenterait à leurs guichets avec tous ces timbres à quinze cents, surtout en ruban – merde, ils sont quand même pas cons ; en fait, ils la guetteraient au tournant, Donna, pas vrai ? Alors elle se met à cogiter – après avoir chargé les timbres sur sa MG et levé le camp naturellement – et soudain, idée : elle téléphone à quelques-uns de ces freaks avec qui elle travaille, et elle les fait venir avec une espèce de foret, un brise-béton hydraulique à silencieux, un vrai bijou qu'ils ont aussi dû piquer quelque part, fais-leur confiance, et ils vont enlever le distributeur du trottoir au beau milieu de la nuit, ils le chargent à l'arrière de leur Ford Ranchero (fauchée, probablement) et le rapportent chez Donna. À cause des timbres.

— Tu veux dire qu'elle a revendu les timbres directement ? demanda Arctor, aux anges. Depuis le distributeur ? Un par un ?

— Ils ont remonté – enfin, c'est ce que j'ai entendu dire – ils ont réinstallé le distributeur à un carrefour très passant, mais dans un petit coin peu visible où un camion postal ne risquerait pas de le remarquer, et ils l'ont remis en service.

— Ils auraient mieux fait de se contenter de démolir la caisse, dit Barris.

— Les voilà donc vendeurs de timbres. Ça dure quelques semaines, le temps que le distributeur soit à sec, ce qui devait bien finir par arriver. Alors, que faire ? J'imagine la cervelle de Donna en train de carburer pendant toutes ces semaines, cette cervelle de petite paysanne âpre au gain... sa famille est de

souche paysanne et vient de je ne sais plus quel pays d'Europe. En tout cas, le temps que le machin tombe en panne de timbres, Donna a déjà décidé de le recycler dans la distribution de boissons non alcoolisées, qui dépend aussi des Postes. Mais c'est sévèrement gardé. Ce genre d'histoire peut t'envoyer au trou pour un bon bout de temps.

— C'est vrai ? demanda Barris.

— Qu'est-ce qui est vrai ? répondit Luckman.

— Cette fille est dingue. Il faudrait la commettre d'office à un asile. Vous rendez-vous compte que nos impôts à tous ont été augmentés du fait qu'elle a volé ces timbres ? » Barris râlait à nouveau.

« Écris au gouvernement pour le leur expliquer, suggéra Luckman, le visage figé par le dégoût que lui inspirait Barris. Et demande un timbre à Donna pour ta lettre. Elle t'en vendra un.

— Au prix fort », jeta Barris, tout aussi furieux.

Les holocaméras enregistrent des kilomètres et des kilomètres de ça, songea Arctor. Pas des kilomètres de film mort : des kilomètres de film flippé.

Ce n'était pas ce qui se passait tant que Robert Arctor se trouvait dans le champ des holocaméras qui comptait, se dit-il ; c'était ce qui se passait – du moins pour lui... – pour qui ?... pour Fred – quand il se trouvait ailleurs ou qu'il dormait, et que les autres passaient devant l'objectif. Donc je devrais me tirer en laissant tous ces mecs ici et en faire venir d'autres que je connais. Je devrais ouvrir ma porte à tout le monde, à partir de maintenant.

Et puis il lui vint une pensée pas très belle. Supposons que Donna figure sur ces bandes – supposons que je la voie, seule, ouvrant la fenêtre au moyen d'un couteau ou d'un manche de cuillère, et se glissant dans la maison pour voler ou détruire tout ce que je possède. Une autre Donna : telle qu'elle est réellement, ou du moins telle qu'elle est lorsque je ne peux pas la voir. Le coup de « lorsqu'un arbre tombe dans la forêt ». Comment est Donna quand il n'y a personne pour l'observer ?

La fille douce, super-douce, que je connais se transforme-t-elle instantanément ? L'astuce devient-elle sournoiserie ? Serai-je le témoin d'un changement qui fera sauter mes fusibles ?

Chez Donna, Luckman, ou aucun de ceux qui me sont chers ? Voire chez un chien ou un chat favori, pendant qu'on est sorti... imagine ton chat en train de vider une taie d'oreiller puis d'y fourrer tous tes objets de valeur : pendule électrique et radio de chevet, rasoir, tout ce que la taie peut contenir : c'est un tout autre chat qui écume ta maison quand tu n'es pas là ; il te pique tout et va le mettre au clou ; il allume tes joints ou se met à marcher au plafond ; il appelle des gens par l'interurbain histoire de saler ta note de téléphone... et Dieu sait quoi. Un vrai cauchemar, un monde inquiétant de l'autre côté du miroir, l'envers terrifiant d'une ville normale, avec des créatures méconnaissables qui rampent dans les coins ; Donna à quatre pattes en train de manger dans la soucoupe des bêtes... tous les trips psychédéliques que tu peux imaginer : les plus sauvages, les plus obscurs, les plus horribles.

Pendant qu'on y est, qui te dit que Bob Arctor ne se lève pas la nuit pour faire ce genre de truc ? Il a des rapports sexuels avec le mur ; les freaks les plus bizarres font leur apparition, toute une bande de types qu'il n'a jamais vus auparavant ; ils ont des têtes qui tournent à 360 degrés, comme les hiboux. Les micros cachés surprendront les moindres détails de leurs complots déments pour faire sauter les toilettes messieurs de la station-service Standard en remplissant la cuvette des w.-c. de plastic – Dieu sait dans quel but conçu par leurs cerveaux carbonisés. Et ça recommence peut-être toutes les nuits pendant qu'il croit dormir – et le jour quand il se croit sorti.

Bob Arctor pourrait bien en apprendre plus long à son propre sujet qu'il n'est prêt à le supporter, et plus qu'il ne le désire à propos de Donna et de son petit blouson de cuir, de Luckman et de ses fringues sophistiquées, et, oui, même de Barris – peut-être que Barris s'endort quand personne n'est là, et qu'il dort jusqu'à ce que quelqu'un soit de retour.

Non, peu probable. Ce serait plutôt dans le genre de Barris d'aller fouiller dans le bordel qui encombre sa chambre – sa chambre pour la première fois épiée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme le reste de la maison – et d'en tirer un émetteur clandestin afin d'envoyer un mystérieux signal aux mystérieux fils de pute avec lesquels il trame d'habitude le genre

de petit complot dont sont coutumiers les gens tels que lui. Une autre branche du service ?

À propos du service, Hank et son équipe ne seraient pas très heureux si Bob Arctor quittait son domicile et ne montrait plus jamais le bout de son nez sur un holofilm, maintenant que les appareils de contrôle continu avaient été installés à grands frais et avec beaucoup de soin. Donc, Arctor ne pouvait pas s'absenter afin de favoriser son plan personnel d'espionnage aux dépens du leur. Après tout, ils payaient la note.

Dans le script qu'on allait tourner, il lui faudrait tenir le rôle de la vedette en permanence. Arctor, Actor, songea-t-il. Bob l'Acteur est pourchassé, lui qui est El Primo chasseur.

Il paraît qu'on ne reconnaît jamais sa propre voix quand on l'entend pour la première fois sur un enregistrement, et le même phénomène se produit quand on découvre sa physionomie sur vidéo ou holofilm 3D. Vous vous preniez pour un grand baraqué aux cheveux noirs, et voilà que vous retrouvez petite maigrichonne sans cheveux du tout... est-ce comme ça que ça se passe ? Mais je suis sûr de reconnaître Bob Arctor, ne serait-ce que par ses vêtements, ou tout bêtement par élimination. Si ça vit ici et que ça n'est ni Barris ni Luckman, ça doit être Arctor. À moins que ce ne soit un chien ou un chat. Je suis un pro, j'ai de l'entraînement, j'essaierai de reconnaître ce qui marche sur les pattes arrière.

Arctor prit la parole. « Hé, Barris, je vais faire un tour, histoire de voir si je peux me décrocher quelques amphés. » Puis il fit celui qui se rappelle tout d'un coup que sa voiture est H.S. « Dis donc, Luckman, est-ce que ta Falcon est en état de rouler ?

— Non, fit Luckman après avoir considéré la question d'un air méditatif. Je pense pas.

— Puis-je emprunter la tienne, Jim ?

— Je me demande... si tu saurais manœuvrer ma voiture. »

C'était la même levée de bouclier dès que quelqu'un essayait de lui emprunter sa tire. Barris prétendait avoir fait apporter des modifications secrètes aux endroits suivants :

a) suspension

b) moteur

- c) transmission
- d) pont arrière
- e) groupe motopropulseur
- f) circuit électrique
- g) pont avant et direction

h) sans parler de la montre de bord, de l'allume-cigare, du cendrier, de la boîte à gants. Surtout la boîte à gants, qui était toujours fermée. Et la radio, qui avait été subtilement *modifiée* (mais il n'expliquait jamais comment ni pourquoi). Quand on captait un poste, on n'entendait que des blips espacés d'une minute. Toutes les touches ne vous donnaient que cette unique émission dépourvue de sens, et bizarrement, on n'entendait jamais de rock. Parfois, quand ils accompagnaient Barris pour un deal et qu'il sortait de la voiture, Arctor s'amusait à mettre cette station très fort, en réglant le poste d'une certaine façon. Dès qu'on touchait à la radio en son absence. Barris devenait incohérent et refusait d'ouvrir le bec sur le chemin du retour. Il ne donnait jamais la moindre explication. Quand elle était réglée sur cette fréquence, la radio émettait sans doute en direction :

- a) des autorités
- b) d'une organisation politique paramilitaire
- c) du Syndicat
- d) d'extra-terrestres dotés d'une intelligence supérieure.

« Ce que je veux dire, fit Barris, c'est qu'en vitesse de croisière, elle...

Luckman le coupa brutalement. « Eh, merde ! Ce n'est jamais qu'une six-cylindres ordinaire, bougre de con. Quand on se gare dans le bas de L.A., c'est le gars du parking qui la conduit. Alors pourquoi pas Bob, espèce d'enculé ? »

Bob Arctor avait ses petits gadgets, lui aussi. Il avait fait trafiquer son autoradio, mais ne s'en vantait pas. D'ailleurs, l'initiative venait de Fred. Ou de quelqu'un d'autre, en tout cas les résultats étaient comparables à ceux que Barris se vantait d'obtenir grâce à son bricolage électronique – et qui ne correspondaient pas toujours à la vérité.

Un exemple : chaque voiture de la police émet des parasites sur tout le spectre, qu'on attribuerait sur la radio de n'importe

quel véhicule civil à une défaillance des antiparasites pour bougies. Comme si l'allumage était défectueux. Mais Bob Arctor, en tant qu'officier assermenté, avait hérité d'un gadget qui, une fois mis en place, lui apprit énormément de choses, alors que les mêmes bruits ne signifiaient rien pour la plupart des gens – qui ne se doutaient même pas que ces parasites pussent dissimuler des informations. Ces interférences apprenaient à Bob Arctor, premièrement, quelle distance séparait sa voiture de celle des policiers, deuxièmement, de quelle police il s'agissait : municipale, du comté, de la route, fédérale, etc. Et il captait lui aussi les blips minutés qui servaient de chronomètre pour les véhicules à l'arrêt : les occupants savaient depuis combien de temps ils attendaient sans avoir à consulter leur montre-bracelet, geste qui pouvait attirer l'attention. Cela se révélait fort utile lorsqu'il s'agissait, par exemple, de donner l'assaut à une maison au bout de trois minutes exactement. Le zt zt zt de l'autoradio servait de minuteur.

Il y avait aussi, il ne l'ignorait pas, la station commerciale émettant sur modulation d'amplitude qui jouait les hit-parades entrelardés du bavardage des disc-jockeys – qui était parfois un drôle de bavardage. Quand vous accrochez une station comme ça en voiture, vous n'y prêtez qu'une oreille distraite ; vous vous dites encore de la muzak et du baratin de présentateur. Il y a donc peu de chance que vous saisissiez l'instant précis où le disc-jockey, du même ton jacasseur et confidentiel qu'il utilise pour annoncer : « Et maintenant, à la demande de Phil et Jane, le nouveau simple de Cat Stevens », vous dit quelque chose comme : « Ordre au véhicule bleu de rouler deux kilomètres vers le nord, jusqu'à Bastanchury, tandis que les autres unités... » et ainsi de suite. Arctor avait transporté pas mal de monde à bord de sa voiture, garçons et filles, et parfois, lorsqu'un important coup de filet se préparait, il avait dû rester à l'écoute de ces informations policières clandestines, mais il ne se rappelait pas que quelqu'un eût jamais rien remarqué. Ou si cela s'était produit, les gens avaient dû mettre la chose sur le compte de la défonce ou de la paranoïa.

Il connaissait également l'existence des nombreuses voitures banalisées (souvent de vieilles Chevrolet) équipées de bandes de

rallye. Elles étaient toujours conduites à fond de train par des types méchamment dans le vent, mais Arctor, à l'écoute des parasites « spéciaux » de sa radio, savait les repérer dès que l'un d'eux lui tournait autour ou filait en le laissant sur place. Il savait aussi les ignorer.

Et lorsqu'il réglait prétendument sa radio sur modulation de fréquence, il pouvait obtenir une autre station à moudre de la muzak, dont le tapage constant servait de brouillage : en réalité, tous les propos tenus par ses passagers dans ces moments-là étaient captés par le microémetteur dissimulé à l'intérieur de son poste et transmis aux autorités. Quant à cette station un peu spéciale, même au volume maximal, les policiers ne la recevaient pas ; la grille l'éliminait.

Ce que Barris prétendait posséder ressemblait jusqu'à un certain point à l'équipement radio de l'agent secret Bob Arctor ; mais Arctor n'avait pas jugé utile d'étendre les modifications de son véhicule à la suspension, au moteur, à la transmission, etc. Ça manquait de classe et c'était bien trop évident. De plus, rien n'empêchait les milliers de dingues de la bagnole de bricoler leur engin d'une façon aussi spectaculaire. En conséquence, Arctor avait simplement demandé les crédits nécessaires à l'installation d'un moulin assez puissant, et il s'en tenait là. Les modèles de haute puissance se valent tous, et chacun est capable de doubler l'autre ; les Ferrari possèdent une suspension, une manutention et une direction qu'aucune « modification secrète » ne saurait égaler, alors à quoi bon ? Et les flics ne conduisent pas des voitures de sport, même bon marché. Les Ferrari, n'en parlons pas. En fin de compte, c'est l'habileté du chauffeur qui fait la différence.

Arctor devait tout de même à sa fonction officieuse un autre avantage d'ordre technique : des pneus très inhabituels. Un progrès sur les Michelin X d'il y a quelques années, qui possédaient des bandes d'acier ; ceux-ci étaient tout métal ; ils s'usaient vite, mais compensaient ce défaut par la vitesse, la puissance d'accélération. Ils coûtaient cher, mais Arctor les obtenait pour rien du service d'affectation dont il dépendait (et qui, à la différence de la paierie, ne se déguisait pas en fontaine à Dr Pepper). Le système fonctionnait de façon satisfaisante,

mais Arctor ne parvenait à débloquent des crédits qu'en cas d'absolue nécessité. Les pneus, il les montait lui-même quand personne ne l'observait. Pareil pour le bricolage radio.

La seule crainte, au sujet de la radio, ne concernait pas la découverte éventuelle du secret par un Barris quelconque, mais le vol pur et simple. Du fait de ses modifications, c'était un objet particulièrement coûteux et, en cas de disparition, Arctor aurait à rendre des comptes.

Naturellement, il gardait une arme à bord. Au milieu de son trip extravagant, Barris n'aurait jamais songé à la cachette choisie par Arctor. Il aurait décrété qu'il fallait trouver une planque exotique : l'intérieur de la colonne de direction ou quelque compartiment secret. Ou encore au bout d'un fil dans le réservoir d'essence, en souvenir du sachet de cocaïne caché là par les motards d'*Easy Rider* – soit dit en passant, c'est la pire planque imaginable sur un chopper. Tous les flics qui ont vu le film ont saisi d'entrée ce que des psychiatres malins ont laborieusement reconstruit : les deux mecs voulaient être pris, et même tués si possible. Le revolver était dans la boîte à gants de sa voiture.

Toutefois, les inventions pseudo-sophistiquées dont Barris équipait, au moins en paroles, sa voiture correspondaient probablement dans une certaine mesure à la réalité, car beaucoup des gadgets adaptés à la radio d'Arctor faisaient partie de la routine ; leur utilisation avait été expliquée lors de débats télévisés de fin de soirée par des experts en électronique qui avaient contribué à leur mise au point, ou les connaissaient par la presse spécialisée, ou s'étaient fait virer des labos de la police et le digéraient mal. Résultat : l'individu moyen (ou, comme disait Barris à sa manière hautaine et faussement éduquée, l'individu moyen *typique*) savait bien à cette heure qu'aucune voiture de flics n'irait se risquer à intercepter une Chevrolet 57 bricolée et ornée de bandes de rallye, conduite par un teenager apparemment défoncé, sous peine de découvrir qu'il venait d'arrêter un agent secret des stups lancé à la poursuite de son gibier. L'individu moyen, aujourd'hui, comprenait donc sans peine pourquoi tous ces véhicules des stups, lancés à tombeau ouvert, effrayant les vieilles dames et suscitant des lettres

d'indignation des straights, passaient leur temps à se signaler réciproquement leur identité... et qu'est-ce que ça changeait ? Le changement – et il serait redoutable – pourrait survenir si les voyous, les fanas de la vitesse, les motards, et surtout les pushers et les trafiquants parvenaient à fabriquer ces appareils sophistiqués et à en équiper leurs véhicules.

Ce jour-là, ils se tireraient à l'aise et sans être inquiétés.

« Eh bien, j'irai à pied », dit Arctor. C'était d'ailleurs ce qu'il voulait faire ; il venait juste d'éprouver Barris et Luckman. Il fallait qu'il parte à pied.

« Où vas-tu ? demanda Luckman.

— Chez Donna. » S'y rendre à pied relevait du défi ; en disant cela, il savait qu'aucun des deux hommes ne proposerait de l'accompagner. Il enfila son manteau et se dirigea vers la porte.

« À plus tard, les mecs.

— Ma voiture... » Barris insistait pour justifier sa dérobade.

« Si j'essayais de conduire ta voiture, fit Arctor, j'appuierais sur la mauvaise commande et je me retrouverais en train de flotter au-dessus de la banlieue sud de L.A. comme le ballon de Goodyear. On irait me faire déverser du borate sur les incendies de puits de pétrole.

— Je suis heureux que tu comprennes mon point de vue », grommelait encore Barris au moment où Arctor referma la porte.

Installé devant le cube holographique de Moniteur Deux, Fred en complet brouillé observait passivement l'hologramme qui ne cessait de changer de forme sous ses yeux. Dans le reste de l'appartement, d'autres épieurs épiaient d'autres holos, des play-back pour la plupart. Fred, lui, suivait le déroulement d'un holo en direct. La scène passait à l'enregistrement en ce moment même, mais Fred avait sauté toute la bande déjà stockée pour capter ce qui lui parvenait à cet instant précis de la maison prétendument délabrée de Bob Arctor.

À l'intérieur de l'hologramme-couleur sur large bande à très haute définition, on distinguait Barris et Luckman. Assis sur la meilleure chaise du living, Barris se tenait penché au-dessus de la pipe à hasch qu'il fabriquait depuis plusieurs jours. Son visage était l'image de la concentration, tandis qu'il enroulait un

fil blanc autour du fourneau. Installé à la table basse, Luckman avalait à grosses bouchées maladroites le contenu de son plateau-télé Swanson au poulet tout en regardant un western. Quatre boîtes de bière – vides – écrasées par sa grosse patte traînaient déjà sur la table et il venait d'en saisir une cinquième – à moitié pleine – qu'il renversa puis rattrapa en jurant. À ce bruit, Barris releva la tête et le regarda comme Mime dans *Siegfried*, puis il replongea dans son ouvrage.

« Putain de programme », gargouilla Luckman, la bouche pleine. Soudain, il laissa tomber sa cuillère et se leva d'un bond, chancela, pivota, tituba vers Barris – il avait la bouche ouverte, sa bouffe à demi mastiquée cascadaït sur ses vêtements et tombait par terre où les chats l'attendaient déjà.

Barris s'interrompit une nouvelle fois pour observer le phénomène. Frénétique, Luckman émettait à présent des gargouillements atroces ; d'un revers de main, il balaya la table basse et tout le plateau dégringola dans un fracas de fer-blanc. Les chats filèrent comme des flèches. Barris ne remuait pas un cil. Luckman roula jusqu'à la cuisine, où Moniteur Un prit le relais. Terrifié, Fred vit Luckman tâtonner dans la pénombre, s'emparer d'un verre et tenter d'ouvrir le robinet de l'évier. Fred se leva d'un bond. Il repassa à Moniteur Deux et resta médusé : Barris, qui n'avait pas bougé d'un pouce, se remettait à enrouler avec application son fil blanc autour du fourneau de la pipe. Il ne releva pas les yeux.

La bande-son diffusait une angoissante cacophonie : bruits de suffocation, tintamarre furieux de la batterie de cuisine frappant les murs et le sol à mesure que Luckman balançait pots et casseroles dans l'espoir d'attirer l'attention de Barris. Mais celui-ci, dans l'autre pièce, s'appliquait à son ouvrage sans se troubler le moins du monde.

Retour à Moniteur Un : Luckman s'écroulait sur le sol de la cuisine, pas lentement, en pliant d'abord les genoux, mais d'un seul coup, avec un bruit mou. Il resta étendu les bras en croix. Barris façonnait toujours sa pipe, mais à présent il souriait en biais, un sourire sournois.

Debout devant ses cubes holo, Fred ne savait plus si ce spectacle le paralysait ou déchaînait sa fureur. Il tendit le bras

pour s'emparer du téléphone relié à la police, s'interrompit, resta la main en l'air.

Plusieurs minutes s'écoulèrent sans le moindre changement : Luckman au tapis et Barris penché sur son ouvrage comme une vieille dame sur son tricot, avec ce mauvais sourire qui ne quittait pas ses lèvres ; soudain, il mit la pipe de côté, se leva et contempla attentivement la forme inerte de Luckman, le verre brisé à côté de lui, les débris de vaisselle et les casseroles. D'un seul coup. Barris afficha les signes d'une panique simulée : il arracha ses lunettes, roula des yeux effarés, agita les bras pour traduire son impuissance, se mit à courir en tous sens comme un poulet affolé, fonça vers Luckman, s'arrêta à quelques centimètres du corps, puis, hors d'haleine, fit demi-tour.

Il répète son numéro, se dit Fred. Il répète le numéro du mec qui vient d'arriver sur les lieux et de faire l'horrible découverte. Sur Moniteur Deux, Barris, le visage cramoisi, haletait et se tordait. Il se décida enfin à clopiner jusqu'au téléphone, qu'il souleva d'une main tremblante... ne venait-il pas de trouver son copain Luckman étendu sur le carreau, apparemment étouffé par une bouchée avalée de travers ? Sans personne qui pût l'entendre ou lui porter secours ? À présent, Barris se démène comme un beau diable pour trouver de l'aide. Trop tard.

Barris parlait dans le combiné, sa voix était bizarrement aiguë : « Opératrice ? Je voudrais – appelle-t-on ça la brigade résurrectionnelle ou l'équipe volante du bouche à bouche ? »

Le téléphone était sur table d'écoute et Fred put capter la réponse : « Que se passe-t-il, monsieur ? Quelqu'un qui n'arrive plus à respirer ? »

La voix de Barris avait repris son timbre normal : une voix grave, calme, docte et professionnelle, mais consciente de la gravité de la situation et du peu de temps disponible. « C'est, je crois, un arrêt du cœur. À moins qu'il ne s'agisse d'une aspiration involontaire du bol alimentaire par...

— Quelle adresse, monsieur ? coupa l'opératrice.

— L'adresse. Eh bien voyons, l'adresse est...

— Bon Dieu de merde ! » cria Fred, qui n'en pouvait plus.

Tout à coup. Luckman se souleva avec un tressaillement ; son corps fut agité de spasmes et il vomit tout ce qui lui obstruait la gorge, puis ouvrit des yeux gonflés et tout égarés.

« Heu, il semble que tout aille bien à présent, annonça doucement Barris. Je vous remercie, nous n'aurons pas besoin d'aide, en fin de compte. » Il raccrocha rapidement.

« Seigneur, grasseya Luckman en se redressant. Merde. » Il sifflait comme un asthmatique, toussait et respirait péniblement.

« Tu te sens bien ? fit Barris, plein de sollicitude.

— J'ai dû m'étouffer. Est-ce que j'ai tourné de l'œil ?

— Pas exactement, mais tu as dû passer pendant quelques secondes à un autre niveau de conscience. Probablement en ondes alpha.

— Merde, je m'en suis foutu partout ! » Luckman parvint à se relever tout à fait. Gagné par une sorte de vertige, il chancela et dut s'appuyer au mur. Ses jambes étaient encore faibles. « Quel dégénéré je suis en train de devenir. » Le dégoût perçait dans sa voix. « On dirait un vieil alcolo. » Il marcha péniblement jusqu'à l'évier et commença à se laver.

Tout en le suivant des yeux, Fred sentit la peur refluer. Luckman allait s'en tirer. Mais Barris ! Quelle sorte de mec était-ce donc ? Si Luckman en réchappait, ce n'était pas grâce à lui. Quel taré ! Dans quel trip promène-t-il sa tête, pour agir comme ça ?

« Il y a de quoi claboter, avec un truc pareil », fit Luckman en s'aspergeant le visage.

Barris sourit.

« Je dois être vachement costaud », constata Luckman, qui buvait à présent de l'eau à grosses lampées. « Qu'est-ce que tu foutais pendant que j'étais par terre, Barris ? Tu te branlais ?

— Tu m'as vu en train de téléphoner. J'essayais de faire venir le SAMU. Je me suis mis en mouvement dès que...

— Des queues, oui ! Luckman engloutit une autre tasse d'eau fraîche. Tu veux que je te dise ce que tu ferais, si tu me voyais en train de claboter ? Tu me piquerais mon stock. Et même, tu me ferais les poches.

— N'est-ce pas étrange, fit Barris, de constater les limitations de l'anatomie humaine ? Le fait que l'air et la nourriture doivent emprunter un passage commun, de sorte que le risque... »

Luckman lui coupa la parole d'un bras d'honneur.

Hurlement de freins. Coup d'avertisseur. Bob Arctor lève la tête et scrute le crépuscule grouillant de véhicules. Près du trottoir, une voiture de sport qui tourne au ralenti, et dedans, une fille qui lui fait signe.

C'était Donna.

« Ça alors », dit-il en s'approchant de la bordure du trottoir.

Donna ouvrit la portière de sa MG. « Je t'ai fait peur ? Je t'ai croisé alors que j'allais te voir. J'ai mis une minute à comprendre que c'était toi, j'ai fait demi-tour et me voici. Monte. »

Il obéit et referma la portière.

« Que fais-tu dehors à rôder si tard ? demanda-t-elle. Ta voiture n'est pas encore réparée ?

— Je viens d'avoir un flash dément. Pas comme une séquence-fiction. Juste...

— J'ai ta marchandise.

— Quoi donc ?

— Mille cachets de Mort.

— De Mort ?

— Oui, de Mort premier choix. Allons-y. » Elle passa en première et rejoignit la circulation ; il ne lui fallut pas une minute pour rouler trop vite.

Donna roulait toujours trop vite, et ne respectait pas les distances entre véhicules, mais c'était une experte.

« Foutu Barris ! se dit-il. Tu sais comment il fonctionne, celui-là ? Il ne tue pas les gens dont il souhaite la mort ; non, il se contente d'attendre que se présente une situation où les gens risquent leur peau et il reste assis les bras croisés à les regarder crever. En fait, il provoque ces situations, mais sans se mouiller. Je ne sais pas comment. En tout cas, il s'arrange pour que les autres aient une chance d'y rester. » Il se tut un moment avant d'ajouter pour lui-même, « Barris n'irait pas coller un pain de

plastic dans ta voiture et le relier à l'allumage, oh non, ce qu'il ferait...

— As-tu l'argent ? Pour la dope. Elle est vraiment primo, et j'ai besoin de ce blé. J'en ai besoin ce soir, pour me procurer d'autres trucs.

— Oui, je l'ai. » Les billets se trouvaient dans son portefeuille.

« Je n'aime pas Barris. Et je ne lui fais pas confiance. Il est cinglé, tu sais. Et quand tu es avec lui, tu deviens cinglé aussi. Tout seul, tu es normal. En ce moment, tu es cinglé.

— Moi ?

— Oui.

— Eh ben. Ça alors. » Il ne savait que répondre. Surtout que Donna avait toujours raison.

« Dis, tu pourrais m'emmener à un concert de rock ? » Elle parut s'animer tout à coup. « La semaine prochaine, à l'Anaheim Stadium. Tu peux ?

— C'est vendu », fit-il mécaniquement. Soudain, il comprit ce que cela signifiait : Donna lui avait demandé de sortir avec elle. « *Et comment !* » s'exclama-t-il. Le sang circulait à nouveau dans ses veines. La petite brune dont il était si fort amoureux venait encore une fois de lui redonner goût à la vie. « Quel soir ?

— C'est dimanche après-midi. J'apporterai un peu de ce hasch sombre et on se chargera à bloc. Personne ne remarquera ; il y aura des milliers de freaks. » Elle l'inspecta d'un œil critique. « Mais je veux que tu te sapes bien. Pas de ces fringues miteuses que tu portes parfois. Ce que je veux dire... » Sa voix s'adoucit. « Je veux que tu aies l'air cool, parce que tu es cool.

— D'accord. » Il était aux anges.

« Je nous ramène chez moi. Tu as l'argent, tu vas me le donner et on prendra quelques doses. On planera gentiment, et si tu sors nous acheter une flasque de Southern Comfort, on pourra se bourrer en même temps.

— Chouette. » Il le pensait sincèrement.

« Ce que j'aimerais vraiment faire ce soir, ce serait d'aller dans un drive-in. J'ai regardé les programmes et je n'ai rien

trouvé de terrible, sauf au Torrance, seulement c'est déjà commencé depuis cinq heures et demie. Pas de pot. »

Il consulta sa montre. « Alors, on a raté...

— Non. On pourrait encore voir l'essentiel. » Elle coupa le moteur et le regarda en souriant tendrement. « Ils font une nuit blanche avec toute la série de *La Planète des singes*. Les onze films ; de cinq heures et demie à huit heures demain matin. J'irai bosser directement après la séance, alors je vais me changer tout de suite. On passera la nuit au drive-in à planer et à picoler. Ça te plaît, non ? » Elle lui jeta un regard d'encouragement.

« Toute la nuit, répéta-t-il.

— Dis oui, dis oui. » Elle s'éjecta d'un bond et fit le tour de la voiture pour l'aider à s'extraire de son siège. « Quand as-tu vu toute la série de *La Planète des singes* pour la dernière fois ? J'ai vu la plupart au début de l'année, mais je me suis sentie mal vers la fin et j'ai dû partir. À cause d'un sandwich-jambon qu'ils m'ont vendu au drive-in. Ça m'a vraiment fait râler ; j'ai raté le dernier film, celui où ils expliquent que tous les grands personnages de l'histoire, de Lincoln à Néron, étaient en réalité des singes et qu'ils ont tout contrôlé depuis le début. C'est pour ça que j'ai tellement envie d'y retourner. » Elle baissa la voix en approchant de sa porte. « Ils m'ont vraiment arnaquée en me vendant ce sandwich, alors moi – tu ne me dénonceras pas – quand je suis retournée là-bas, ça se passait au drive-in de La Habra, j'ai collé une pièce tordue dans la fente du distributeur, et aussi dans quelques autres appareils, pour faire bonne mesure. Moi et Larry Tilling – tu te souviens de Larry, je sortais avec lui ? – on a tordu tout un tas de pièces de vingt-cinq et cinquante cents en utilisant l'étau de son établi et une grosse clé. Je me suis assurée que tous les distributeurs appartenaient à la même firme et on en a bousillé un sacré paquet, presque tous, à vrai dire. Si ça se savait... » Dans la lumière déclinante, elle ouvrit sa porte, lentement et avec application.

« Ça ne rapporte pas de t'arnaquer, Donna. » Ils pénétrèrent dans son petit appartement propre.

« Ne marche pas sur mon tapis de peluche, dit-elle.

— Où, alors ?

— Reste sur place, ou bien marche sur les journaux.

— Donna...

— Ne viens pas me chercher d'histoires parce que je te demande de marcher sur les journaux. Tu sais combien ça m'a coûté, le shampooin' de ce tapis ? » Elle dégrafa son blouson.

« Radine » Il ôta son manteau. « Radine comme une vieille paysanne française. Est-ce qu'il t'arrive jamais de jeter quelque chose ? Est-ce que tu conserves les vieux bouts de ficelle trop courts pour... »

Donna se débarrassa de son blouson et secoua ses longs cheveux noirs. « Un de ces jours, je me marierai, et j'aurai besoin de tout ça, de tout ce que j'ai pu mettre de côté. Quand on se marie, on a besoin d'une foule de choses. Tu as vu cette grande glace, dans la cour voisine ? Il a fallu se mettre à trois pendant plus d'une heure pour la faire passer par-dessus la barrière. Un jour...

— Combien de ce que tu possèdes a été acheté, et combien a été volé ?

— *Acheté ?* » Elle le dévisagea d'un air incertain. « Que veux-tu dire par là ?

— Comme quand tu achètes de la drogue. Un deal. Comme ceci. » Il sortit son portefeuille. « Je te file de l'argent, d'accord ? »

Donna approuva de la tête, d'un air obéissant mais digne. À vrai dire, elle semblait l'écouter par politesse. Et avec une certaine réserve.

« Toi, tu me donnes une certaine quantité de dope en échange. » Il lui tendit les billets. « Ce que j'entends par *acheter*, Donna, est un prolongement dans le vaste monde des affaires humaines de ce que nous faisons à cet instant, du deal.

— Je crois que je comprends. » Elle l'observait placidement, mais non sans vivacité. Du moins ne refusait-elle pas d'apprendre.

« Combien – prenons l'exemple de ce camion Coca-Cola, celui que tu as suivi en lui collant au train – combien de bouteilles as-tu volées ce jour-là ? Combien de caisses ?

— De quoi tenir un mois. Pour mes amis et moi. »

Il lui jeta un regard désapprobateur.

« C'est une forme de troc, ajouta-t-elle.

— Et qu'est-ce que tu donnes » — il se mit à rire — « qu'est-ce que tu donnes en échange ?

— Je paie de ma personne. »

Là, ce fut la franche hilarité. « À qui ? Au chauffeur du camion, qui a probablement dû faire une bonne...

— La compagnie Coca-Cola est un monopole capitaliste. Personne d'autre n'a le droit de fabriquer du Coca-Cola. C'est comme pour la Compagnie du téléphone. Il s'agit toujours de monopoles capitalistes. Sais-tu... » ses yeux noirs lancèrent un éclair — « que la formule du Coca est un secret bien gardé, transmis de génération en génération et connu seulement d'un petit nombre de membres de la même famille, de sorte que lorsque le dernier détenteur de la formule mourra, il n'y aura plus de Coca ? Quelque part, la formule écrite est bouclée dans un coffre. » Elle parut songeuse. « J'aimerais bien savoir où, conclut-elle avec un battement de cils.

— Toi et tes petits copains de la fauche, vous ne trouverez jamais la formule du Coca-Cola. Pas même si on vous donne un million d'années.

— ET QUI VOUDRAIT FABRIQUER DU COCA, QUAND IL EST SI FACILE DE LE PIQUER SUR LEURS CAMIONS ? Ils n'en manquent pas, de camions. On les voit partout rouler à petite allure. Moi, je n'arrête pas de leur coller au train, ce que ça les énerve. » Elle lui adressa un petit sourire de lutin malicieux, comme si elle voulait l'attirer par la séduction dans son monde étrange, où elle serrait de près un camion poussif en s'énervant de plus en plus, jusqu'à ce que l'autre se range sur le côté. Et alors, au lieu de foncer comme n'importe qui, elle se garait à son tour et piquait tout le contenu du camion. Pas parce qu'elle était une voleuse, ni même pour se venger, mais parce qu'à force de s'user le regard sur ces caisses de Coca, elle avait fini par leur trouver une utilisation. Son impatience s'était muée en ingéniosité. Ce jour-là, elle avait empilé les caisses de Coca dans sa voiture — pas la MG, mais la Camaro qu'elle conduisait à l'époque, avant de la bousiller complètement. Pendant un mois, ses petits branleurs de copains avaient sifflé gratis tout le Coca qu'ils pouvaient avaler, et après ça...

... après ça, elle avait rapporté les verres dans diverses épiceries pour récupérer la consigne.

« Et les capsules ? lui avait-il demandé un jour, tu les as emballées dans du caoutchouc-mousse et tu les gardes dans ton vieux coffre en cèdre ?

— Je les ai jetées, fut la réponse, lugubre. On ne peut rien faire d'une capsule de Coca. Ils ne font plus de concours comme avant. »

Donna disparut dans l'autre pièce et revint avec plusieurs sachets de polyéthylène. « Tu veux les compter ? Je te garantis qu'il y a mille cachets. Je les ai pesés sur ma balance avant de payer.

— Pas la peine. » Il prit les sachets, elle empocha les billets, et il pensa une fois de plus, Donna, je pourrais te faire boucler, mais il est probable que je ne m'y résoudrai jamais, quoi que tu puisses faire et même si j'en suis la victime, parce qu'il y a en toi quelque chose de merveilleux, de doux et de vivant que je ne veux pas détruire. Je ne comprends pas ce que c'est, mais je sais que c'est là...

« Peux-tu m'en donner dix ? demanda-t-elle.

— Dix cachets ? Naturellement. » Il ouvrit l'un des sachets – le nœud était dur à défaire, mais il avait la pratique – et compta dix cachets, plus dix pour lui-même, après quoi il referma le sac et porta le tout dans son manteau, à l'intérieur de la penderie.

« Tu sais ce qu'ils font chez les disquaires à présent ? » demanda-t-elle énergiquement à son retour. Il ne vit plus trace des dix cachets, qui avaient déjà rejoint leur planque. « Au sujet des cassettes ?

— Ils t'arrêtent si tu les piques.

— Ça, ils l'ont toujours fait. Mais il y a autre chose. Tu sais, quand tu apportes un album ou une cassette à la caisse, l'employé ôte la petite étiquette où est marqué le prix ? Eh bien, devine quoi. Devine ce que j'ai failli apprendre à mes dépens... » Elle se laissa tomber sur une chaise, souriant à l'avance, et saisit un petit cube enrobé de papier argenté qu'Arctor identifia comme un morceau de hasch avant même qu'elle l'eût ouvert. « Eh bien, ce n'est pas simplement un bout d'adhésif, il contient

un alliage quelconque, et si l'employé n'ôte pas la pastille, ça déclenche une sonnerie quand tu essaies de franchir la porte.

— Pourquoi dis-tu que tu as failli l'apprendre à tes dépens ?

— Une petite nana qui me précédait a essayé de sortir avec une cassette sous son manteau : signal d'alarme, les types du magasin qui s'emparent d'elle, les flics qui s'amènent, etc.

— Et toi, combien en avais-tu sous ton manteau ?

— Trois.

— Est-ce que tu trimbalais de la dope dans ta voiture ? Parce que quand ils t'embarquent pour un larcin, ils confisquent aussi ta voiture. Pendant que tu n'en mènes pas large au poste de police, ils enlèvent ta voiture et la mettent au dépôt. C'est un boulot de routine, mais voilà qu'ils découvrent la drogue, et ils te font plonger pour ça aussi. Et je parie que tu n'as pas fait ça dans le coin. Je parie que tu as fait ça là où... » Il allait dire, là où tu ne connais personne du côté du manche, personne qui pourrait intervenir en ta faveur. Mais il ne pouvait pas dire ça, car c'était de lui qu'il s'agissait ; si Donna se faisait arrêter, il se démènerait comme un beau diable pour la tirer de là. Mais il ne pourrait rien faire, par exemple, dans le Nord, dans le comté de Los Angeles. Et si, comme il ne doutait pas que ça se produirait à la longue, elle avait un pépin de ce genre, ce serait sûrement là-bas, trop loin pour qu'il soit mis au courant et puisse apporter son aide. Une séquence-fiction commença à se dérouler dans sa tête, un film d'épouvante : Donna en train de mourir sans que personne l'entende ou s'en soucie. Comme Luckman. Et si des gens l'entendaient, ils se comporteraient comme Barris, ils ne lèveraient pas le petit doigt jusqu'à ce que tout soit fini pour elle. Elle ne mourrait pas littéralement, dans le sens où Luckman était mort – était ? Aurait pu mourir, plutôt. Accrochée à la Substance M, Donna serait sevrée en prison, elle connaîtrait les tortures du manque intégral. La peine encourue pour le deal, s'ajoutant à celle du vol, la garderait à l'ombre pour un bon bout de temps, et beaucoup d'autres choses, des choses atroces, lui arriveraient. La Donna qui sortirait de prison ne serait plus celle qu'il avait connue. Sa douceur, son air attentif, sa chaleur, tout ça aurait été remplacé par Dieu sait quoi – en tout cas, par quelque chose de vide et

d'usé. Donna changée en chose. Ça les guettait tous, tôt ou tard, mais il espérait que pour Donna, ce jour était encore très loin et ne viendrait pas de son vivant, pas quelque part où lui-même devrait rester impuissant.

« Spunky, dit-il tristement, sans Spooky.

— Que veux-tu dire ? » Elle mit quelque temps à comprendre. « Oh ! tu penses à l'analyse transactionnelle. Mais moi, quand je fais du hasch... » Elle produisit sa propre pipe de céramique, petite et ronde, qu'elle avait fabriquée elle-même, la remplit et l'alluma. « Je suis Sleepy³. » Elle leva vers lui un regard brillant, se mit à rire et lui passa la précieuse pipe de hasch. « Assieds-toi, dit-elle, je vais te faire une supercharge. »

Dans le même temps, elle se leva, tira quelques bouffées pour obtenir une bonne combustion, puis vint vers lui en ondulant des hanches, se pencha, et lorsqu'il ouvrit la bouche – tel un oiseau attendant la becquée, c'est l'image qui lui venait toujours quand elle faisait ça –, elle lui souffla de forts jets de fumée dans la gorge, lui communiquant aussi sa chaleur, son indomptable énergie. Ce rituel, du même coup, apaisait et détendait les deux partenaires ; celle qui donnait la supercharge et celui qui la recevait.

« Je t'aime, Donna. » La supercharge était l'offrande sexuelle de Donna, le substitut à l'acte d'amour, de sa part, et c'était peut-être meilleur ; ça valait tant de choses ; c'était tellement intime – étrange, aussi, car elle introduisait quelque chose en lui tout comme lui, après, si elle l'acceptait, la pénétrerait. Un échange équitable, un va-et-vient, jusqu'à épuisement du hasch.

« Oui, je peux comprendre ça, oui, tu m'aimes, je comprends. » Elle eut un petit rire, s'assit à côté de lui et aspira une nouvelle bouffée, pour elle-même, cette fois.

3 *Spooky et Sleepy*. Dans l'œuvre du psychiatre Éric Berne, ces termes désignent différents modes de comportement et de relations interindividuelles. (N.d.T.)

9.

« Dis-moi, Donna. Aimes-tu les chats ? » Elle cligna ses yeux devenus rouges. « De vilaines petites créatures qui se déplacent à plusieurs centimètres au-dessus du sol.

— Non, pas au-dessus. Sur le sol.

— Vilains. Derrière les meubles.

— Les petites fleurs printanières, alors.

— Oui. Ça me plaît, ça. Petites fleurs avec du jaune. Les premières à venir.

— Avant. Avant tout le monde.

— Oui. » Elle hocha la tête. Les yeux fermés, elle planait. « Avant que tout le monde marche dessus, et qu'elles disparaissent.

— Tu me comprends. Tu me lis à livre ouvert. »

Elle reposa la pipe de hasch, éteinte à présent. « Fini, dit-elle, et son sourire s'évanouit lentement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Oh ! rien. » Elle secoua la tête, et ce fut tout. « Je peux mettre mes bras autour de toi ? J'ai envie de te tenir. Hein ? Juste te tenir. »

Elle ouvrit de grands yeux las, perdus dans le vague. « Non. Non, tu es trop laid.

— Quoi ?

— Non ! » Le ton était coupant, maintenant. « Je renifle trop de coke. Faut que je sois superprudente, à cause de ça.

— *Laid* ? Va te faire foutre, Donna.

— Laisse mon corps tranquille, c'est tout.

— Ouais, bien sûr. » Il se leva d'un bond et recula. « Tu peux compter là-dessus. » Il n'avait qu'une envie : aller prendre le revolver dans la boîte à gants de sa voiture et lui faire sauter la tête, faire de la purée d'yeux et de crâne. Puis ça lui passa, la fureur alimentée de hasch. « Merde, fit-il, déprimé.

— Je n'aime pas qu'on tripote mon corps. Il faut que je fasse attention, parce que je renifle tellement de coke. Un de ces jours, je compte passer la frontière canadienne avec quatre livres de coke cachées là, dans ma chatte. Je dirai que je suis vierge et catholique. Où vas-tu ? » Elle était inquiète à présent, et fit mine de se lever.

« Je me tire.

— Ta voiture est chez toi. C'est moi qui t'ai amené. » Tout ensommeillée et les cheveux ébouriffés, elle acheva péniblement de se mettre debout, puis se dirigea vers la penderie afin de prendre son blouson de cuir. « Je vais te reconduire. Mais tu comprends pourquoi je dois faire attention à ma chatte. Quatre livres de coke, ça vaut...

— Pas question. Tu es trop stone pour conduire dix mètres, et tu ne laisses personne d'autre piloter ta putain de trottinette. »

Elle lui fit face et se mit à hurler. « C'est parce que personne d'autre n'est foutu de la conduire, ma trottinette ! Personne ne sait s'y prendre, surtout pas les hommes ! Et je ne parle pas seulement de la voiture ! Tu avais fourré tes mains dans ma... »

Et il fut dehors, quelque part, seul, sans son manteau, dans une partie de la ville qu'il ne connaissait pas. Tout seul, tout seul, merde ! Puis il entendit Donna qui se précipitait à sa suite, hors d'haleine à cause de toute cette quantité de hasch et d'herbe qui lui avait encrassé les poumons de résine. Il s'arrêta sans se retourner et l'attendit, plongé dans la déprime totale.

Donna ralentit en s'approchant de lui. Elle était à bout de souffle. « Je suis vraiment désolée si je t'ai blessé. Par ce que j'ai dit. Je tripais.

— Tu parles. *Trop laid !*

— Tu sais, parfois, quand j'ai vraiment bossé toute la journée et que je tiens plus debout, le premier fix me mélange complètement la tête. Tu veux revenir ? Ou quoi ? Tu veux qu'on aille au drive-in ? Et le Southern Comfort ? Je ne peux pas l'acheter... on me le vendra pas. » Elle marqua une pause. « Tu sais que j'ai pas l'âge, vrai ?

— D'accord. » Ils firent demi-tour.

« Hein, que c'est vraiment du bon hasch ? fit Donna.

— C'est du hasch noir et gluant, donc saturé d'alcaloïdes d'opium. Ce que tu fumes, c'est de l'opium, pas du hasch, tu sais ça ? Voilà pourquoi il coûte si cher, tu le sais, ça aussi ? » Il s'écoutait hausser le ton, et s'arrêta de marcher. « Tu ne fais pas du hasch, petite, tu fais de l'opium, ce qui veut dire une habitude à vie de l'ordre de... à combien elle est, ta livre de « hasch », en ce moment ? Ce qui veut dire que tu fumeras et tu partiras dans les vapes, tu fumeras et tu partiras dans les vapes, toujours davantage, et tu seras plus capable de passer les vitesses de ta tire, encore moins de coller au cul d'un camion, et que chaque jour avant d'aller bosser il te faudra ta dose...

— Il me la faut maintenant. Avant d'aller bosser. Et à midi. Le soir dès que je rentre. Voilà pourquoi je suis dans le deal, pour me payer mon hasch. Le hasch est relaxe. Le hasch, c'est là que ça se passe.

— L'opium. Je répète, combien il affiche, ton hasch ?

— Dans les dix mille la livre. Quand c'est du bon.

— Bon sang, c'est aussi cher que la poudre.

— Pas d'aiguille pour moi. Je l'ai jamais fait et je le ferai jamais. Tu dures dans les six mois, quand tu te shootes. Quel que soit le shoot. Même l'eau du robinet. Tu deviens accro...

— Tu en as déjà une.

— Comme nous tous. Tu prends de la Substance M, toi. Et alors ? Quelle différence ? Je suis heureuse ; t'es pas heureux, toi ? Tous les soirs, je rentre chez moi et je fume du hasch premier choix... c'est mon trip. N'essaie pas de me changer. Ni moi ni ma morale. Je m'éclate au hasch. C'est ma vie.

— Ça t'est arrivé de voir des photos de vieux fumeurs d'opium ? Comme les Chinois, dans le temps ? Ou les fumeurs de hasch en Inde aujourd'hui ? De voir à quoi ils ressemblent, plus tard dans la vie ?

— Je ne compte pas vivre jusque-là. Et alors ? Je n'ai pas envie de traîner aussi longtemps. Toi, si ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a, ce monde ? Et puis, as-tu déjà vu — merde, et Jerry Fabin, alors ? Voilà l'exemple d'un mec qui a forcé sur la Substance M. Qu'est-ce qu'il offre vraiment, ce monde, Bob ? Rien qu'un arrêt en attendant le suivant, et ceux de là-bas te punissent ici parce que tu es né mauvais.

— Mais tu es vraiment catholique.

— Écoute, on nous punit ici, alors si on se trouve un trip satisfaisant de temps à autre, merde, faisons-le. L'autre jour, j'ai failli y passer en conduisant ma MG pour aller au boulot. J'avais ma stéréo huit pistes et je tirais sur ma pipe de hasch, j'ai pas vu ce vieux mec qui arrivait dans une Ford Emperor quatre-vingt-quatre...

— Tu es vraiment conne. Une super-conne.

— Je vais mourir tôt, tu le sais. Dans tous les cas. Quoi que je fasse. Sur l'autoroute, je crois. Tu te rends compte que je n'ai presque plus de freins sur la MG ? Et j'ai déjà ramassé quatre P.-V. pour excès de vitesse cette année. À présent, je suis forcée de retourner prendre des cours. Six mois. Quelle chierie.

— Alors un de ces jours, je n'entendrai plus jamais parler de toi. D'un seul coup. Je ne te verrai plus jamais. C'est ça ?

— À cause des cours de conduite ? Non. Au bout de six mois.

— Je te parle du cimetière. Nettoyée avant d'avoir eu le droit, sous la loi californienne, la putain d'enfoirée de loi californienne, d'acheter une canette de bière ou une bouteille de gnôle.

— Hé, dis donc ! Le Southern Comfort ! Chouette ! On s'en achète une bouteille et on va voir la série des *Planètes* ? Dis ? On peut encore en attraper dans les huit, y compris celui où...

— Écoute-moi bien. » Bob la saisit par l'épaule, mais elle se dégagea d'instinct.

« Non.

— Tu sais ce qu'ils devraient faire, un coup, rien qu'un coup ? Te laisser entrer légalement et acheter une canette.

— Pourquoi ?

— Cadeau, parce que tu es quelqu'un de bien.

— On m'a servie, une fois ! s'exclama-t-elle, ravie. Dans un bar. La serveuse – je m'étais habillée et j'accompagnais des gens – la serveuse m'a demandé ce que je voulais, j'ai répondu "je prendrai une vodka-collins", et elle m'a servie. Ça se passait aussi au *La Paz*, c'est vraiment un endroit bien. Tu te rends compte ? La vodka-collins, c'est un truc que j'avais repéré dans une pub. Comme ça, si on me posait la question dans un bar, j'aurais l'air à la hauteur. Vrai ? » Soudain, elle glissa son bras

sous le sien et le serra, chose qu'elle ne faisait jamais. « C'était le supertrip de ma vie.

— Dans ce cas, je suppose que tu l'as eu, ton cadeau.

— Je peux comprendre, oui, je peux comprendre ça ! Bien sûr, ils m'ont expliqué plus tard – ces gens avec qui j'étais – que j'aurais dû commander une boisson mexicaine, dans le genre tequila sunrise, parce que là-bas, au restaurant *La Paz*, le bar est mexicain. La prochaine fois, je le saurai. C'est enregistré, si jamais j'y retourne. Bob, tu sais ce que je vais faire, un de ces jours ? Je vais aller dans le Nord et m'installer en Oregon, pour vivre dans la neige. Tous les matins, je pelletterai la neige devant ma porte. Et j'aurai une petite maison avec un potager.

— Pour ça, il te faut des économies. Tout ton argent. Ça coûte. »

Elle lui jeta un coup d'œil. Brusquement, elle semblait timide. « Il me donnera tout ça. Lui, là.

— Qui ça ?

— Tu sais. » Sa voix se faisait douce. Elle partageait son secret parce que lui, Bob Arctor, était son ami, et qu'elle pouvait lui faire confiance. « L'homme de ma vie. Je sais à quoi il ressemblera. Il conduira une Aston-Martin et m'emmènera vers le nord. Là où sera la vieille petite maison dans la neige. Loin vers le nord. » Un temps, puis : « C'est censé être bien, la neige. Hein ?

— Tu n'en sais rien ?

— Je ne suis jamais allée à la neige, sauf à San Berdoo, dans les montagnes. C'était surtout de la gadoue et de la neige à demi fondue, et j'ai ramassé une gamelle. Non, je veux parler de la *vraie* neige. »

Bob Arctor se sentait le cœur lourd en lui demandant : « Tu es certaine de tout ça ? Ça va vraiment arriver ?

— Oui, ça arrivera. » Elle hocha la tête. « C'est dans les cartes. »

Ils marchèrent en silence jusqu'à chez elle, jusqu'à la MG. Donna perdue dans ses rêves et ses projets ; lui – lui, il pensait à Barris et Luckman, et à Hank, et à l'appartement en bas de sa rue, il pensait à Fred.

« Dis, je pourrai t'accompagner en Oregon ? Le jour où tu partiras réellement ? »

Elle lui sourit gentiment, et même très tendrement, mais son sourire était un refus.

Et il la connaissait assez bien pour comprendre que ce refus était définitif. Il frissonna.

« Tu as froid ? demanda-t-elle.

— Ouais. Très froid.

— J'ai un très bon chauffage sur ma MG, pour quand on sera au drive-in... Tu te réchaufferas là-bas. » Elle prit la main d'Arctor et la serra, la tint un moment puis la laissa soudainement retomber.

Mais ce contact, ce moment réel, laissa des traces en lui. Durant le reste de son existence, au cours des longues années qu'il passerait sans elle, sans savoir si elle était heureuse, ou vivante, ou morte, ce contact resterait bouclé en lui, scellé en lui et ne le quitterait jamais. Cet unique contact de sa main.

Cette nuit-là, il ramena chez lui une mignonne petite junkie nommée Connie, qui acceptait de se laisser sauter en échange de dix fixes mexicains.

Assise sur le bord du lit, la fille efflanquée coiffait ses cheveux ternes. C'était la première fois qu'elle venait chez lui. Il l'avait rencontrée dans une soirée-défonce et trimbalait son numéro de téléphone depuis des semaines, mais savait au fond très peu de chose sur son compte. En tant qu'héroïnomane, elle était naturellement frigide, mais ça ne constituait pas un obstacle : ça la rendait indifférente, en ce qui concernait son propre plaisir, mais d'un autre côté, elle n'était pas regardante quant aux pratiques sexuelles.

Il suffisait de l'observer pour s'en rendre compte : à moitié déshabillée, ses chaussures au diable, une épingle à cheveux dans la bouche, le regard dans le vague, elle suivait manifestement le trip qui se déroulait dans sa tête. Son visage, allongé et osseux, ne manquait pas de caractère – sans doute parce que les os, les maxillaires surtout, étaient très prononcés. Elle avait un bouton sur la joue gauche et ne paraissait guère s'en soucier, ni même l'avoir remarqué ; les boutons, comme le sexe, ne signifiaient pas grand-chose à ses yeux.

Peut-être n'y voyait-elle aucune différence. Dans son esprit de junkie, le sexe et les boutons possédaient peut-être des propriétés comparables, voire identiques. Quelle pensée, se dit-il, quelle plongée dans un esprit de shootée.

« Peux-tu me passer une brosse à dents ? » demanda Connie. Elle commençait à dodeliner légèrement de la tête et à marmotter dans son coin, comme le font les shootés quand la nuit s'avance. « Et puis merde, les dents ne sont que des dents. Je les brosserai... » Sa voix devint inaudible, mais il savait en observant le mouvement de ses lèvres qu'elle continuait à bourdonner.

« Tu as vu où était la salle de bains ? lui demanda-t-il.

— Quelle salle de bains ?

— Celle de cette maison. »

Elle se redressa et recommença de se coiffer d'un air songeur. « Qui sont ces mecs qui traînent dans la maison aussi tard ? En train de rouler des joints et de faire du boucan ? Je suppose qu'ils habitent ici avec toi. Des mecs comme ça... oui, c'est sûr.

— Deux d'entre eux habitent ici. »

Les yeux de poisson mort de Connie se fixèrent sur lui. « Tu es pédé ?

— J'essaie de ne pas l'être. C'est pour ça que tu es ici.

— Mais, est-ce que tu luttas assez fort ?

— Ça, tu peux en être sûre. »

Connie hocha la tête. « Je ne vais pas tarder à le vérifier. Si tu es un homo latent, tu voudras sans doute que je prenne l'initiative. Allonge-toi, et je vais le sucer. Tu veux que je te déshabille ? Ça va, détends-toi et je vais m'occuper de tout. » Elle porta la main à sa braguette.

Plus tard, dans la pénombre, il émergea de ce qui, en somme, lui avait servi de fix. À côté de lui. Connie ronflait. Elle était couchée sur le dos, les bras le long du corps, par-dessus les couvertures. Il distinguait vaguement ses traits. Les junkies dorment comme le comte Dracula, songea-t-il. Le regard fixe, puis, tout d'un coup, ils se redressent. Comme un mécanisme réglé pour passer de la position A à la position B. « Il-doit-faire-jour », dit le junkie, ou du moins, c'est la bande-son dans sa tête

qui dit ça et lui donne ses instructions. L'esprit du junkie ressemble à la musique qu'on entend sur un radioréveil... c'est parfois joli, mais son seul rôle est de vous mettre en mouvement. La musique de la radio est destinée à vous réveiller ; la musique du junkie est destinée à faire de vous, à votre niveau d'utilité, un moyen d'obtenir de la poudre. Lui qui est machine vous transforme en sa machine.

Chaque junkie est un enregistrement, se dit-il.

Et il s'assoupit à nouveau en songeant à tout ce mauvais trip. Au bout du compte, si le junkie est une fille, elle n'a plus que son corps à vendre. Comme Connie à côté de moi.

Il ouvrit les yeux, se tourna vers la fille et vit Donna Hawthorne.

Il se redressa en un éclair. Donna ! Il la reconnaissait nettement. Aucun doute. Merde ! Il tendit la main vers sa lampe de chevet, l'effleura du bout des doigts, la lampe tomba. La fille continuait de dormir. Il vissa son regard sur elle et peu à peu, les traits de Connie reparurent : le visage coupant, la mâchoire saillante, les joues creuses – image de la junkie terminale. Connie au lieu de Donna : une fille et pas l'autre.

« Je m'en foutais qu'il pue, dit-elle dans son sommeil, je l'aimais quand même. »

De qui voulait-elle parler ? Un amant ? Son père ? Un matou ? Un vieux jouet rembourré qu'elle chérissait ? Ou tout à la fois ? Mais elle avait dit « je l'aimais » et pas « je l'aime quand même ». Oui que ce fût, il n'était plus là. Peut-être qu'« on » (qui ?) l'avait obligée à le virer, parce qu'il puait tellement.

C'était sans doute ça. Il se demanda quel âge elle avait à l'époque, la junkie usée qui sommeillait à côté de lui.

10.

Fred brouillé était assis parmi une batterie d'holoplay-back tourbillonnants. Il observait Jim Barris attablé dans le living de Bob Arctor à la lecture d'un ouvrage sur les champignons. Pourquoi les champignons ? se demanda Fred, qui passa la bande en accéléré pour l'arrêter une heure plus tard. Barris bouquinnait toujours d'un air très absorbé et prenait des notes.

Il se décida enfin à poser son livre et sortit de la maison, quittant du même coup le champ balayé par les holocaméras. À son retour, il portait un petit sac de papier brun qu'il posa sur la table basse pour en retirer des champignons scellés qu'il comparait ensuite, un par un, avec les illustrations en couleurs de son livre. Il apportait à cette opération une circonspection excessive qui n'était pas dans ses habitudes. Il finit par isoler du lot une misérable petite chose fripée et remit le reste dans le sac. De sa poche, il tira une poignée de capsules vides et se mit à les emplir minutieusement de la poudre du champignon écrasé entre ses doigts. Il scella les capsules.

Lorsque tout fut terminé, il commença à donner des coups de téléphone. Le mouchard enregistrait automatiquement les numéros appelés.

« Salut. Ici Jim.

— Eh bien ?

— Écoute, j'ai vraiment mis dans le mille.

— Sans blague ?

— *Psilocybe mexicana*.

— Explique.

— Un champignon hallucinogène utilisé dans certains cultes secrets d'Amérique du Sud il y a des milliers d'années. Tu voles, tu deviens invisible, tu comprends le langage des animaux...

— Merci bien. » Clic.

Nouveau numéro. « Salut, ici Jim.

— Jim quoi ?

— Le barbu... lunettes vertes, pantalon de cuir... on s'est vus chez Wanda.

— Oh ! ouais, Jim. Alors ?

— Ça t'intéresse de toucher quelques psychédéliques organiques ?

— Heu, je sais pas... t'es sûr que c'est bien Jim ? Je reconnais pas ta voix.

— J'ai un truc pas possible, un champignon rarissime d'Amérique du Sud, utilisé dans des cultes secrets par les Indiens il y a des milliers d'années. Tu voles, tu deviens invisible, ta voiture disparaît, tu comprends le langage des animaux...

— Ma voiture disparaît tout le temps, quand je l'ai garée dans une zone de ramassage. Ouaf, ouaf.

— Je peux l'allonger six capsules de *ce psilocybe*.

— Combien ?

— Cinq dollars chacune.

— Pas possible ! Sans déc ? Dis, je peux te voir quelque part ? » Puis le soupçon. « Dis donc, je crois que je me souviens de toi. Tu m'as déjà arnaqué un coup. D'où tu les sors, tes champignons ? Comment je sais que c'est pas de l'acide faiblard ?

— Ils sont entrés aux États-Unis à l'intérieur d'une idole d'argile. Ça faisait partie d'un chargement destiné à un musée et c'était bien gardé. Les mecs de la douane se sont pas doutés de la planque. Si t'es pas satisfait, je te rembourse.

— Ça veut pas dire grand-chose si j'ai la tête rongée et que je me balance dans les arbres.

— J'en ai pris une il y a deux jours. Comme test. Meilleur trip de ma vie – ces couleurs, mec. Meilleur que la mescaline, tu peux me croire. Je tiens pas à ce que mes clients soient blousés. J'essaie tout moi-même. C'est du garanti.

Un autre complet brouillé debout derrière Fred observait aussi l'holomoniteur. « Qu'est-ce qu'il vend, celui-là ? De la mescaline ?

— Il écrasait des champignons dans des capsules. Des trucs ramassés dans le coin par lui ou quelqu'un d'autre.

— Certains de ces champignons sont extrêmement toxiques. »

Un troisième complet brouillé coupa son holo et vint les rejoindre. « Il y a des amanites qui contiennent quatre toxines destructrices de globules rouges. On meurt en deux semaines et il n'existe pas d'antidote. C'est incroyablement douloureux. Seul un expert peut reconnaître les champignons à l'état sauvage sans se tromper.

— Je sais », dit Fred en plaçant un repère à cet endroit de la bande, à l'usage du service.

Barris formait un nouveau numéro.

« Quelle est l'infraction relevée dans son cas ? demanda Fred.

— Publicité mensongère. » Les deux complets brouillés se bidonnèrent et regagnèrent leurs postes. Fred reprit son observation.

La porte d'entrée s'ouvrit sur Moniteur Quatre et Bob Arctor fit son apparition en jetant un « salut » pas très brillant.

« Comment va ? » demanda Barris en fourrant les capsules au fond de sa poche. « Tu as fait des progrès avec Donna ? » Rire gras, puis : « Sur tous les plans, hein ?

— Va te faire foutre », répondit Arctor en gagnant sa chambre, où il fut repris quelques minutes après par Moniteur Cinq. Il ferma la porte d'un coup de pied, s'avança vers le lit et tira de la poche de son manteau plusieurs sacs de plastique remplis de tablettes blanches. Il parut hésiter un moment, puis les fourra sous ses couvertures et ôta son manteau. Il avait les traits tirés et semblait assez abattu.

Assis sur le bord du lit en désordre, Bob Arctor demeura songeur un moment, secoua la tête, se releva sans bien savoir que faire... enfin, il se passa la main dans les cheveux et quitta la pièce pour réparaître dans le champ de l'holocaméra qui couvrait Barris. Celui-ci, filmé par Moniteur Deux, venait de dissimuler le sac de champignons sous le canapé et de ranger le livre dans la bibliothèque.

« Qu'est-ce que tu faisais ? demanda Arctor.

— De la recherche.

— À quel sujet ?

— J'ai étudié les propriétés de certaines entités mycologiques d'une nature fort délicate. » Barris gloussa. « Ça n'a pas marché très fort avec Miss Nibards, hein ? »

Arctor le toisa froidement et passa à la cuisine afin de brancher la cafetière électrique.

Barris le suivit nonchalamment. « Je m'excuse si j'ai dit quelque chose de vexant, Bob. » Il continua de tourner autour d'Arctor, qui attendait que le café chauffe en tambourinant sur la table.

« Où est Luckman ? »

— Sans doute en train de bousiller une cabine publique. Il a emprunté ton cric hydraulique ; d'habitude, ça veut dire qu'il va s'en prendre à une cabine, non ?

— Mon cric hydraulique ? répéta Arctor.

— Tu sais que tu pourrais bénéficier de mes conseils professionnels dans tes entreprises visant la petite miss... »

Fred passa deux heures de bande en accéléré.

« ... payer ce que tu dois sur le loyer ou de te magner le cul pour réparer le céphascope, tonnait Arctor.

— J'ai déjà commandé des résistances qui... », répondait Barris.

Fred accéléra une nouvelle fois le déroulement. Deux heures.

Moniteur Cinq montrait Arctor couché dans sa chambre avec sa radio de chevet réglée sur la station K.N.X., en modulation de fréquence. On entendait du folk-rock à faible volume. Dans le living, Moniteur Deux filmait Barris, seul. Il consultait à nouveau son livre sur les champignons. Les deux hommes restèrent à peu près inactifs pendant un long moment. Une fois, Arctor bougea pour monter le son de sa radio et écouter une chanson qui devait lui plaire. Barris, presque immobile, lisait interminablement. Sur son lit. Arctor cessa de remuer.

Le téléphone sonna. Barris décrocha. « Allô ? »

Une voix masculine répondit : « Monsieur Arctor ? »

— Lui-même », fit Barris.

Ça alors, je veux bien qu'on me les coupe, se dit Fred en augmentant aussitôt le volume du mouchard téléphonique.

« Je suis désolé de vous déranger aussi tard, déclara le correspondant anonyme. C'est au sujet de ce chèque litigieux...

— Oh ! oui, lança Barris. Je voulais justement vous appeler. Voici ce qui se passe, monsieur : je relève d'une mauvaise grippe intestinale accompagnée de chutes de température, de spasmes du pylore, de crampes... vous comprendrez que je n'aie pas eu le temps de m'occuper de votre petit chèque de vingt dollars, et très franchement, je n'ai pas la moindre intention de le faire.

— Comment ? » Le ton n'était pas surpris, mais rauque et menaçant.

« Parfaitement, monsieur. » Barris hocha la tête. « Vous m'avez très bien entendu.

— Monsieur Arctor, votre banque nous a déjà retourné ce chèque à deux reprises, et ces symptômes grippaux que vous décrivez...

— Je crois que quelqu'un m'a refilé un truc douteux.

— Et *moi*, je crois que vous êtes un de ces... » Il cherchait le mot.

« Croyez ce que vous voudrez. » Barris souriait.

« Monsieur Arctor... » on entendait distinctement le souffle du correspondant, « je vais me rendre au bureau du District Attorney avec ce chèque, et tant que je vous tiens au bout du fil, laissez-moi vous dire ma façon de penser au sujet de...

— Branche-toi, décroche et salut, mec. » Barris raccrocha.

Le mouchard relevait automatiquement le numéro de chaque correspondant grâce à un signal électronique indécélable qui se déclenchait dès l'établissement de la liaison. Fred lut les chiffres qui venaient de s'inscrire sur un cadran, puis ferma l'entraînement de la bande de tous ses moniteurs. Il décrocha le téléphone de service et réclama le lestage correspondant à ce numéro.

« Englesohn, serrurier, 1343 Harbor, Anaheim », lui apprit la standardiste de la police, qui ajouta « beau brun ».

« Serrurier, nota Fred. D'accord. » Il raccrocha. Un serrurier... vingt dollars, une somme ronde cela suggérait un travail à l'extérieur, des frais de déplacement – sans doute l'établissement à domicile d'un double de clé. Quand le « propriétaire » avait égaré la sienne.

Une théorie : Barris, se faisant passer pour Arctor, téléphone à Englesohn pour faire fabriquer clandestinement un double de

la clé de la maison, ou de la voiture, ou des deux. Il prétend avoir égaré tout son trousseau de clés... Mais le serrurier, qui s'est renseigné, exige un chèque en garantie. Barris prend à la maison un chéquier inutilisé d'Arctor et rédige un chèque pour Englesohn. Le chèque ne passe pas. Mais pourquoi ? Le compte d'Arctor est régulièrement approvisionné, un chèque de ce montant serait payé sans problème. Oui, mais il en resterait une trace dans le relevé bancaire d'Arctor, lequel trouverait sans peine le fin mot de l'histoire. Alors Barris fouille – ou l'avait déjà fait – parmi les affaires d'Arctor et dénêche un vieux chéquier, portant sur un compte fermé depuis. Il se sert de celui-là. Ainsi, le chèque est refusé à tout coup, et Barris se retrouve coincé.

Mais pourquoi n'avait-il pas simplement rétabli la situation en versant du liquide à Englesohn ? Maintenant, l'autre était braqué ; il commençait à donner des coups de fil et ne tarderait pas à porter l'affaire devant le D.A. Arctor découvrirait fatalement la vérité et Barris serait dans la merde jusqu'au cou. En tenant pareil langage à un créancier déjà furieux, Barris n'avait fait qu'accroître son hostilité, et pouvait le pousser à des mesures extrêmes. Pis : les symptômes « grippaux » décrits par Barris étaient ceux de l'héroïnomanie, et toute personne un peu informée n'aurait aucune peine à le deviner. Barris avait mis un terme à la conversation en laissant entendre clairement qu'il était un toxico endurci. Et après ? Tout ça serait attribué à Bob Arctor.

Le serrurier savait à présent que son débiteur était un junkie qui se foutait pas mal de lui avoir fait un chèque en bois et ne comptait nullement remédier à la situation : le gars se conduisait ainsi parce que, défoncé comme il l'était, tout ça n'avait aucune importance à ses yeux. Ça constituait une insulte à l'Amérique. Une insulte fielleuse et délibérée.

En fait, Barris avait conclu en citant précisément l'ultimatum lancé par Tim Leary à la société bourgeoise. En plein comté d'Orange, une région qui regorgeait de John Birchers et de Minutemen. Des types armés, qui ne demandaient qu'à tomber sur ce genre de provocation effrontée de la part d'un toxico barbu.

Barris venait d'allumer la mèche sous le siège de Bob Arctor. Celui-ci pouvait s'attendre au mieux à une inculpation pour chèque sans provision, au pis à une pose de bombe chez lui, ou autre plaisanterie du même genre, et sans savoir ce qui lui valait ça.

Pourquoi ? se demanda Fred. Il nota sur son carnet le numéro de repérage de la séquence et celui du correspondant. De quoi Barris cherchait-il à se venger ? Quelle blague Arctor avait-il pu lui faire ? Ça devait être énorme, car la réaction de Barris témoignait d'une rare animosité. C'était petit, mesquin et particulièrement venimeux.

Ce Barris est un véritable fils de pute, conclut Fred. Il finira par faire tuer quelqu'un.

L'un des complets brouillés le tira brusquement de sa réflexion. « Tu connais vraiment ces types ? » demanda-t-il en montrant d'un geste les cubes de retransmission maintenant muets. « Tu vis chez eux en couverture ? »

— Mouais.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée de les avertir de la toxicité de ces champignons que l'autre clown aux lunettes vertes cherchait à placer. Peux-tu le faire sans te découvrir ? »

L'autre complet brouillé les interpella depuis sa chaise tournante. « Si l'un d'eux souffre de violentes nausées, ça peut être un signe d'empoisonnement aux champignons.

— Un peu comme la strychnine ? » demanda Fred. Une main froide lui fouilla la tête à ce moment. Il vit redéfiler la séquence Kimberly Hawkins, le jour où la merde de chien l'avait obsédé, le malaise dans sa voiture après – sa voiture.

« Je préviendrai Arctor. Je peux lui parler sans éveiller ses soupçons. Il est docile.

— Et il est pas beau, en plus. C'est lui, le mec qui est arrivé avec les épaules tombantes et une gueule d'enterrement ?

— Mm », dit Fred en se tournant vers ses holos. Bordel, songeait-il, le jour où Barris nous a refilé ses cachets au bord de la route – son esprit se mit à tourbillonner, pris dans un double voyage, puis son cerveau se fendit en deux par le milieu et il se retrouva dans la salle de bains de l'appartement, un gobelet d'eau à la main. Il se rinçait la bouche et tentait de réfléchir. En

fin de compte, Arctor, c'est moi. Je suis l'acteur des holos, le suspect que Barris foutait dans la merde en répondant à Englesohn, et c'est moi qui demande, qu'est-ce qu'Arctor a bien pu faire pour que Barris lui en veuille autant ? Je suis complètement pété, j'ai la cervelle en compote. Tout ça n'est pas vrai. Je n'y crois pas, quand je regarde ce qui est moi, et qui est Fred – car dans le cube, c'était Fred sans son complet brouillé ; c'est à ça qu'il ressemble, Fred, quand il n'est pas brouillé !

Et l'autre jour, Fred a failli y passer à cause d'un empoisonnement aux champignons. Un peu plus et il n'arrivait pas jusqu'à cet appartement pour jouer ses holos. Mais à présent, il y est.

À présent, Fred a une chance. De justesse.

Foutu boulot qu'ils m'ont collé sur le dos. Mais si ce n'était pas moi, quelqu'un d'autre le ferait et ça pourrait tourner mal. Ils tendraient un piège à Arctor – ils le fabriqueraient. Ils le donneraient pour la récompense ; ils planqueraient de la came chez lui et ils le ramasseraient. Si quelqu'un doit espionner cette maison, autant que ce soit moi, malgré les inconvénients ; le fait de protéger les autres contre les menées d'un taré comme Barris est une justification suffisante.

Parce que si un autre agent chargé de couvrir Barris voit ce que je verrai sans doute, il conclura qu'Arctor est le plus gros trafiquant de l'ouest des États-Unis et recommandera sûrement – Seigneur, rien que d'y penser ! – une liquidation discrète. Aux mains de nos forces non identifiées. Les types en noir qu'on emprunte à la côte est, ceux qui marchent sur la pointe des pieds et trimbalent une Winchester 803 à viseur télescopique. Le nouveau modèle équipé de balles tropiques E.E. Ces mecs-là ne se font pas payer du tout, pas même par une fontaine à Dr Pepper ; ils se contentent de tirer à la courte paille pour savoir qui sera le prochain Président des États-Unis. Bon sang, ils sont capables de descendre un avion en plein vol, et de s'arranger pour qu'on croie qu'une bande d'oiseaux s'est engouffrée dans un réacteur. Ces balles E.E. – bon Dieu de merde, elles peuvent laisser des traces de plumes dans les débris des moteurs : ils les régleraient pour ça.

C'est abominable, rien que d'y penser. Pas à Arctor comme suspect, mais à Arctor comme... peu importe. Comme cible. Je vais continuer à le surveiller ; Fred va continuer à faire son numéro de Fred ; ça vaudra mieux ; je pourrai arranger le montage, donner ma version des faits, et appuyer sur les conseils du genre : « Attendons jusqu'à ce qu'il se décide vraiment à... » La tête pleine de ces pensées, il jeta son gobelet et sortit de la salle de bains.

« Tu n'as pas l'air brillant, remarqua un des complets brouillés.

— Figurez-vous qu'il m'est arrivé un drôle de truc sur le chemin du cimetière », débita Fred. Il vit en esprit le projecteur laser supersonique qui avait déclenché une crise cardiaque mortelle chez un attorney de quarante-neuf ans, alors que celui-ci s'apprêtait à rouvrir l'enquête au sujet d'un assassinat politique particulièrement atroce qui avait fait les gros titres en Californie. « J'y suis presque passé, ajouta-t-il.

— Presque, c'est presque. Ce n'est pas comme y passer.

— Oh ! dit Fred. Ouais. Bien sûr.

— Va te remettre au boulot, sinon pour toi plus de chèque, rien que l'assistance sociale.

— Imagine-toi en train de porter ce boulot sur la liste des qualifications pour... », commença Fred, mais ça n'amusait pas les autres, qui du reste ne l'écoutaient plus. Fred se rassit, alluma une cigarette et remit en route la projection.

La chose à faire, pour moi, serait d'aller de ce pas à la maison, tant que je suis décidé, et de flinguer Barris.

En service.

Je dirais, « Hé mec, je presse – tu peux me filer un joint ? Je te le paie un dollar. » Il acceptera et je l'arrêterai. Je le ferai monter dans ma bagnole, l'emmènerai sur l'autoroute, puis le ferai sortir à coups de crosse au moment où un camion s'amènera. Je dirai qu'il a tenté de fuir. Ces choses-là arrivent tout le temps.

Il le faut, parce que sinon, je ne pourrai jamais plus boire un verre à la maison, ou manger d'une boîte déjà ouverte. *Idem* pour Luckman, Donna ou Freck. On périrait tous d'une intoxication, et Barris n'aurait qu'à expliquer comment on était

allés cueillir des champignons dans la forêt, et comment on avait insisté pour les manger sans tenir compte de ses mises en garde, parce que nous, on n'était pas allés à l'université.

Même si les psychiatres le déclaraient fou à lier et le faisaient boucler pour le restant de ses jours, quelqu'un serait mort. Donna, par exemple. Elle s'amènerait en plein trip au hasch et demanderait après moi et les fleurs printanières que je lui avais promises. Barris lui offrirait un bol de Jell-O de sa fabrication : dix jours plus tard, Donna se tordrait dans les douleurs de l'agonie au pavillon des urgences et il n'y aurait plus rien à faire.

Si un truc de ce genre arrive, je ferai bouillir ce salaud dans du Draño. J'en remplirai la baignoire et je l'y ferai bouillir jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os, et puis j'enverrai les os par la poste à sa mère ou à ses gosses, s'il lui reste de la famille, sinon, je les jetterai aux chiens. Mais pour la petite Donna, ça ne changerait rien.

De sous son complet, il interpella mentalement les autres gribouillis : excusez-moi, où puis-je trouver une boîte de Draño à cette heure de la nuit ?

Je suis vraiment flippé, se dit-il. Il reporta son attention sur les holos afin de ne pas attirer de nouvelles interférences des autres brouillés présents dans la pièce.

Sur Moniteur Deux. Barris parlait à Luckman, qui venait de rouler dans l'entrée, complètement ivre (sans doute au Ripple⁴). « Aux États-Unis, il y a plus d'intoxiqués à l'alcool, expliquait Barris, tandis que son copain, visiblement ravagé, cherchait la porte de sa chambre, qu'à n'importe quelle autre drogue. Les dommages cérébraux et hépatiques, ajoutés aux impuretés qui... »

Luckman disparut sans même avoir remarqué la présence de Barris. Je lui souhaite bonne chance, songea Fred. Mais ce n'est pas une bonne politique, pas à long terme. Parce que le salaud est bel et bien là.

Mais Fred aussi est là, maintenant. Et Fred, il voit derrière son dos. À moins que je ne passe les holobandes à l'envers. Alors, je serais là avant Barris. Mes actions précéderaient les

⁴ Marque de vin ordinaire. (N.d.T.)

siennes. Dans la mesure où il pourrait agir si je le précédais sur les lieux.

À ce moment, l'autre moitié de son cerveau s'ouvrit et lui parla plus calmement, tel un autre moi chargé d'instructions très simples qui pourraient remédier à la situation.

« La façon de s'y prendre avec le serrurier, lui dit cette voix, consiste à se rendre au 1343 Harbor demain à la première heure, afin de payer la somme due et de récupérer le chèque. D'abord ça, avant tout le reste. Sans perdre un instant. Désamorce au moins cette bombe-là. Une fois que tu auras réglé la question, tu pourras passer aux choses plus sérieuses. Exact ? » Exact, répondit-il. Ça permettra au moins d'ôter mon nom de la liste noire. C'est par là qu'il faut commencer.

Il accéléra le déroulement de la bande jusqu'au point où il estima, d'après le métrage, qu'il allait tomber sur une scène de nuit, avec tout le monde endormi. Ça lui fournirait un bon prétexte pour mettre un terme à sa journée de travail.

Les lumières étaient éteintes et les moniteurs fonctionnaient aux infrarouges. Luckman dans sa chambre ; Barris dans la sienne ; Arctor couché avec une fille. Le couple dormait.

Voyons voir. Connie quelque chose. Elle est classée dans nos fichiers comme accrochée aux drogues dures, elle fait des passes et aussi du deal. Une perdante bon teint.

« Au moins, tu n'as pas eu à les regarder faire l'amour, remarqua un complet brouillé dans son dos avant de s'éloigner.

— Sacré soulagement », répliqua Fred en contemplant stoïquement les deux silhouettes allongées. Ses pensées étaient accaparées par l'affaire du chèque et son projet de visite au serrurier. « Ça ne me plaît jamais de...

— C'est un truc agréable à faire, approuva le gribouillis, mais pas tellement à regarder. »

Arctor en train de pioncer avec sa pute, songea Fred. Je vais bientôt pouvoir boucler pour aujourd'hui. À leur réveil, ils vont sans doute tirer un coup, mais ce sera à peu près tout.

Il continua pourtant d'observer la scène. Bob Arctor qui dormait... dormait... pendant des heures. Soudain, il remarqua quelque chose. *Si elle ressemble à quelqu'un, c'est bien à Donna Hawthorne !* Là, au pieu avec Arctor.

Ça ne colle pas. Il tendit la main, interrompit le déroulement, remonta en arrière puis relança la bande. Bob Arctor avec une fille, mais il ne s'agissait pas de Donna ! C'était la junkie, Connie ! Il ne s'était pas trompé. Les deux silhouettes reposaient côte à côte, endormies.

Puis, à mesure que Fred concentrait son attention, les traits durs de Connie se brouillèrent, s'adoucirent, devinrent ceux de Donna Hawthorne.

Il coupa de nouveau la projection. Restait pensif un moment. Je n'y comprends rien. C'est comme – quel est le nom de ce truc ? Comme un fondu enchaîné ! Un procédé de cinéma. Merde, qu'est-ce que ça veut dire ? Ils préparent déjà un montage pour la télé, ou quoi ? Il y a un metteur en scène, des effets spéciaux ?

Une nouvelle fois, il revint en arrière, repassa la séquence et, parvenu à l'instant où les traits de Connie commençaient à se modifier, interrompit l'entraînement pour faire un arrêt sur image.

Il actionna l'agrandisseur. Un seul cube, énorme, occupa le volume des huit précédents : il montrait le couple, immobile, sur le lit.

Fred se leva et pénétra à l'intérieur de la projection tridimensionnelle. Il s'approcha du lit et se pencha au-dessus de la fille afin d'examiner son visage.

Un stade intermédiaire, décida-t-il. Encore à moitié Connie, et déjà à moitié Donna. Je ferais bien de filer ça au labo, se dit-il : c'est un travail d'expert. On m'a fourni une bande trafiquée.

Mais par qui ? Il sortit de l'holocube, l'effaça et rétablit les huit petits cubes originaux. Il s'attarda à les contempler tout en réfléchissant.

Quelqu'un a introduit Donna dans cette bande. À mêlé son visage à celui de Connie par surimpression. Une preuve truquée que Bob Arctor couche avec la petite Hawthorne. Mais pour quelle raison ? En tout cas, ce qu'un bon technicien peut faire avec une bande audio ou vidéo, il peut le faire – ce que j'ai sous les yeux en témoigne – avec une bande holo. C'est dur, mais...

S'il s'agissait d'une exploration à repères et intervalles, nous aurions une séquence montrant Arctor au lit avec une fille qui

ne s'y est jamais trouvée et ne s'y trouvera sans doute jamais – pourtant, elle serait là, sur la pellicule.

Ça peut aussi être une interruption visuelle ou une décomposition électronique. Ce qu'ils appellent *impression*. Holo-impression : transfert d'une portion du stockage à l'autre. Si la bande est maintenue en place trop longtemps, ou si le facteur d'amplification était trop élevé au départ, on peut inscrire quelque chose au travers. Bon sang, ils ont imprimé Donna à partir d'une séquence antérieure ou postérieure, peut-être prise dans le living.

J'aimerais bien connaître davantage l'aspect technique de la question. Il serait bon que je me renseigne avant de commencer à ameuter tout le monde. C'est comme lorsqu'une émission de radio en recouvre une autre...

Une interférence entre circuits, décida-t-il. Quelque chose de purement accidentel.

Un phénomène semblable à l'écho image sur un écran de télé. Un simple dérangement. Un transducteur qui s'est ouvert brièvement.

Il relança la bande. Connie, à nouveau, et son image persista. Mais au bout d'un moment... Fred vit les traits de Donna se mêler à ceux de Connie. Cette fois, Bob Arctor se réveilla, se redressa brusquement et voulut allumer sa lampe de chevet. Il la fit tomber. Arctor resta un long moment à contempler la fille endormie – à contempler Donna.

Quand le visage de Connie reparut à la surface, Arctor parut se détendre et finit par se rendormir. Mais son sommeil était agité.

Autant pour l'explication technique, se dit Fred. Plus question d'impression ni d'interférence. Arctor *l'a vue aussi*. Il s'est réveillé, l'a vue, est resté à l'observer, puis a laissé tomber.

Bon sang de bon sang, se dit Fred. Il éteignit tous ses appareils. « Je crois que ça me suffira pour aujourd'hui », déclara-t-il. Il se leva en tremblant. « J'ai mon compte.

— Tu as vu quelques acrobaties sexuelles, hein ? » demanda l'un des complets brouillés. « Tu t'habitueras au boulot.

— Je ne m'habituerai jamais à ce boulot, répondit Fred. Ça, vous pouvez en être sûrs. »

Le lendemain matin, Arctor, privé de sa voiture aussi bien que de son céphascope, prit un Yellow Cab pour se rendre chez Englesohn. Il avait quarante dollars en poche et pas mal de soucis en tête.

La boutique possédait un certain cachet rustique. L'enseigne était moderne, mais de nombreuses babioles de cuivre ornaient la vitrine : boîtes aux lettres chamarrées, poignées de porte un brin psychédéliques en forme de têtes humaines, grandes clés factices de fer forgé. La pénombre régnait à l'intérieur. On se croirait dans la tanière d'un camé, songea-t-il. L'ironie de la situation ne lui échappait pas.

Sur le comptoir trônaient deux énormes machines tandis que derrière, des milliers de doubles se balançaient à un tableau. Une vieille dame rondelette accueillit Arctor : « Bonjour, monsieur. Vous désirez ? »

— Je suis venu, commença Arctor...

*Ihr Instrumente freilich spottet mein,
Mit Rad and Kämmen, Walz' und Bügel :
Ich stand am Tor, ihr solltet Schlüssel sein ;
Zwar euer Bart ist kraus, doch hebt ihr nicht die Riegel.*

... régler un chèque qui a été refusé par ma banque. Je crois qu'il s'agit de vingt dollars.

— Oh ! » D'un air fort aimable, la dame tira de sous le comptoir un fichier métallique, parut chercher une clé, puis se rendit compte que le fichier n'était pas fermé. Elle trouva immédiatement le chèque et la note jointe. « Monsieur Arctor ? »

— C'est cela. » Il avait déjà sorti son argent.

« Vingt dollars, en effet. » Elle détacha le feuillet sur lequel elle se mit à noter laborieusement que le client s'était présenté pour payer sa dette et reprendre le chèque.

« Je suis vraiment désolé de cet incident, dit Arctor. J'ai pris par erreur le chéquier qui me restait d'un compte fermé.

— Mmm. » La vieille dame sourit tout en écrivant.

« Je vous serais aussi très reconnaissant de faire savoir à votre mari, qui m'a appelé l'autre jour...

— Il s'agit en réalité de mon frère, Carl. » Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Si Carl vous a parlé... » Elle fit un geste vague. « Il se laisse parfois emporter, avec ces histoires de chèques... je m'excuse s'il s'est montré... enfin, vous me comprenez. »

Arctor possédait une réponse toute faite : « Dites-lui que de mon côté, je n'étais pas tout à fait moi-même quand il a téléphoné, et que je m'en excuse également.

— Je crois qu'il a dit quelque chose à ce sujet, en effet. » Elle lui tendit le chèque ; il lui remit vingt dollars.

« Pas d'autres frais ? demanda-t-il.

— Pas d'autres frais. »

Il jeta un coup d'œil au chèque avant de l'empocher, puis reprit le fil de sa petite histoire. « Je n'étais plus tout à fait moi-même à cause du décès subit d'un ami.

— Oh ! mon Dieu », fit la vieille dame.

Arctor fit traîner sa voix. « Il s'est étouffé avec un morceau de viande. Tout seul, dans sa chambre. Personne ne l'a entendu.

— Savez-vous, monsieur Arctor, que les accidents mortels de ce genre sont beaucoup plus fréquents qu'on ne l'imagine ? J'ai lu quelque part que lorsqu'on dîne avec quelqu'un, si la personne reste un long moment silencieuse, il faut se pencher vers elle et lui demander si elle peut parler ? Parce qu'il est possible qu'elle en soit incapable : elle est peut-être en train de s'étouffer sous vos yeux sans parvenir à vous le dire.

— Oui. C'est vrai. Merci du conseil – et aussi, au sujet du chèque.

— Je suis désolée, pour votre ami.

— Eh oui ! C'était à peu près mon meilleur copain.

— Quelle horreur. Et quel âge avait-il, monsieur Arctor ?

— Oh ! guère plus de trente ans ! » Ce n'était pas faux : Luckman avait trente-deux ans.

« C'est vraiment une chose affreuse. J'en parlerai à Carl. Et merci d'être venu.

— C'est moi qui vous remercie. Vous et M. Englesohn. Laissez-moi vous remercier du fond du cœur. »

Et il retrouva la chaleur du trottoir, la puanteur de l'air, l'éclat de la lumière matinale qui lui fit cligner les yeux. Il appela un nouveau taxi par téléphone. Sur le chemin du retour, il se félicitait de s'être tiré sans trop de casse du piège tendu par Barris. Ça aurait pu être pire, se disait-il. Le chèque était encore là, et je n'ai pas eu affaire au type lui-même.

Il tira le chèque de sa poche afin d'évaluer les qualités de faussaire de Barris. Il s'agissait bien d'un ancien compte – il reconnut aussitôt la couleur du chèque, sur lequel la banque avait d'ailleurs apposé un tampon : COMPTE FERMÉ SUR DEMANDE. Pas étonnant que le serrurier ait sauté au plafond. En étudiant de plus près la signature, il constata que c'était bel et bien la sienne.

Ça ne ressemblait en rien à l'écriture de Barris. Le faux parfait. Il n'aurait jamais rien soupçonné, n'était le fait qu'il ne se rappelait pas avoir rédigé ce chèque.

Bon sang, combien Barris en a-t-il déjà tirés comme celui-ci ? Peut-être a-t-il déjà détourné la moitié de ce que je possède.

Barris est un génie. À moins qu'il ne s'agisse d'un décalque, d'un procédé mécanique. Mais je n'ai jamais fait de chèque au nom d'Englesohn, alors comment s'y serait-il pris ? Non, ce chèque est unique. Je vais le filer aux graphologues du service, à eux de deviner la technique employée. C'est peut-être une simple question d'entraînement.

Quant à l'histoire des champignons – je vais aller trouver Barris et lui dire que j'ai su par des gens qu'il essayait de leur placer des hallucinogènes. Je lui ordonnerai d'arrêter les frais, parce que les gens réagissent et commencent à s'inquiéter avec raison.

Seulement, tout ça ne me donne qu'une faible idée de ce qu'il mijote. C'est le résultat d'une seule projection. *De simples échantillons de ce que je dois affronter.* Dieu sait ce qu'il a encore pu faire : il dispose de tout le temps nécessaire pour

traînaient, consulter des bouquins de référence et mettre au point ses petits complots...

Je devrais peut-être faire installer un microémetteur sur mon téléphone sans attendre, songea-t-il brusquement, afin de voir s'il est sur écoute. Barris possède toute une caisse de matériel électronique et, sans chercher plus loin, Sony fabrique des bobines d'induction qui peuvent être utilisées pour l'espionnage téléphonique. Je suis probablement sur table d'écoute, et depuis un bon moment.

Je ne parle pas, évidemment, de celle qui a été récemment installée pour raisons professionnelles. Il examina encore le chèque. Et si je l'avais fait moi-même ? Si Arctor en était l'auteur ? J'ai l'impression que c'est le cas. Je crois que ce dingue d'Arctor a rédigé le chèque, très vite – les lettres sont penchées – parce que, pour une raison quelconque, il était pressé : il a expédié ça en vitesse, s'est trompé de chéquier, puis a tout oublié de l'incident.

A tout oublié de cette fois où Arctor...

*Was grindest du mir, hohler Schädel, her ?
Als dass dein Hirn, wie meines, einst verwirret
Den leichten Tag gesucht und in der Dämmerung schwer,
Mit Lust nach Wahrheit, jämmerlich geirret.*

... a émergé complètement défoncé de la drogue-party à Santa Ana, au cours de laquelle il avait rencontré cette petite blonde aux cheveux longs et aux dents bizarres, mais au cul imposant, cette fille tellement amicale et décidée... il était chargé jusqu'aux naseaux et ne parvenait pas à faire démarrer sa voiture. Il accumulait les maladresses – on avait ingéré, injecté ou reniflé une telle quantité de dope ce soir-là ; ça avait duré pratiquement jusqu'à l'aube. Tellement de Substance M. et de la meilleure. El Primo : c'était la sienne.

Il se pencha en avant et dit au chauffeur : « Arrêtez-vous à cette station Shell. C'est là que je descends. »

Il paya le chauffeur, puis gagna la cabine téléphonique, s'y enferma et forma le numéro du serrurier.

« Maison Englesohn, répondit la voix de la vieille dame, que pouvons-nous...

— C'est encore M. Arctor. Je m'excuse de vous déranger à nouveau, mais pourriez-vous me donner l'adresse inscrite sur vos fiches, l'adresse correspondant à mon appel ?

— Voyons voir. Un petit instant, monsieur Arctor. » Elle heurta le comptoir en reposant l'appareil.

Voix étouffée d'un homme à l'arrière-plan. « Qui est-ce ? C'est cet Arctor...

— Oui, Carl, mais je t'en prie, ne dis rien. Il vient de passer... Laisse-moi lui parler. »

Un silence. Puis la vieille dame : « Oui, nous avons ce renseignement, monsieur Arctor. » Elle lui lut l'adresse, sa propre adresse.

« C'est là que votre frère a été appelé pour effectuer la réparation ?

— Une minute, je vous prie. Carl ? Te rappelles-tu où tu es allé faire cette clé pour M. Arctor ?

— À Katella.

— Pas chez lui ?

— À Katella !

— Quelque part à Katella, monsieur Arctor. À Anaheim. Non, attendez – Carl dit que c'était à Santa Ana, sur Main Boulevard. Est-ce que...

— Je vous remercie. » Il raccrocha. C'est là que la foutue drogue-party avait eu lieu. J'ai dû donner une trentaine de noms et autant de numéros minéralogiques au service, cette nuit-là. Il ne s'agissait pas de n'importe quelle soirée-défonce. Un gros chargement venait d'arriver du Mexique ; les acheteurs se partageaient la marchandise et, comme d'habitude, la goûtaient. La moitié d'entre eux ont dû être embarqués par les acheteurs bidon des stupés, à cette heure... Merde : je me rappelle encore clairement cette soirée – ou je n'arriverai jamais à me la rappeler.

Mais ça n'excuse pas Barris de s'être fait passer pour Arctor en répondant au téléphone. Sinon qu'il a dû faire ça sur le coup – en improvisant visiblement. Merde, Barris était peut-être chargé l'autre soir, et il a fait ce que font les mecs dans ces

cas-là : il s'est laissé porter par le courant, pour ainsi dire Arctor est l'auteur du chèque, ça ne fait plus de doute ; Barris n'a fait que décrocher le téléphone. Dans sa petite tête cramée, il a trouvé le gag vachement bon. Un irresponsable, voilà tout.

Et Arctor, songea-t-il en appelant à nouveau la compagnie Yellow Cab, s'est-il montré plus responsable en laissant traîner le chèque tout ce temps ? À qui la faute ? Il sortit le chèque une fois de plus afin d'examiner la date. Un mois et demi. Irresponsabilité, tu parles ! Arctor aurait pu se retrouver derrière les barreaux, pour un truc pareil ; c'est absolument providentiel que Carl l'enragé ne se soit pas pointé tout droit chez le D.A. ; sa brave sœur a dû le retenir.

Arctor ferait bien de rectifier le gouvernail, il a fait un certain nombre de conneries que j'ignorais moi-même jusqu'à présent. Barris n'est pas seul en cause, il n'est peut-être pas le plus atteint. Il reste d'ailleurs à trouver la cause de l'hostilité sournoise et systématique qu'il manifeste à l'égard d'Arctor, on ne consacre pas autant de temps à attirer les emmerdes sur un mec sans avoir une raison. Et il ne fait ça avec personne d'autre ; il n'essaie pas de griller Charles Freck, ou Luckman, ou Donna Hawthorne ; il a fait plus que n'importe qui pour que Jerry Fabin soit admis à la clinique fédérale et il traite bien les animaux à la maison.

Un jour, Arctor s'apprêtait à envoyer l'un des chiens – une petite chienne noire, en fait, comment s'appelait-elle, Popo, ou quelque chose du même genre ? – à la fourrière pour la faire piquer, car personne n'arrivait à la dresser. Eh bien, Barris avait passé des heures, des journées entières, à parler à Popo, à la cajoler jusqu'à ce qu'elle finisse par se calmer. Ensuite, on avait pu la dresser et elle avait échappé à la fourrière. Si Barris était un complet salaud qui veut du mal à tout le monde, il ne ferait pas des trucs comme ça.

« Yellow Cab », fit une voix dans le combiné.

Il donna l'adresse de la station Shell.

Autre chose : si Carl le serrurier avait catalogué Arctor comme un grand toxico, songea-t-il en attendant l'arrivée du taxi, la faute n'en revenait pas à Barris. Quand Carl s'est pointé en camionnette à cinq heures du matin afin de fabriquer une

nouvelle clé pour l'Oldsmobile d'Arctor, celui-ci devait être en train de marcher sur des trottoirs de Jell-O, de grimper aux murs, de rouler des yeux de merlan frit et autres gags de mec flippé. Carl pouvait tirer ses conclusions dès ce moment-là. Pendant qu'il sculptait la nouvelle clé, Arctor flottait sans doute autour de lui avec les pattes en l'air, ou il rebondissait sur sa tête comme un ballon en parlant de travers. Il ne fallait pas s'étonner que Carl n'ait pas tellement apprécié.

Au fond, peut-être Barris essaie-t-il de couvrir les bourdes toujours plus nombreuses d'Arctor. Arctor n'est plus foutu d'entretenir son véhicule, il fait des chèques en bois, pas exprès, mais parce que l'excès de dope lui a mis la cervelle en compote. C'est encore pis. Et Barris fait ce qu'il peut – c'est une hypothèse. Seulement, il a *aussi* la cervelle en compote. Comme toute la bande...

*Dem Wurme gleich'ich, der den Staub durchwühlt,
Den, wie er sich im Staube nährend lebt,
Des Wandrers Tritt vernichtet und begräbt.*

... ils sont tous défoncés, et agissent en conséquence, les uns envers les autres. La défonce éclairant la défonce. En direction du chaos.

Peut-être Arctor a-t-il coupé, tordu lui-même les fils de son céphascope et provoqué tous les courts-circuits. Au beau milieu de la nuit. Mais pour quelle raison ?

Cette question-là était coton : pourquoi ? Un cerveau cramé, c'est capable de n'importe quoi, des blagues les plus tordues – tordues comme les fils du céphascope. Les occasions de s'en rendre compte n'avaient pas manqué, au cours de sa carrière d'agent secret. On ne lui apprenait rien : il avait déjà vécu ça. Cette tragédie n'était pas nouvelle à ses yeux, et elle irait rejoindre les nombreux autres cas classés dans les mémoires du service. Là, on atteignait le stade précédant le petit voyage à la clinique fédérale ; cf. Jerry Fabin.

Tous ces mecs se déplaçaient sur un échiquier ; ils sautaient d'une case à l'autre, plus ou moins éloignée du but. Ils n'y

arriveraient pas tous en même temps, mais ils y arriveraient – aux cliniques fédérales.

C'était inscrit dans leur tissu nerveux. Ou dans ce qu'il en restait. Rien ne pouvait plus l'empêcher, ni leur faire remonter le courant.

Surtout pas dans le cas de Bob Arctor. Il commençait à s'en persuader, et cette conviction naissante ne découlait pas de l'attitude de Barris. C'était comme une intuition professionnelle toute neuve.

De plus, ses supérieurs de la police d'Orange County avaient décidé de concentrer leur attention sur Bob Arctor et ils possédaient leurs raisons, ignorées de lui. Une chose confirmait l'autre, sans doute : l'intérêt que ses chefs portaient à Arctor – après tout, l'installation des holocaméras chez lui, le salaire qu'on lui versait pour analyser les bandes, celui des types, plus haut placés dans la hiérarchie, qui évaluaient les renseignements qu'il leur fournissait périodiquement – oui, ça cadrerait bien avec l'attention inhabituelle dont il était l'objet de la part de Barris. Tous avaient élu Arctor comme cible privilégiée. Mais lui-même, avait-il remarqué quelque chose de tellement frappant dans le comportement d'Arctor ? Quelque chose qu'il aurait immédiatement décelé, sans que les autres s'en mêlent ?

Tandis que le taxi le ramenait chez lui, il songea qu'il lui faudrait probablement attendre longtemps avant de remarquer quoi que ce soit de suspect ; ça n'allait pas apparaître sur les moniteurs dès le premier jour. Il devrait s'armer de patience, se résigner aux longues veilles attentives – et se mettre dans la disposition d'esprit adéquate.

En revanche, dès l'instant où il remarquerait une attitude suspecte, mystérieuse chez Arctor, celui-ci serait pris sous les feux de trois projecteurs. Il y aurait comme une troisième vérification de ses coordonnées mentales, qui justifierait le temps et les dépenses investis par chacun.

Je me demande ce que sait Barris, que nous ne savons pas. On devrait peut-être l'embarquer et le lui demander. Non, mieux vaut recueillir des matériaux amassés sans le concours de

Barris – sinon, on n'aboutirait qu'à reproduire le dossier en sa possession – qui que soient Barris ou ceux qu'il représente.

Mais qu'est-ce que je raconte ? songea-t-il brusquement. Je déménage. Je connais Bob Arctor ; c'est un bon mec. Il ne prépare rien. Du moins, rien de louche. En fait, il travaille secrètement pour la police d'Orange County. Ce qui est probablement...

*Zwei Seelen wohnen, ach ! in meiner Brust,
Die eine will sich von der andern trennen :
Die eine hält, in derber Liebeslust,
Sich an die Welt mit klammernden Organen ;
Die andre hebt gewaltsam sich vom Dust
Zu den Gefilden hoher Ahnen.*

... la raison pour laquelle Barris le tient à l'œil.

Mais ça n'expliquerait pas que la police d'Orange County fasse de même – surtout au point d'installer tous ces holos et d'assigner un agent à plein temps pour rendre compte de son activité. Non, ça ne l'expliquerait pas.

Quelque chose ne colle pas. Il s'en passe davantage, bien davantage, dans cette baraque effondrée dont l'intérieur est envahi par les plâtras et l'arrière-cour par les mauvaises herbes, où la litière des chats n'est jamais changée et où les animaux se baladent sur la table de la cuisine, sans parler des ordures qui s'amoncellent dans tous les coins et que personne n'a l'idée de sortir.

Quel gâchis, alors qu'on pourrait faire tant de choses dans cette maison, qui est réellement une bonne maison. Une famille pourrait y vivre, une mère, des enfants. C'était prévu pour : il y a trois chambres. Un gâchis, un putain de gâchis. Ils devraient lui reprendre la baraque. Intervenir directement et le déposséder de ses droits. Ils y viendront peut-être. Ça permettrait de rendre la maison à un meilleur usage : elle ne demande que ça. Elle a connu de meilleurs jours, il y a bien longtemps. Mais ce temps-là pourrait renaître. Pour peu qu'un autre genre de locataire emménage et se charge de l'entretien.

Surtout en ce qui concerne la cour, songea-t-il tandis que le taxi se rangeait dans l'allée privée tout éclaboussée de vieux journaux.

Il paya le chauffeur, sortit sa clé et ouvrit.

Dès la porte franchie, il se sentit épié : les holocaméras le traquaient. Seul chez lui – mais pas seul. Personne à la maison, à part lui. Faux ! À part lui et les caméras, insidieuses, invisibles, qui enregistraient tout. Tout ce qu'il faisait. Tout ce qu'il disait.

C'est comme lorsqu'on trace des graffiti dans une pissotière, **SOURIEZ ! VOUS VENEZ DE PARTICIPER À LA CAMÉRA INVISIBLE !** Et je ne suis pas en train de faire autre chose. Ça fait une drôle d'impression. Il n'aimait pas ça. Il se sentait conscient du moindre de ses gestes. Ce sentiment n'avait fait qu'empirer depuis leur retour, le premier jour – le « jour de merde de chien », comme il l'appelait. Il ne pouvait s'empêcher d'y repenser, et chaque jour la présence des caméras devenait plus réelle.

« Personne à la maison, je suppose », dit-il à voix haute, sachant fort bien que ce serait enregistré – mais il devait veiller en permanence à ne pas montrer qu'il le savait. C'est comme lorsqu'un acteur se trouve devant la caméra : il doit jouer comme si elle n'existait pas, sinon tout est fichu. Bon à jeter.

Et dans cette merde, il n'y a pas de deuxième prise.

À la place, on se paie un fondu au noir. Je me le paie. Moi, pas les types derrière les caméras.

La chose à faire serait de me tirer en vendant la maison – d'ailleurs elle s'écroule. Seulement... je l'aime, cette baraque. Pas question !

Je suis chez moi.

Personne ne me videra.

Quelle que soit la raison qu'ils invoquent.

À supposer qu'« ils » existent.

Parce que ça se passe peut-être dans ma tête, tout ça. Le « Ils » de la paranoïa. Ou plutôt, le « ça ». Le « ça » impersonnel.

Ce qui m'observe n'a rien d'humain.

Pas selon mes critères, en tout cas. Ce n'est pas quelque chose que je pourrais reconnaître.

Tout ridicule que ce soit, c'est effrayant. Une chose agit sur moi, ici, dans ma propre maison. Sous mes yeux.

Vu de l'intérieur des yeux de quelque chose ; par le regard de quelque chose. Oui, à la différence de Donna aux yeux sombres, ne cille jamais. Que peut voir une caméra ? Que voit-elle vraiment ? Voit-elle dans la tête ? Plonge-t-elle son regard jusqu'au cœur. Voient-elles clairement ou obscurément en moi – en nous –, la caméra passive à infrarouge ancien modèle, et la caméra holographique nouveau modèle ? J'espère qu'elles voient clairement, parce que ces temps-ci, moi je n'y vois plus en moi. Je ne vois que du brouillard. Brouillard à l'extérieur ; brouillard à l'intérieur. Pour le salut de chacun, j'espère que les caméras ont meilleure vue. Car si la caméra ne voit qu'obscurément, comme j'y vois moi-même, nous sommes tous maudits, maudits comme nous n'avons jamais cessé de l'être, et nous mourrons ainsi, en sachant peu et sachant mal le peu que nous savons.

Il prit un volume au hasard sur les rayonnages du living – c'était *La Sexualité par l'image*. Il ouvrit le volume au hasard et tomba sur la photo d'un particulier qui tétait d'un air extatique le sein droit de sa partenaire – celle-ci, visiblement, était en train de gémir. Arctor se mit à parler tout haut, comme s'il lisait un passage du texte, résultat des cogitations de quelque grosse tête philosophante d'antan.

« Tout homme n'aperçoit qu'une parcelle infime de la Vérité, et bien souvent, sinon...

*Weh ! steck'ich in dem Kerber noch ?
Verfluchtes dumpfes Mauerloch,
Wo selbst das liebe Himmelslicht
Trüb durch gemalte Scheiben bricht !
Beschränkt mit diesem Bücherhauf,
Den Würme nagen. Staub bedeckt,
Den bis ans hohe.*

... perpétuellement, il se leurre à dessein sur la nature de ce précieux fragment qu'il détient. Une part de lui-même se retourne contre lui et agit comme un autre sujet. Ainsi l'homme se défait-il de l'intérieur. Un homme à l'intérieur de l'homme, ce qui ne fait point d'homme. »

Arctor hocha la tête, comme pénétré du sens profond de ces paroles imaginaires, puis il referma le grand volume rouge relié au fer de *La Sexualité par l'image* et le remit à sa place. J'espère que les caméras n'ont pas pris la couverture, songea-t-il, sinon j'aurai l'air fin.

Chaque jour un peu plus déprimé par ce qui arrivait aux gens de sa connaissance, Charles Freck décida d'en finir. Ça ne posait pas de problème, dans son milieu : on se contentait d'acheter une bonne quantité de comprimés de Seconal, et tard, un soir, avec le téléphone débranché afin de ne pas être dérangé, on les faisait descendre à l'aide d'un litre de picrate.

Il mit plusieurs jours à choisir les artefacts dont il s'entourerait. Ça lui prit plus de temps que la décision du suicide, et presque autant que l'acquisition du Seconal. On le trouverait sur son lit, avec à son chevet une lettre de protestation inachevée à Exxon, au sujet de la suppression de son abonnement au gaz, ainsi qu'un exemplaire du *Rebelle* d'Ayn Rand (cela afin de prouver qu'il avait été un surhomme incompris des masses et rejeté par elles, tué, en somme, par leur mépris). La lettre accuserait directement le système, et donnerait ainsi à sa mort une portée qui dépasserait celle de son destin individuel.

En vérité, l'efficacité de cette mort lui semblait plus douteuse que celle des artefacts choisis – mais quoi, l'un n'allait pas sans l'autre. Il se prépara, tel un animal qui sent sa fin prochaine et obéit à la programmation instinctive que la nature a inscrite en lui.

Au dernier moment (alors que sa vie se refermait sur lui), il changea d'avis sur un point capital : il décida d'accompagner les barbitos d'un vin fin, au lieu d'un litron de Ripple ou de Thunderbird. En conséquence, il prit sa voiture une dernière fois et se rendit aux caves Trader Joe's, où il choisit finalement

un Cabernet-Sauvignon Mondavi 1971, qui lui coûta pas loin de trente dollars – tout ce qui lui restait.

De retour chez lui, il déboucha la bouteille et laissa le vin respirer un moment, puis but quelques verres tout en contemplant sa page favorite de *L'Album illustré de la sexualité* : celle où la fille chevauche son compagnon. Ensuite, il plaça le sac de plastique contenant les barbitos sur sa table de chevet, se munit du Rand et de la lettre inachevée à Exxon, et s'allongea. Il essaya de penser à une grande phrase définitive, mais ça ne venait pas, encore que l'évocation de la fille chevauchant son partenaire... il se versa un verre de Sauvignon et descendit tous les barbitos d'un coup. La chose accomplie, la lettre et *Le Rebelle* sur la poitrine, il se renversa en arrière, attendit.

Seulement, il s'était encore fait avoir. Ses comprimés n'étaient pas des barbituriques, mais un psychédélique titillant, d'un type qu'il ne connaissait pas – sans doute un mélange, en tout cas un truc nouveau sur le marché. Au lieu d'étouffer peinardement. Charles Freck se mit à triper. Il prit la chose avec philosophie : c'est toute l'histoire de ma vie. L'éternel baisé. Il fallait bien s'y résoudre : vu le nombre de comprimés qu'il avait descendus, il allait se payer un voyage de première.

L'instant d'après, un être surgi d'entre les dimensions se tenait près de son lit et le regardait d'un sale œil.

Des yeux, l'être n'en manquait pas : il en avait sur toute sa personne. Il mesurait plus de deux mètres, il était sapé dans le vent, du grand luxe, et il trimbalait un énorme rouleau de parchemin.

« Tu vas me lire la liste de mes péchés », soupira Charles Freck.

L'être hocha la tête et brisa le sceau du parchemin.

Sur son lit, Freck était sans défense : « Et ça va prendre cent mille heures. »

L'être d'entre les dimensions braqua sa batterie d'yeux sur Freck et prit la parole. « Nous ne sommes plus de ce monde. Des catégories inférieures telles que l'espace » ou le « temps » ne s'appliquent plus à toi. Tu as été élevé jusqu'au royaume de la transcendance. Tes péchés te seront lus sans répit, des

équipes se relaieront, et cela durera toute l'éternité. La liste ne finira jamais. »

Apprenez à connaître votre dealer, songea Charles Freck, qui aurait bien voulu reprendre cette ultime demi-heure de son existence.

Mille ans plus tard, il était toujours sur son lit avec la lettre et le bouquin d'Ayn Rand. Il écoutait la liste de ses péchés. Les types en étaient à son entrée en onzième : il avait six ans.

Dix mille années plus tard, ils atteignaient la terminale.

L'époque où il avait découvert la masturbation.

Il ferma les paupières, mais en vain : il apercevait toujours l'être couvert d'yeux, qui, du haut de ses deux mètres et quelque, lisait le parchemin sans fin.

« Ensuite », annonçait-il...

Au moins, le vin était correct, songea Charles Freck.

12.

Deux jours plus tard, Fred, installé devant Moniteur Trois, regardait d'un œil intrigué son sujet Robert Arctor prendre un livre au hasard dans la bibliothèque de son living. Une planque ? Fred se rapprocha au zoom. Un numéro de téléphone ou une adresse notés à l'intérieur ? Arctor n'avait pas pris ce bouquin pour le lire, ça se voyait : il venait d'entrer dans la maison et portait encore son manteau. Mais il avait un drôle d'air : concentré et déprimé à la fois, comme une sorte de fébrilité émoussée.

Le zoom cadrerait une photo en couleurs, pleine page, montrant un homme en train de sucer le sein droit d'une femme. Le couple était nu, la femme visiblement en train de jouir – elle fermait les yeux à demi et sa bouche s'ouvrait sur une plainte muette. Peut-être qu'Arctor se sert de ça pour prendre son pied. Mais non, il ne prêtait aucune attention à la photo, au lieu de cela, il débitait d'une voix grinçante un baratin abscons et mêlé d'allemand, manifestement destiné à dérouter ceux qui pourraient être à l'écoute. Pensait-il que ses collègues se terraient quelque part à l'intérieur de la maison, voulait-il les obliger à se montrer ?

Mais personne ne fit son apparition. Fred, qui avait déjà visionné un bon bout de pellicule, savait que Luckman se trouvait dans sa chambre, étendu raide et tout habillé à deux pas de son lit, suite à l'absorption d'un mélange de barbitos et de Substance M. Barris était de sortie.

Que fait donc Arctor ? se demanda Fred en notant le numéro de code de ces séquences. Il devient de plus en plus bizarre. Je commence à comprendre la balance qui l'a donné.

Et si toutes ces phrases qu'il récite constituaient une commande vocale destinée à tout un matériel électronique qu'il aurait mis en place ? Marche-arrêt ? Peut-être est-il en train de créer une zone de brouillage pour se protéger du balayage

holo... Non, il y a peu de chance. Ça n'aurait guère de sens ni d'utilité, sinon pour Arctor.

Ce type est dingue. Vraiment flippé. Depuis le jour où il a retrouvé son céphascope saboté – en tout cas, depuis le jour où il est revenu avec sa voiture bousillée – et bousillée de telle manière qu'il avait bien failli y rester. D'ailleurs, dans une certaine mesure, il était déjà frappé auparavant, dès le fameux « jour de merde de chien », comme il l'appelait.

À vrai dire, Fred ne le lui reprochait pas. Il y a de quoi faire flipper n'importe qui, songea-t-il en regardant Arctor ôter sa pelure avec lassitude. Seulement, la plupart des gens se remettraient en phase. Lui, pas. Il empire. Il se met à réciter tout seul des messages imaginaires en langue étrangère.

À moins qu'il ne soit en train de me bluffer. Cette pensée mit Fred mal à l'aise. Il a découvert je ne sais comment qu'il est sur écoute permanente, et il... Il couvre ses véritables activités. À moins qu'il ne veuille simplement jouer au plus malin ? L'avenir nous le dira.

Moi, je dis qu'il nous fait marcher. Il y a des gens qui savent quand on les observe. Ils ont un sixième sens. Ce n'est pas de la paranoïa, mais plutôt un instinct primitif – celui de la souris, du gibier, de toute chose qui se sait traquée. Oui le *sent*. Il fait l'andouille pour notre profit. Il nous mène en bateau. Mais sait-on jamais ? Un bluff peut en cacher un autre. C'est une blague à tiroirs.

La récitation obscure d'Arctor venait de tirer Luckman de son coma, à en juger d'après la caméra qui surveillait sa chambre. Luckman se redressa, toujours sonné, et tendit l'oreille. Arctor fit encore du bruit en laissant tomber un cintre tandis qu'il rangeait son manteau. Luckman replia sous lui ses longues jambes musclées et, d'un geste vif, s'empara du coup-de-poing qu'il gardait toujours sur sa table de chevet. Il se leva complètement et se dirigea d'un pas souple vers la porte de sa chambre.

Dans le living, Arctor ramassa le courrier posé en vrac sur la table basse et se mit à l'examiner. Il lança un tas d'imprimés vers la corbeille à papier, rata son coup.

Luckman l'entendit. Il se raidit et dressa la tête, comme pour sentir le vent.

Arctor interrompit sa lecture du courrier, fronça les sourcils, s'exclama « ça par exemple ! ».

Luckman se détendit, lâcha son coup-de-poing, qui tomba avec un bruit métallique, lissa ses cheveux ouvrit la porte et gagna le living. « Salut, quoi de neuf ?

— Aujourd'hui, je suis passé en voiture devant l'immeuble de la société de micro-informatique Maylar.

— Tu déconnes ?

— Ils faisaient un inventaire. Seulement, un des employés avait dû prolonger l'inventaire au-dehors en emportant une puce à la semelle de ses souliers. Alors, tout le personnel était à quatre pattes dans le parking de la société, armé de pinces à épiler, d'un tas de loupes minuscules et d'un petit sac en papier.

— Y promettaient une récompense ? » demanda Luckman en bâillant et en se frappant la panse.

« Oui, ils en offraient une, mais ils l'ont perdue aussi. C'était un sou microscopique.

— T'en vois beaucoup, des trucs comme ça, quand tu te balades en voiture ?

— Seulement à Orange County.

— Il est grand comment, l'immeuble de la société Maylar ?

— Il fait dans les deux centimètres et demi de haut.

— À combien évaluerais-tu son poids ?

— En comptant le personnel ? »

Fred actionna l'avance rapide. Au bout d'une heure selon le cadran, il repassa à la lecture normale.

« ... dans les cinq kilos, disait Arctor.

— Alors, comment peux-tu te rendre compte en passant, s'il ne mesure que deux centimètres et ne pèse que cinq kilos ?

— Ils ont une grosse enseigne. »

Doux Jésus, soupira Fred, qui relança la bande en accéléré, mais l'arrêta soudain alors que dix minutes seulement s'étaient écoulées, en temps réel. Une intuition.

« À quoi ressemble leur enseigne ? » demandait Luckman, maintenant assis par terre et occupé à nettoyer une pleine boîte d'herbe. « Elle est au néon ? En couleurs, et tout le

tremblement ? Elle se voit ? Je me demande si je suis passé devant.

— Attends, je vais te montrer. » Arctor fouilla dans sa poche de chemise. « Je l'ai rapportée avec moi. »

Enroulement accéléré. Luckman :

« ... sais-tu comment tu pourrais importer des micropuces en contrebande dans un pays sans que personne s'en rende compte ?

— Pratiquement de la manière qui te plaira. » Arctor tirait sur un joint et l'air était enfumé.

« Non, je veux dire, d'une manière que personne n'irait jamais soupçonner. C'est Barris qui m'en a parlé l'autre jour. Je ne devais le répéter à personne, parce qu'il va mettre ça dans son livre.

— Quel livre ? *Dopes et jardins*, ou...

— Non : *La Contrebande sans peine ou comment introduire clandestinement des objets aux États-Unis et les faire sortir de même, selon le sens du voyage*. Tu les glisses dans un chargement de dope. Disons de l'héroïne. Les micropuces sont dans tes sachets. Personne n'ira les remarquer : elles sont tellement petites. Ils ne...

— Ouais, après ça, un junkie s'amène et se fait un shoot mi-poudre mi-cropuces.

— Eh ben, dans ce cas, ce sera le junkie le plus instruit qu'on ait jamais vu.

— Ça dépendrait de ce qu'il y aurait sur les micropuces.

— Barris avait encore une autre combine pour passer de la dope. Tu sais, quand les douaniers te demandent si tu as quelque chose à déclarer, tu ne peux pas vraiment leur dire, ben, j'ai de la dope, parce que...

— Ça va, abrège.

— Voici : tu prends un énorme bloc de hasch et tu le sculptes de manière à lui donner figure humaine. Ensuite, tu creuses une section et tu y adaptes un petit moteur, une sorte de mécanisme d'horlogerie, ainsi qu'une minicassette, puis tu places le mannequin devant toi dans la file, et au moment de passer devant le douanier, tu tournes la clé dans son dos. Quand l'autre lui demande s'il a quelque chose à déclarer, le bloc de hasch

répond “moi ? rien du tout”, et suit son chemin. Jusqu’à ce qu’il se trouve de l’autre côté de la frontière.

— On pourrait utiliser une sorte de batterie solaire, au lieu d’un ressort : comme ça, il pourrait marcher pendant des années. Il ne s’arrêterait jamais.

— À quoi bon ? Il finirait par atteindre l’Atlantique ou le Pacifique. En fait, il irait jusqu’au bout de la planète et continuerait, comme...

— Représente-toi un village esquimau, avec ce bloc de hasch haut de deux mètres et valant – combien ça vaudrait, à ton avis ?

— Un milliard de dollars.

— Plus que ça. Deux milliards.

— Ces Esquimaux sont là en train de tailler des lances d’os, quand soudain ils voient débouler ce bloc de hasch, valant deux millions de dollars, qui piétine dans la neige en répétant : “Moi ? Rien du tout.”

— Ils se demanderaient ce que le mec entend par là.

— Ça, ils n’en reviendraient pas. Des légendes se créeraient.

— Tu t’imagines en train de raconter à tes petits-enfants : “J’ai vu de mes yeux ce bloc de hasch haut de deux mètres surgir du brouillard et partir dans cette direction – il valait bien deux milliards – en répétant : Moi ? Rien du tout.” Tes enfants te feraient interner.

— Pas du tout. Les légendes, ça se développe. Au bout de quelques siècles, voici ce qu’ils raconteraient. Au temps de nos grands-pères est venu un bloc d’afghan premier choix, haut de trente mètres et crachant le feu. Il hurlait : “Meurs, chien d’Esquimau !” Mais nous nous sommes battus, armés de nos seules lances, et nous avons fini par le tuer.

— Les gosses n’y croiraient pas davantage.

— De nos jours, les gosses ne croient plus à rien.

— C’est la déprime de raconter quelque chose à un jeune. Une fois, il y en a un qui m’a demandé : c’était comment, les premières automobiles ? Merde, je suis né en 1962.

— Figure-toi qu’un jour, un mec complètement cramé à l’acide m’a posé la même question. Vingt-sept ans, il avait, et moi, seulement trois ans de plus que lui. Le mec savait plus

reconnaître quoi que ce soit. Plus tard, il a encore pris de l'acide – enfin, ce qu'on lui avait vendu comme – et il s'est mis à pisser par terre, et il a chié par terre, et quand tu lui demandais quelque chose du genre “Comment ça va, Don ?”, il répétait après toi comme un perroquet : “Comment ça va, Don ?” C'est tout ce qu'il parvenait à sortir. »

Il y eut un silence, tandis que les deux tiraient sur leur joint dans la pièce enfumée. Un silence long, sombre. Puis...

« Tu sais une chose, Bob ?... Il y a eu un temps où j'avais le même âge que tout le monde.

— Moi aussi, je crois.

— Je ne sais pas comment on en est là, tous.

— Mais si, Luckman, tu le sais. Tu sais bien comment.

— Bon, eh bien, n'en parlons pas. » Il continua d'inhaler bruyamment. Son visage plombé se découpait dans la pénombre de midi.

L'un des téléphones de l'appartement se mit à sonner. Un complet brouillé décrocha, puis tendit le combiné à Fred. « C'est pour toi. »

Il coupa les holos et prit la communication.

« Vous vous souvenez de la séance de la semaine dernière ? fit une voix. Quand on vous a administré le test B.G. ?

— Oui, répondit Fred au bout d'un moment.

— Vous étiez censé revenir. « Nouveau silence. » Nous avons traité des données plus récentes vous concernant... J'ai pris sur moi de vous programmer une séance complète de tests de perception, plus quelques autres. Ça aura lieu demain, trois heures de l'après-midi, même pièce. Ça vous prendra dans les quatre heures en tout. Vous vous rappelez le numéro de la pièce ?

— Non.

— Comment vous sentez-vous ?

— Ça va, dit Fred, stoïque.

— Des problèmes ? Dans le boulot ou en dehors ?

— Je me suis engueulé avec ma nana.

— Pas de confusion ? De la difficulté à reconnaître les personnes ou les objets ? Quelque chose qui vous paraîtrait renversé ou dédoublé par inversion ? Et pendant qu'on y est,

pas d'anomalie de la perception spatio-temporelle, pas de carence aphasique ?

— Non, laissa-t-il tomber d'une voix lugubre. Rien de tout ça.

— Bon. Rendez-vous demain à la pièce 203.

— Quelles sont les données qui vous ont...

— Nous verrons ça demain. Soyez-y. D'accord ? Et, Fred, ne vous découragez pas. » Clic.

Et clic pour toi, songea-t-il en raccrochant.

Il râlait. Il sentait qu'on lui tordait le bras pour l'obliger à faire une chose qu'il ne voulait pas faire. Brutalement, il relança les holos. Les cubes s'illuminèrent, les couleurs reparurent et les personnages s'animèrent. La bande-son se remit à débiter un bavardage inutile et (pour les oreilles de Fred) frustrant.

« Cette nana était en cloque, racontait Luckman d'un ton monocorde, et elle a demandé un avortement. Elle avait quatre mois de retard et elle enflait à vue d'œil. Elle n'arrêtait pas de râler au sujet du prix de l'avortement ; pour je ne sais plus quelle raison, elle ne pouvait pas bénéficier de la sécu. Un jour que j'étais chez elle, une de ses copines s'amène et se met à lui expliquer qu'elle faisait une grossesse nerveuse. Tu veux croire que tu es enceinte, elle lui dit. Complexe de culpabilité. L'opération, le paquet que ça va te coûter, c'est la punition que tu t'infliges. Alors la nana – je l'aimais bien, celle-là – lève les yeux calmement et lui dit : bon, eh bien si c'est une grossesse nerveuse, je me ferai faire un avortement nerveux et je paierai en billets nerveux.

— Je me demande quel portrait il y a sur un billet nerveux, dit Arctor.

— Simple : qu'est-ce qu'on a eu, comme président nerveux ?

— Bill Falkes. Lui *se croyait* président.

— Et quand croyait-il avoir été en fonctions ?

— Il s'imaginait avoir rempli deux mandats vers 1882. Après un traitement intensif, il a réduit ses ambitions à un mandat. »

Furieux, Fred gifla les commandes et poussa la bande de deux heures et demie. Il y en a pour combien, de cette merde ? Toute la journée ? Toute l'éternité ?

« ... alors tu trimbales ton gosse chez le toubib, chez le psychiatre, et tu expliques comment il n'arrête pas de hurler, de

piquer des colères. » Luckman, qui parlait toujours, s'était installé à la table basse devant une canette de bière et deux boîtes d'herbe. Il procédait à l'examen de l'herbe. « Et les mensonges. Le gamin n'arrête pas de mentir. Il grossit tout, invente des histoires. Le psychiatre examine le gosse et conclut : « Madame, votre enfant est un hystérique. Il souffre d'un grave désordre nerveux. Mais j'en ignore la cause. » Alors toi, la mère, tu ne résistes pas à l'envie de la placer : "C'est parce que je l'ai eu à la suite d'une grosses nerveuse, docteur". »

Luckman et Arctor éclatèrent de rire. Barris leur fit écho : il était rentré pendant les deux heures écoulées et enroulait à nouveau le fil blanc autour de sa pipe à hasch. Fred avança la bande d'une heure. « ... ce mec, disait Luckman, maintenant occupé à remplir une boîte avec l'herbe triée, est venu raconter à la télé qu'il était un imposteur de renommée mondiale. À un moment ou à un autre – c'est ce qu'il expliquait au journaliste –, il s'était fait passer pour un grand chirurgien de la faculté John Hopkins, pour un physicien, boursier fédéral de Harvard et spécialisé dans les particules étranges, pour un romancier finlandais couronné par le Nobel, pour un président de la république Argentine destitué et marié à...

— Il s'est tiré de tout ça ? demanda Arctor. Il n'a jamais été pris ?

— Le type n'avait tenu aucun de ces rôles. Il s'était seulement fait passer pour un imposteur de renommée mondiale. L'histoire a paru plus tard dans le *L.A. Times*. Le mec passait le balai à Disneyland, jusqu'au jour où il a lu l'autobiographie d'un imposteur célèbre – un vrai. Alors, il s'est dit : merde, je peux me faire passer pour tous ces types folklo et personne n'y verra que du feu, et puis il a encore réfléchi et s'est dit : pourquoi se donner tout ce mal ? Je me ferai passer pour un imposteur. Il s'est fait un blé monstre avec ça, d'après le *L.A. Times*. Presque autant que le véritable imposteur. Et c'était vachement plus facile, selon lui. »

De son coin, Barris intervint dans la conversation : « Ça arrive qu'on croise des imposteurs dans la vie de tous les jours. Mais ils ne posent pas au physicien nucléaire.

— Oui, tu penses aux agents des stup, dit Luckman. Je me demande combien on en connaît. À quoi ressemblent-ils.

— C'est comme si tu demandais à quoi ressemble un imposteur, fit Arctor. Une fois, j'ai parlé à un gros dealer qui venait de tomber avec dix livres de hasch en sa possession. Je lui ai demandé à qui ressemblait le type qui l'avait niqué. Comment les appellent-ils ? Les agents qui se font passer pour un copain d'un copain et te persuadent de leur vendre un stock ?

— Il avait la même gueule que nous, dit Barris en enroulant son fil.

— Et même plus vrai que nature. Ce dealer – je l'ai vu après le jugement, il partait au trou le lendemain –, il m'a dit : ces types ont les cheveux plus longs que nous. Moralité : méfiez-vous des mecs qui vous ressemblent.

— Les stup ont des agents féminins, dit Barris.

— J'aimerais rencontrer quelqu'un des stup, fit Arctor. En le sachant. Dans une situation où je saurais à quoi m'en tenir.

— Quand le mec te passera les menottes, lança Barris. Là, tu sauras à quoi t'en tenir.

— Non, ce que je veux dire, c'est : les stup ont-ils des amis ? Ont-ils une vie sociale, et laquelle ? Leurs femmes sont-elles au courant ?

— Ils n'ont pas de femmes, commenta Luckman. Ils vivent dans des sous-sols et jettent un coup de périscope entre les roues des bagnoles garées au moment où tu passes sur le trottoir. Comme des trolls.

— Qu'est-ce qu'ils mangent ?

— Des gens, dit Barris.

— Comment un type peut-il faire ça ? songea Arctor. Se faire passer pour un stup ?

— QUOI ? s'exclamèrent en même temps Barris et Luckman.

— Merde, je suis raide défoncé, fit Arctor avec un sourire forcé. Se faire passer pour un stup, ouah ! » Il secoua la tête en grimaçant.

Les deux autres le dévisageaient, « SE FAIRE PASSER POUR UN STUP ? SE FAIRE PASSER POUR UN STUP ?

— Ma tête est mélangée, aujourd'hui. Je ferais mieux d'aller me pieuter. »

Fred arrêta sur image. Les cubes se figèrent et le son mourut.

« On fait la pause, Fred ? l'interpella un des brouillés.

— Ouais. Je suis crevé. Cette merde vous monte à la tête, au bout d'un moment. » Il se leva et prit une cigarette. « Je comprends pas la moitié de ce qu'ils racontent. J'en ai marre. Marre de les écouter.

— Quand on se trouve sur place avec eux, ça passe un peu mieux. Tu sais ça ? C'était ton cas, j'imagine. Tu as travaillé chez eux sous couverture, jusqu'à présent. Pas vrai ?

— Je n'irais jamais me mêler à une pareille bande de tarés. Toujours à rabâcher les mêmes trucs comme de vieux ringards. Pourquoi restent-ils comme ça à dégoïser sans fin ?

— Pourquoi fait-on ce qu'on fait ? C'est un boulot plutôt monotone quand on y réfléchit.

— Mais c'est notre boulot. On n'a pas le choix.

— Comme les autres ringards. On n'a pas le choix. »

Se faire passer pour un stup, songea Fred. Ça veut dire quoi ? Personne ne sait...

Se faire passer pour un imposteur. Un type qui vit sous les voitures en stationnement et bouffe de la merde. Pas un chirurgien mondialement connu, ou un romancier ou un politicien ; personne qu'on voudrait voir à la télé. Pas une vie que tout mec sensé...

Je ressemble à ce ver qui rampe dans la poussière

Vit dans la poussière et mange de la poussière

Attendant que l'écrase le pied du voyageur

Oui, ça dit bien ce que ça veut dire. Luckman a dû me lire ce poème, ou l'ai-je appris à l'école ? Marrant, les trucs qui peuvent vous revenir à l'esprit.

Les paroles bizarres d'Arctor résonnaient encore dans sa tête, bien qu'il eût arrêté la bande. J'aimerais pouvoir oublier ça, songea-t-il. J'aimerais pouvoir l'oublier, *lui*.

« J'ai le sentiment, déclara Fred, que parfois je sais ce qu'ils vont dire avant même qu'ils ouvrent la bouche. Au mot près.

— On appelle ça du *déjà vu*⁵ répondit l'un des complets brouillés. Laisse-moi te donner quelques tuyaux. Accélère le déroulement et saute des passages plus longs – pas une heure, mais six. Ensuite, s'il n'y a rien, repasse la bande à l'envers jusqu'à ce que tu repères quelque chose. À l'envers, pas à l'endroit. Comme ça, tu n'es pas pris dans leur débit. Six ou sept heures en avant, puis tu reviens... tu auras vite fait de prendre le coup, tu sauras dire quand tu as des kilomètres de trucs sans intérêt, et à quel moment tu tombes sur quelque chose de sérieux.

— Et tu n'écouteras pas vraiment, ajouta un autre gribouillis, tant que rien de valable ne se présentera. C'est comme une mère que rien ne peut réveiller, pas même un camion qui passe sous ses fenêtres, jusqu'au moment où son bébé se met à pleurer. Là, elle réagit. Peu importe si ça ne fait pas beaucoup de bruit. L'inconscient devient sélectif, en apprenant ce qu'il doit guetter.

— Je sais, j'ai deux gosses.

— Des garçons ?

— Non, deux petites filles.

— Ça c'est chouette. Moi, j'en ai une. Elle a un an.

— Pas de noms, s'il vous plaît », fit l'autre complet brouillé. Ils se mirent tous à rire. Modérément.

En tout cas, se dit Fred, voici quelque chose qui mérite d'être signalé – cette allusion mystérieuse au fait de « se faire passer pour un stup ». Les copains d'Arctor ont été également surpris. J'emporterai une copie de ça à mon rendez-vous, demain. La bande audio suffira. J'en discuterai avec Hank, parmi les trucs que j'aurai pu glaner d'ici là.

Même si je n'ai rien d'autre à lui montrer, c'est un début. Ça prouve que cette écoute permanente d'Arctor n'est pas vaine.

Ça prouve que j'avais raison.

Cette phrase était un lapsus. Arctor a foiré.

Mais ce que ça veut dire, je l'ignore.

On finira par le savoir. En s'acharnant sur Arctor jusqu'à ce qu'il craque. Même si ça n'a rien d'agréable de devoir les écouter sans interruption, lui et ses copains. D'ailleurs, ses copains ne

⁵ En français dans le texte. (N.d.T.)

valent pas mieux que lui. Comment ai-je pu traîner aussi longtemps avec eux dans cette baraque ? Ce n'est pas une vie. Des kilomètres de trucs sans intérêt, comme disait le mec tout à l'heure.

On touche vraiment le fond. C'est le brouillard complet. Le brouillard mental et le brouillard au-dehors. Tout ça à cause d'eux, du genre d'individu qu'ils sont.

Fred prit son paquet de cigarettes et alla s'enfermer dans les toilettes. Du paquet, il tira dix cachets de Mort et les descendit avec un gobelet d'eau. Je regrette de ne pas en avoir apporté davantage. Bah, j'en descendrai encore quelques-uns en rentrant après le boulot. Il consulta sa montre et essaya de calculer combien de temps cela faisait. Sa tête était brouillée. Merde, combien faut-il compter ? Il se demanda où était passé son sens de la durée. C'est à force de regarder les holos. Je ne suis plus capable de dire l'heure.

C'est comme si j'avais pris de l'acide et qu'ensuite je sois passé dans une station de lavage. Toute une batterie de brosses tourbillonnantes qui me dégringolent dessus ; une chaîne m'entraîne dans des tunnels de mousse noire. Quelle façon de gagner sa croûte. Il ouvrit la porte des toilettes et regagna son poste à regret.

Il déclencha une fois de plus l'entraînement de la bande.

« ... autant que je sache, annonçait Arctor, Dieu est mort.

— J'ignorais qu'il était malade, répliqua Luckman.

— Maintenant que mon Oldsmobile est H.S. pour je ne sais plus combien de temps, enchaîna Arctor, j'ai décidé de la revendre et d'acheter une Henway.

— Qu'est-ce que c'est qu'une Henway ? » demanda Barris.

Une Henway, c'est dans les trois livres, pensa Fred.

« Une Henway, c'est dans les trois livres », dit Arctor.

Le lendemain à quinze heures, deux auxiliaires médicaux – pas les mêmes que l'autre fois – firent subir plusieurs tests à Fred, lequel se sentait encore plus mal que la veille.

« Vous allez voir se succéder très rapidement sous vos yeux – d'abord dans l'hémichamp gauche, ensuite dans le droit – une série d'objets qui devraient vous être familiers. En même temps,

les reproductions silhouettées d'un certain nombre de ces objets apparaîtront sur le panneau illuminé qui vous fait face. À l'aide d'un marqueur, vous devrez pointer le croquis qui vous paraît correspondre à l'objet visible à cet instant. Les objets défileront très rapidement, alors n'hésitez pas trop longtemps. Vous serez noté sur le temps de décision aussi bien que sur l'exactitude. D'accord ?

— D'accord », dit Fred, marqueur levé.

Une troupe d'objets familiers se bouscula devant lui et il pointa les croquis. L'opération se répéta pour son œil droit.

« Maintenant, nous vous couvrons l'œil gauche et nous projetons, toujours tachistoscopiquement, un objet familier devant votre œil droit. À l'aide de la main gauche, je répète, de la gauche, il vous faut choisir parmi tout un groupe l'objet correspondant à l'image projetée.

— D'accord. » L'image d'un dé à jouer apparut fugitivement. De sa main gauche, Fred fouilla parmi le tas de petits objets placés devant lui jusqu'à ce qu'il trouve un dé.

« Pour le test suivant, plusieurs lettres formant un mot vous seront fournies, mais resteront invisibles. Vous devez les identifier par palpation de la main gauche et, de la main droite, écrire le mot qu'elles constituent. »

Il se mit à l'œuvre et trouva le mot « CHAUD ».

« Maintenant, dites-nous le mot ainsi formé. »

Il le leur dit.

« Passons au suivant. Les yeux bandés, vous plongez la main gauche dans cette boîte totalement obscure et palpez l'objet qu'elle contient de manière à l'identifier. Après cela, on ôte votre bandeau et l'on vous montre trois objets comportant un certain degré de ressemblance entre eux. À vous de nous dire lequel des trois se rapproche le plus de l'objet que vous avez manipulé.

— D'accord. » Il s'exécuta. Les tests se succédèrent pendant près d'une heure. Palper, identifier, choisir. Hémichamp visuel gauche. Palper, identifier, choisir. Hémichamp visuel droit. Écrire, dessiner.

« Dans le test suivant, les deux yeux couverts, vous prenez un objet dans chaque main et devez nous dire si l'objet de votre main gauche est identique à celui de votre main droite. »

Il s'exécuta.

« Voici une projection tachistoscopique de triangles diversement disposés. À vous de nous dire s'il s'agit du même triangle dans... »

Au bout de deux heures, ils étaient passés à des blocs compliqués qu'il s'agissait d'adapter à des trous guère plus simples, le tout chronométré. Il se crut revenu dans les petites classes ; et en train d'échouer encore plus lamentablement qu'il ne l'avait fait à l'époque. Il repensa à Miss Frinkel. La vieille Miss Frinkel plantée devant lui à le regarder merder tout en lui envoyant des messages de mort, comme on dit en analyse transactionnelle. Meurs ! Ne sois pas. Des messages de sorcière, tout un paquet, jusqu'à ce que je me casse vraiment la gueule. Miss Frinkel devait être morte, à cette heure. Sans doute quelqu'un lui avait-il renvoyé un message de mort, et ça avait pris. Tant mieux. Peut-être un des siens. Un message pareil à ceux qu'il envoyait présentement aux deux psychotechniciens.

Seulement cette fois, ça ne donnait guère de résultat. Les tests se succédèrent.

« Qu'est-ce qui ne va pas dans cette image ? L'un des objets n'appartient pas au groupe. Vous devez indiquer... »

Il le fit. Puis il eut droit à de véritables séries d'objets comportant un « intrus » : il devait écarter l'intrus. À la fin du test, on lui demanda de réunir les objets exclus de divers « ensembles », comme ils les appelaient, afin de voir si ceux-ci ne comportaient pas une caractéristique commune et ne formaient pas eux-mêmes un ensemble.

Il en était là quand les deux types annoncèrent la fin de la séance et lui conseillèrent d'aller prendre une tasse de café en attendant qu'on le rappelle.

Au bout d'un laps de temps qui lui parut interminable, un des types vint le trouver. « Une dernière chose, Fred : il nous faudrait un prélèvement sanguin. » Il lui tendit un papier pour le labo. « Rendez-vous au bout du couloir, à la porte marquée :

« Laboratoire de pathologie », et donnez-leur ça. Après la prise de sang, revenez ici et attendez.

— Sûr », fit-il lugubrement. Il s'éloigna en traînant les pieds.

Des traces dans le sang. Voilà ce qu'ils cherchent.

De retour à la pièce 203 après sa prise de sang, il s'adressa à l'un des psychotechniciens et dit : « Ça ne vous ferait rien que je monte m'entretenir avec mon supérieur en attendant les résultats ? Il ne va pas tarder à lever le camp.

— Affirmatif. Du fait de la prise de sang que nous avons demandée, la mise au point des conclusions nous demandera plus de temps. Allez-y ; nous vous téléphonerons quand nous serons prêts. Il s'agit de Hank, n'est-ce pas ?

— Oui. Je serai en haut avec Hank.

— Vous paraissez nettement plus déprimé que lors de notre première rencontre.

— Je vous demande pardon ?

— Quand vous êtes venu, la semaine dernière. Vous étiez encore capable de plaisanter. Non sans nervosité, je dois dire. »

Fred dévisagea le psychotechnicien et se rendit compte qu'il s'agissait d'un des deux auxiliaires médicaux de l'autre fois. Il ne répondit pas, se contenta de grogner et quitta la pièce. Quelle tasse, songeait-il en gagnant l'ascenseur. Toute cette scène. Je me demande lequel c'était. Le mec aux moustaches en guidon de vélo, ou l'autre ?... non, plutôt l'autre. Celui-ci n'a pas de moustache.

« Vous allez manipuler manuellement avec votre main gauche, murmura-t-il, tandis que vous regarderez visuellement avec l'autre main... » Il ne parvenait même plus à débiter ces absurdités. Pas sans leur aide.

En pénétrant dans le bureau de Hank, il trouva un autre homme, sans complet brouillé, assis à l'autre bout de la pièce face à son supérieur.

« Voici l'informateur qui nous a appelés au sujet d'Arctor en utilisant la grille, annonça Hank. Je vous ai déjà parlé de lui.

— Oui. » Fred demeura immobile.

« Cet homme a téléphone une nouvelle fois avec d'autres renseignements sur Arctor. Nous lui avons dit qu'il lui faudrait

se faire connaître et lui avons enjoint de venir ici. Il a accepté. Le connaissez-vous ?

— Naturellement. » Le regard de Fred ne quittait pas Barris. Celui-ci souriait largement et jouait avec une paire de ciseaux. Il semblait mal à l'aise. Il était laid. Repoussant, songea Fred. « Vous êtes James Barris, n'est-ce pas ? Avez-vous déjà été arrêté ?

— Il prétend se nommer James R. Barris, intervint Hank, et ses papiers le confirment. Son casier est vierge.

— Que veut-il ? » Fred s'adressa à Barris : « Quels renseignements détenez-vous ?

— J'ai la preuve, fit Barris à voix basse, que M. Arctor fait partie d'une vaste organisation clandestine disposant de fonds importants et d'armement, utilisant un code spécifique, et probablement vouée au renversement de... »

Hank lui coupa la parole. « Tout cela n'est que spéculation. Que pensez-vous que ces gens préparent concrètement ? Quelles sont vos preuves ? Ne nous communiquez rien qui ne soit de première main.

— Avez-vous déjà été commis à une institution psychiatrique ? demanda Fred.

— Non.

— Êtes-vous prêt à signer une déclaration sous serment en présence du D.A., concernant vos renseignements et preuves éventuelles ? Êtes-vous disposé à témoigner sous serment en cour de justice et...

— Il a déjà répondu affirmativement à ces questions, indiqua Hank.

— Mes preuves, déclara Barris, que je ne détiens pas sur ma personne mais suis en mesure de produire, consistent essentiellement en enregistrements de conversations téléphoniques de Robert Arctor, réalisés alors que l'intéressé ne se savait pas écouté par moi.

— Quelle est cette organisation que vous évoquez ? jeta Fred.

— Je crois qu'il s'agit... » Hank lui fit signe de passer. « C'est une organisation politique », poursuivit Barris, qui suait et tremblait un peu, mais semblait néanmoins content de lui,

« hostile à notre pays et téléguidée de l'étranger. Par un ennemi des États-Unis.

— Quels sont les rapports d'Arctor avec la filière de la Substance M ? » demanda Fred.

Barris cligna ses paupières, passa la langue sur ses lèvres et fit la grimace. « Ça se trouve dans mes... » Puis il changea son fusil d'épaule. « Lorsque vous examinerez l'ensemble de mes renseignements, vous – je veux parler de mes preuves – vous serez certainement amenés à conclure que la Substance M est produite par une nation étrangère déterminée à abattre les États-Unis, et vous constaterez que M. Arctor a la main bien prise dans l'engrenage de cette...

— Pouvez-vous nous fournir les noms précis de gens liés à cette organisation ? dit Hank. Des personnes qu'Arctor aurait rencontrées ? Vous n'ignorez pas que communiquer de faux renseignements aux autorités constitue un délit susceptible de vous conduire devant les tribunaux ?

— J'en suis conscient.

— Avec qui Arctor s'est-il entretenu ?

— Avec une Mlle Donna Hawthorne. Il se rend à son domicile sous les prétextes les plus divers et s'abouche avec elle. »

Fred ne put s'empêcher de rire. « Il *s'abouche* avec elle ? Qu'entendez-vous par là ?

— Je l'ai suivi. » L'élocution de Barris se fit claire et distincte. « À son insu. Avec ma voiture.

— Ces visites sont-elles fréquentes ? demanda Hank.

— Oui, monsieur. Aussi fréquentes que...

— Il s'agit de sa compagne, dit Fred.

— De plus, M. Arctor... », commença Barris.

Hank l'interrompit en se tournant vers Fred. « Croyez-vous qu'il y ait quelque chose là-dessous ?

— À mon avis, il est absolument nécessaire d'examiner ses preuves.

— Apportez-nous les preuves en votre possession, dit Hank. Toutes. Nous voulons surtout des noms – des noms, des numéros de téléphone, des numéros minéralogiques. Avez-vous déjà vu Arctor s'occuper d'importantes quantités de drogue ? Supérieures à celle d'un simple utilisateur ?

— Absolument.

— Quel genre de drogue ?

— Plusieurs catégories. J'ai soigneusement récupéré quelques échantillons... afin que vous les analysiez. Je peux les apporter aussi. Il y a un peu de tout, et en quantité. »

Hank et Fred échangèrent un coup d'œil.

Barris, le regard vide et dirigé droit devant lui, sourit.

« Y a-t-il autre chose que vous vouliez déclarer à ce stade ? » lui demanda Hank. Puis, à Fred : « On devrait peut-être envoyer un agent avec lui pour récupérer les preuves. » En clair : afin qu'il ne panique pas et décide de se tirer après avoir changé d'avis.

« Il y a une chose que je voudrais dire, fit Barris. M. Arctor est un toxicomane, accroché à la Substance M, et souffre conséquemment d'un dérangement mental qui s'est peu à peu aggravé. Il est dangereux.

— Dangereux, dit Fred en écho.

— Parfaitement. Il traverse déjà des états pareils à ceux qui résultent des dommages cérébraux causés par la Substance M. Il y a probablement eu détérioration du chiasma, du fait qu'une faible composante ipsilatérale... mais également... » Barris s'éclaircit la gorge. « Détérioration du corps calleux.

— Ce genre de spéculation non appuyée par les faits est sans valeur, dit Hank. Je vous l'ai déjà signalé, je vous ai mis en garde. De toute façon, un agent vous accompagnera. Cela vous convient ? »

Barris sourit et hocha la tête. « Mais naturellement...

— Nous veillerons à ce qu'il s'agisse d'un agent en civil.

— Je pourrais être... » Barris fit un geste. « Je risque d'y laisser ma vie. Ainsi que je vous l'ai expliqué, M. Arctor est... »

Hank le devança. « Très bien, monsieur Barris. Nous apprécions votre geste, et les risques que vous prenez. Si nous menons à bien cette entreprise, et si vos renseignements sont de nature à nous permettre d'obtenir une condamnation devant les tribunaux, il va de soi que nous saurons...

— Ce n'est pas le but de ma démarche. Cet homme est malade. Son cerveau est atteint. À cause de la Substance M. La raison de ma présence ici...

— La raison de votre présence ici nous laisse indifférents, monsieur Barris, coupa Hank. La seule chose qui nous intéresse est de savoir si ce que vous nous communiquez possède une valeur quelconque. Le reste vous regarde.

— Merci, monsieur. » Et le sourire de Barris s'élargit, s'élargit.

13.

De retour à la pièce 203, Fred écoutait d'une oreille distraite la lecture des résultats de ses tests et les commentaires des deux psychotechniciens.

« Dans votre cas, il s'agit de ce que nous nommons concurrence plutôt que d'une altération. Asseyez-vous.

— D'accord. » Stoïquement, Fred s'exécuta.

« Rivalité entre les hémisphères cérébraux, précisa l'autre spécialiste. Il s'agit moins d'un signal unique qui serait défectueux ou contaminé que de l'interférence de deux signaux porteurs d'informations contradictoires.

— Nous utilisons normalement l'hémisphère gauche, relança son collègue. C'est là que se situe le système du moi, ou la conscience. Cette dominance cérébrale vient de la localisation dans l'hémisphère gauche des fonctions du langage ; pour être plus précis, ce phénomène de latéralisation suppose une capacité verbale, une valence du cerveau gauche et une aptitude spatialisatrice du cerveau droit. Le gauche peut être comparé à un calculateur numérique, le droit à un calculateur analogique. La bilatéralité fonctionnelle ne se réduit donc pas à une simple reduplication. Chaque système contrôle et traite l'information à sa manière. Or, dans votre cas, aucun hémisphère n'affirme sa dominance, aucun ne manifeste d'activité compensatoire. L'un vous dit une chose, l'autre dit une chose différente.

— C'est comme si vous aviez deux jauges de niveau d'essence à bord de votre voiture, et que l'une vous annonce un réservoir plein tandis que l'autre indique un réservoir à sec. Elles ne peuvent pas avoir raison toutes les deux. Il y a conflit. Seulement chez vous, nous n'avons pas affaire à un appareil fonctionnant correctement et à un appareil défectueux ; non, c'est plutôt... écoutez, voici ce que je veux dire : les deux jauges analysent exactement la même quantité de carburant – même carburant, même réservoir. Elles éprouvent le même objet, en

fait. Vous, le conducteur, n'entretenez qu'une relation indirecte avec le réservoir : vous passez par la jauge, ou, dans le cas présent, les jauges. En somme, le réservoir pourrait tomber à zéro et vous n'en sauriez rien jusqu'à ce que l'information apparaisse sur un cadran quelconque, ou jusqu'à arrêt complet du moteur. Il ne faut surtout pas que vous vous trouviez en présence de deux jauges qui vous livrent des informations contradictoires, car dès cet instant vous n'avez plus aucune connaissance de la situation dont il vous est rendu compte. Ce n'est pas comme si vous disposiez d'une jauge principale et d'une jauge auxiliaire prête à la remplacer en cas de mauvais fonctionnement.

— Et alors, qu'est-ce que tout ça veut dire ? demanda Fred.

— Je suis sûr que vous le savez déjà, fit le psychotechnicien de gauche. Vous l'avez ressenti sans en connaître la nature ni la raison.

— Les deux hémisphères de mon cerveau sont en compétition ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— La Substance Mort. Elle provoque souvent ce genre de trouble fonctionnel. Nous nous y attendions, et les tests le confirment. L'hémisphère gauche, dominant en temps normal, s'est trouvé endommagé et l'hémisphère droit tente de pallier sa défaillance. Malheureusement, l'ambilatéralité est impossible, car il s'agit d'une situation anormale à laquelle le corps n'est pas préparé. Cela ne devrait jamais se produire. Nous nommons ce phénomène indications croisées. Il est relié aux expériences de *split-brain*. Nous pourrions effectuer une hémisphérectomie, mais...

— Est-ce que ça passera quand je décrocherai de la Substance M ?

— Probablement, fit le type à gauche. C'est un trouble fonctionnel.

— Il peut y avoir une lésion organique, reprit l'autre. Ça pourrait être permanent. Le temps nous le dira, et seulement après que vous aurez abandonné la Substance M depuis longtemps. Et vraiment abandonné.

— Quoi ? » Fred ne comprenait pas la réponse. Était-ce oui ou non ? Était-il atteint définitivement ? Qu'avaient dit les types ?

« Même en cas de lésion tissulaire, la stéréotaxie permet actuellement de détruire de petits groupes de cellules dans chaque hémisphère afin d'arrêter la concurrence interhémisphérique dans le traitement des informations sensorielles. On pense que ce traitement permettra un jour de rétablir la latéralisation originale.

— Toutefois, précisa le deuxième psychotechnicien, on risque de se heurter à un autre problème : l'individu pourrait, dans ces conditions, ne recevoir que des impressions *partielles* – je parle des informations sensorielles présentées – pendant le reste de son existence. Il ne percevrait qu'un demi-signal au lieu de deux signaux, ce qui, selon moi, n'est pas moins incapacitant.

— Oui, mais un fonctionnement partiel de type non compétitif vaut mieux que pas de fonctionnement du tout. Or, une transmodulation interhémisphérique compétitive équivaut à une perception nulle.

— Comme vous le voyez, Fred, vous n'avez plus de...

— Je ne prendrai plus jamais de Substance M, déclara Fred. Plus jamais.

— Quel est votre régime actuel ?

— Guère considérable. » Après un silence, il ajouta : « J'ai augmenté les doses récemment. À cause du stress professionnel.

— Il faut qu'ils vous relèvent de vos fonctions, aucun doute là-dessus. De toutes vos fonctions. Vous êtes handicapé, Fred. Et vous le serez encore pendant un sacré bout de temps. Après, personne ne peut être sûr. Vous pouvez vous rétablir complètement. Ou peut-être pas.

— Comment se fait-il, demanda Fred d'une voix râpeuse, que même si mes deux hémisphères sont dominants, ils ne reçoivent pas les mêmes stimuli ? Pourquoi leurs deux je-sais-quoi ne peuvent-ils pas être synchronisés, comme pour l'effet stéréo ? »

Silence.

« Je veux dire » – il se mit à gesticuler – « que la main droite et la main gauche, quand elles saisissent le même objet, devraient...

— La dextralité et son contraire, au sens où l'on emploie ces termes en parlant de l'image au miroir – lorsque la main gauche « devient » la main droite... » Le psychotechnicien se pencha vers Fred, qui ne releva pas la tête. « Comment vous y prendriez-vous pour définir un gant gauche par opposition à un gant droit, de manière qu'une personne n'ayant aucune connaissance de ces termes sache duquel vous parlez et puisse le saisir sans se tromper ? L'image réfléchie ?

— Un gant gauche... » commença Fred, qui ne put continuer.

« *Tout se passe comme si un hémisphère de votre cerveau voyait le monde réfléchi dans un miroir.* En un miroir, vous comprenez ? La gauche devient la droite, avec tout ce que ça suppose. Et nous ne savons pas encore ce que ça suppose, de voir le monde ainsi inversé. Sur le plan topologique, un gant gauche n'est rien d'autre qu'un gant droit *étiré à travers l'infini.*

— En un miroir, obscurément », dit Fred. Un miroir assombri. Une caméra obscure. Et par miroir, saint Paul⁶ n'entendait pas un objet de verre étamé – ça n'existait pas, à son époque – mais une surface métallique polie, celle d'un plateau par exemple, dans laquelle il pouvait contempler son reflet. Luckman lui avait appris ça au cours de ses lectures théologiques. Pas un télescope ou un dispositif à lentille, qui ne créent aucune inversion, mais simplement l'image inverse de son visage aperçue dans un miroir – étirée à travers l'infini, comme ils disent. Pas *à travers* un miroir, mais *réfléchi par* un miroir. Et ce reflet qui te revient : c'est toi, c'est ton visage et pourtant ça ne l'est pas. Ils n'avaient pas de caméras en ce temps-là, et personne ne pouvait se voir autrement qu'à l'envers.

Je me suis vu ainsi.

En un sens, c'est l'univers entier que j'ai commencé d'apercevoir de cette manière. Avec l'autre moitié de mon cerveau !

6 Épître aux Corinthiens, XIII, 12 : « Maintenant nous voyons en un miroir obscurément ; mais alors nous verrons face à face. Maintenant je connais partiellement ; mais alors je connaîtrai comme je suis connu. » (N.d.T.)

« La topologie, pérorait un des psychotecs. Une science, une mathématique, au choix, peu comprise. De même que les trous noirs de l'espace. Comment...

— Fred a tourné son œil en dedans et voit le monde à l'envers, coupa l'autre. Par-devant comme par-derrière, en somme. Nous aurions du mal à décrire comment il lui apparaîtrait. La topologie est cette branche de la mathématique qui étudie les propriétés qualitatives des êtres géométriques ou autres qui conservent leur identité lorsqu'ils sont soumis, point par point, en n'importe quel point, à une transformation continue. Mais lorsqu'on applique cela à la psychologie...

— Et s'il s'agit d'objets, qui sait à quoi ils vont se mettre à ressembler ? Ils peuvent devenir méconnaissables. Songez à l'effroi du primitif lorsqu'on lui montre une photo de lui-même : il ne s'y reconnaît pas, bien qu'il ait déjà eu maintes occasions d'apercevoir son reflet dans l'eau ou sur des objets de métal polis. C'est que son reflet est inversé tandis que la photographie ne l'est pas. Aussi ne sait-il pas qu'il s'agit du même individu.

— Il ne connaît que son image inversée et s' imagine que c'est à cela qu'il ressemble.

— Quelqu'un qui écoute un enregistrement de sa propre voix...

— Là, c'est différent. Il y a une question de résonance dans les sinus... »

Fred leur coupa la parole : « Peut-être que c'est vous autres, tas de branleurs, peut-être que c'est vous qui voyez le monde à l'envers, comme dans un miroir. Et moi, je le vois à l'endroit.

— Vous le voyez dans les deux sens.

— Ce qui est... »

L'un des psychotecs se lança : « Il était courant de dire qu'on n'aperçoit que des "reflets" de la réalité et non la réalité elle-même. Le principal défaut du reflet n'est pas son manque de réalité, mais le *fait qu'il soit inversé*. Je me demande... » Il employa une expression curieuse. « La parité. Le principe scientifique de parité. Le monde et son reflet, l'un confondu avec l'autre pour une raison quelconque... parce que nous ne possédons pas la parité bilatérale.

« Tandis qu'une photographie peut compenser le manque d'ambilatéralité hémisphérique ; ce n'est pas l'objet mais ce n'est pas son inverse, de sorte que l'image photographique ne serait plus une image, mais la forme vraie. L'inverse d'un inverse.

« Mais il peut arriver qu'une photo soit accidentellement inversée, elle aussi : lorsque le négatif est retourné, impressionné dans le mauvais sens. D'habitude, on s'en rend compte quand il y a quelque chose d'écrit. Mais il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit d'un visage. On peut très bien se retrouver avec deux épreuves dont l'une soit inversée et l'autre pas. Quelqu'un qui n'aurait jamais rencontré l'individu en question ne pourrait pas dire quelle est la bonne photo, mais verrait bien qu'on ne peut pas les superposer.

« Eh bien, Fred, est-ce que tout cela ne vous fait pas mesurer à quel point il est difficile de distinguer un gant gauche de...

— Ainsi s'accomplira ce qui est annoncé dans l'Écriture, fit une voix. Et la mort sera engloutie par la victoire. » Seul, peut-être, Fred l'entendit. « Car, poursuivait la voix, dès que l'Écriture apparaîtra inversée, vous saurez ce qui est illusion et ce qui ne l'est pas. La confusion prend fin et la mort, l'ultime ennemi, la Substance Mort, est engloutie non par le corps mais par la victoire. Et voici, je vous révèle le secret : *nous ne dormirons pas tous dans la mort.* »

Le mystère, pensait-il, l'explication, veut-il dire. D'un secret. D'un secret sacré. Nous ne mourrons pas.

Les reflets nous quitteront.

Et ça ne prendra pas longtemps.

Tous, nous serons transformés, et ce qu'il veut dire, c'est que nous serons inversés, brusquement. En un clin d'œil !

Parce que, songea-t-il en lorgnant d'un œil maussade les psychotecs de la police qui achevaient de transcrire leurs conclusions et signaient leurs rapports, c'est en ce moment qu'on est à l'envers, tous ; chacun d'entre nous et la moindre foutue chose de notre monde, et la distance, et même le temps. Mais combien faut-il au photographe qui tire une épreuve contact pour se rendre compte que le négatif est inversé, combien pour le retourner ? Le remettre en position correcte ?

Une fraction de seconde.

Je comprends ce passage biblique. En un miroir obscurément. Mais mon système perceptif n'en reste pas moins bousillé. Comme ils disent, je comprends mais suis incapable de m'aider moi-même.

Du fait que je perçois tout ensemble, l'objet et son inverse, peut-être suis-je le premier personnage de l'histoire humaine à voir au même instant recto verso, et donc à deviner la forme ultime des choses lorsque nous les verrons face à face. Et je n'en possède pas moins l'autre vision, la vision normale. Mais laquelle est normale ?

Laquelle est inversée, laquelle ne l'est pas ?

Quand vois-je la photographie, quand le reflet ?

Et quelles indemnités vais-je toucher, quelles primes de maladie ou de retraite, pendant que je serai au rancart ? Il se sentait gagné par une horreur profonde, le froid régnait autour de lui. *Wie kalt ist es in diesem unterirdischen Gewölbe ! Das ist natürlich, es ist ja tief.* Et je dois arrêter la merde. J'ai vu des gens subir le sevrage. Seigneur, songea-t-il en fermant les yeux.

« Tout ça vous paraîtra peut-être un peu métaphysique, disait un des types, mais les mathématiciens pensent que nous sommes probablement à l'aube d'une nouvelle cosmologie tellement... »

L'autre s'exclama aussitôt : « L'infinité des temps exprimée comme éternité, comme une boucle ! Comme une boucle de bande magnétique ! »

Il lui restait une heure à tirer avant de retourner au bureau de Hank afin d'examiner les preuves fournies par Jim Barris.

Il éprouva l'envie de faire un tour à la cafétéria et marcha dans cette direction, parmi les employés en uniforme, ceux qui portaient cravate, ceux qui se baladaient en jean et les complets brouillés.

Pendant ce temps, on s'occupait sans doute de faire parvenir à Hank le rapport des psychotechniciens. Hank l'aurait lu lorsque Fred se présenterait.

Ça me donne le temps de réfléchir, se dit-il en prenant sa place dans la file d'attente à l'entrée de la cafétéria. Du temps. Imaginons que le temps soit rond comme la terre. Tu

t'embarques pour les Indes. On rit de toi, mais finalement, voici que les Indes apparaissent devant toi, pas derrière. Applique ça au temps – tandis que nous naviguons, la Crucifixion nous attend peut-être dans l'avenir, alors que nous croyons l'avoir laissée à l'est.

Une secrétaire le précédait dans la file. Sweater moulant bleu, pas de soutien-gorge et guère plus de jupe. Ça faisait du bien, de la détailler ; il ne parvenait pas à détacher son regard et elle finit par le remarquer. Elle s'éloigna avec son plateau.

L'avènement du Messie et son retour, un seul et même événement ; le temps, une simple boucle de bande magnétique. Pas étonnant qu'ils aient été sûrs que ça se produirait. Il reviendrait.

Il contempla le cul de la secrétaire, puis réfléchit que celle-ci ne pouvait pas le remarquer, lui, car vêtu de son complet brouillé il n'avait ni face ni fesse. Mais elle sent que j'ai des vues sur elle. Une fille qui a des jambes pareilles ne peut pas ne pas le sentir, quel que soit l'homme.

Dis donc mon vieux, avec ce complet brouillé, tu pourrais l'assommer et te la farcir jusqu'à plus soif, et qui saurait que c'est toi ? Comment irait-elle t'identifier ?

Les crimes qu'on pourrait commettre à l'abri de ces complets... et aussi d'autres trucs moins graves qu'on rêve de faire, mais qu'on ne risque jamais dans la vie courante.

« Miss, dit-il à la fille au sweater bleu, c'est une sacrée paire de jambes que vous avez là. Mais je suppose que vous ne l'ignorez pas, sinon vous ne vous baladeriez pas en microjupe.

— Hein ? » La fille sursauta. « Oh ! ça va. À présent, je sais qui vous êtes.

— Vraiment ?

— Pete Wickam.

— Comment ?

— Vous n'êtes pas Pete Wickam ? Vous vous installez toujours en face de moi, pas vrai, Pete ?

— Alors, je suis le type qui reste toujours planté là à reluquer vos jambes et qui se fait son petit cinéma à propos de ce que vous savez ? »

Elle hocha la tête.

« Est-ce que j'ai une chance ?

— Oh ! ça dépend.

— Je peux vous emmener dîner un de ces soirs ?

— Pourquoi pas ?

— Vous voulez me donner votre numéro de téléphone ?

— Donnez-moi plutôt le vôtre. » La voix de la fille n'était qu'un murmure.

« Je vous le donne si vous vous asseyez ici avec moi et que vous preniez ce que vous avez commandé en ma compagnie, pendant que je mange mon sandwich et que je bois mon café.

— Non, je dois rejoindre une amie là-bas – elle m'attend.

— Je pourrais m'asseoir avec vous deux.

— Nous avons quelque chose à discuter.

— D'accord.

— Bon. alors à bientôt, Pete. » Elle s'éloigna avec son plateau, ses couverts et sa serviette.

Il prit son sandwich, sa tasse de café et alla s'installer à une table vide. Il laissait tomber des bouts de mie de pain dans le café et les regardait fixement.

Ces enfoirés vont me retirer l'affaire Arctor, et pendant que je serai à Synanon ou New Path en train de souffrir le martyre à cause du sevrage, ils chargeront quelqu'un d'autre de le surveiller et de faire des rapports. Un quelconque trou du cul qui connaît que dalle à Arctor – ils devront tout reprendre à zéro.

Ils peuvent au moins me laisser examiner les preuves fournies par Barris. Attendre pour me mettre en sustempo qu'on ait analysé tout ça – tout quoi, je me demande.

Si je sautais la fille et que je la foute en cloque – les bébés n'auraient pas de visage. Rien que des gribouillis. Il frissonna.

Je sais qu'il faut me mettre à l'ombre. Mais pourquoi tout de suite ? Si je pouvais encore faire quelques trucs... traiter les infos de Barris, participer à la décision. Ou même rester là et voir ce qu'il apporte. Découvrir enfin ce que mijote Arctor. Pour ma propre satisfaction. Arctor, c'est quelqu'un ? Ou un rien du tout ? Il faut qu'ils me permettent de traîner dans le coin assez longtemps pour le découvrir. Ils me doivent bien ça.

Si je pouvais seulement écouter, regarder, même sans ouvrir la bouche.

Au bout d'un long moment passé à ruminer, il remarqua que la fille au sweater bleu et sa copine, une brune aux cheveux courts, s'apprêtaient à partir. La copine, qui n'avait rien de terrible, hésita un instant puis vint vers Fred, qui couvait toujours sa tasse de café et ses miettes de sandwich.

« Pete ? » demanda la fille aux cheveux courts.

Il releva les yeux.

« Hum, Pete. » Elle semblait nerveuse. « J'ai juste une seconde. Heu, Ellen voulait t'en parler, mais elle s'est dégonflée. Elle serait sortie avec toi depuis longtemps, Pete, depuis facilement un mois, ou même en mars dernier, si...

— Si quoi ?

— Écoute, elle m'a chargé de te dire que ça fait quelque temps qu'elle veut te faire comprendre un truc : ça marcherait mieux pour toi si tu essayais, je sais pas, Scope, par exemple.

— Ah ! si j'avais su... fit-il sans enthousiasme.

— D'ac, Pete. On se reverra. » Elle s'éloigna en souriant, visiblement soulagée.

Pauvre con de Pete. La fille parlait-elle sérieusement, ou s'agissait-il d'une sale blague mijotée par deux garces qui avaient vu Pete (moi) assis tout seul à l'écart et s'étaient dit qu'elles allaient le démolir ? Juste une petite vacherie, histoire de – oh ! et puis au diable !

Mais elle parlait peut-être sérieusement, songea-t-il en s'essuyant la bouche. Il froissa sa serviette et se leva lourdement. Je me demande si saint Paul avait mauvaise haleine. Les mains enfoncées dans les poches (celles du complet brouillé d'abord, ses vraies poches ensuite), il sortit de la cafétéria. C'est peut-être pour ça que Paul a passé la dernière partie de sa vie en prison. Ils l'ont collé au trou à cause de ça.

C'est toujours dans ces moments-là que des angoisses pareilles vous tombent sur le groin. Il fallait qu'elle me balance ça en plus de toutes les merdes que j'ai eues aujourd'hui – et la plus grosse, je la dois à la sagesse des nations revue et corrigée par les pontes de la psychotech. D'abord ça, et maintenant le reste. Putain, dis. Il se sentait encore plus mal et pouvait à peine

marcher, à peine réfléchir ; sa tête était vraiment mixée. Trouble et lamentation. De toute façon, enchaîna-t-il, Scope ne vaut rien. Lavoris, c'est meilleur. Sauf que quand tu le recraches, on croirait que tu craches le sang. Micrin, peut-être. Ça risque encore d'être ce qu'il y a de mieux.

S'il y avait une pharmacie dans l'immeuble, je pourrais acheter un flacon et m'en servir avant de remonter voir Hank. Comme ça, je me sentirais peut-être plus sûr de moi. Qui sait, j'aurais une meilleure chance ?

J'en suis à me raccrocher à n'importe quoi. N'importe quel truc qui peut m'aider. Le conseil de cette fille, une suggestion quelconque. Merde, que vais-je faire ?

Si on me retire tout, je ne verrai plus aucun d'entre eux, aucun de mes amis, des gens que j'ai suivis et que je connais. Je serai hors du coup, peut-être au rancart pour le reste de mes jours. En tout cas, Arctor, Luckman, Jerry Fabin, Charles Freck et surtout Donna Hawthorne, pour moi c'est fini. Je ne reverrai plus jamais mes amis. Rideau.

Donna. Un refrain allemand que fredonnait son grand-oncle lui revint en mémoire, *Ich seh', wie ein Engel im rosigen Duf/Sich tröstend zur Seite mir stellet*. Son grand-oncle lui avait expliqué le sens des paroles : « Je vois, vêtue comme un ange, debout à mon côté pour m'apporter consolation », la femme qu'il aimait, celle qui le sauva (dans la chanson). Dans la chanson, pas dans la vie. Son grand-oncle était mort, et il n'avait plus entendu ces paroles depuis longtemps. Il songea au vieil homme, de souche allemande, qui chantait dans la maison ou faisait la lecture à haute voix.

*Gott ! Welch Dunkel hier ! O grauenvolle Stille !
Od'ist es um mich her. Nichts lebet auszer mir...*

« Dieu, que ce lieu est sombre ! Quel silence plein d'effroi !
Nul autre que moi n'habite ce vide... »

Même si je n'ai pas la cervelle cramée, le temps pour moi de reprendre du service et on leur aura affecté quelqu'un d'autre. Ou bien ils seront morts, ou en cabane, ou dans une clinique

fédérale, ou semés dans la nature. Cramés, détruits comme moi, incapables de comprendre ce qui se passe. En tout cas, pour moi c'est le bout de la route. Sans le savoir, j'ai déjà fait mes adieux.

La seule chose qui me reste serait peut-être, de temps à autre, de repasser les holobandes. Pour me souvenir.

« Je devrais regagner l'appartement qui sert de planque... » Il regarda autour de lui et se tut. Je devrais retourner là-bas et piquer les bandes sans attendre. Plus tard, ils les auront peut-être effacées ; d'ailleurs plus tard je n'y aurai pas accès. Au cul le service, ils n'auront qu'à retenir ça sur les salaires qu'ils me doivent. À quelque point de vue qu'on se place, j'ai un droit moral sur les films concernant cette maison et ses habitants. Ils m'appartiennent.

Ils sont tout ce qui me reste à présent, tout ce que je puis espérer sauver du naufrage.

Mais pour les passer, il faut que j'embarque tout le dispositif d'entraînement de bande, de définition et de projection des holocubes. Il faut que je le démonte et que je l'emporte pièce par pièce. Les ensembles d'enregistrement et les holocaméras, je n'en aurai pas besoin : juste ce qui concerne l'entraînement, les têtes de lecture et la projection. Morceau par morceau, je peux y arriver. J'ai la clé de l'appartement. Évidemment, ils vont me la réclamer à présent, mais je pense faire graver un double avant de la leur rendre. C'est une clé pour serrure Schlag de modèle courant. Il se sentait mieux, d'avoir compris que la chose était réalisable. Il éprouvait de la colère et de l'amertume envers tout le monde, mais aussi un certain plaisir à l'idée qu'il allait redresser la situation.

D'un autre côté, si je fauchais les caméras et les têtes d'enregistrement, je pourrais poursuivre l'écoute permanente pour mon propre compte. Garder l'œil ouvert, comme je le fais depuis le début. Au moins temporairement. Du reste, dans la vie tout est temporaire – à preuve ce qui m'arrive.

Il faut absolument maintenir le contrôle continu. Et si possible, m'en laisser le soin. Je ne devrais jamais cesser d'observer, et d'épier, de calculer, même si je ne passe jamais à l'action, même si je me contente de suivre les événements en

silence et sans me manifester. C'est important, que je reste à mon poste afin d'observer tout ce qui se passe.

Pas dans leur intérêt : dans le mien.

Si, corrigea-t-il. Dans le leur également. Au cas où quelque chose se produirait, comme la fois où Luckman s'est étouffé. Si quelqu'un – si moi, je suis en train de regarder, je peux téléphoner pour demander de l'aide. Le genre d'aide dont ils ont besoin, et sur-le-champ.

Sinon, ils peuvent claboter et personne ne s'en rendra compte. D'ailleurs, ça n'intéresserait personne.

Dans de petites vies misérables comme les leurs, il faut que quelqu'un intervienne. Ne serait-ce que pour pointer leurs tristes allées et venues – et si possible en conserver une trace permanente par l'enregistrement, afin qu'on ne les oublie pas. En prévision d'un jour meilleur où les gens comprendront.

Fred se trouvait dans le bureau de Hank en compagnie de celui-ci, d'un agent en uniforme et de Jim Barris, l'indic suant et grimaçant. Les trois hommes écoutaient une des cassettes apportées par Barris. Simultanément, un second magnétophone repiquait l'enregistrement : le service voulait disposer d'un double.

« Oh... salut. Écoute, je ne peux pas parler maintenant.

— Alors, quand ?

— Je te rappelle.

— Ça ne peut pas attendre.

— Bon, de quoi s'agit-il ?

— Nous projetons de... »

Hank fit signe à Barris d'interrompre le déroulement de la bande. « Pouvez-vous identifier ces voix pour nous, monsieur Barris ?

— Certainement. » Barris ne se fit pas prier. « La voix féminine est celle de Donna Hawthorne, la voix masculine celle de Bob Arctor.

— Très bien. » Hank hocha la tête, puis jeta un bref regard en direction de Fred. Il avait le rapport des psychotecs sous les yeux. « Continuez, je vous prie.

— ... la moitié de la Californie du Sud demain soir. » C'était la voix attribuée à Bob Arctor. « L'arsenal de l'Air Force à la base de Vandenberg sera frappe. Nous nous y procurerons des armes automatiques et semi-automatiques... »

Hank interrompit sa lecture du rapport médical et inclina son masque brouillé, comme pour mieux écouter.

Barris souriait à part soi, mais son sourire, à présent, s'adressait aussi aux trois hommes qui l'entouraient. Il ne cessait de manipuler des trombones pris sur le bureau, comme s'il avait voulu tricoter avec des fils métalliques. Il tricotait, transpirait, tricotait.

La voix féminine, Donna Hawthorne, se fit entendre. « Et cette drogue que les Anges devaient piquer pour nous ? Quand va-t-on porter cette vérole du côté des réservoirs et...

— L'organisation a d'abord besoin des armes, expliqua l'autre voix. Le reste, c'est la phase B.

— D'ac, mais tu m'excuses, faut que j'y aille. J'ai un client. »
Clic. Clic.

Barris remua sur son siège et prit la parole : « Je suis en mesure d'identifier la bande de motards dont il est question. Ils sont mentionnés sur une autre...

— Possédez-vous d'autres enregistrements semblables ? demanda Hank. Assez pour former un dossier ? Ou bien cette cassette constitue-t-elle l'essentiel ?

— J'en ai beaucoup plus.

— De même nature ?

— Oui, ils font allusion à la même organisation subversive et à ses plans. À ce complot bien précis.

— Qui sont ces gens ? De quelle organisation s'agit-il ?

— Ils font partie d'une organisation internationale qui...

— Nous voulons des noms. Pas vos conjectures personnelles.

— Avant tout, Robert Arctor et Donna Hawthorne. Je dispose également ici de quelques notes chiffrées... » Barris sortit maladroitement un calepin crasseux, faillit le laisser tomber en tentant de l'ouvrir.

« Je confisque tout ceci, monsieur Barris. Les cassettes et autres documents en votre possession. Temporairement, ils deviennent notre propriété. Nous les étudierons nous-mêmes.

— Mon écriture, et tout le matériel chiffré que je...

— Vous demeurez à notre disposition afin de nous apporter toutes précisions que nous jugerons nécessaires le moment venu. » Hank fit signe à l'agent en uniforme, non à Barris, d'arrêter la cassette. Barris voulut tendre la main, mais fut brutalement repoussé par le flic. Il cligna des yeux, promena son regard autour de lui sans cesser de sourire. « Monsieur Barris, poursuivit Hank, vous ne serez pas remis en liberté tant que nous n'aurons pas achevé l'étude de ces documents. Afin de vous avoir sous la main, nous vous retenons sous l'inculpation de communication délibérée de faux renseignements aux autorités. Cela n'est évidemment qu'un prétexte destiné à assurer votre sécurité, nous en sommes tous conscients, toutefois la plainte sera dûment enregistrée et transmise au District Attorney, puis mise en attente. Cela vous paraît-il satisfaisant ? » Il n'attendit pas la réponse et fit signe à l'agent d'emmener Barris, lequel souriait toujours bêtement.

Hank et Fred demeurèrent seuls de part et d'autre du bureau encombré de « preuves » et de tout l'attirail de Barris. Hank ne disait rien ; il continuait la lecture du rapport médical.

Au bout d'un moment, il prit son téléphone et appela sur une ligne intérieure. « J'ai ici des documents à analyser. Je veux que vous me disiez dans quelle proportion ils sont truqués. Lorsque vous m'aurez communiqué les résultats, je vous donnerai d'autres instructions. Il y en a dans les six kilos. Vous aurez besoin d'un carton modèle trois. D'ac, merci. » Il raccrocha. « Le labo d'électronique et le service du chiffre », ajouta-t-il pour la gouverne de Fred, avant de replonger dans sa lecture.

Deux techniciens en uniforme, lourdement armés, firent leur apparition. Ils portaient un conteneur d'acier à fermoir.

« C'est tout ce qu'on a pu trouver », dit l'un d'eux en guise d'excuse. Ils se mirent à empiler soigneusement les divers articles réunis sur le bureau.

« Qui se trouve en bas ? »

— Hurley.

— Qu'il examine tout ça aujourd'hui même, et qu'il me contacte dès qu'il aura trouvé un indice de falsification. Dites-lui bien qu'il me faut ça dans la journée. »

Les techniciens refermèrent le conteneur et le traînèrent tant bien que mal hors du bureau.

Hank laissa choir le rapport, se pencha en arrière et s'adressa enfin à Fred. « Qu'est-ce que vous – bon, quelle est votre réaction devant les preuves apportées par Barris, jusqu'ici ?

— C'est le rapport me concernant que vous avez là, n'est-ce pas ? » demanda Fred. Il tendit la main comme pour s'en saisir, puis se ravisa. « Le peu qu'il nous a fait écouter m'a paru authentique.

— C'est bidon, déclara Hank. Entièrement truqué.

— Peut-être avez-vous raison, mais ce n'est pas mon avis.

— L'arsenal en question, à Vandenberg, est sans doute celui de l'OSI. » Hank prit le téléphone, tout en continuant de réfléchir à voix haute. « Voyons... comment s'appelait donc le type de l'OSI à qui j'ai parlé l'autre jour... il est passé mercredi avec quelques photos... » Hank hocha la tête et se tourna vers Fred. « Ça peut attendre. Je jetterai d'abord un coup d'œil au rapport prélim du labo. Fred ?

— Que dit le rapport à mon...

— Ils vous trouvent complètement timbré. »

Fred haussa les épaules (du mieux qu'il le put).

« Complètement ? »

Wie kalt ist es in diesem unterirdischen Gewölbel !

« À la limite, il y a encore une ou deux cellules qui clignotent dans le cerveau. Mais ça s'arrête là. Le reste est complètement court-circuité. »

Das ist natürlich, es ist ja tief.

« Deux, avez-vous dit ? Deux sur combien ?

— Aucune idée. D'après ce que je sais, les cellules grises, c'est pas ça qui manque. On en a des milliards.

— Il y a plus de connexions possibles entre elles, précisa Fred, qu'il n'y a d'étoiles dans l'univers.

— Dans ce cas, votre moyenne du moment n'est pas fameuse, mon vieux. Deux cellules sur – combien ? Soixante-cinq milliards ?

— Disons plutôt soixante-cinq milliards de milliards.

— C'est pire que les vieux Philadelphia Phillies du temps de Connie Mack. Ils terminaient la saison au classement général avec une moyenne de 90.

— Qu'est-ce que ça me rapportera d'insister sur le fait que j'ai récolté ça en mission ?

— Ça vous rapportera de feuilleter gratis des piles de *Saturday Evening Post* et de *Cosmopolitan* dans une salle d'attente.

— Où exactement ?

— Quelles sont vos préférences ?

— Laissez-moi le temps d'y réfléchir.

— Je vais dire ce que je ferais à votre place. Je n'irais pas dans une clinique fédérale. Je m'achèterais six bouteilles d'un bon bourbon, I.W. Harper, par exemple, et j'irais me planquer tout seul dans les collines de San Bernardino, du côté des lacs, où personne n'irait me chercher, en attendant que ça se passe...

— Et si ça ne passe pas ?

— Alors ne revenez pas. Vous connaissez quelqu'un qui aurait un chalet dans le coin ?

— Non.

— Vous pouvez conduire ?

— Ma... » Fred hésita. Une force calme l'envahit, comme dans un rêve. Il se sentit très détendu. Dans la pièce, tous les rapports spatiaux semblèrent se modifier, et même son sens de la durée en fut altéré. « Elle se trouve au... » Il bâilla.

« Vous ne vous rappelez pas.

— Je me rappelle qu'elle n'est pas en état de rouler.

— Nous pouvons vous faire conduire là-haut par quelqu'un. Ce serait plus sûr, de toute façon. »

Me conduire où ça ? Sur des pistes, des routes, des sentiers, en faisant du stop, en pataugeant dans la Jell-O, comme un matou au bout d'une laisse, qui n'a qu'une envie, qu'on le ramène à la maison ou qu'on le détache.

Une phrase lui revint : *Ein Engel, der Gattin, so gleich, der führt mich zur Freiheit ins himmlische Reich*. « Bien entendu ». dit-il en souriant. Soulagement. Il tirait sur sa laisse, cherchant à toute force à se libérer pour pouvoir s'étendre. « Que pensez-vous de moi, maintenant que je suis dans cet état —

complètement cramé, au moins pour quelque temps, et peut-être de façon permanente ?

— Je trouve que vous êtes un type bien.

— Merci.

— Prenez un flingue avec vous.

— Quoi ?

— Quand vous irez dans les collines de San Bernardino avec vos bouteilles d'I.W. Harper. Emportez votre revolver.

— Au cas où mon état ne s'améliorerait pas ?

— Dans tous les cas. Pour décrocher du régime qui est le vôtre, d'après le rapport... prenez-le avec vous.

— D'accord.

— Appelez-moi à votre retour. Tenez-moi au courant.

— Mais je n'aurai pas mon complet brouillé.

— Venez me voir avec ou sans complet.

— D'accord. » Visiblement, tout ça n'avait plus aucune importance.

« Quand vous irez toucher votre prochaine paie, vous constaterez un changement considérable. La somme sera très différente.

— Vous voulez dire que j'ai droit à une sorte de prime, après ce qui m'est arrivé ?

— Non. Relisez votre Code pénal. Un agent qui devient délibérément toxicomane et ne signale pas immédiatement sa condition est passible d'une amende de trois mille dollars et/ou de six mois de prison. Vous serez sans doute quitte pour l'amende.

— Délibérément ? » Il la trouvait un peu dure.

« Personne ne vous a menacé d'une arme pour vous obliger à vous piquer. Personne n'a glissé de trucs dans votre potage. Vous avez pris en toute connaissance de cause une drogue addictive et particulièrement dommageable pour le cerveau.

— J'étais forcé !

— Vous auriez pu faire semblant. La plupart de nos agents y parviennent. Et à en juger par la quantité que vous absorbiez, il fallait bien que vous ayez été...

— Vous me traitez comme un escroc. Je ne suis pas un escroc. »

Hank prit un bloc-notes et un stylo. « Voyons, où en êtes-vous, côté salaire ? Je peux calculer la somme dès maintenant, si...

— Je ne pourrais pas payer l'amende plus tard ? Peut-être par versements mensuels échelonnés sur deux ans ?

— Soyons sérieux, Fred.

— Bon.

— Combien de l'heure ? »

Impossible de se rappeler.

« Combien en heures comptabilisées ? »

Impossible.

Hank reposa son bloc-notes. « Une cigarette ? » Il tendit le paquet à Fred.

« Je laisse tomber ça également. Comme le reste, y compris les cacahuètes et... » Il ne pouvait plus faire l'effort de réfléchir. Les deux hommes restèrent assis face à face, silencieux derrière leurs masques brouillés.

« C'est ce que je dis à mes gosses, commença Hank.

— J'ai deux gosses. Deux petites filles.

— J'en doute fort. Vous n'êtes pas censé en avoir.

— Peut-être pas. » Fred se perdait dans ses calculs : quand ressentirait-il les premiers effets de la privation ; combien de cachets de Substance Mort avait-il encore, planqués un peu partout ; de quelle somme disposerait-il, sur sa paie, afin d'acheter d'autres doses ?

« Vous aimeriez peut-être que j'achève de faire le compte de ce que vous toucherez ?

— D'accord. » Fred approuva vigoureusement de la tête. « Faites donc ça. » Comme Barris un moment plus tôt, il se mit à tambouriner nerveusement sur la table.

« Combien de l'heure ? » reprit Hank en soulevant le téléphone. « Je vais rappeler la caisse. »

Fred ne dit rien et resta à attendre, les yeux baissés. Peut-être Donna pourra-t-elle m'aider, songeait-il. Donna, je t'en prie, aide-moi maintenant.

« Je ne crois pas que vous arriverez jusqu'aux collines, lâcha Hank. Même si on vous conduit.

— Non.

— Où voulez-vous aller ?

— Laissez-moi le temps d'y réfléchir.

— Une clinique fédérale ?

— Non. »

Un silence.

Pas censé en avoir. Fred se demandait ce que ça voulait dire.

« Et chez Donna Hawthorne ? suggéra Hank. Je crois savoir par vos rapports et ceux des autres agents que vous êtes très liés, tous les deux.

— En effet. » Fred hocha la tête, puis se redressa brusquement. « Comment savez-vous ça ?

— Simple processus d'élimination. Nous savons qui *vous n'êtes pas*, et la liste des suspects n'est pas infinie – en fait, il s'agit d'un tout petit groupe. Nous pensions que vous nous mèneriez plus haut dans la filière. Ça marchera peut-être mieux avec Barris. Et puis, on a passé pas mal de temps à bavarder, nous deux. J'ai compris que vous étiez Arctor depuis un bon moment déjà.

— Je suis *qui* ? » Fred braqua son regard sur le complet brouillé qui lui faisait face. « Bob Arctor ? » Il n'en croyait pas ses oreilles, tellement c'était absurde. Ça ne cadrait ni avec ses actions ni avec ses pensées. Grotesque.

« Peu importe, dit Hank. Vous avez le numéro de Donna ?

— Elle est sans doute au travail. » La voix de Fred tremblait. « À sa parfumerie. C'est le... » Il pouvait à peine parler, et ne parvenait pas à se rappeler le numéro. Je serais Bob Arctor, moi ? Jamais de la vie ! Mais alors, qui suis-je ? Peut-être...

Hank parlait rapidement dans le combiné. « Trouvez-moi le numéro de Donna Hawthorne à son travail. » Il tendit l'appareil dans la direction de Fred. « Je vais vous la passer. Et puis non, je ferais peut-être mieux de m'en abstenir. Je lui dirai de vous prendre – où ? Nous vous conduirons à l'endroit choisi. On ne peut pas la faire venir ici. Quel serait le bon coin ? Où la retrouvez-vous d'habitude ?

— Emmenez-moi chez elle. Je sais comment on entre.

— Je lui dirai que vous êtes là-bas, et en plein sevrage. Je prétendrai que je vous connais, et que vous m'avez demandé d'appeler.

— Ouais, très bon. Merci, mec... »

Hank hocha la tête et reprit le téléphone pour appeler, cette fois, un numéro extérieur. Fred eut l'impression qu'il formait chaque chiffre un peu plus lentement que le précédent, et que la chose n'allait jamais finir. Il ferma les yeux et respira profondément. Merde, je suis un vrai désastre.

Ça, tu peux le dire. Défoncé, cramé, pété, complètement baisé. Voilà ce que t'es. Ça lui donnait envie de rire.

« Nous vous mènerons jusqu'à elle », commença Hank, qui n'eut pas le temps de poursuivre. « Allô, Donna ? Ici, c'est un copain de Bob. Dis, tu sais qu'il est mal barré, Bob ? Je blague pas. Écoute... » Ouais, pas mal, pensèrent deux voix à l'unisson dans son esprit en entendant Hank sortir le gros baratin à Donna. Et n'oublie pas de lui dire de m'apporter quelque chose ; je presse méchamment. Peut-elle m'avoir un truc ? Et même me faire une supercharge comme elle sait ? Il tendit la main vers Hank mais n'eut pas la force de le toucher ; son bras retomba.

« Je vous revaudrai ça, promit-il à Hank tandis que celui-ci raccrochait.

— Restez assis dans votre coin en attendant la voiture. Je vais la demander immédiatement. » Il forma un nouveau numéro. « Le parc ? J'ai besoin d'un véhicule banalisé et d'un chauffeur en civil. Vous avez ça ? »

Les deux individus, sous le complet brouillé de Fred, fermèrent leurs yeux, attendirent.

« Je devrais peut-être vous faire conduire à l'hosto, dit Hank. Ça n'a pas l'air d'aller fort. Il se peut que Jim Barris vous ait empoisonné. À vrai dire, nous nous intéressons principalement à Barris. Le contrôle continu de la maison, c'était surtout pour lui, pas pour vous. On espérait l'attirer ici... et on y est arrivés. » Hank marqua une pause. « Voilà pourquoi je savais bien que ses bandes et ses autres trucs étaient bidon. Le labo confirmera. Barris est sur un coup important. Quelque chose de pas très joli, et où il est question d'armes.

— Et moi, qu'est-ce que je suis ? demanda Fred en élevant brusquement la voix.

— Fallait qu'on piège Jim Barris.

— Tas d'enculés.

— De la façon dont on s'y est pris, Barris — si c'est bien son nom — Barris s'est peu à peu douté que vous étiez un agent des stupés sur le point de le coincer ou de l'utiliser pour remonter plus haut. Alors, il a... »

Sonnerie du téléphone.

« Eh bien, voilà, fit Hank un moment plus tard. Restez assis, Bob. Bob, Fred, peu importe. Vous pouvez être content. On tient le salaud, et c'est un bel — c'est exactement ce dont vous nous avez traités il y a un instant. Vous voyez bien que ça valait la peine de le piéger, hein ? Quel que soit le coup qu'il mijotait. Vous ne trouvez pas ?

— Sûr, ça valait la peine. » Fred pouvait à peine articuler ; sa voix n'était plus qu'un grincement métallique.

Les deux hommes restèrent assis face à face.

Donna s'arrêta sur la route de New Path. Au-dessous d'eux, dans toutes les directions, ils apercevaient les lumières de la ville. Pour lui, les douleurs avaient commencé ; elle s'en rendait bien compte, et il ne leur restait plus beaucoup de temps. Elle avait voulu être avec lui une dernière fois. Mais elle s'y prenait trop tard. Il pleurait et vomissait déjà ; sa poitrine se soulevait.

« On va s'asseoir là quelques minutes », dit-elle en le guidant parmi les buissons et les mauvaises herbes, les détritrus et les canettes de bière. Ils marchaient sur du sable. « Je...

— As-tu ta pipe à hasch ? parvint-il à bredouiller.

— Oui. » Il fallait s'éloigner assez de la route pour ne pas être repérés par les flics. Ou du moins pour pouvoir balancer la pipe si un flic s'amenait. Elle verrait la voiture de patrouille se garer, tous feux éteints, à quelque distance, et le policier s'approcher à pied. Elle aurait le temps.

Le temps, songea-t-elle. Le temps de s'abriter de la loi. Mais le temps, il n'en restait plus pour Bob Arctor : le sien était épuisé — en tout cas selon les critères humains. Bob venait de pénétrer dans une durée d'une autre espèce. Celle qu'on accorde à un rat, et qui lui permet de courir vainement d'un point à un autre avant de revenir sur ses pas. De s'agiter sans but. Courir, revenir ; courir, revenir. Du moins Bob peut-il contempler les

lumières au-dessous de nous. Si ça a encore la moindre importance pour lui.

Ils trouvèrent un coin abrité. Elle tira le morceau de hasch enveloppé dans du papier d'argent, bourra la pipe et l'alluma. À côté d'elle, Bob ne parut rien remarquer. Il s'était sali, mais elle savait qu'elle ne pouvait rien faire pour l'aider. D'ailleurs, il ne s'en rendait sans doute pas compte. Ils passaient tous par là en cours de sevrage.

« Là. » Elle se pencha vers lui, pour la supercharge. Mais il ne remarqua rien. Plié en deux par les crampes d'estomac, il vomissait et se salissait, tremblait, poussait des gémissements qui ressemblaient à une chanson folle.

Ça lui fit penser à un gars qu'elle avait connu jadis, et qui avait vu Dieu. Il s'était comporté de la même manière, pleurant et gémissant – mais sans se salir. Il avait vu Dieu dans un flashback, après une prise d'acide. Le type tentait des expériences avec les vitamines solubles, et en doses massives. La formule orthomoléculaire était censée stimuler la transmission nerveuse, l'accélérer et la mettre en phase. Mais au lieu de devenir plus malin, ce gars avait vu Dieu. Il en était resté baba.

« Je crois, dit Donna, qu'on ne sait jamais ce qui nous attend. »

La seule réponse de Bob fut une nouvelle plainte.

« As-tu connu un mec nommé Tony Amsterdam ? »

Cette fois, aucune réponse.

Donna aspira une bouffée de la pipe et laissa son regard errer sur les lumières. Elle huma l'air de la nuit, écouta ses bruits. « Après avoir vu Dieu, il s'est vraiment senti mieux pendant près d'un an. Et puis c'est allé très mal. Pire qu'à aucun autre moment de son existence. Parce qu'un jour, il s'est rendu compte qu'il ne reverrait pas Dieu : il vivrait le reste de ses jours – des années et des années, peut-être un demi-siècle – sans voir autre chose que ce qu'il avait toujours eu l'habitude de voir. Ce que nous voyons tous les jours. C'était pire que de n'avoir jamais vu Dieu, pour lui. Il m'a dit qu'un jour il était devenu complètement fou. Le vrai flip : il avait commencé à hurler et à tout casser chez lui, même sa stéréo. Il avait brusquement compris qu'il allait devoir continuer à vivre tel

qu'il était, sans rien voir. Sans but. Rien qu'un bout de viande qui se traînait lamentablement, qui bouffait, buvait, dormait, bossait, chiait.

— Comme nous tous. » C'était le premier propos cohérent de Bob, et il devait s'arracher les mots entre deux spasmes.

« C'est ce que je lui ai dit. Je le lui ai bien expliqué. On est tous dans le même bateau, et ça ne fait pas flipper le reste d'entre nous. Il s'est contenté de répondre : tu ne sais pas ce que j'ai vu. Tu ne peux pas savoir. »

Une autre convulsion agita le corps de Bob. Il faillit s'étouffer en essayant de parler : « A-t-il... dit... à quoi ça ressemblait ?

— Des étincelles. Une pluie d'étincelles colorées, comme quand ta télé se met à déconner. Des étincelles sur les murs, dans l'air. Et le monde entier, où qu'il regarde, était un être vivant. Et sans fausse note : tout collait ensemble, rien n'arrivait au hasard, tout avait un but – servait un but dans l'avenir. Puis il a aperçu un encadrement de porte. Pendant une semaine, il le voyait partout où il posait son regard – chez lui, dehors, quand il allait faire une course, au volant de sa voiture. Toujours les mêmes proportions. Très étroit. Il a dit que c'était très – agréable. C'est le mot qu'il a utilisé. Il n'a jamais tenté de franchir le seuil. Il se contentait de le regarder, tellement c'était agréable. Silhouetté en rouge vif sur une lumière dorée. Comme si les étincelles avaient formé des lignes, comme en géométrie. Après ça, il ne l'a jamais revu de sa vie, et voilà pourquoi il a flippé aussi durement.

— Qu'y avait-il de l'autre côté ? fit Bob au bout d'un moment.

— Il a dit qu'il y avait un autre univers de l'autre côté. Il pouvait l'apercevoir.

— Il... n'a jamais franchi le seuil ?

— C'est pour ça qu'il a tout cassé dans son appartement ; il n'a jamais songé à franchir le seuil ; il se contentait d'admirer l'encadrement et ensuite il n'a plus rien vu, il était trop tard. La porte s'est ouverte pour lui pendant quelques jours, puis elle s'est refermée et a disparu à jamais. Il a eu beau prendre de l'acide, et ses vitamines solubles, il n'a plus rien revu ; il n'a jamais retrouvé la combinaison.

— Qu'y avait-il de l'autre côté ? répéta Bob.

— Il a dit qu'il y faisait toujours nuit.

— Faisait nuit !

— Il y avait un clair de lune et aussi de l'eau, toujours pareil. Rien ne bougeait, rien ne changeait. Une eau noire comme de l'encre et un rivage, une plage sur une île. Il était sûr qu'il s'agissait de la Grèce. La Grèce antique. Il s'est dit que cette porte était un défaut dans la trame du temps, et qu'il voyait dans le passé. Plus tard, alors qu'il n'apercevait plus rien, il s'est retrouvé sur l'autoroute. Il conduisait parmi tous les camions et devenait de plus en plus enragé. Il disait qu'il ne pouvait plus supporter le mouvement ni le bruit, tous ces trucs qui filaient dans tous les sens, les bruits de ferraille et la pétarade. Il n'a jamais compris pourquoi on l'avait autorisé à voir ce qu'il avait vu. Il croyait vraiment que c'était Dieu, et que la porte menait vers l'autre monde, mais au bout du compte ça n'a fait que lui mélanger la tête. Il n'a pas pu s'accrocher à sa vision, et donc il n'a pas pu faire face. Chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un, au bout d'un moment il racontait qu'il avait tout perdu.

— Pour moi, c'est pareil, fit Bob.

— Il y avait une femme, sur l'île. Enfin, pas exactement – plutôt une statue. Il a dit que c'était l'Aphrodite cyrénaïque. Froide et pâle sous la lune. Une vénus de marbre...

— Il aurait dû saisir sa chance et franchir le seuil.

— Il n'a pas disposé de cette chance. Ce n'était qu'une promesse. Quelque chose à venir. Quelque chose de mieux, dans le lointain des temps. Peut-être après qu'il... » Elle s'interrompit. « Après sa mort.

— Il a raté sa chance, dit Bob. On n'en a qu'une, et puis c'est fini. » Il ferma les yeux pour lutter contre la douleur. La sueur sillonnait son visage. « Et puis, qu'est-ce qu'un type cramé à l'acide peut savoir ? Et nous tous, que sait-on ? Je n'arrive pas à parler. Laisse tomber. » Il se détourna, se réfugia dans le noir pour trembler et se tordre de douleur.

« Pour l'instant, on nous montre des bandes-annonces », fit Donna. Elle l'entoura de ses bras et le serra du mieux qu'elle put en le berçant. « Afin qu'on tienne le coup.

— C'est ça que tu essaies de faire avec moi, en ce moment. Tenir le coup.

— Tu es quelqu'un de bien. On t'a donné de mauvaises cartes. Mais la vie n'est pas finie, pour toi. Tu comptes beaucoup pour moi. Je voudrais... » Elle continua de l'étreindre en silence, dans l'obscurité qui l'engloutissait, mais semblait venir du dedans. « Tu es quelqu'un de bien, reprit-elle, et de gentil, et tout ceci n'est pas juste, mais on ne peut rien y changer. Essaie de tenir jusqu'au bout. Un jour, un jour très lointain, tu y verras clair comme avant. Ça te reviendra. » Tout te sera rendu. Le jour où tout ce qui a été pris injustement aux gens leur sera rendu. Ça prendra peut-être mille ans ou plus, mais ce jour viendra, et le fléau de toutes les balances sera enfin juste. Peut-être, tel Tony Amsterdam, as-tu reçu une vision de Dieu qui ne s'est effacée que pour un temps ; elle s'est retirée mais sans se détruire. Peut-être, de ton cerveau horriblement brûlé, des circuits qui achèvent de se consumer alors même que je te serre dans mes bras, une étincelle colorée a-t-elle jailli, que tu n'as pas encore reconnue, mais dont le souvenir te guidera au long des années noires que tu vas traverser. Un mot imparfaitement compris, une toute petite chose aperçue mais non interprétée ; un fragment d'étoile mêlé à la boue de ce monde, pour te guider d'instinct jusqu'au jour où... mais c'était si loin. Elle ne parvenait pas elle-même à l'imaginer. Mêlé à la prose de ce monde, quelque chose d'un monde autre était peut-être apparu à Bob Arctor avant la fin. Elle ne pouvait pour l'instant que serrer Bob dans ses bras et espérer.

Mais quand il retrouverait le fil, la reconnaissance du modèle s'effectuerait. Évocation correcte dans l'hémisphère droit. Même au niveau subcortical qui lui était seul accessible. Et le voyage qui le déchirait, ce voyage si coûteux et si vain, prendrait fin.

Une lueur l'aveugla. Un flic, torche électrique dans une main et matraque dans l'autre, se tenait devant elle. « Voulez-vous vous lever tous les deux ? demanda-t-il. Montrez-moi vos papiers. Vous d'abord, Miss. »

Elle lâcha Bob, qui glissa sur le côté et resta allongé par terre. Il ne voyait même pas le flic qui avait gravi furtivement un chemin de traverse pour les surprendre. Donna tira un portefeuille de son sac à main et fit signe au flic de la suivre à

l'écart, là où Bob ne pourrait les entendre. Le policier passa plusieurs minutes à examiner ses papiers à la lueur de sa torche, puis :

« Vous travaillez pour les fédéraux.

— Pas si fort, fit Donna.

— Excusez-moi. » Il lui rendit le portefeuille.

« Contentez-vous de foutre le camp. »

Le flic braqua un instant sa torche sur le visage de Donna, puis tourna les talons et s'éloigna comme il était venu, sans un bruit.

Lorsqu'elle revint près de Bob, elle sentit nettement qu'il ne s'était aperçu de rien. D'ailleurs, de quoi était-il encore conscient ? À peine de sa présence à elle, alors le reste...

Loin au-dessous d'elle, Donna entendait faiblement la voiture de patrouille qui redescendait le chemin plein d'ornières. Quelques insectes, un lézard peut-être, froissaient l'herbe sèche autour d'eux. À l'horizon, la route 91 brillait telle une constellation, mais aucun son ne leur parvenait ; c'était trop loin.

« Bob, fit-elle doucement. Tu m'entends ? »

Pas de réponse.

Tous les circuits sont claqués, toutes les pièces fondues, songea-t-elle. Et personne ne parviendra à les rétablir, si dur qu'on essaie. Et on essaiera dur.

« Allons, dit-elle en le tirant par la manche, en s'efforçant de le remettre debout. Il est temps de reprendre la route.

— Je ne peux plus faire l'amour, dit Bob. Mon truc a disparu.

— Ils nous attendent. » Le ton de Donna était ferme. « Il faut que je signe ton admission.

— Mais qu'est-ce que je vais faire, si mon truc a disparu ? Ils me prendront quand même ?

— Oui, ils te prendront. »

Il faut posséder la plus haute forme de sagesse, songea-t-elle, pour savoir quand on doit recourir à l'injustice. Comment la justice peut-elle jamais devenir victime du droit ? Comment ça peut arriver ? C'est qu'une malédiction pèse sur ce monde, et j'en ai la preuve sous les yeux. Quelque part, au niveau le plus profond, le mécanisme, le tissu des choses a craqué, et des

lambeaux épais est né ce besoin qui nous pousse aux injustices les plus troubles au nom du choix le plus sage. Ça a dû commencer il y a des millénaires. Et maintenant, la nature des choses en est tout imprégnée. Ça s'est infiltré en chacun de nous. Nous ne pouvons ouvrir la bouche ou faire un geste, prendre la moindre décision, sans que ce soit visible. Peu m'importe d'ailleurs comment, quand ou pourquoi ça a commencé. Je me contente d'espérer que ça finira un jour. Comme pour Tony Amsterdam : j'espère revoir un jour l'averse d'étincelles aux couleurs vives, et j'espère que ce jour-là nous la verrons tous. La porte étroite, qui, franchie, nous mène à la paix. Une statue, la mer, et quelque chose qui ressemble à un bain de lune. Et rien pour venir briser ce calme.

En un temps plus que lointain. Avant la malédiction, avant que tout et chacun devienne ce qu'il est aujourd'hui. L'âge d'or, quand justice et sagesse se confondaient. Avant que tout éclate et retombe en fragments coupants. En écharde qu'on ne peut réarranger, aussi dur qu'on essaie.

Au-dessous d'elle, dans l'obscurité découpée par le pointillé des lumières de la ville, une sirène hurla. Une voiture de police en pleine action. C'était le cri d'un animal rendu fou par la proximité de la curée. Elle frissonna. L'air de la nuit était froid, tout à coup. Il fallait partir.

On ne voit pas l'âge d'or, pensa-t-elle, tant qu'on entend des bruits comme celui-ci dans la nuit. Et moi, est-ce que j'émet un bruit aussi vorace ? Suis-je cette chose qui tient sa proie aux abois ?

Qui a déjà effectué sa prise ?

À côté d'elle, l'homme remua et gémit tandis qu'elle l'aidait à se relever. L'aidait à se relever et le guidait, pas à pas, vers sa voiture, l'aidait, l'aidait, le forçait à tenir. Au-dessous d'eux, le bruit du véhicule de patrouille s'était tu brusquement : la bête était à l'arrêt. Elle avait fait son travail. Comme j'ai fait le mien, se dit-elle en serrant Bob contre elle.

Les deux types du personnel de New Path regardaient la chose qui se tordait sur le sol en frémissant et en vomissant. La chose se salissait, elle s'étreignait elle-même comme pour se

forcer à s'arrêter, pour lutter contre le froid qui la faisait trembler.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda un des types.

— C'est un humain, répondit Donna.

— Substance M ? »

Elle hocha la tête.

« Ça lui a bouffé la tête. Encore un perdant. »

Elle s'adressa aux deux à la fois. « C'est facile de gagner. N'importe qui peut gagner. » En se penchant au-dessus de Robert Arctor, elle ajouta, silencieusement :

Adieu.

Ils tiraient une vieille couverture de l'armée au-dessus de sa tête quand elle partit. Elle ne se retourna pas.

Elle s'installa au volant et gagna l'autoroute la plus proche, se perdit dans la circulation la plus intense. Parmi ses cassettes, elle choisit *Tapestry* de Carole King, sa préférée, et l'engagea dans le lecteur. Elle prit le pistolet Luger collé magnétiquement sous sa planche de bord. À toute allure, elle colla au train d'un camion de Coca-Cola et, au son de Carole King (en stéréo), elle vida son chargeur sur les bouteilles qu'elle apercevait, alignées dans leurs casiers de bois, à quelques mètres devant elle.

Pendant que la voix apaisante de Carole King évoquait des gens qui devenaient crapauds, elle parvint à toucher quatre bouteilles avant d'épuiser ses munitions. Des frottis de Coca maculaient son pare-brise, des débris de verre le frappaient. Elle se sentit mieux.

Justice, honnêteté, loyauté ne sont pas de ce monde, songea-t-elle, et vlan, elle emboutit son vieil ennemi, son adversaire de longue date, le camion de Coca, qui poursuivit sa route sans rien sentir. Le choc rejeta brutalement sa petite auto qui fit un tête-à-queue ; ses phares faiblirent ; elle entendit l'horrible hurlement d'un pneu frottant une aile et se retrouva sur l'aire de sécurité, à contresens, tandis que l'eau jaillissait de son radiateur. Les automobilistes ralentissaient au passage en écarquillant les yeux.

Reviens, fils de pute, implora-t-elle, mais le camion de Coca était loin, et ne devait pas porter la moindre éraflure. Peut-être une toute petite égratignure. Tôt ou tard, ça devait arriver,

c'était *sa* guerre après tout ; un jour ou l'autre elle allait attaquer un symbole, une réalité face à laquelle elle ne ferait pas le poids. Sûr que mes cotisations d'assurance vont monter après ça, se dit-elle en mettant pied à terre. Dans ce monde, quand on joue contre le mal, on paie en monnaie dure.

Une Ford Mustang ralentit près d'elle et le chauffeur, un type, l'interpella. « Je peux vous déposer, mademoiselle ? »

Elle ne répondit pas. Elle poursuivit sa route. Une silhouette fragile face à la bande infinie des feux braqués vers elle.

14.

Coupure de presse punaisée au mur de Samarkand House, la résidence New Path de Santa Ana, Californie :

Le matin, quand le patient sénile réclame sa mère à son réveil, lui rappeler qu'elle est morte depuis longtemps, qu'il a plus de quatre-vingts ans, vit dans une maison de repos, que nous sommes en 1992, pas en 1913, et qu'il doit faire face à la réalité, affronter le

Un pensionnaire avait déchiré le reste. Ça s'arrêtait là. De toute évidence, c'était tiré d'un magazine corporatif, sur papier glacé.

« Ici, fit George, l'employé, en le menant le long d'un couloir, tu commenceras par l'occuper des toilettes. Le carrelage, les lavabos, et surtout les waters. Ce bâtiment comprend trois toilettes, une par étage.

— D'accord, répondit-il.

— Voici un seau et un balai. Tu te sens capable de faire ça ? De nettoyer les toilettes ? Commence toujours ; je te surveillerai et te filerai quelques conseils. »

Il porta le seau sous le robinet près de la porte du fond, y versa du savon liquide et ouvrit l'eau chaude. Il ne voyait que la mousse sous ses yeux ; il voyait la mousse et entendait l'eau rugir.

Mais il entendit aussi la voix de George, sans voir George. « Pas trop plein, sinon tu ne pourras pas le soulever.

— D'accord.

— Tu ne sais pas très bien où tu es, hein ? » demanda George au bout d'un moment.

« Je suis à New Path. » Il posa le seau par terre et renversa un peu d'eau ; il regarda l'eau.

« New Path où donc ?

— À Santa Ana. »

George souleva le seau à sa place et lui montra comment tenir l'anse de fil de fer en lui imprimant un léger balancement tandis qu'il marchait. « Plus tard, je crois qu'on te transférera à l'île ou à l'une des fermes. Mais faut d'abord faire la plonge.

— Ça, je peux faire. La plonge.

— Les animaux, tu aimes ?

— Ouais, sûr.

— Travailler aux champs ?

— Plutôt les animaux.

— On verra. On attendra de mieux te connaître. Du reste, ce n'est pas pour demain. Ici, tout le monde commence par un mois à la plonge. Dès qu'on a franchi la porte.

— Je crois que ça me déplairait pas de vivre à la campagne.

— Nos installations sont de plusieurs sortes. Nous verrons ce qui te convient le mieux. Au fait, ici tu peux fumer, mais on ne t'y encourage pas. Cela dit, ce n'est pas Synanon ; là-bas, tu n'as pas le droit.

— Je n'ai plus de clopes.

— On donne à chaque pensionnaire un paquet par jour.

— Et l'argent ? » Il n'avait plus un rond.

« Ça ne coûte rien. Ici, il n'y a aucun frais. Tu as déjà payé suffisamment. »

George s'empara du balai-brosse, le plongea dans le seau, puis montra au nouveau comment procéder.

« Comment ça se fait que je n'aie plus de blé ?

— Pour la même raison qui fait que tu n'as plus de portefeuille ni de nom propre. Tout ça te sera rendu, tout ensemble. C'est cela notre objectif : te rendre ce qu'on t'a pris.

— Ces pompes me vont pas.

— Là, on dépend entièrement des dons que nous font les magasins. Mais c'est toujours du neuf. Plus tard, on pourra peut-être prendre ta pointure. As-tu essayé toutes les chaussures dans le carton ?

— Oui.

— Bien. Ça, c'est les toilettes du rez-de-chaussée. Occupe-t'en d'abord. Puis quand t'auras fini, vraiment fini, mais alors nickel, tu monteras avec ton seau et ton balai, et je te montrerai où

c'est, et après ça, tu feras celles du troisième. Seulement pour aller là-haut, il te faut une autorisation parce que c'est là-haut que logent les filles, alors tu demandes d'abord à quelqu'un du personnel. Ne grimpe jamais là-haut sans permission. » Il lui donna une claque dans le dos. « Vu, Bruce ? T'as tout pigé ?

— D'accord. » Bruce se mit à frotter.

« Tu feras les corvées de chiottes jusqu'à ce que tu sois en état de prendre un bon boulot. C'est pas important, ce qu'on fait ; ce qui compte, c'est d'arriver à le faire correctement et de pouvoir en être fier.

— Est-ce qu'un jour je serai à nouveau comme avant ?

— Comme tu étais avant, c'est ça qui t'a amené ici. Si tu redeviens comme avant, un jour ou l'autre tu te retrouveras encore chez nous. Et la prochaine fois, peut-être que tu ne pourras même pas y arriver. Pas vrai ? T'as eu du pot cette fois-ci ; t'as bien failli ne pas t'en tirer.

— Quelqu'un m'a conduit.

— Tu es verni. Le prochain coup, ce sera peut-être pas pareil. Ils te balanceront sur le bord de la route en disant, qu'il aille se faire foutre. »

Bruce frottait.

« Le mieux, c'est de commencer par les lavabos, puis la baignoire, puis les chiottes, et le sol en dernier.

— D'accord. » Il rangea son balai.

« Il suffit de prendre le coup. Tu y arriveras. »

Il s'appliquait. Il remarqua des fissures dans l'émail du lavabo, y versa du détergent et fit couler l'eau chaude. La vapeur monta et il se laissa envelopper. L'odeur lui plaisait.

Après le déjeuner, il buvait son café dans un coin du foyer. Personne ne lui adressait la parole : on savait qu'il était en plein sevrage. Tout en sirotant son café, il écoutait les conversations. Tout le monde se connaissait.

« Si tu voyais de l'intérieur d'un mort, tu y verrais toujours mais tu ne pourrais pas te servir des muscles de l'œil, tu ne pourrais pas accommoder. Impossible de tourner la tête, ni les globes oculaires. Tu devrais attendre que quelque chose passe

devant toi. Tu serais figé. Devoir attendre comme ça : mec, quelle scène abominable. »

Il contempla la fumée de sa tasse, et rien que ça. La fumée montait ; l'odeur lui plaisait.

« Salut. »

Une main le touchait. Une main de femme.

« Salut. »

Il coula un regard de côté.

« Comment tu te débrouilles ?

— Ça va.

— Tu te sens un peu mieux ?

— Ça va, ouais. »

Il contemplait sa tasse fumante, et ne tourna pas son regard vers elle, ni vers les autres. Il regardait, encore et encore, sa tasse. Il aimait la chaleur, l'arôme du café.

« Tu verrais passer quelqu'un droit devant toi, et seulement droit devant toi. Ou dans la direction où ton regard se serait arrêté, et ça serait tout. Si une feuille ou un autre truc flottait devant tes yeux, tu les verrais passer, et après, terminé. Rien que la feuille. Tu ne pourrais pas te tourner.

— Ouais, ça va. » Il tenait sa tasse à deux mains.

« Imagine un peu : tu es conscient, mais pas vivant. Tu vois, et même tu comprends, mais tu ne vis pas. Tu as le nez collé au carreau. Tu reconnais les choses, mais ça ne fait pas de toi un vivant. On peut mourir et durer encore. Parfois, ce qui t'observe derrière les yeux de quelqu'un est mort dans l'enfance. C'est mort et c'est là, et ça regarde toujours. Ce n'est pas simplement le corps, sans rien dedans, qui te regarde ; non, il y a encore quelque chose à l'intérieur qui est mort depuis longtemps mais continue à regarder au-dehors, et regarde et regarde encore sans pouvoir s'arrêter. »

Un autre prit la parole : « C'est ce que ça veut dire, la mort : ne plus pouvoir s'arrêter de regarder ce qu'on a en face de soi. Un foutu machin qu'on a mis là, devant toi, sans que tu puisses rien y changer, sans pouvoir choisir. Tu prends ce qu'on t'a placé là, tel quel, un point c'est marre.

— Tu te vois en train de contempler une boîte de bière pendant l'éternité ? Ça ne serait peut-être pas si mal. Il n'y aurait pas de quoi paniquer. »

Avant le dîner, qu'on leur servait dans la salle à manger, ils assistaient à la Séance conceptuelle. Des membres du personnel inscrivaient divers Concepts au tableau noir, et on discutait.

Les bras croisés sur ses genoux, il regardait fixement le plancher en écoutant chauffer la grosse cafetière. Les *bloup-bloup* finissaient par lui faire peur.

Le mort et le vivant échangent leurs propriétés.

Assis dans le désordre sur des chaises pliantes, le groupe discutait cette idée. Le Concept leur paraissait familier. Naturellement, ça faisait partie du style de pensée de New Path ; ils l'avaient peut-être appris par cœur pour le ressasser encore par la suite. *Bloup-bloup*.

L'énergie de ce qui est mort l'emporte sur l'énergie de ce qui est vivant.

Ils en débattirent. *Bloup-bloup*. Le bruit de la cafetière augmentait, sa peur aussi, mais il ne parlait ni ne bougeait ; il restait sur sa chaise et écoutait. Difficile de suivre, à cause de la cafetière.

« Nous ingérons tant d'énergies mortes. Et nous les prenons en lieu et place de — est-ce que quelqu'un ne veut pas aller s'occuper de cette foutue cafetière ? »

Il y eut une pause tandis qu'un pensionnaire examinait la cafetière. Les yeux baissés, il attendait.

« Je l'écris une nouvelle fois : *Nous acceptons trop de vie passive en échange de la réalité extérieure.* »

Ils en débattirent. La cafetière était muette. Ils s'attroupèrent autour d'elle afin de remplir leurs tasses.

« Tu ne prends pas de café ? » Une voix juste derrière lui, qui le touchait pour ainsi dire. « Ned ? Bruce ? Comment il s'appelle — Bruce ? »

— D'accord. » Il se leva et suivit les autres vers la cafetière. Il attendit son tour. Ils l'observèrent tandis qu'il ajoutait de la crème et du sucre, puis regagnait sa place — en s'assurant que c'était bien la même chaise —, s'asseyait, prêt à écouter. Le café

chaud, la fumée qui montait de sa tasse : avec ça, il se sentait bien.

L'action ne signifie pas nécessairement la vie. Les quasars sont actifs. Un moine qui médite n'est pas inanimé.

Il regardait sa tasse vide, une tasse de porcelaine. En la retournant, il remarqua des lettres imprimées sur le fond, ainsi qu'une lézarde sur le vernis. La tasse semblait ancienne, elle avait été fabriquée à Détroit.

Le mouvement circulaire est la forme la plus morte de l'univers.

« Le temps », fit une voix.

Il connaissait la réponse. Le temps est circulaire.

« Oui. On doit s'arrêter là. Quelqu'un veut-il ajouter un dernier commentaire, en vitesse ?

— Eh bien, suivre la ligne de moindre résistance, c'est la loi de la survie. Être un suiveur, pas un meneur. »

Une autre voix, plus âgée : « Exact, les suiveurs survivent au meneur. Regardez le Christ. Le contraire n'arrive jamais.

— On ferait bien d'aller manger, parce que Rick arrête le service à cinq heures et demie à présent.

— Vous parlerez de ça pendant le Jeu, pas maintenant. »

Des chaises grincèrent. Il se leva aussi, porta sa tasse sur un plateau et prit la file pour sortir. Ça sentait le vêtement froid autour de lui, une bonne odeur, mais froide.

Ils ont l'air de dire que la vie passive, c'est bien. Mais rien de tel n'existe. C'est une contradiction.

Il se demanda ce qu'était la vie, quel était son sens. Peut-être n'y comprenait-il rien.

Un lot de vêtements super venait d'arriver. Un don. Les gens en avaient plein les bras, certains enfilaient déjà des chemises et se faisaient admirer.

« Hé, Mike, tu jettes du jus. »

Au milieu du foyer, un petit trapu, cheveux bouclés et gueule de bouledogue, torturait sa ceinture en fronçant les sourcils. « Comment ça marche, ce truc ? Je vois pas comment ça peut rester en place. Pourquoi on peut pas la faire jouer ? » Il se débattait avec une ceinture sans boucle, faite uniquement

d'anneaux métalliques qu'il ne savait comment imbriquer. Il regarda autour de lui d'un air rusé. « Je crois bien qu'on m'a refile un truc dont personne ne voulait. »

Bruce s'approcha et réussit à ajuster la ceinture.

« Merci », fit Mike, qui inspectait d'un air pincé des chemises à plastron. « Le jour où je me marierai, je mettrai un truc comme ça.

— Chouette », fit Bruce.

Mike se dirigea nonchalamment vers deux femmes qui se tenaient à l'autre bout du foyer et souriaient en l'observant. Mike serrait contre sa poitrine une chemise à fleurs couleur lie-de-vin. « Ce soir, je m'offre la tournée des grands-ducs, dit-il.

— Ça va comme ça, tout le monde à table ! » tonna le directeur. Il fit un clin d'œil à Bruce. « Comment tu te sens, mon gars ?

— Ça va.

— On dirait que tu es enrhumé.

— Oui. C'est à cause du sevrage. Je ne pourrais pas avoir du Driston, ou...

— Aucune substance chimique ici. Aucune. Allez, dépêche-toi d'aller manger. L'appétit, ça va ?

— Un peu mieux », dit-il en suivant le mouvement. On lui sourit de plusieurs tables.

Après le dîner, il s'installa sur une marche du grand escalier, entre le premier et le deuxième étage. Il n'y avait personne pour lui parler : les pensionnaires assistaient à une conférence. Quand elle prit fin, le hall s'emplit à nouveau de monde. Bruce n'avait pas bougé.

Il sentait qu'on l'observait ; peut-être lui parlait-on. Mais il demeurait plié en deux sur sa marche, les bras autour du corps, et il regardait, regardait. Contemplait le tapis sombre qui se déroulait sous ses yeux.

Et les voix s'éloignaient.

« Bruce ? »

Il ne broncha pas.

« Bruce ? » Une main le toucha.

Il ne répondit pas.

« Bruce, viens donc faire un tour au foyer. Tu es censé être couché dans ta chambre, mais je désire te parler. » D'un geste, Mike lui fit signe de le suivre. Il descendit l'escalier et accompagna Mike dans le foyer, maintenant désert. Mike ferma la porte derrière eux.

Une fois confortablement installé dans un fauteuil club, Mike l'invita à s'asseoir face à lui. Il semblait fatigué, il avait des cernes sous ses petits yeux et ne cessait de se passer la main sur le front.

« Je suis debout depuis cinq heures et demie », expliqua-t-il. On frappa ; la porte s'entrouvrit.

Mike se mit à gueuler. « Je veux voir personne dans cette pièce. On est en train de causer. Vu ? »

Il y eut quelques grognements indistincts et la porte se referma.

« Tu sais, dit Mike, tu devrais changer de chemise deux fois par jour ; tu transpires vraiment beaucoup. »

Il hocha la tête.

« Tu viens de quelle partie de l'État ? »

Il resta muet.

« Viens me trouver, désormais, quand tu te sentiras aussi mal. J'ai connu ça, moi aussi, il y a environ un an et demi. Ils n'arrêtaient pas de me trimbaler en bagnole. Ils se relayaient pour ça. Tu connais Eddie ? Le grand mec qui ne boit que de l'eau et n'arrête pas de casser du sucre sur le dos de tout le monde ? Il m'a baladé pendant huit jours. Je suis jamais resté un moment seul. » Tout d'un coup, Mike se remit à gueuler. « Vous allez vous tirer, oui ? On est en train de causer. Allez regarder la télé. » Son ton se radoucit, tandis qu'il dévisageait Bruce. « C'est nécessaire, quelquefois. De ne jamais laisser quelqu'un seul.

— Je vois.

— Bruce, ne va pas tenter de mettre fin à tes jours.

— Bien, monsieur.

— Ne m'appelle pas monsieur ! »

Il hocha la tête.

« Tu étais dans l'armée, Bruce ? C'est de là que ça vient ? C'est là que tu as été accroché ? »

— Non.

— Tu te shootes ou tu avales ? »

Il ne réagit pas.

« Écoute, “monsieur”, moi, j’ai fait dix ans de placard. J’ai vu huit mecs de notre bloc s’ouvrir la gorge dans la même journée. On dormait avec les pieds dans les chiottes, tellement nos cellules étaient petites. T’as jamais été en taule, toi ?

— Non.

— D’un autre côté, j’ai vu des taulards de quatre-vingts balais qu’en avaient pas marre de l’existence. Je me rappelle l’époque où je prenais de la dope, et je me shootais, moi ; j’ai commencé à me shooter dans mon adolescence. J’étais pas foutu de faire autre chose, et puis j’ai plongé pour dix ans. Je me shootais tellement – je mélangeais l’héro et la Mort – que j’étais pas foutu de faire autre chose, de voir autre chose. À présent j’ai décroché, je suis sorti de taule et me voici. Tu sais ce qui me frappe le plus ? À présent, je peux marcher dans la rue et voir les choses. Quand on va en forêt, j’entends couler l’eau des ruisseaux – plus tard, tu verras les fermes et le reste de nos installations. Je suis capable de me balader dans la rue, la rue de tous les jours, et de remarquer un chien ou un chat. Avant, je les remarquais jamais. Je voyais que la dope. » Il jeta un coup d’œil à sa montre-bracelet. « Alors, je sais ce que tu ressens.

— C’est dur de décrocher.

— Tout le monde l’a fait, ici. Bien sûr, il y en a qui replongent. C’est ce qui t’arriverait, si tu sortais maintenant. Tu le sais. »

Il hocha la tête.

« Personne n’a eu la vie facile, chez nous. Je ne dis pas que c’est ton cas. Eddie se gênerait pas pour ça, lui. Il dirait que tes emmerdes, c’est de la blague. Les emmerdes, ce n’est jamais de la blague, pour personne. Je mesure ta déprime ; j’ai été comme ça, moi aussi. Maintenant, ça va rudement mieux. Avec qui tu partages ta piaule ?

— John.

— Oh ! ouais, John. Alors t’es au sous-sol.

— Je me plains pas.

— Ouais, il fait chaud, en bas. Tu dois pas mal souffrir du froid. C'est arrivé à la plupart d'entre nous, à moi en tout cas ; je tremblais tout le temps, et je chiais dans mon froc. Laisse-moi te dire une chose, tu n'auras plus à connaître ça, si tu restes à New Path.

— Combien de temps ?

— Toute ta vie. »

Bruce releva la tête.

« *Moi*, je peux pas partir, expliqua Mike. Si je sortais, je retomberais dans la dope. J'ai trop de potes qui m'attendent dehors. Je me retrouverais au coin de la rue en train de dealer et de me shooter, et je reprendrais pour vingt ans de placard. Écoute, mec, j'ai trente-cinq ans et je vais me marier pour la première fois. Tu as rencontré Laura, ma fiancée ? »

Il n'était pas certain.

« Une chouette nana, un peu rembourrée. Bien roulée ? »

Il hocha la tête.

« Elle a peur de franchir la porte. Il faut que quelqu'un l'accompagne. On va aller visiter le zoo... on emmène le petit garçon du directeur au zoo de San Diego, la semaine prochaine, et Laura meurt de trouille. Elle a plus peur que moi. »

Un silence.

« Tu entends ce que je te dis ? J'ai peur d'aller au zoo. Qu'est-ce qu'on fait, au zoo ? Tu le sais peut-être. »

— On va reluquer à l'intérieur des cages et on ouvre là où c'est interdit.

— Qu'est-ce qu'ils ont comme animaux, là-bas ?

— Tous les genres.

— Des sauvages, j'imagine. Enfin, sauvages quand ils sont dans leur cadre naturel. Et des exotiques.

— Au zoo de San Diego, ils ont à peu près toutes les espèces sauvages.

— Ils ont... comment ça s'appelle, déjà ? Des koalas ?

— Oui.

— Un coup, j'ai vu une pub à la télé, avec un koala. Ils sautent partout. On dirait des jouets empaillés.

— Les nounours qu'ont tous les mômes, ils ont été créés d'après le koala, dans les années vingt.

— Pas possible ? Je suppose qu'il faut se trimbaler en Australie pour voir un koala, à présent. Ou la race est-elle éteinte ?

— Il y en a plein en Australie, mais on n'a plus le droit de les exporter. Ni vivants ni pour la fourrure. Ils ont été sur le point de disparaître.

— Moi, j'ai jamais été nulle part, sauf quand je passais de la dope du Mexique à Vancouver, en Colombie britannique. Je prenais toujours le même itinéraire, alors je voyais jamais rien. Je fonçais tant que je pouvais pour avoir fini plus vite. Là, je conduis une des voitures de la Fondation. Si ça te dit, et que tu te sentes pas trop mal, je t'emmènerai faire un tour. Je conduirai et on pourra causer. Ça me gêne pas ; Eddie et d'autres qui sont plus là l'ont fait pour moi, alors ça me gêne pas.

— Merci.

— Maintenant, on ferait bien d'aller se pieuter. Ils t'ont déjà collé aux cuisines ? Pour mettre les couverts et faire le service ?

— Non.

— Alors on pioncera jusqu'à la même heure. Je te verrai au petit déjeuner. Viens t'asseoir à ma table et je le présenterai Laura.

— Quand allez-vous vous marier ?

— Dans un mois et demi. On serait contents que tu y assistes. Ça se passera au foyer, bien sûr, alors tout le monde sera là.

— Merci. »

Il prenait part au Jeu et tout le monde hurlait après lui. Une couronne de visages hurlants. Il regardait par terre.

« Vous savez ce qu'il est ? Un pompe-zizi. » La voix, plus stridente que les autres, l'obligea à relever les yeux. Au milieu du carnaval vociférant, il distingua une fille, une Chinoise, qui lui criait au visage : « Un pompe-zizi, voilà ce que t'es !

— T'arrives à te sucer ? T'arrives à te sucer ? » reprirent les autres, assis en cercle sur le sol.

Le directeur souriait. Il portait des pantalons rouges à patte d'éléphant, des pantoufles roses, et, avec ses petits yeux brillants, ses rides, il tenait de l'apparition. Il avait replié sous

lui ses jambes grêles – sans se munir d'un coussin – et se balançait d'avant en arrière.

« Fais-nous voir comment tu te sucés ! »

Le directeur semblait s'épanouir quand quelqu'un craquait ; ses yeux pétillaient ; il jubilait. Tel un travelo théâtral surgi d'une cour de jadis, il faisait des mines et roulait des yeux ravis. De temps à autre, il se mettait à gazouiller, mais sa voix monotone et métallique sonnait comme un gong rouillé.

« Oh ! le pompe-zizi ! » hurlait la Chinoise. Une autre fille, près d'elle, agitait ses bras en gonflant les joues, plob-plob.

« Tiens ! » La Chinoise tourbillonna devant lui, trémoussa du cul sous son nez, aboya : « Baise-moi le cul, alors, puisque t'aimes ça ! Il aime lécher, tiens, lèche ça, pompe-zizi ! »

La famille reprit en chœur : « Pompe-zizi, pompe-zizi ! Taille-t'en une, qu'on voie un peu ! Pompe-toi le nœud, pompe-zizi ! »

Il ferma les yeux mais il ne pouvait s'empêcher d'entendre.

« Maquereau ! » C'était le directeur. Il lui parlait au ralenti, de sa voix la plus monotone. « Enculé. Tas de merde. Raclure de bidet. Bite vérolée. » Ça n'en finissait pas.

Ça se déversait toujours dans ses oreilles, mais les sons se mélangeaient. Il ne releva les yeux que lorsqu'il entendit la voix de Mike, pendant une brève accalmie. Mike l'observait d'un air impassible. Il avait le visage un peu congestionné ; son col de chemise amidonné l'étouffait.

« Que se passe-t-il, Bruce ? demandait Mike. Qu'est-ce qui t'a amené ici ? Que veux-tu nous dire ? Peux-tu nous dire quelque chose sur toi-même ?

— Maquereau ! » brailla George en rebondissant comme une balle de caoutchouc. « Qu'est-ce que tu foutais avant, p'tit maque ? »

La Chinoise bondit à son tour en hurlant : « Oui, dis-nous, p'tite merde, pédé, saloperie, bouche à pompier, enculé !

— Je suis un œil.

— Bougre de fiente, laissa doucement échapper le directeur. Vomissure. Bouffe-merde. Chancre mou. Gonzesse. »

Il n'entendait plus rien. Il oubliait le sens des mots et, pour finir, les mots eux-mêmes.

Seulement il sentait le regard de Mike, Mike qui l'observait et l'écoulait, et à qui il ne donnait rien à entendre ; il ne savait plus, il ne se rappelait plus, ne sentait presque plus rien ou se sentait mal, il voulait partir.

Le Vide l'envahissait. Et il en éprouvait un léger bien-être.

Le jour finissait.

« Jette un coup d'œil par ici, dit une femme. C'est là qu'on garde les monstres. »

Il eut peur en la regardant ouvrir la porte.

Quand la femme repoussa le battant, un rare vacarme s'échappa de la pièce, dont la taille, d'ailleurs, le surprit ; il aperçut une ribambelle d'enfants en train de jouer.

Le même soir, il observa deux pensionnaires âgés qui donnaient aux enfants du lait et quelques autres bricoles. On les avait installés à part, dans une alcôve près de la cuisine. Rick, le cuisinier, confia la nourriture des enfants aux deux hommes avant de servir les adultes, qui attendaient dans la salle à manger.

« Vous aimez les enfants ? lui demanda en souriant une jeune Chinoise qui portait des assiettes.

— Oui.

— Vous pouvez vous asseoir à la table des enfants et dîner avec eux.

— Oh !

— Plus tard, dans un mois ou deux, c'est vous qui leur servirez à manger. » Elle hésita. « Quand on sera sûrs que vous ne risquez pas de les frapper. Nous avons une règle d'or : les enfants ne doivent pas être battus pour quelque raison que ce soit.

— D'accord. » Il se sentit ramené à la vie en regardant manger les enfants ; il s'installa à leur table et l'un des tout-petits vint s'asseoir sur ses genoux. Bruce prit une cuillère et commença de le nourrir. Il se dit que la même chaleur les traversait, l'enfant et lui. La Chinoise lui sourit et disparut en direction de la salle à manger avec ses assiettes.

Il passa un long moment parmi les enfants, à tenir l'un puis l'autre. Les deux vieux se querellaient avec les enfants et chacun

contestait la façon dont l'autre s'y prenait pour les servir. La table et le sol étaient jonchés de bribes de nourriture. Bruce fut tout surpris de constater que le repas était terminé et que les enfants gagnaient la grande salle de jeux pour regarder des dessins animés à la télé. Maladroitement, il se pencha afin de nettoyer le gâchis.

« Non, c'est pas ton boulot ! s'exclama l'un des vieux. C'est moi qui suis censé faire ça.

— D'accord. » En se relevant, il se cogna la tête à un coin de table. Il tenait une poignée de nourriture et la considérait d'un air perplexe.

« Va aider à nettoyer la salle à manger ! » fit l'autre vieux, qui bégayait un peu.

Un des aides de cuisine, sans doute un type de la plonge, lui dit au passage : « Faut une permission pour s'installer avec les gosses. »

Bruce hocha la tête, un peu éberlué.

« Le baby-sitting, continua l'autre, c'est pour les vieux. » Ça le fit rigoler. « Quand ils ne peuvent plus rien faire d'autre. » Le type s'éloigna.

Une fillette était restée en arrière, et l'étudiait de ses grands yeux. « Comment tu t'appelles ? » demanda-t-elle.

Il ne répondit pas.

« Je te demande comment tu t'appelles. »

Il toucha prudemment un morceau de bœuf, froid maintenant, qui traînait sur la table. Mais sa chaleur à lui persistait. Il effleura fugitivement la tête de l'enfant.

« Moi, je m'appelle Thelma, dit-elle. Tu as oublié ton nom ? » Elle lui donna une petite tape. « Si tu oublies ton nom, tu peux l'écrire sur ta main. Tu veux que je le montre comment ? » Elle lui donna encore une tape.

« Ça ne va pas disparaître ? demanda-t-il. Dès que je vais faire quelque chose ou prendre un bain, ça va disparaître.

— Ah ! d'accord. Eh bien, tu pourrais l'écrire sur le mur, au-dessus de ta tête. Dans la chambre où tu vas dormir. Tout là-haut, où ça ne s'effacera pas. Après, quand tu voudras savoir ton nom, tu pourras...

— Thelma, murmura-t-il.

— Non, ça c'est mon nom à moi. Toi, il te faut un autre nom. Et c'est un nom de fille, en plus.

— Voyons voir. » Il essaya de réfléchir.

« La prochaine fois que je te vois, je t'en inventerai un. D'accord ?

— Mais tu n'habites pas ici ?

— Oui, seulement ma maman va peut-être s'en aller. Elle pense qu'elle va nous emmener, moi et mon frère. »

Il hocha la tête. Un peu de la chaleur le quittait.

Tout d'un coup, sans raison apparente, la petite fille partit en courant.

Il faudrait tout de même que je retrouve mon propre nom, décida-t-il. C'est à moi que ça revient. Il contempla sa main, puis se demanda pourquoi il faisait ça ; il n'y trouverait rien. Bruce, voilà mon nom. Mais il doit y avoir des noms mieux que ça. Le reste de chaleur s'en alla peu à peu, comme la petite fille.

Il se sentit mal, étranger, perdu encore une fois. Pas très heureux.

Un jour, Mike Westaway parvint à se faire envoyer en mission afin de récupérer un lot de marchandises à demi gâtées qu'un supermarché local céda à New Path. Mais après s'être assuré qu'aucun employé de la fondation ne le suivait, Mike passa un coup de fil, et se retrouva assis avec Donna Hawthorne à un comptoir McDonald.

Ils s'étaient installés en terrasse, à une table de bois, avec leurs hamburgers et leurs Coca.

« Tu crois vraiment qu'on a réussi à le faire passer ?

— Oui. » Mais le type est tellement flippé, songea-t-il, que je me demande si ça sert à quelque chose. Je me demande si on a avancé d'un pas. Pourtant, c'était le seul moyen.

« Ils ne font pas de parano à son sujet ?

— Non, répondit Mike.

— Et toi, personnellement, tu crois qu'ils fabriquent le truc ?

— Moi, je ne crois rien. C'est eux qui le pensent. » Ceux qui nous paient.

« Le mot lui-même, qu'est-ce qu'il veut dire ?

— *Mors ontologica*. Mort de l'esprit. L'identité. L'essence particulière.

— Pourra-t-il mener une action ? »

Westaway contemplait les files de voitures et les passants. Il triturerait son hamburger d'un air morose.

« Tu n'en sais vraiment rien, insista Donna.

— On ne peut jamais savoir jusqu'au moment venu. Quelques neurones carbonisés clignotent encore. Comme un réflexe. Il n'agit pas, il réagit. On ne peut qu'espérer. Rappelle-toi les paroles de saint Paul : la foi, l'espoir, et le don de ton argent. » Il étudia la jolie fille aux cheveux noirs, et vit, dans ses traits intelligents, pourquoi Bob Arctor – non, Bruce, je dois toujours penser à lui sous ce nom-là, sinon, j'aurai l'air d'en savoir trop, et des choses que je ne suis pas censé connaître – pourquoi Bruce pensait tant de bien d'elle. Quand il pouvait encore penser.

« Il a été très bien formé », dit-elle d'une voix que Mike jugea singulièrement affligée. En même temps, le chagrin parut crispier les traits de la jeune femme. « Le prix est dur à payer », ajouta-t-elle, à moitié pour elle-même, avant de boire une gorgée de Coca.

Mais c'est le seul moyen de s'infiltrer, songea-t-il. *Moi*, je n'y arriverai pas. C'est clair, depuis le temps que j'essaie. Ils ne laisseront passer qu'un freak complètement bousillé dans le genre de Bruce. Quelqu'un d'inoffensif. Il faut que le type soit vraiment dans cet état-là, sinon ils ne prendront jamais le risque. C'est leur politique.

« Le gouvernement exige beaucoup, constata Donna.

— La vie exige beaucoup. »

Elle releva les yeux et le considéra d'un air sombre, menaçant. « Dans le cas présent, il s'agit très précisément du gouvernement fédéral, qui exige beaucoup de toi, de moi » – sa voix se brisa – « de ce qui était mon ami.

— Il l'est toujours.

— Ce qui reste de lui », répliqua sauvagement Donna.

Ce qui reste de lui te cherche encore à sa manière, songea Mike Westaway. Il éprouvait de la tristesse, lui aussi – mais il faisait beau, l'air était parfumé, le défilé des gens et des voitures

constituait un spectacle réconfortant. Et il y avait, par-dessus tout, la perspective d'aboutir. S'ils étaient parvenus jusque-là, ils réussiraient bien à accomplir le reste du chemin.

« Je crois vraiment, fit Donna, qu'il n'y a rien de pire que le sacrifice involontaire – celui de n'importe qui, de tout être vivant. Si seulement on *savait*. Là c'est différent : quand on comprend et qu'on s'offre en toute connaissance de cause. Mais... » elle eut un geste las « ... ça s'est passé à son insu. Il ne s'est douté de rien, il ne s'est pas porté volontaire.

— Bien sûr que si. C'était son boulot.

— Il n'en avait pas la moindre idée, et il n'en a pas la moindre idée maintenant ; d'ailleurs, il n'a plus aucune idée. Tu le sais aussi bien que moi. Et des idées, il n'en aura plus aussi longtemps qu'il vivra. Il ne lui reste que les réflexes. Et tout ça n'est pas accidentel : on l'a voulu ainsi. Et nous traînons ce... ce mauvais karma avec nous. Je le sens peser sur moi, comme un cadavre. Je porte un cadavre sur mon dos, celui de Bob Arctor – même si, du point de vue technique, il n'est pas mort. » Elle venait de hausser le ton ; Mike Westaway lui fit signe et elle se calma au prix d'un effort visible. Les gens installés aux autres tables de bois de la terrasse commençaient à jeter des coups d'œil dans leur direction.

Au bout d'un moment Westaway reprit la parole. « Eh bien, dis-toi qu'ils ne peuvent pas interroger quelqu'un, quelque chose qui n'a plus d'esprit.

— Il faut que je retourne bosser. » Donna consulta sa montre. « Je leur dirai que tout a l'air de marcher, d'après ce que tu m'as dit. D'après ton opinion personnelle.

— Attends l'hiver.

— L'hiver ?

— Ça leur prendra jusque-là. Peu importe la raison, c'est comme ça. C'est alors que ça marchera, ou pas du tout. Si on doit aboutir, ce sera à cette époque. » Pour le solstice de décembre, songea-t-il.

« Un moment bien choisi, quand tout est mort et recouvert de neige. »

Il se mit à rire. « En Californie ?

— L'hiver de l'esprit. *Mors ontologica*. Lorsque l'esprit meurt.

— Lorsqu'il n'est qu'endormi. » Westaway se leva. « Moi aussi, faut que j'y aille. Je dois aller prendre un chargement de légumes. »

Il lut dans le regard de Donna une consternation muette, douloureuse, et lui parla gentiment. « C'est pour la cuisine. Des carottes et des salades. Un don du marché McCoy pour nous aut' pauv' gens de New Path. Non, je suis désolé d'avoir dit ça. Je ne cherchais pas à être drôle. D'ailleurs, je ne cherchais rien. » Il donna une tape sur l'épaule de Donna, sur son blouson de cuir. Et songea en même temps que ce cuir devait être un cadeau de Bob Arctor, en des jours meilleurs.

« Ça fait un moment qu'on travaille ensemble sur cette affaire, dit-elle d'une voix plus égale. Je ne tiens pas à ce que ça se prolonge. J'ai envie que ça finisse. La nuit, quand je n'arrive pas à dormir, je me dis que, merde, on est encore plus froids et calculateurs qu'eux. Que l'ennemi.

— En te regardant, je n'ai pas l'impression de voir quelqu'un de froid. Il est vrai qu'au fond je ne te connais pas tellement. Mais ce que j'aperçois, et je ne m'y trompe pas, c'est un des êtres les plus chaleureux que j'aie jamais rencontrés.

— Je suis comme ça en surface. C'est ce que voient les gens. Les yeux, le visage, le foutu sourire bidon, mais au-dedans je ne cesse pas d'être froide et de mentir. Je ne suis pas ce que j'ai l'air d'être ; je suis abominable. » Sa voix ne tremblait pas, et elle souriait en parlant. Son regard était doux, ses pupilles dilatées, sans le moindre soupçon de ruse. « Mais on ne peut pas faire autrement, vrai ? Il y a longtemps que je m'en suis rendu compte, et je me suis forcée à être comme ça. En vérité, ce n'est pas si moche. On finit par obtenir ce qu'on veut. Et tout le monde est pareil, jusqu'à un certain point. Ce que je suis, et qui me déprime tellement, c'est une menteuse. J'ai menti à mon ami, je n'ai pas cessé de mentir à Bob Arctor. Je lui ai même dit une fois de ne pas croire un mot à ce que je racontais, et naturellement il a cru que je plaisantais ; il ne m'a pas écoutée. Mais du moment que je lui ai dit, c'est sa responsabilité, de me croire ou de ne pas me croire. Je l'ai prévenu, seulement il a

oublié aussitôt et il a continué de m'écouter. Il a continué sur sa lancée.

— Tu as fait ce que tu devais faire. Et même davantage. »

Elle détourna son regard. « En somme, jusqu'ici, je n'ai pas vraiment de quoi faire un rapport. Sauf pour signaler que tu es optimiste. On l'a infiltré parmi eux et ils l'ont accepté. Ils n'ont rien obtenu de lui dans ces... » elle frissonna « ... dans ces jeux dégueulasses.

— Exact.

— Je te recontacterai. Je ne crois pas que les fédéraux voudront attendre jusqu'à cet hiver.

— Il le faudra pourtant. Jusqu'au solstice d'hiver.

— Jusqu'à quoi ?

— Contente-toi d'attendre et de faire des prières.

— C'est de la merde. Je parle de la prière. Je priais beaucoup, il y a longtemps, mais plus maintenant. On ne serait pas en train de faire ce qu'on fait, si ça marchait avec la prière. C'est encore une arnaque.

— Comme la plupart des choses. » Il suivait à quelques pas derrière elle, ne pouvait se détacher d'elle. « Moi, je n'ai pas l'impression que tu aies bousillé notre ami. À mon avis, tu étais victime autant que lui. Seulement sur toi, ça ne se voit pas. Et puis, de toute façon, on n'avait pas le choix.

— J'irai en enfer. » Soudain elle sourit, d'un sourire d'adolescent. « C'est mon éducation catholique.

— En enfer, ils te vendent des sachets à cinq dollars⁷, et quand tu rentres chez toi, tu te rends compte qu'ils sont pleins de M & M⁸.

— Des M & M en crotte de dinde », laissa tomber Donna, et tout d'un coup elle n'était plus là, elle avait disparu dans la foule et il cligna les yeux, ahuri. Est-ce donc ce que ressentait Bob Arctor ? Probablement. Tu l'avais devant toi, solide, comme si ça devait durer toujours, et brusquement plus personne.

⁷ Dans l'argot utilisé pour la vente, le *nickel bag* se situe entre le *matchbox* (une moitié de boîte à tabac Prince Albert), et l'O.Z. (une once) (N.d.T.)

⁸ Marque de confiserie bon marché à la présentation particulièrement criarde. (N.d.T.)

Évanouie, comme le feu ou l'air, comme un des quatre éléments qui se fondrait à nouveau dans la planète. Qui se perdrait parmi la foule de ceux qui ne cessent jamais d'exister. Qui se déverserait parmi eux. La fille de vapeur. La métamorphosante. Celle qui va et vient comme elle veut, et que personne ne peut saisir.

Je cherche à prendre le vent au filet. Arctor l'avait déjà tenté. Inutile d'essayer de mettre la main sur un agent fédéral du programme antidrogue. Ils sont furtifs ; ce sont des ombres qui s'évanouissent lorsque les consignes l'exigent. Comme s'ils n'avaient jamais été là. Arctor était amoureux d'un fantôme de l'autorité, une sorte d'hologramme à travers lequel un homme aurait pu marcher, pour se retrouver seul de l'autre côté, et sans jamais avoir pu assurer une prise – une prise sur la fille.

Le *modus operandi* de Dieu consiste à changer le mal en bien. Et s'il s'occupe de nous en ce moment, c'est sûrement ce qu'il est en train de faire, seulement nos yeux ne peuvent le percevoir ; tout se passe sous la surface du réel, et ça ne viendra au jour que plus tard. Une humanité pâlotte qui n'aura pas connu notre combat, qui n'aura pas mesuré nos pertes, à moins qu'ils ne s'en fassent une vague idée en parcourant une note au bas d'un lointain livre d'histoire. Une brève mention, et sans liste des disparus.

Il devrait y avoir, quelque part, un monument aux morts de cette guerre. Et aux plus malheureux, à ceux qui n'y ont pas trouvé la mort. À ceux qui ont continué d'exister après leur mort, comme Bob Arctor. C'est ceux-là qu'il faut pleurer.

J'ai dans l'idée que Donna est une mercenaire. Pas une fonctionnaire. Ce sont les plus évanescents. Ils disparaissent à jamais. Un nouveau nom, une nouvelle adresse. On se dit, où est-elle donc maintenant. Et la réponse est...

Nulle part. Car, en réalité, elle n'a jamais été là.

Mike Westaway alla se rasseoir à sa table afin de finir son McDonald et son Coca. Ça valait toujours mieux que ce qu'on leur servait à New Path. Même si le hamburger n'était qu'une mouture de cul de vache.

Rappeler Donna, la retrouver, la posséder... je cherche la même chose qu'Arctor et, dans le fond, il est peut-être mieux là

où il est. La tragédie était déjà présente dans sa vie. Aimer un esprit, voilà le véritable martyr. Le désespoir incarné. Le nom de Donna ne serait imprimé sur aucune page, il n'apparaîtrait nulle part dans les annales de l'humanité. Disparue sans laisser d'adresse. Il y a des filles comme ça, et c'est celles-là qu'on aime le plus, celles qui ne permettent pas d'espérer, car elles vous échappent alors même que vous refermez vos bras autour d'elles.

Au fond, on a peut-être sauvé Arctor d'un sort pire encore. Et du coup, on a pu mettre ce qui restait de lui au service de quelque chose. D'une cause valable.

Avec un peu de pot.

« Tu connais des histoires ? lui demanda un jour Thelma.

— Je connais celle du loup, répondit Bruce.

— Celle du loup et de la grand-mère ?

— Non, celle du loup noir et blanc. Il vivait dans un arbre et se jetait toujours sur le troupeau du paysan. Jusqu'au jour où le paysan a réuni tous ses fils, et les amis de ses fils. Ils se sont installés en cercle autour de l'arbre, en attendant que le loup descende. Et le loup a fini par se jeter sur une bête brune toute miteuse, alors ils ont tous tiré sur le loup noir et blanc et l'ont tué.

— Comme c'est triste.

— Mais ils ont gardé la dépouille. Ils ont écorché le grand loup noir et blanc tombé de l'arbre, mais ils ont conservé sa belle fourrure pour que tous ceux qui viendront après eux puissent voir ce qu'il avait été et s'émerveiller de sa taille, de sa force. Les générations futures parleraient de lui, relateraient ses prouesses, évoqueraient sa majesté et pleureraient son trépas.

— Pourquoi l'ont-ils tué ?

— Il le fallait. On ne peut pas faire autrement avec des loups comme celui-là.

— Tu connais d'autres histoires, et des meilleures ?

— Non, c'est la seule que je connaisse. » Il se mit à penser au loup, à l'époque où le loup faisait des bonds fantastiques, où il jouait librement de son corps magnifique, de ce corps qui n'existait plus, qu'on avait détruit. Tout ça pour qu'en fin de compte les autres animaux, les plus malingres, soient quand

même abattus et passent à la casserole. Des animaux sans force, qui ne bondissaient jamais et ne tiraient nulle fierté de leurs corps. On pouvait se consoler en songeant que ces animaux survivaient tant bien que mal. Et le loup noir et blanc ne s'était jamais plaint ; il n'avait jamais protesté, même quand on l'abattit. À ce moment-là, ses griffes étaient encore profondément ancrées dans sa proie. Pour rien. Sinon que c'était sa manière à lui, et qu'il aimait faire ça. Il ne savait pas agir autrement. Il n'aurait pu vivre autrement. C'était tout ce qu'il connaissait. Et on l'avait eu.

« Voici le loup ! » s'exclama Thelma en faisant des bonds maladroits. « Voub ! Voub ! » Elle voulait saisir des objets, et ne cessait de les rater. C'est seulement alors qu'il se rendit compte avec tristesse qu'elle n'allait pas bien. Il se demanda comment cela pouvait se faire, comment cette petite fille pouvait souffrir d'un handicap.

« Tu n'es pas le loup », dit-il.

Mais elle persistait dans ses bonds maladroits, trébuchait et clopinait. Il se demanda comment...

*Ich unglücksel'ger Atlas Eine Welt,
Die ganze Welt der Schmerzen muss ich tragen,
Ich trage Unerträgliches, und brechen
Will mir das Herz im Leibe.*

... une telle misère pouvait exister. Il tourna les talons.

Elle continuait à jouer dans son dos. Elle dérapa et tomba. Je me demande quel effet ça fait, songea-t-il en s'éloignant.

Il écumait le couloir en quête de l'aspirateur. On lui avait ordonné de faire le ménage dans la grande salle de jeux où les enfants passaient le plus clair de leurs journées.

« En bas du couloir, à droite. » Quelqu'un lui donnait le renseignement. Earl.

« Merci, Earl. »

Il arriva devant une porte fermée, s'apprêta à frapper, mais au lieu de cela il tourna la poignée.

À l'intérieur, une vieille femme jonglait avec trois balles. Elle se tourna vers lui en lui décochant un sourire édenté. Ses cheveux blancs semblables à de la ficelle tombaient sur ses épaules, elle portait des socquettes et des chaussures de tennis ; il aperçut une paire d'yeux enfoncés dans leurs orbites, une bouche béante, un abîme souriant.

« Vous savez faire ça ? » siffla-t-elle. Elle lança en l'air les trois balles. Elles retombèrent en la frappant et cascadèrent jusqu'au sol. Elle se pencha, riant et crachant à la fois.

« Non, je ne sais pas faire ça. » Il resta planté comme un piquet.

« Moi, je sais. » La vieille sorcière aux bras craquants relança les balles, loucha en essayant de bien préparer son coup.

Quelqu'un parut dans l'encadrement de la porte et observa la scène à côté de Bruce.

« Il y a combien de temps qu'elle répète ? demanda Bruce.

— Un bon bout de temps. » L'autre éleva la voix. « Essaie encore. Tu y es presque. »

La vieille caqueta en se penchant une fois de plus pour ramasser ses balles.

« Il y en a une par là, fit l'autre type. Sous la table de nuit.

— Oooh ! » siffla-t-elle.

Ils la regardèrent essayer et essayer encore, ratant les balles, les ramassant, visant soigneusement, assurant son équilibre, relançant les balles, courbant les épaules sous la pluie élastique qui lui frappait le dos et parfois la tête.

L'autre renifla et dit : « Tu ferais bien d'aller te laver, Donna. T'es pas propre. »

Bruce se raidit. « Mais c'est pas Donna. Donna ? C'est Donna ? » Il releva la tête et dévisagea la vieille femme. Il eut atrocement peur. Il y avait comme des larmes dans les yeux de la vieille quand elle le regarda, mais elle riait, riait, lorsqu'elle lança les trois balles dans sa direction en cherchant à l'atteindre. Il esquiva.

« Non, Donna. Ne fais pas ça. » L'autre type s'interposa. « Il ne faut pas frapper les gens. Contente-toi d'essayer de refaire ce que tu as vu à la télé. Tu sais : tu rattrapes les balles et tu les relances bien haut. Mais pour l'instant, va te laver : tu pues.

— D'accord. » La vieille se trotta, toute courbée. Les trois balles de caoutchouc roulaient encore sur le sol après son départ.

Le type referma la porte après Bruce et ils longèrent le couloir. « Ça fait combien de temps que Donna est là ? demanda Bruce.

— Oh ! ça fait une paie. Avant mon arrivée, qui remonte à six mois. Mais le numéro de jongleur, ça date d'une semaine.

— Alors, c'est pas Donna. S'il y a aussi longtemps qu'elle est là. Parce que moi, je suis arrivé il y a une semaine. » Et Donna m'a conduit ici dans sa MG. Je me rappelle, parce qu'on a dû s'arrêter pour remplir le radiateur. Et elle allait bien, à ce moment-là. Le regard triste et la mine sombre, mais calme, à l'aise, avec son petit cuir, ses boots, et son sac, la patte de lapin qui se balance au bout. Donna, comme elle est toujours.

Il se remit à chercher l'aspirateur. Il se sentait beaucoup mieux. Mais il ne comprenait pas pourquoi.

15.

« Est-ce que je peux m'occuper d'animaux ? demanda Bruce.

— Non. répondit Mike. Je crois que je vais t'envoyer dans une de nos fermes. Je veux d'abord que tu t'occupes des plantes pendant quelques mois. Au grand air, là où tu pourras toucher la terre. Avec toutes ces sondes spatiales récemment, on a trop visé les étoiles. Je veux que tu fasses l'effort de...

— Je veux m'occuper de créatures vivantes.

— Mais le sol est vivant. La Terre vit toujours. C'est ça qui te sera le plus profitable. Tu as des notions d'agriculture ? Tu t'y connais en semailles, en culture, en moisson ?

— Je bossais dans un bureau.

— Désormais, tu seras en plein air. Si tu dois retrouver ta cervelle, il faudra que ce soit naturellement. Tu ne peux pas te forcer à repenser. Tu ne peux que continuer à travailler : ensemençer, labourer, t'occuper de nos vergers – comme on les appelle – ou détruire les insectes nuisibles. Ça, c'est une bonne partie de notre travail : détruire les parasites avec les aérosols qui conviennent. Mais on est très prudents, dans ce domaine. Les aérosols peuvent être plus nuisibles qu'utiles. Ils peuvent empoisonner, non seulement le sol et les récoltes, mais encore l'utilisateur. Ils peuvent lui bouffer la tête. » Mike ajouta après un silence : « Comme la tienne a été bouffée.

— D'accord », fit Bruce.

On t'a aspergé, songea Mike, en l'observant, et du coup tu es devenu un insecte. Vaporise une toxine sur un insecte et il meurt ; vaporise-la sur un homme, sur son cerveau, et il devient un insecte qui vibre et cliquette, tourne en rond jusqu'à la fin des temps. Une machine à réflexes, comme une fourmi. Il répète les dernières instructions.

Rien de neuf n'entrera dans ce cerveau, se dit Mike, parce que ce cerveau n'est plus là.

Et la personne qui se servait de ces yeux a disparu avec. Quelqu'un que je n'ai jamais connu.

Seulement, placé au bon endroit et dans de bonnes conditions, peut-être qu'il peut encore baisser les yeux et voir le sol. Voir que le sol est toujours là. Et y placer quelque chose de vivant, c'est-à-dire quelque chose qui diffère de lui. Pour que ça pousse.

Puisque c'est justement ce que lui – je devrais dire « ça » – ne peut plus faire : pousser. Cette créature à côté de moi est morte et ne poussera plus jamais. Ça ne peut que pourrir graduellement jusqu'au moment où ce qui reste sera mort aussi. Alors, on embarquera le tout dans une brouette.

On n'a guère d'avenir quand on est mort ; normalement, on doit se contenter du passé, et pour Arctor-Fred-Bruce, le passé n'existe même plus ; il ne lui reste que ça.

Sur le siège à côté de lui, le pantin effondré tressautait au gré des inégalités de la route. C'est la voiture qui lui donnait vie.

Je me demande, songea Mike, si c'est New Path qui lui a fait ça. S'ils ont envoyé une substance qui le réduirait à cet état, *afin de le récupérer ?*

Afin de bâtir leur civilisation au sein du chaos. Si on peut parler de « civilisation ».

Il n'en savait rien. Il n'était pas à New Path depuis assez longtemps. Le directeur l'avait informé que leurs objectifs lui seraient révélés seulement après qu'il aurait passé deux années supplémentaires à leur service.

Mais le directeur lui avait laissé entendre que ces objectifs étaient fort éloignés de la simple désintoxication.

Personne, sinon Donald, le directeur, ne connaissait la provenance des fonds de New Path. L'argent ne manquait jamais. Ma foi, songea Mike, ça rapporte pas mal de fabriquer de la Substance M. Dans des fermes éloignées, des petites boutiques et diverses installations camouflées sous l'appellation d'« écoles ». Il y a du blé à ramasser en la fabriquant, en la diffusant, et finalement en la vendant. Assez pour maintenir New Path à flot et lui permettre de croître – et de servir d'autres buts aussi variés que voilés.

Selon ce que New Path comptait vraiment faire.

En tout cas, il savait une chose – les gens du programme antidrogue le savaient – que l’opinion publique, et jusqu’à la police, ignorait.

Telle l’héroïne, la Substance Mort avait une origine organique. Elle ne sortait pas tout droit d’un labo.

Aussi ne choisissait-il pas ses mots au hasard lorsqu’il parlait, comme cela lui arrivait souvent, des bénéfices qui permettaient à New Path de *croître*.

Les vivants ne devraient jamais être manipulés pour servir les desseins des morts. En revanche, les morts – il contempla la coquille vide qu’était Bruce, posée sur le siège à côté de lui – doivent, dans la mesure du possible, servir les vivants.

Telle est la loi de la vie.

Et s’ils pouvaient éprouver quelque chose, les morts se sentiraient mieux d’être ainsi utilisés.

Les morts dont les yeux sont encore ouverts, même s’ils ne comprennent plus : ils sont nos caméras.

16.

Il découvrit un bout d'os sous l'évier, caché parmi les boîtes de savon, les seaux et les balais. On aurait dit un os humain ; il se demanda s'il avait appartenu à Jerry Fabin. L'incident lui rappela un épisode très lointain dans sa vie antérieure. À l'époque, il partageait une maison avec deux autres mecs, et il leur arrivait d'évoquer en plaisantant un rat nommé Fred qui vivait sous leur évier. Une fois qu'ils étaient vraiment fauchés, ils avaient raconté à tout le monde qu'ils avaient dû manger ce pauvre vieux Fred.

Ce bout d'os appartenait peut-être à Fred, le rat de cuisine qu'ils s'étaient inventé afin d'avoir de la compagnie.

Ils les entendait discuter dans le foyer.

« Ce mec était plus flippé qu'il n'en avait l'air. Moi, je le sentais. Un jour, il fait toute la route en voiture jusqu'à Ventura afin de retrouver un vieux copain qui vivait à l'intérieur du pays, du côté d'Ojai. Il reconnaît la maison au premier coup d'œil sans même devoir regarder le numéro ; il s'arrête et va demander aux gens s'il peut voir Léon. "Léon est mort. Je suis désolé que vous ne l'ayez pas su." Et le mec répond : "Bon, d'accord. Alors je repasserai jeudi." Il prend sa voiture, revient sur la côte, et je crois bien que le jeudi suivant il s'est à nouveau tapé tout le chemin pour rendre visite à Léon. Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Il les écoutait en buvant son café.

« ... et il se trouve que l'annuaire du téléphone ne comporte qu'un seul numéro. Quelle que soit la personne qu'on veut obtenir, on appelle le même numéro. Là, je vous parle d'une société totalement flippée. On trimbale ce numéro, *le* numéro, dans son portefeuille, gribouillé sur des bouts de papier, inscrit sur des cartes de visite. Il correspond aux gens les plus divers. Et si on oublie le numéro, on ne peut plus appeler personne.

— Et les renseignements ?

— C'est le même numéro. »

Il écoutait toujours ; ça paraissait intéressant, cet endroit qu'ils décrivaient. Quand on appelait, le téléphone était en dérangement, ou bien on vous répondait : vous avez fait un faux numéro. Alors on refaisait le même numéro, exactement le même, et on obtenait son correspondant.

Quand on allait consulter son médecin – il n'y avait qu'un seul médecin, spécialisé en tout –, il ne prescrivait qu'un seul médicament. Après avoir établi son diagnostic, il rédigeait son ordonnance, qu'on allait porter à la pharmacie. Mais comme le pharmacien n'arrivait jamais à déchiffrer l'écriture du médecin, il vous donnait le seul remède en sa possession, de l'aspirine, et ça soignait tout.

Quand on enfreignait la loi – il n'y avait qu'une seule loi, que les gens ne cessaient d'enfreindre –, le flic dressait laborieusement procès-verbal, en spécifiant la nature de l'infraction, et c'était toujours la même. D'ailleurs, il n'y avait qu'une seule peine correspondant à toutes les infractions, de la traversée d'une rue en dehors des clous à la haute trahison : la peine de mort. On parlait de l'abolir, mais c'était impossible, car comment aurait-on puni les piétons qui traversent en dehors des clous ? Alors la peine de mort restait inscrite dans le code, et toute la communauté a fini par flipper et disparaître. Enfin, non : flippés, ils l'étaient déjà ; ils ont disparu un à un, à mesure qu'ils enfreignaient la loi et, comment dire, mouraient.

Je me demande ce que les gens ont pensé en entendant dire que le dernier était mort, songea Bruce. Ils ont dû s'interroger, penser : mais à quoi ressemblaient-ils, ces types-là. Voyons voir – bon, eh bien, on repassera jeudi pour le savoir. Bien qu'un peu incertain de son raisonnement, il se mit à rire, et lorsqu'il répéta la chose à haute voix, tout le monde fit de même.

« Excellent, Bruce », dirent-ils.

Sa répartie fit fortune ; dès que quelqu'un, à Samarkand House, ne comprenait pas ce qu'on lui disait, ou ne trouvait pas ce qu'on l'avait envoyé chercher (un rouleau de papier hygiénique, par exemple) ; il se tirait d'affaire avec un : je crois que je repasserai jeudi. Et la paternité de cette réplique lui était généralement attribuée. Vive l'auteur. Ça se passait comme à la

télé, où les comiques viennent sortir la même plaisanterie éculée semaine après semaine. À Samarkand House, ça avait bien pris, car ça signifiait quelque chose pour eux tous.

Quelques soirs plus tard, pendant le Jeu, on faisait la liste des contributions spécifiques de chaque participant à New Path, des Concepts que chacun avait introduits, et on reconnut à Bruce le mérite d'avoir apporté l'humour. Il avait conservé le don de voir le côté drôle des choses malgré sa piteuse condition personnelle. Tout le monde l'applaudit, et en relevant les yeux, il aperçut le cercle de visages souriants qui l'entourait, croisa les regards chaleureux. Le bruit de leurs applaudissements l'accompagna longtemps, au plus profond de lui-même.

17.

Vers la fin du mois d'août, deux mois après son arrivée à New Path, il fut transféré à une ferme de la vallée de Napa, à l'intérieur de la Californie du Nord, au cœur de la région des vignobles.

Donald Abrahams, directeur de New Path, signa lui-même l'ordre de transfert sur les conseils de Mike Westaway, un membre de son personnel qui s'intéressait tout particulièrement au cas de Bruce, surtout depuis qu'on s'était rendu compte que le Jeu ne faisait rien pour améliorer sa condition – au contraire, ça aggravait son état.

« Tu t'appelles Bruce », fit le directeur de la ferme tandis que Bruce descendait maladroitement de la voiture en traînant sa valise après lui.

« Je m'appelle Bruce.

— On va te mettre aux cultures pendant quelque temps, Bruce.

— D'accord.

— Je crois que tu te plairas mieux ici, Bruce.

— Je crois que je me plairai mieux ici. »

Le directeur le dévisagea. « Tu es passé chez le coiffeur récemment, dit-il.

— Oui, je suis passé chez le coiffeur récemment. » Bruce toucha son crâne rasé.

« Pourquoi ?

— Je suis passé chez le coiffeur récemment parce qu'on m'a surpris à l'étage des femmes.

— C'était la première fois que tu passais chez le coiffeur ?

— C'était la *deuxième* fois que je passais chez le coiffeur. » Au bout d'un moment, il ajouta : « La première fois, c'était parce que je suis devenu violent. » Il tenait toujours sa valise et le directeur lui fit signe de la poser par terre. « J'ai enfreint le règlement, au sujet de la violence.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai jeté un oreiller.

— Bien, suis-moi, Bruce, je vais te montrer où tu dormiras. Nous n'avons pas de grand bâtiment collectif, ici. On loge à six par cabane. On y dort, on prépare ses repas et on y passe le temps quand on ne travaille pas. Il n'y a pas de séance de Jeu, ici. Tout ça, c'est fini pour toi, Bruce. »

Bruce parut satisfait ; un sourire éclaira son visage.

« Tu aimes les montagnes ? » Le directeur fit un geste vers la droite. « Regarde toutes ces montagnes. Il n'y a pas de neige, mais les montagnes sont là. À gauche, tu as Santa Rosa. Il y a des vignobles sensationnels au flanc de ces coteaux. Nous, on ne fait pas de vigne. On a d'autres cultures, mais pas de vigne.

— J'aime les montagnes, dit Bruce.

— Regarde-les. » Le directeur tendit à nouveau le bras, mais Bruce ne leva pas les yeux. « On va te trouver un chapeau. Tu ne peux pas travailler ici avec le crâne rasé. Ne va pas travailler avant d'avoir un chapeau. Compris ?

— Je ne vais pas travailler avant d'avoir un chapeau, dit Bruce.

— L'air est bon, ici.

— J'aime l'air.

— Ouais. » Le directeur fit signe à Bruce de prendre sa valise et de le suivre. Il se sentait mal à l'aise avec Bruce et ne savait que lui dire. C'était toujours pareil, avec les nouveaux arrivants dans son genre. « On aime tous l'air, Bruce. Vraiment. Il nous reste au moins ça de commun. » Il le répéta pour lui-même. Oui, il nous reste au moins ça.

« Est-ce que je reverrai mes amis ? demanda Bruce.

— Tu veux parler de tes amis de Santa Ana ?

— Mike et Laura et George et Eddie et Donna et...

— Les pensionnaires de nos foyers ne viennent pas visiter les fermes. On fonctionne à part. Mais tu retourneras sans doute au foyer une ou deux fois par an. On fait des réunions à Noël et... »

Bruce s'était arrêté.

« La prochaine, poursuivit le directeur en lui faisant signe d'avancer, aura lieu le jour de Thanksgiving⁹. On renvoie les ouvriers agricoles à leur foyer d'origine, puis ils reviennent ici jusqu'à Noël. Alors, tu reverras tes amis, s'ils n'ont pas été transférés à d'autres centres. Ça fait trois mois à attendre. Mais est-ce qu'on ne t'a pas expliqué que tu n'étais pas censé établir de relations personnelles à New Path ? Tu dois toujours penser à la Famille comme à un tout.

— Je comprends ça. On nous l'a fait apprendre par cœur, c'est une partie du Credo de New Path. » Il regarda autour de lui. « Je peux avoir un verre d'eau ?

— On va te montrer le puits. Tu auras de l'eau dans ta cabane, mais on a aussi un puits commun qui sert à toute la famille. » Il guida Bruce vers une des cabanes préfabriquées. « L'accès à nos fermes est interdit, car nous avons certaines cultures hybrides expérimentales et nous voulons éviter l'infestation. Les gens qui pénètrent ici, même les membres du personnel, sont soumis à un contrôle des vêtements, des chaussures et des cheveux. » Il indiqua une cabane au hasard. « Voilà. La tienne, c'est 4 G. Tu te rappelleras ?

— Elles se ressemblent toutes.

— Tu peux clouer un objet sur la porte, quelque chose que tu reconnaîtras facilement. Avec de la couleur. » Il ouvrit la porte et une bouffée d'air fétide leur fouetta le visage. « Je pense qu'on te mettra d'abord sur les artichauts, marmonna le directeur. Il faudra que tu portes des gants : ils ont des piquants.

— Les artichauts, dit Bruce.

— On a aussi des champignons. Des cultures expérimentales. Tous les gens qui font des champignons sont obligés d'isoler leur production, à cause des spores pathogènes qui pourraient venir infecter leurs lits. Évidemment, il reste les spores qui flottent dans l'atmosphère. C'est un risque qu'encourent tous ceux qui cultivent des champignons.

⁹ Jour d'action de grâces célébré en Amérique le quatrième jeudi de novembre. (N.d.T.)

— Les champignons », fit Bruce en s'enfonçant dans la pénombre de la cabane. Le directeur le suivait du regard.

« Oui, Bruce.

— Oui. Bruce, dit Bruce.

— Bruce, réveille-toi.

— D'accord. » Bruce se tenait maintenant immobile dans la pièce sinistre et puante ; il n'avait pas lâché sa valise.

Ils ferment boutique dès qu'il fait nuit, songea le directeur. Comme les poulets.

Un légume au milieu des légumes. Un champignon parmi les champignons. Au choix.

Le directeur tira le cordon de l'unique lampe et expliqua à Bruce comment elle fonctionnait. Bruce paraissait s'en foutre ; il regardait fixement les montagnes, qu'il venait de remarquer pour la première fois.

« Les montagnes, Bruce, les montagnes, fit le directeur.

— Les montagnes, Bruce, les montagnes, fit Bruce.

— L'écholalie, Bruce, l'écholalie.

— L'écholalie, Bruce...

— Ça ira comme ça, Bruce. » Le directeur referma la porte après lui en se disant qu'il affecterait d'abord Bruce aux carottes. Ou aux betteraves. Quelque chose de simple, et qui ne lui poserait pas de problème.

Et j'installerai un autre légume sur l'autre lit de camp, pour lui tenir compagnie. Ils pourront finir leur vie en hochant la tête à l'unisson. Des rangées entières de légumes. Des arpents de légumes.

Ils le placèrent face au champ et il aperçut les silhouettes dépenaillées des tiges de maïs. Il pousse des ordures, songea-t-il. C'est une ferme à détritrus. Il se pencha et distingua, tout près du sol, une petite fleur bleue. Beaucoup de fleurs au bout de petites tiges fragiles. Ça faisait comme une barbe mal rasée. Comme de la balle.

En s'approchant suffisamment, il vit qu'il y en avait vraiment beaucoup. Des intrus dissimulés parmi les hautes rangées de maïs. Les paysans procédaient souvent ainsi, en nichant une culture au sein d'une autre, comme s'il s'agissait de poupées

russes. Il se rappela que les fermiers mexicains utilisaient ce stratagème pour cultiver la marijuana : ils camouflaient leurs plants au moyen de cultures plus hautes, de manière que les *federales* qui patrouillaient en jeep ne remarquent rien. Seulement, on pouvait encore les repérer par hélicoptère.

Quand ils découvrent une plantation de douce, là-bas, les *federales* passent à la mitrailleuse le fermier, sa femme, ses enfants et jusqu'à ses bêtes. Puis ils s'en vont et reprennent le quadrillage en hélicoptère, appuyés par des jeeps.

De si jolies petites fleurs bleues.

« C'est la fleur de l'avenir que tu contemples, fit Donald, le directeur de New Path. Mais elle n'est pas pour toi.

— Pourquoi pas pour moi ?

— Tu n'en as déjà que trop profité, fit le directeur en gloussant. Alors debout et cesse d'adorer ton idole – ce n'est plus ton idole à présent, bien que ça l'ait été. Une vision transcendante, c'est ça que tu vois pousser, là ? On le croirait, à te regarder. » Il tapa fermement sur l'épaule de Bruce, puis lui passa une main devant les yeux pour masquer la vision.

« Parties, fit Bruce. Les fleurs du printemps sont parties.

— Non, c'est juste que tu ne peux plus les voir. Il s'agit d'un problème philosophique qui te dépasse. Un problème d'épistémologie, de théorie de la connaissance. »

Bruce ne pouvait voir que la main de Donald, qui lui masquait la lumière. Il la regarda pendant mille ans. Elle se referma, comme un verrou ; la boucle était bouclée ; les verrous tombaient en place ; ils tomberaient en place pour lui aussi, un jour ; pour les yeux morts hors du temps, les yeux qui ne pouvaient détourner leur regard et la main qui ne voulait pas s'écarter. Le temps s'arrêta et l'univers gela autour de lui ; du moins se figea-t-il à ses yeux, en même temps que sa compréhension. La stase fut enfin complète. Il ne lui restait plus rien à comprendre ; il ne pouvait plus rien arriver.

« Au travail, Bruce, fit Donald.

— J'ai vu », dit Bruce. Je sais, songea-t-il. J'ai vu pousser la Substance M. J'ai vu la mort surgir de terre, monter du sol lui-même dans un champ bleu mal rasé.

Donald Abrahams et le directeur de la ferme échangèrent un regard, puis revinrent à la silhouette agenouillée, penchée au-dessus de la *Mors ontologica* qui poussait de toutes parts à l'abri du maïs.

« Au travail, Bruce », répéta l'homme à genoux avant de se relever.

Donald et l'autre directeur regagnèrent sans se presser leur Lincoln garée non loin de là. Bruce les voyait discuter en s'éloignant, et il ne pouvait détourner son regard.

Bruce se pencha et cueillit une des petites fleurs bleues, qu'il dissimula hors de vue dans sa chaussure droite. Un cadeau pour mes amis, songea-t-il, et dans sa tête, où nul ne pouvait pénétrer, il se voyait déjà au jour de Thanksgiving.

Note de l'auteur

Ce roman se proposait de parler de certaines personnes qui durent subir un châtement entièrement disproportionné à leur faute. Ils voulaient prendre du bon temps, mais ils ressemblaient aux enfants qui jouent dans les rues ; ils voyaient leurs compagnons disparaître l'un après l'autre – écrasés, mutilés, détruits – mais n'en continuaient pas moins de jouer. Nous avons tous été heureux, vraiment, pendant quelque temps, coulant nos jours en douceur loin de la sphère du travail – mais tout ça fut si court... la punition qui suivit fut si terrible qu'elle dépassait l'entendement : même lorsque nous en étions les témoins, nous n'arrivions pas à y croire. Un exemple : pendant que j'écrivais ce livre, j'ai appris que la personne qui servit de modèle à Jerry Fabin s'était tuée. Celui de mes amis que j'ai utilisé pour construire le personnage d'Ernie Luckman était mort avant que j'entreprenne mon roman. Et j'ai été, moi aussi, un de ces enfants qui jouent dans la rue ; j'ai été comme eux ; j'ai voulu jouer au lieu de grandir et j'ai été puni. Je fais partie de la liste, de cette liste où figurent tous ceux à qui mon livre est dédié, ainsi que leur sort à chacun.

L'abus des drogues n'est pas une maladie ; c'est une décision, au même titre que la décision de traverser la rue devant une voiture lancée à vive allure. On n'appelle pas cela une maladie, mais une erreur de jugement. Et quand un certain nombre de gens s'y mettent, cela devient un style de vie – dont la devise, dans le cas présent, serait : « Prends du bonheur maintenant parce que demain tu seras mort. » Seulement la mort commence à vous ronger presque aussitôt, et le bonheur n'est plus qu'un souvenir. Il ne s'agit en somme que d'une accélération, d'une intensification de la vie telle qu'elle est vécue ordinairement. Cette existence ne diffère pas de votre propre style de vie ; elle va simplement plus vite. Tout arrive en

quelques jours, en quelques semaines, en quelques mois au lieu de quelques années.

S'argent avez, il n'est enté

Mais le despensez tost et viste

... comme l'a dit Villon en 1460. Prenez l'argent comptant et ne vous souciez pas des dettes. Mais c'est une faute, si l'on n'obtient qu'un sou comptant, et que les dettes durent toute la vie.

Ce roman ne propose aucune morale ; il n'est pas bourgeois ; il ne prétend pas que ses héros ont eu tort de jouer au lieu de travailler dur ; il se contente d'énumérer les conséquences. Dans la tragédie grecque, la société commençait à découvrir la science, c'est-à-dire les lois de la causalité. Némésis figure dans ce roman, non sous la forme du destin, car n'importe lequel d'entre nous aurait pu décider de ne plus jouer dans la rue, mais une Némésis terrifiante qui s'acharna sur ceux qui voulurent continuer à jouer. J'en fais le récit du plus profond de mon cœur et de ma vie. Pour ma part, je ne suis pas un personnage du roman ; je suis le roman. Mais tout notre pays l'était, dans ces années-là. Ce roman parle de plus de gens que je n'en ai connus personnellement. Le sort de quelques-uns, nous l'avons appris par les journaux. La décision de traîner avec nos copains, de passer le temps en déconnant et en jouant avec nos cassettes, ce fut cela l'erreur fatale des années soixante. Et la nature nous est durement retombée dessus. Nous avons dû tout arrêter en affrontant l'horreur.

S'il y a eu un « péché », il aura consisté en ce que ces gens voulaient continuer éternellement de prendre du bon temps. Ils ont été punis pour cela. Mais, je le répète, le châtement fut démesuré. Je préfère considérer la chose d'une manière « grecque » ou moralement neutre, comme pure science, comme jeu déterministe de la cause et de l'effet. Je les aimais tous. Voici leur liste, et je leur dédie mon amour.

À Gaylene

décédée

À Ray

décédé

À Franci

psychose permanente

À Kathy

lésion cérébrale permanente

À Kim	décédé
À Val	lésion cérébrale massive et permanente
À Nancy	psychose permanente
À Joanne	lésion cérébrale permanente
À Maren	décédée
À Nick	décédé
À Terry	décédé
À Dennis	décédé
À Phil	lésion pancréatique permanente
À Sue	altération vasculaire permanente
À Jerri	psychose permanente et altération vasculaire

Et ainsi de suite...

In memoriam. Ceux-là furent mes camarades ; il n'en est pas de meilleurs. Ils demeurent dans mon esprit, et l'ennemi ne sera jamais pardonné. « L'ennemi » fut l'erreur qu'ils commirent en jouant. Puissent-ils jouer encore, tous, de quelque autre manière, et puissent-ils être heureux.

FIN